REVUE

DES

DEUX MONDES

XVIe ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

7 Loo 2

PARIS. — IMPRIMERIE DE GERDÈS,
Rue Saint-Germain-des-Prés, 10.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME SEIZIÈME

SEIZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 18

1846

054
R3274
1846 [v.4]

LA

COMÉDIE INFERNALE.

Une première étude sur la poésie moderne de la Pologne (1) a pu déjà préparer nos lecteurs à la conception étrange et hardie que l'auteur anonyme du *Rêve de Césara*, de *la Nuit de Noël*, intitule *la Comédie infernale*. Dans ce drame, ou plutôt dans cette *vision dramatique*, le poète a voulu dénoncer à la société polonaise deux écueils terribles qu'il redoute pour son pays : — le faux enthousiasme, né de l'imagination plutôt que du cœur, qui, séduit par des formes brillantes et vieillies, devient impuissant à rien comprendre, à rien créer dans le présent; — l'excès de la force brutale, qui détruit sans édifier, qui abat sans reconstruire, parce qu'il lui manque, comme au faux enthousiasme, les vivifiantes inspirations du cœur. Deux personnages représentent ces deux excès. L'un, c'est le Comte, égaré tour à tour par les fantômes de l'amour et de la gloire, sacrifie à une double chimère le bonheur de sa famille et les intérêts de sa patrie. L'autre, c'est Pancrace, après avoir soumis une populace brutale à l'ascendant de son intelligence, après avoir autour de lui entassé les cadavres et multiplié les ruines, chancelle et s'affaisse dans le sentiment de son impuissance devant un pouvoir supérieur, que, comme le Comte, il a méconnu. Ce pouvoir, faut-il le nommer? c'est le christianisme, c'est la religion qui, soumettant l'imagination et l'esprit au cœur, place son idéal dans l'union de ces trois forces divines. Ce n'est pas sans raison que le poète a fait lutter ensemble le Comte et Pancrace, le rêveur dont l'imagination se laisse charmer par le faux idéal, et le penseur dont l'intelligence proclame le règne aveugle de la force. La tendance logique de ces deux natures les pousse à servir deux principes ennemis, à s'armer, l'une au nom des rêves du passé, l'autre au nom des réalités du présent. Tous deux cependant, le Comte et Pancrace, doivent périr, et, dans ce duel fatal, le poète n'a de préférence pour aucun des champions.

(1) Voyez la livraison du 1er août.

La Comédie infernale a été écrite, il ne faut pas l'oublier, sous l'influence d'un mouvement d'idées et de passions à peu près inconnu de la France. Quelques explications étaient donc nécessaires. Sans arrêter plus long-temps le lecteur sur le seuil du drame, nous nous réservons de compléter et d'éclairer par des notes le texte du poète, quand il en sera besoin.

Chaque partie de *la Comédie infernale* est précédée d'une invocation qui en résume la pensée générale. Dans la première de ces invocations, l'auteur s'adresse au faux poète, à l'homme qui sacrifie le cœur à l'imagination. Nous allons assister au triomphe de la fausse poésie sur la vie de famille, et l'écrivain anonyme indique dans cette invective lyrique les traits principaux du caractère du Comte, qui représente, nous l'avons dit, la victoire funeste de l'imagination sur le devoir.

Des étoiles entourent ta tête; à tes pieds sont les flots de la mer; sur les flots de la mer un arc-en-ciel s'ouvre devant toi et disperse les nuages. Tout ce que ta vue embrasse est à toi; les rivages, les villes, les hommes, t'appartiennent; tu es le maître du ciel; rien ne semble égaler ta gloire.

Aux oreilles qui t'écoutent, tu procures d'ineffables jouissances. Tu enlaces les cœurs et les délies comme une guirlande, caprice de tes doigts. Tu fais couler des larmes et tu les sèches par un sourire, et de nouveau tu chasses ce sourire pour un instant, pour quelques heures, souvent pour toujours. Mais toi, qu'éprouves-tu? que crées-tu? que penses-tu? De toi jaillit la source de la beauté, mais tu n'es pas la beauté.

Malheur à toi, malheur! L'enfant qui pleure sur le sein de sa mère, la fleur des champs qui ignore ses propres parfums, ont plus de mérite que toi devant le Seigneur.

D'où viens-tu, ombre éphémère, toi qui annonces la lumière et ne la connais pas, toi qui ne l'as jamais vue et ne la verras jamais? Qui donc t'a créée par colère ou par ironie? Qui t'a donné cette vie si misérable et si trompeuse, que tu puisses jouer l'ange à l'instant même où tu vas succomber, ramper comme un reptile et t'étouffer dans la vase? La femme et toi ont une même origine.

Mais tu souffres aussi, quoique ta douleur ne crée rien et ne serve à rien. Les gémissemens du dernier des malheureux sont comptés parmi les accens des harpes célestes; ton désespoir, tes soupirs, tombent à terre, et Satan les ramasse, les ajoute avec joie à ses mensonges et à ses illusions, et le Seigneur les reniera un jour comme ils ont renié le Seigneur.

Ce n'est pas que je me plaigne de toi, ô Poésie, mère de beauté et de salut; seulement il est à plaindre celui-là que, sur la limite des mondes en germe et des mondes en ruine, tu tiens enchanté par le souvenir ou par le pressentiment, car tu ne perds que ceux qui se sont voués à toi et se sont faits les organes de ta gloire.

Heureux celui en qui tu as placé ta demeure, comme Dieu au milieu du monde, inaperçu, ignoré, mais grand et éclatant dans chacune de ses parties, et devant lequel les créatures se prosternent partout en disant : Il est ici! Ainsi

celui-là te portera comme une étoile sur son front, et ne mettra pas entre ton amour et lui l'abîme de la parole; il aimera les hommes et brillera comme un héros au milieu de ses frères. Et à celui qui ne te restera pas fidèle, à celui qui te trahira avant le temps et te livrera aux joies périssables des hommes, tu jetteras quelques fleurs sur sa tête et te dé'ourneras; celui-là passera sa vie à tresser avec des fleurs fanées une couronne funéraire. La femme et lui ont une même origine.

I.

De toutes les choses sérieuses, le
mariage est la plus bouffonne.
BEAUMARCHAIS.

L'ANGE GARDIEN.

Paix aux hommes de bonne volonté! Qu'il soit béni entre les créatures celui qui a encore un cœur; celui-là pourra encore être sauvé : révèle-toi à lui, épouse bonne et modeste, et que dans leur maison naisse un enfant! (L'ange disparaît.)

CHŒUR DES MAUVAIS ESPRITS.

Allons, spectres et fantômes, courez, volez vers lui. Et toi d'abord, bien-aimée de sa jeunesse, morte d'hier, sors de ta tombe; ame réprouvée, prends un bain de brouillards pour te rafraîchir; pare-toi de toutes les fleurs du printemps, et maintenant cours au-devant du poète.

Et toi, Gloire (1), aigle vieilli et oublié dans un coin où jadis t'a laissé le chasseur, aujourd'hui empaillé par nos soins, descends de la perche où tu languis depuis des siècles; prends ton essor, que tes ailes gigantesques et blanchies par le soleil se déploient au-dessus de la tête du poète!

Tirons de notre trésor le vieux tableau de l'Éden, ce chef-d'œuvre du pinceau de Belzébuth; toile enchanteresse, réparée, badigeonnée et restaurée à neuf, pliée et enroulée dans un nuage, pars à l'adresse du poète, et puis tu te déroulera à ses yeux, tu l'enfermeras dans un cercle magique de montagnes et de mers, parmi un tissu de jours et de nuits. O nature, mère chérie, cours embrasser le poète.

Village. — Église. — Au-dessus de l'église et planant dans l'air, un ange.

L'ANGE.

Si tu ne violes jamais ton serment, tu seras mon frère devant la face de Dieu le père. (Il disparaît.)

Intérieur de l'église. — Témoins. — Sur l'autel brûle un cierge.

LE PRÊTRE, donnant la bénédiction nuptiale.

Souvenez-vous de mes paroles...

(On se lève. — Le mari embrasse la main de son épouse et la repasse au cousin. — Tout le monde sort.)

(1) On ne verra pas dans ces quelques lignes l'expression d'un mépris absolu pour la gloire. Les démons ne désignent point ici la gloire pure et durable qui récompense le dévouement, ils s'adressent à cette gloire fausse et stérile que rêve l'egoïsme, et qui ne satisfait que l'orgueil.

LE MARI, resté seul à l'église.

Si je suis descendu jusqu'à un mariage ici-bas, c'est que j'ai trouvé celle que j'ai rêvée; malheur et anathème sur ma tête si jamais je cesse de l'aimer!

(Une chambre pleine de monde. — Bal. — Musique. — Lumières. — Fleurs. — La jeune mariée, après avoir fait quelques tours de valse, s'arrête, et, par hasard, rencontre son mari dans la foule : elle va à lui, et appuie sa tête sur son épaule.)

LE JEUNE MARIÉ.

Que tu es belle dans cet abattement!.. que ce désordre de fleurs et de perles va bien à ta tête! — Tu rougis de pudeur et d'émotion. Oh! éternellement tu seras le chant poétique de ma vie!

LA JEUNE MARIÉE.

Je serai toujours soumise et fidèle comme me l'a enseigné ma mère, comme mon cœur me l'enseigne. Mais il y a tant de monde ici, cette chaleur, tout ce bruit...

LE JEUNE MARIÉ.

Va danser encore : moi, je resterai ici pour te regarder, comme souvent j'ai regardé passer les anges dans les rêves de ma pensée.

LA JEUNE MARIÉE.

J'irai, puisque tu le veux; mais les forces m'ont presque abandonnée.

LE JEUNE MARIÉ.

Chère ame, je t'en prie... (Danse et musique.)

Nuit obscure. — Esprit mauvais sous la forme d'une vierge.

L'ESPRIT MAUVAIS, passant dans les airs.

Il n'y a pas long-temps et à pareille époque, je parcourais la terre. Aujourd'hui les démons me chassent et m'ordonnent de prendre les apparences d'une sainte. (Passant au-dessus du jardin.) Fleurs, détachez-vous et venez couvrir mes cheveux. (Passant au-dessus du cimetière.) Charmes et fraîcheur des vierges mortes, dispersés dans l'air et flottant au-dessus des tombeaux, accourez à moi, venez parer mon visage.

Beaux cheveux de cette brune qui bientôt ne sera plus que cendres, venez vous suspendre à mon front; yeux bleus, éteints à tout jamais sous cette pierre, venez à moi, brillant de tout le feu qui autrefois vous animait. Cent cierges brûlent derrière cette grille : c'est une princesse qu'on va enterrer; — robe de satin blanche comme la neige, détache-toi de ce cadavre, passe comme un oiseau à travers cette grille, et viens me parer... Et, maintenant, en route, en route...

Chambre à coucher. — Une lampe projetant une légère clarté sur le mari, qui dort à côté de sa femme.

LE MARI, rêvant.

D'où viens-tu, toi que je ne voyais plus, que je n'attendais plus? Comme l'eau passe, ainsi passent tes pieds, pareils à deux vagues blanchies d'écume; une paix sainte rayonne sur ton visage; tu réunis tout ce que j'ai rêvé et aimé. (Se réveillant.) Où donc suis-je?... Ah! je suis à côté de ma femme. C'est là ma femme... (Il la regarde.) J'ai pu croire que tu étais celle que j'ai rêvée... et

maintenant je m'aperçois de mon erreur, tu ne lui ressembles pas : tu es bonne et douce, toi... mais l'autre... Mon Dieu, que vois-je? suis-je bien éveillé?

LE FANTOME.

Tu m'as trahi. (Il disparaît.)

LE MARI.

Qu'elle soit à jamais maudite, cette heure où j'ai pris une femme, où j'ai abandonné l'amante de mes jeunes années, la pensée de mes pensées, l'ame de mon ame!

LA FEMME, se réveillant.

Qu'y a-t-il? serait-ce déjà le jour? le carrosse nous attend-il? n'est-ce pas aujourd'hui que nous devons aller faire des emplettes?

LE MARI.

Il fait nuit sombre, dors, dors profondément.

LA FEMME.

Tu es peut-être malade, je vais me lever pour te donner de l'éther.

LE MARI.

Dors.

LA FEMME.

Cher ami, dis-moi ce que tu as, le son de ta voix m'effraie, sur tes joues l'on dirait des symptômes de fièvre.

LE MARI, se levant.

J'ai besoin d'air, j'ai besoin de respirer, reste... Mon Dieu! reste, ne te lève point. (Il sort.)

Derrière le mur de l'église, un jardin éclairé par la lune.

LE MARI.

Depuis le jour de mon mariage, je n'ai fait que manger et dormir; j'ai vécu de la vie des oisifs, j'ai dormi du sommeil des manufacturiers allemands, et je ne sais comment l'univers s'est fait autour de moi dormant à mon image; j'ai visité mes parens, j'ai parcouru les magasins, les boutiques; j'ai cherché une nourrice pour un enfant qui va me naître... (Minuit sonne à la tour de l'église.) Jadis, à cette heure, je montais sur mon trône. A moi! à moi! mes anciens royaumes, si peuplés, si pleins de vie et de mouvement, si obéissans aux ordres de ma pensée! (Il marche agitant convulsivement les bras.) Dieu! toi qui as consacré les liens de deux êtres, as-tu réellement dit que rien ne pouvait les rompre, ces liens, lors même que les deux ames, après un choc violent, s'en vont chacune de son côté, ne laissant sur la terre qu'un couple de cadavres?

Te voilà près de moi, oui, je te reconnais, ô chérie! prends-moi avec toi, et, si tu n'es qu'une illusion, si tu n'es que ma propre invention, être fantastique et sans réalité, rêve de mes pensées, enfant sorti de mes entrailles, enfant qui viens tenter ton père, que moi aussi je devienne illusion et fumée pour vivre de ta vie!.... Je suis toujours à toi, je t'appartiens.

LE FANTOME.

Souviens-toi de ce que tu dis. N'importe le jour où je viendrai te chercher, me suivras-tu?

LE MARI.

Reste ici, ne disparais pas comme un rêve; si tu es une beauté au-dessus de toutes les beautés, si tu es une pensée au-dessus de toutes les pensées, pourquoi ne pas durer plus long-temps qu'un désir, qu'une pensée?

(Une fenêtre de la maison s'ouvre.)

VOIX DE LA FEMME.

Cher ami, le froid de la nuit va te rendre malade; reviens, ô mon bien-aimé, car, toute seule, dans cet appartement grand et sombre, je m'ennuie.

LE MARI.

Bien! tout à l'heure. — Le fantôme a disparu, mais il a promis de revenir, et alors adieu mon jardin et ma maison; adieu aussi, toi qui as été créée pour toutes ces choses, mais non pour moi.

LA VOIX DE LA FEMME.

Hâte-toi, je t'en supplie, la matinée est si froide!

LE MARI.

Et mon enfant, ô mon Dieu! (Il sort du jardin.)

Le salon. — Deux flambeaux posés sur le piano. — Dans un des coins un berceau avec un enfant endormi. — Le mari, étendu dans un fauteuil, ayant les mains sur son visage. — La femme est assise près du piano.

LA FEMME.

Je suis allée chez le curé, il m'a promis de venir après-demain.

LE MARI.

Je te remercie.

LA FEMME.

J'ai envoyé chez le pâtissier pour lui faire préparer quelques tourtes, car je crois que tu as invité beaucoup de monde pour le baptême. Tu sais, elles seront faites au chocolat, avec les initiales de George-Stanislas.

LE MARI.

C'est très bien.

LA FEMME.

Je remercierai Dieu une fois cette cérémonie achevée, car notre petit George sera chrétien... et, quoique déjà baptisé par l'eau, il me semblait toujours qu'il lui manquait quelque chose. (Allant vers le berceau.) Dors, mon enfant; est-ce que déjà il rêverait? Sa couverture est toute défaite... Il est agité, mon George; dors, mon chéri, dors tranquille...

LE MARI.

Quelle chaleur! j'étouffe ici... un orage se prépare... Pourvu que le tonnerre gronde! O mon cœur, tu souffres de cruelles douleurs...

(La femme se met au piano, essaie quelques notes; puis elle cesse; de nouveau elle se remet à jouer, puis elle cesse encore.)

LA FEMME.

Aujourd'hui comme hier, car voilà une semaine, que dis-je! un mois, que tu ne m'as pas adressé une seule parole; tous ceux qui me voient me trouvent changée, maigrie...

LE MARI, à part.

L'heure arrive; rien, rien ne saurait la reculer. (Haut.) Il me semble, au contraire, que tu te portes bien.

LA FEMME.

Tout cela t'est indifférent; tu ne me regardes plus. Toutes les fois que j'entre, tu te détournes ou tu baisses les yeux. Je viens de me confesser; j'ai repassé dans ma pensée tous mes péchés, je ne puis me rappeler en quoi j'ai pu t'offenser.

LE MARI.

Tu ne m'as pas offensé.

LA FEMME.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE MARI.

Je sens que je dois t'aimer.

LA FEMME.

Tu m'achèves par ces paroles : *Je dois*. Oh! dis-moi plutôt : *Je ne t'aime pas*, alors du moins je saurai tout. (Elle court au berceau et prend son enfant.) Mais n'abandonne pas cet enfant. Que je souffre seule de ta colère; mais cet enfant, Henri, cet enfant, c'est toi-même! (Elle se jette à ses genoux.)

LE MARI, la relevant.

Ne fais pas attention aux paroles qui ont pu m'échapper; je suis quelquefois dans une fâcheuse disposition.

LA FEMME.

Je ne te demande qu'une seule parole, qu'une unique promesse : dis-moi que tu l'aimeras toujours, ce pauvre enfant!

LE MARI.

Toi et lui, je vous aimerai. Crois-moi.

(Il l'embrasse sur le front. — Elle l'entoure de ses bras. — Le bruit du tonnerre se fait entendre, puis les sons du piano.)

LA FEMME.

Qu'est-ce cela? Que vois-je?

(La musique cesse. — L'enfant se cache dans le sein de sa mère.)

LE FANTOME, entrant.

O mon bien-aimé, je t'apporte le bonheur et les plaisirs. Viens avec moi, viens, ô mon bien-aimé; jette bas tous ces liens de la terre qui te retiennent; je viens d'un monde enchanté où sans cesse resplendit la lumière... Je viens me donner à toi.

LA FEMME.

A mon secours, sainte vierge Marie!... Cette vision est pâle comme la mort, ses yeux sont éteints, sa voix stridente comme le grincement des roues d'un tombereau conduisant un cadavre.

LE MARI.

O ma belle maîtresse, ton front est éblouissant, tes cheveux sont parsemés de fleurs...

LA FEMME.

Un drap mortuaire l'enveloppe.

LE MARI.

Autour de toi tu répands la lumière... Oh! ta voix, que je l'entende encore une fois... et après que je meure!

LE FANTOME.

Cette femme qui te retient n'est qu'une illusion, sa vie n'est qu'une chimère; son amour est comme une feuille qui tombe pour disparaître et s'anéantir parmi des milliers d'autres..... Mais moi, je suis immortelle.

LA FEMME.

A mon secours! Henri, à mon secours! Je sens la vapeur du soufre et l'odeur des tombeaux.

LE MARI.

Ame d'argile et de boue, mets bas toute jalousie et ne blasphème pas; ce que tu vois est l'idéal d'après lequel Dieu t'a conçue; mais tu t'es laissé tenter par le serpent, et te voilà devenue ce que tu es.

LA FEMME.

Je serai toujours avec toi.

LE MARI, au fantôme.

O ma bien-aimée, pour te suivre j'abandonne ma maison. (Il sort.)

LA FEMME.

Henri! Henri!

(Elle tombe évanouie avec son enfant. — Un coup de tonnerre se fait entendre.)

Le baptême. — Invités. — Le curé. — Le parrain et la marraine. — La nourrice et l'enfant. — La femme étendue sur le sofa. — Au fond les domestiques.

UN AMI.

Chose étonnante! le comte n'est pas ici.

UN AUTRE AMI.

Vous savez combien il est distrait; il nous aura oubliés. Peut-être fait-il de la poésie.

UN AMI.

Madame est très pâle; elle semble n'avoir pas dormi... Elle ne nous a pas encore adressé un seul mot.

UN AMI.

Ce baptême me rappelle certain bal où l'amphitryon, après avoir perdu la veille, aux cartes, toute sa fortune, continue à recevoir son monde avec une politesse désespérée.

UN AMI.

Je quitte à l'instant ma charmante princesse; j'arrive, croyant trouver un succulent déjeuner, et, au lieu de tout cela, je ne rencontre, comme dit l'Écriture, que pleurs et grincemens de dents.

LE CURÉ.

George-Stanislas, veux-tu recevoir le saint baptême?

LE PARRAIN ET LA MARRAINE.

Je le veux.

UN AMI.

Voyez donc, madame semble s'être réveillée; mais elle marche comme en proie à un rêve.

UN AUTRE AMI.

Elle tend les bras à son fils, c'est à peine si elle peut se tenir debout; elle chancelle...

UN AMI.

Mais pour la soutenir donnons-lui le bras, car elle va s'évanouir.

LE CURÉ.

George-Stanislas, renonces-tu à Satan, à ses pompes et à ses œuvres?

LE PARRAIN ET LA MARRAINE.

J'y renonce.

UN AMI.

Silence; écoutez ce que va dire la mère.

LA FEMME, posant la main sur la tête de son enfant.

Où est ton père, George, mon enfant ?

LE CURÉ.

Laissez-nous achever la cérémonie.

LA FEMME.

Je te bénis, George, je te bénis, mon enfant. Sois poète pour que ton père puisse t'aimer, et qu'un jour il ne te repousse pas!

LA MARRAINE.

Ma chère Marie, que dites-vous donc?

LA FEMME.

Tu mériteras ainsi l'amour de ton père, et alors peut-être pardonnera-t-il à ta mère.

LE CURÉ.

Mais c'est scandaleux ! madame la comtesse...

LA FEMME.

Si tu n'es pas poète, je te maudirai. (Elle s'évanouit. — On l'emporte.)

LES AMIS, tous ensemble.

Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire dans cette maison; sortons, sortons.

(Pendant ce temps, la cérémonie se termine. — On remet l'enfant dans son berceau.)

LE PARRAIN, debout devant le berceau.

George-Stanislas, dès ce moment tu appartiens à la communauté chrétienne, à la société humaine; plus tard, tu deviendras citoyen, et, avec l'aide de Dieu et de tes parens, magistrat dans ton pays. Il faut aimer sa patrie; il est beau de mourir pour sa patrie. (Tout le monde sort.)

Contrées magnifiques. — Collines et forêts. — Montagnes dans le lointain.

LE MARI.

Voilà bien tout ce que j'ai rêvé, tout ce que je désirais, et pour tout cela j'ai prié pendant de longues années, et déjà je touche à mon but. Ce monde grossier et prosaïque, je l'ai déjà laissé loin derrière moi. Que chacun de ces insectes infimes et misérables s'amuse de sa proie, et qu'il périsse de regret ou de rage quand elle lui échappe... que m'importe!

LA VOIX DU FANTOME.

Viens par ici, viens... (Il se montre et disparaît.)

Montagnes et précipices au bord de la mer. — Nuages amoncelés. — Tempête.

LE MARI.

Qu'est-elle devenue? où est-elle maintenant?... Les parfums des fleurs, les senteurs du matin ont disparu; le ciel s'est assombri. Me voici seul sur le sommet de cette montagne... un précipice est à mes pieds... les vents soufflent à faire peur.

VOIX DU FANTOME dans le lointain.

A moi, mon bien-aimé! à moi!

LE MARI.

Mais tu es déjà si loin... et jamais je ne pourrai franchir ce précipice.

UNE VOIX plus rapprochée.

Où sont tes ailes?...

LE MARI.

Esprit mauvais qui ricanes et te moques, je te méprise!

UNE AUTRE VOIX.

Quoi! ton ame, qui est immortelle et qui d'un seul élan peut s'élever jusqu'au ciel, ne saurait traverser cet abîme! Tes pieds n'osent s'avancer plus loin! Tu trembles, toi si fort, si courageux!

LE MARI.

Montrez-vous donc à moi; prenez un corps, une forme que je puisse briser, et si j'ai peur, eh bien! alors, que je ne la possède jamais, celle que j'aime!

LE FANTOME, de l'autre côté du précipice.

Suspends-toi à ma main, elle te guidera.

LE MARI.

Que vois-je? les fleurs se détachent de ta tête et tombent par terre; puis à peine sont-elles tombées qu'elles courent comme des lézards ou rampent semblables à des vipères!

LE FANTOME.

Viens, mon bien-aimé!

LE MARI.

Grand Dieu! le vent arrache ta robe et la déchire par lambeaux!

LE FANTOME.

Mais viens! que tardes-tu?

LE MARI.

La pluie ruisselle de tes cheveux, tes os percent ton sein et se montrent à nu.

LE FANTOME.

Tu as promis, tu as juré d'être à moi!

LE MARI.

Un éclair vient d'éteindre ses yeux.

CHŒUR DES MAUVAIS ESPRITS.

Allons, vieille damnée! retourne aux enfers. Ta tâche est accomplie; tu as trompé un cœur grand et fier, étonnement des hommes et de lui-même. — Et toi, suis celle que tu as aimée.

LE MARI.

Mon Dieu! me damnerais-tu pour avoir aimé cette beauté idéale qui surpasse

celle du ciel? Me damnerais-tu parce que je l'ai poursuivie, parce que j'ai souffert pour elle jusqu'à devenir le jouet de Satan?

UN MAUVAIS ESPRIT.

Frères, écoutez, écoutez...

LE MARI.

Déjà sonne ma dernière heure; la tempête augmente; la mer monte, monte toujours sur les rochers... elle arrive jusqu'à moi. Une force invisible me pousse toujours plus loin... des tourbillons de spectres montés sur mes épaules me traînent vers le précipice.

UN MAUVAIS ESPRIT.

Frères, réjouissez-vous, réjouissez-vous!

LE MARI.

La lutte est inutile; le vertige de l'abîme me saisit. Ah! maintenant mon ame voit clair. Mon Dieu, mon Dieu! ton ennemi serait-il victorieux?

L'ANGE GARDIEN, au-dessus de la mer.

Paix aux vagues; mer, calme-toi.
L'eau sainte coule dans ce moment sur la tête de ton enfant.
Retourne chez toi, et ne pèche plus.
Retourne à ton enfant, et aime-le.

Le salon où est le piano. — Le mari entre. — Les domestiques le suivent, portant des lumières (1).

LE COMTE.

Où donc est madame?

LE DOMESTIQUE.

Mme la comtesse est indisposée, monsieur le comte.

LE COMTE.

Comment! Mais elle n'est pas dans sa chambre.

LE DOMESTIQUE.

Mme la comtesse n'est plus ici.

LE COMTE.

Et où est-elle?

LE DOMESTIQUE.

Elle est partie hier.

LE COMTE.

Pour quel endroit?

LE DOMESTIQUE.

Pour une maison de fous. (Le domestique s'éloigne.)

LE COMTE.

Est-il possible? Marie, peut-être te caches-tu? Tu as voulu me punir ainsi... Mais ce serait horrible.....

Il n'y a personne; la maison est abandonnée!

(1) Toute cette partie du drame expose et développe la vie domestique du mari, qui vient pour ainsi dire se clore dans cette dernière scène. Donc, à partir de cette scène, LE MARI ne s'appellera plus que LE COMTE.

Celle à qui j'ai promis la fidélité et le bonheur, je l'ai jetée de son vivant dans un séjour de damnés. J'ai détruit tout ce à quoi j'ai touché, et je me détruirai moi-même. L'enfer m'a-t-il vomi pour que je sois son image sur la terre?

Sur quel oreiller reposera-t-elle aujourd'hui sa tête? Qu'est-ce qu'elle entendra maintenant? Des hurlemens affreux, terribles. Ce front toujours si calme, si serein, qui souriait à tout le monde, ce front est obscurci. Sa pensée, elle l'a envoyée dans les déserts à ma recherche.

UNE VOIX, d'un ton d'ironie.

C'est sans doute là un drame que tu composes (1)?

LE COMTE.

Ah! encore la voix de Satan qui me parle! (Il court vers la porte et l'ouvre violemment.) Sellez mon cheval tartare; attachez-y mon manteau, mes pistolets.

Maison de fous dans une contrée montagneuse. — Des jardins autour de la maison.

LA FEMME DU MÉDECIN, portant un trousseau de clés.

Vous êtes probablement, monsieur, un cousin de Mme la comtesse?

LE COMTE.

Je suis l'ami de son mari, et je viens de sa part.

LA FEMME DU MÉDECIN.

Il n'y a pas grand espoir de pouvoir guérir Mme la comtesse; du reste, mon mari est absent pour le moment, et, s'il eût été ici, mieux que moi il aurait pu vous expliquer son genre de folie. C'est avant-hier qu'on l'a amenée, dans un état vraiment effrayant. (S'essuyant la figure.) Ah! quelle chaleur! Nous avons ici beaucoup de malades, mais aucune n'est si gravement malade qu'elle. Croiriez-vous bien, monsieur, que cet établissement nous coûte près de deux cent mille florins? Voyez donc quelle vue superbe l'on a sur les montagnes! Mais vous êtes peut-être impatient de voir madame? Dites-moi, est-ce vrai, ce que l'on raconte, que le mari s'est fait enlever la nuit par une femme? Dites-le-moi, je vous prie.

Une chambre. — Fenêtre grillée. — Un lit. — La femme étendue sur le canapé.

LE COMTE, entrant.

Je désire rester seul avec elle.

LA FEMME DU MÉDECIN, derrière la porte.

Je ne sais si je dois accéder à cette demande... car mon mari se fâcherait si...

LE COMTE.

Je veux être seul; laissez-moi, vous dis-je.

(Il ferme la porte et s'avance vers sa femme.)

UNE VOIX D'EN HAUT.

Vous avez enchaîné votre Dieu; vous avez crucifié Jésus-Christ.

(1) Cette voix ironique et mystérieuse rappelle vivement la pensée du poète. Le comte est partout fidèle à son caractère; c'est un homme chez qui l'imagination a tué le cœur; tout lui devient prétexte à poésie, même les malheurs domestiques, et, quand il déplore la fuite de sa femme, c'est encore un *drame* qu'il compose.

UNE VOIX D'EN BAS.

A la lanterne! à la guillotine les rois et les seigneurs! C'est par moi que s'accomplira la liberté des peuples.

UNE VOIX DU COTÉ DROIT.

A genoux devant le roi votre seigneur et maître, votre souverain légitime!

UNE VOIX DU COTÉ GAUCHE.

La comète apparaît déjà dans le ciel... Le jour du terrible jugement approche.

LE COMTE.

Me reconnais-tu, Marie?

LA FEMME.

Ne t'ai-je pas juré fidélité jusqu'à la tombe?

LE COMTE.

Donne-moi ta main... Sortons d'ici...

LA FEMME.

Je ne puis pas. Mon esprit est sorti de mon corps, il est concentré tout entier dans ma tête.

LE COMTE.

Mais nous partirons en voiture.

LA FEMME.

Laisse-moi ici encore quelque temps, et je deviendrai digne de toi.

LE COMTE.

Comment!

LA FEMME.

J'ai prié pendant trois nuits, et Dieu m'a enfin exaucée.

LE COMTE.

Je ne te comprends pas.

LA FEMME.

Depuis que je t'ai perdu, un grand changement s'est opéré en moi. Seigneur! me suis-je écriée, et je me suis frappé la poitrine. J'ai approché de mon sein un cierge bénit, et j'ai fait pénitence, et j'ai crié : Mon Dieu, fais descendre sur moi l'esprit de la poésie! et le troisième jour je suis devenue poète.

LE COMTE.

Marie?

LA FEMME.

Henri, maintenant tu ne me mépriseras plus; je suis pleine d'inspiration, et la nuit tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Ni le jour ni la nuit. Jamais! jamais!

LA FEMME.

Vois maintenant si je ne suis pas ton égale en puissance. Il m'est donné de comprendre tout, de m'inspirer, d'éclater en paroles, en chants de victoire. Je chanterai les mers, et la foudre, et les étoiles, oui, et les astres et les orages. Un mot inconnu m'échappe encore, — *le combat* (1); je dois voir le combat, conduis-

(1) La comtesse est folle par amour; elle n'a qu'une pensée dans son délire : c'est de paraître semblable à son époux, et par là de conquérir l'affection de celui dont elle s'est attiré les dédains. Sous l'influence mystérieuse de la folie, la nature de son mari vient, pour ainsi dire, de passer en elle. Tout ce qu'aime et célèbre le comte, la *poésie*, les *combats*, sa femme l'aime et le célèbre aussi.

moi au combat. — Alors je regarderai, je décrirai tout, et les cadavres, et le drap mortuaire, et la vague, et la rosée, et le cercueil.

Autour de moi se déroulera l'infini,
Et, comme un oiseau planant dans l'espace,
Mes ailes fendront l'azur de l'immensité;
Et, sans cesse volant, je disparaîtrai
Dans le noir néant.

LE COMTE.

Malheur, malheur sur moi!

LA FEMME, l'entourant de ses bras.

Mon Henri, que je suis heureuse!

UNE VOIX D'EN BAS.

J'ai tué de ma main trois rois, mais il en reste encore dix autres. J'ai tué aussi cent prêtres qui disaient la messe.

UNE VOIX DU COTÉ GAUCHE.

Le soleil va s'éteindre; sur leurs routes les étoiles commencent à se heurter... Hélas! hélas!

LE COMTE.

Pour moi, le jour du jugement dernier serait-il venu?

LA FEMME.

Pourquoi cherches-tu de nouveau à m'attrister? Chasse les soucis qui assombrissent ton visage. Te manquerait-il quelque chose? Écoute-moi, j'ai encore une nouvelle à t'annoncer.

LE COMTE.

Parle, que veux-tu me dire?

LA FEMME.

Ton fils sera poète.

LE COMTE.

Que dis-tu?

LA FEMME.

Le prêtre, en le baptisant, lui a donné le premier nom, celui de George-Stanislas, mais moi, je l'ai béni en l'appelant *poète*, et il sera poète. Oh! mon Henri, tu vois combien je t'aime!

UNE VOIX D'EN HAUT.

Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

LA FEMME.

Cet homme est atteint d'une étrange folie, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Bien étrange en effet.

LA FEMME.

Il ne sait ce qu'il dit; mais moi je te dirai ce qu'il arriverait si Dieu devenait fou. (Elle le prend par la main.) Tous les mondes s'élèvent dans l'espace, ou roulent dans l'abîme. Chaque créature, chaque vermisseau crie : *Je suis Dieu!* et ils meurent tous les uns après les autres, et les comètes et les soleils s'éteignent aussi. Jésus-Christ ne nous sauvera plus : à deux mains il a pris sa croix et l'a jetée dans l'abîme. Entends-tu cette croix, espoir de millions de malheureux,

tomber d'étoile en étoile? elle se brise enfin, et couvre de ses débris l'univers tout entier. La très-sainte Vierge seule prie encore, et les étoiles, ses servantes, lui sont encore fidèles, mais elle ira aussi où va le monde entier.

LE COMTE.

Marie, veux-tu revoir ton enfant?

LA FEMME.

Il n'est plus là, il s'est envolé; je lui ai attaché des ailes, et je l'ai envoyé à travers l'univers s'instruire, s'imprégner de tout ce qui est beau, grand et terrible; lorsqu'il reviendra un jour, tu l'aimeras, car alors il te comprendra.

LE COMTE.

Tu souffres?

LA FEMME.

Oui. On m'a fait suspendre au milieu de la tête une lampe qui se balance : c'est pour moi une douleur insupportable.

LE COMTE.

Marie, ma bien-aimée, calme-toi.

LA FEMME.

Malheur au poète, car il ne vivra pas long-temps!

LE COMTE, appelant.

Holà! du secours! du secours!

(Plusieurs femmes entrent suivies de la femme du médecin.)

LA FEMME DU MÉDECIN.

Des sinapismes! des drogues... courez à la pharmacie. C'est vous, monsieur, qui êtes la cause de cet accident... mon mari va me gronder.

LA FEMME.

Adieu, adieu, cher Henri.

LA FEMME DU MÉDECIN.

C'est donc vous qui êtes monsieur le comte?

LE COMTE.

Marie! Marie! (Il l'embrasse et la couvre de caresses.)

LA FEMME.

Ami, je me trouve bien, car je meurs à côté de toi. (Sa tête s'incline.)

LA FEMME DU MÉDECIN.

Quelle rougeur sur sa figure!... le sang a monté au cerveau...

LE MARI.

Elle ne court aucun danger, ce ne sera rien, n'est-ce pas?

(Le médecin entre et s'approche du canapé.)

LE MÉDECIN.

Vous l'avez dit, ce n'est déjà plus rien, car elle est morte.

II.

Das Gemisch von Koth und Feuer.
(Mélange de boue et de feu.)
Faust, GOETHE.

Enfant (1), pourquoi ne vas-tu pas à dada? pourquoi négliger tes joujoux et tes poupées? pourquoi ne prends-tu plus les mouches et les papillons? pourquoi ne plus te rouler sur le gazon? Roi des libellules et des papillons, ami intime de Polichinelle, que veulent dire tes petits yeux bleus baissés vers la terre, et pourtant si vifs, si pleins de souvenirs, quoique tu n'aies encore vu que les fleurs de quelques printemps? Tu penches déjà ton front, tu l'appuies sur ta main, comme si tu rêvais, et ta petite tête brille chargée de pensées, comme une fleur chargée de rosée matinale.

Et lorsque, rejetant en arrière ta blonde chevelure, tu regardes le ciel, dis-moi ce que tu vois? avec qui parles-tu? car alors de petites rides fines et subtiles apparaissent sur ton front comme des fils de soie qui se dévident d'un fuseau invisible. Ta mère pleure et croit que tu ne l'aimes pas; tes petits cousins, tes petits amis, se fâchent parce que tu ne veux pas les reconnaître. Ton père seul ne te dit rien; il t'observe, silencieux et sombre, jusqu'à ce que ses yeux se remplissent de larmes qu'il se hâte de faire rentrer dans son ame.

Et cependant le médecin, en te voyant, a prédit que tu deviendrais grand et fort; en t'apportant des gâteaux, ton parrain t'a frappé sur l'épaule en t'annonçant que tu serais citoyen d'une grande nation. Le professeur qui a touché ta petite tête t'a reconnu l'aptitude aux sciences exactes; le pauvre à qui, en passant, tu as donné un sou, t'a promis pour compagne une noble et belle jeune fille, et pour récompense une couronne au ciel. Un vieux soldat, en t'enlevant dans ses bras, s'est écrié : « Tu seras colonel! » Une bohémienne a long-temps tenu ta main, cherchant à y lire ta destinée; mais elle s'en est allée en soupirant et sans vouloir prendre le ducat qu'on lui offrait. Un magnétiseur a long-temps remué ses doigts devant tes yeux et promené ses mains auprès de ton visage, mais en vain, et il est parti se sentant près de s'endormir lui-même. Le prêtre, en te préparant pour la confession, a voulu s'agenouiller devant toi comme devant l'image d'un saint. Un peintre est arrivé dans un moment de colère où tu frappais du pied, et il t'a dessiné et placé dans un tableau du jugement dernier, mais parmi les anges déchus.

Cependant tu grandis et tu embellis. Tu n'as pas la fraîcheur enfantine; tu n'as pas cet éclat de lait et de fraises. Ta beauté est celle des pensées mystérieuses qui se peignent sur ta figure comme des reflets d'un monde invisible; et, quoique tu aies souvent un regard terne, les joues pâles et la poitrine serrée,

(1) La première invocation s'adressait au comte, la seconde s'adresse au fils du comte. Cet enfant, dont le père est épris de fantômes, n'est lui-même qu'un fantôme. C'est un de ces êtres frêles chez qui le développement excessif de la vie intérieure use et consume avant le temps l'enveloppe matérielle. Leur ame, avant même d'avoir quitté la terre, est presque dégagée des liens du corps et fréquente déjà les mondes invisibles. Sous les traits du père et du fils, on a reconnu deux maladies morales trop communes à notre époque : chez le premier, le sentiment de l'idéal est faussé; chez le second, il est exagéré. Le comte est un *rêveur*, son fils est un *voyant*.

cependant tous ceux qui te rencontrent s'arrêtent en disant : *Quel bel enfant!* Si une fleur qui commence déjà à se faner avait une ame étincelante et un souffle du ciel, et si elle portait, sur chacune de ses feuilles penchées vers la terre, au lieu d'une goutte de rosée une pensée angélique, une telle fleur te ressemblerait, ô mon enfant! — Telles étaient peut-être les fleurs avant la chute d'Adam!

Un cimetière. — Le Comte et son fils auprès d'un tombeau gothique.

LE PÈRE.

Ote ton chapeau, mon enfant, et prie pour le repos de l'ame de ta mère.

L'ENFANT.

Je te salue, Marie, pleine de grace, reine du printemps et des fleurs.

LE PÈRE.

Que dis-tu? As-tu oublié ta prière, que tu en changes les mots?... Prie pour ta mère qui, il y a dix ans, mourait à cette même heure.

L'ENFANT.

Salut, Marie, pleine de grace, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les anges, et, quand tu traverses les cieux, chaque ange arrache de ses ailes des plumes étincelantes et les jette sur ton passage... et tu marches dessus comme sur les flots de la mer.

LE PÈRE.

George, mon enfant, tu deviens fou!

L'ENFANT.

Ces paroles m'assaillent et me percent la tête; il faut que je les dise.

LE PÈRE.

Lève-toi. Dieu n'exauce pas de telles prières. Ah! tu n'as pas connu ta mère, tu ne peux pas l'aimer.

L'ENFANT.

Si, je vois souvent maman.

LE PÈRE.

Où donc, mon enfant?

L'ENFANT.

En songe, c'est-à-dire au moment de m'endormir; hier, par exemple...

LE PÈRE.

Mon enfant, que dis-tu là?

L'ENFANT.

Elle est pâle et amaigrie.

LE PÈRE.

T'a-t-elle dit quelque chose?

L'ENFANT.

Il me semblait qu'elle flottait dans la nuit, couverte d'une draperie blanche, et elle disait :

J'erre toujours;
Partout je pénètre
Au milieu des chants des anges,
Parmi les harmonies des sphères;

Et pour toi, ô mon enfant!
Je cueille des formes et des songes.

O mon enfant,
Aux esprits d'en haut,
Aux esprits d'en bas,
J'emprunte pour toi
Des mélodies et des sons,
Des rayons et des ombres,
Pour que ton père puisse enfin t'aimer.

Tu vois, mon père, je te répète tout, et mot à mot, ce qu'elle m'a dit.

LE PÈRE, s'appuyant contre une colonne du tombeau.

O Marie, tu veux donc perdre ton propre enfant!... tu veux donc m'affliger de deux tombes!... Que dis-je? elle est quelque part dans le ciel, tranquille et calme. Cet enfant a rêvé.

L'ENFANT.

Maintenant j'entends sa voix;... mais je ne la vois pas.

LE PÈRE.

De quel côté entends-tu cette voix?

L'ENFANT.

Du côté de ces deux cyprès sur lesquels tombent les rayons du soleil couchant.

Je donnerai à tes lèvres
Et la force et la douceur;
J'entourerai ton front
D'un nimbe de lumière,
Et avec mon amour de mère,
J'éveillerai dans ton ame
Tout ce que les hommes sur la terre,
Et les anges dans le ciel,
Ont appelé beauté,
Afin que ton père, ô mon fils!
T'aime toujours.

LE PÈRE.

Est-il possible que les dernières pensées d'un mourant le suivent dans l'éternité! Y a-t-il des esprits bienheureux (car, certes, elle est sainte), y a-t-il des esprits bienheureux et atteints de folie?

L'ENFANT.

La voix de maman s'affaiblit et se perd derrière le mur du cimetière..... Là, là-bas elle répète encore :

Afin que ton père, ô mon fils!
T'aime toujours.

LE PÈRE.

Mon Dieu! aurais-tu, dans ta colère, prédestiné notre enfant à la folie et à une mort prématurée? Mon Dieu! aie pitié de lui, n'ôte point la raison à ta faible créature, ne délaisse pas ce sanctuaire que tu as bâti pour toi-même. Prends

pitié de mes souffrances, ne jette pas comme pâture à l'enfer cet ange d'innocence. A moi tu as donné la force pour supporter le fardeau de la pensée; mais à lui! — Une seule pensée, hélas! peut rompre le fil de sa vie. — O mon Dieu! mon Dieu! prends pitié de lui et de moi.

Depuis dix ans, je n'ai pas eu encore un jour, un seul jour de repos; bien des hommes ont envié mon bonheur. — Ils ignoraient, mon Dieu! tout ce que tu m'as envoyé de peines, de douleurs, de pressentimens et de sombres pensées. Tu m'as laissé la raison, mais tu as endurci et frappé mon cœur. Mon Dieu! permets-moi d'aimer mon enfant; que le Créateur envoie la paix à sa créature!

Mon fils, fais le signe de la croix et sortons. — Que l'ame de ta mère repose en paix. (Ils sortent.)

Une promenade. — Dames et messieurs se promenant. — Un philosophe. — Le Comte.

LE PHILOSOPHE.

Vous pouvez me croire, car je ne me trompe jamais; je vous répète donc que les temps approchent où les femmes et les nègres seront émancipés.

LE COMTE.

Vous avez raison.

LE PHILOSOPHE.

L'humanité va changer de face, et c'est par le sang versé et l'abolition des formes anciennes que la société se régénérera.

LE COMTE.

Vous croyez?

LE PHILOSOPHE.

De même que notre globe oscille sur son axe et par mouvemens précipités, tantôt à gauche, tantôt à droite, s'abaisse ou se relève...

LE COMTE.

Voyez-vous là-bas cet arbre pourri?

LE PHILOSOPHE.

Avec de jeunes feuilles sur ses branches?...

LE COMTE.

C'est cela même. Combien supposez-vous qu'il a encore d'années à rester debout?

LE PHILOSOPHE.

Que sais-je, moi? — une année, peut-être deux...

LE COMTE.

Et pourtant, quoique les racines soient déjà pourries, — des feuilles nouvelles ont paru.

LE PHILOSOPHE.

Qu'est-ce que cela prouve?

LE COMTE.

Je ne sais trop; seulement qu'il tombera, et tellement se réduira en poussière, qu'un menuisier même ne pourra en tirer parti.

LE PHILOSOPHE.

Vous n'êtes plus à notre sujet de conversation.

LE COMTE.

Au contraire; car voilà l'image du siècle et de vos théories. (Ils s'éloignent.)

Une gorge au milieu des montagnes.

LE COMTE.

Je me suis fatigué pendant de longues années à trouver le dernier mot de toutes les connaissances, j'ai voulu savoir le fond de toutes les pensées, de toutes les jouissances, — et, au fond de mon cœur, j'ai trouvé le néant de la tombe. Je connais par leurs noms tous les sentimens, — et, malgré cela, il n'y a au fond de mon ame ni désir, ni foi, ni amour. Je vis dans un désert, poussé par de noirs pressentimens. — Je sais que mon fils deviendra aveugle, — et que la société au milieu de laquelle je vis se dissoudra. — Et je souffre autant que Dieu est heureux, — c'est-à-dire en moi et pour moi seul!

VOIX DE L'ANGE GARDIEN.

Aime ton prochain, aime tes frères qui sont malades, qui ont faim et qui désespèrent, et tu seras sauvé.

LE COMTE.

Qui donc a parlé?

MÉPHISTOPHÉLÈS, passant.

Je vous salue, monsieur le Comte. — Ne vous étonnez pas, j'aime quelquefois à amuser les voyageurs avec un don qui me vient de la nature : — je suis ventriloque.

LE COMTE, portant la main à son chapeau.

Il me semble avoir déjà vu quelque part cette figure, — sur une gravure — ou un tableau.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Diable! monsieur le Comte a bonne mémoire.

LE COMTE.

Que pour l'éternité Dieu soit loué! — Amen!

MÉPHISTOPHÉLÈS, fuyant parmi les rochers.

Et ta sottise aussi.

LE COMTE.

Pauvre enfant! — Destiné à une éternelle cécité, — et cela pour les fautes du père, pour la folie de la mère. Être sans passions, incomplet, vivant de rêveries et d'illusions! — Ombre d'un ange précipité sur la terre et souffrant d'indicibles douleurs!

Quel est cet aigle (1) aux ailes immenses, qui vient de s'élever de l'endroit où a disparu cet homme?

L'AIGLE.

Je te salue.

LE COMTE.

Il vient à moi; le battement de ses grandes ailes noires ressemble au sifflement de la mitraille.

(1) Cet aigle, c'est le symbole de l'ambition que les démons ont évoqué, on s'en souvient, dans la première partie du drame.

L'AIGLE.

C'est avec l'épée de tes ancêtres que tu devras conquérir et leur gloire et leur puissance.

LE COMTE.

Il plane au-dessus de ma tête, et son regard de serpent semble me traverser l'œil. Ah! je te comprends...

L'AIGLE.

Ne cède à qui que ce soit, ne recule jamais; c'est ainsi que tu vaincras, que tu terrasseras tes ennemis.

LE COMTE.

Je t'adresse mon salut de ces rochers arides qui furent témoins de notre entrevue. Quoi qu'il en soit, faux ou vrai, victoire ou malheur, je te crois, messager de la gloire. O génie du passé, viens-moi en aide! Si tu es déjà rentré dans le sein de Dieu, quitte-le, viens m'inspirer et réunir en moi pensée, force, action. (Écrasant du pied une vipère.) Va-t'en, reptile: comme tu péris écrasé sans laisser après toi un seul regret dans la nature entière, ainsi ils rouleront tous dans l'abîme sans laisser ni gloire ni regrets. Pas un seul de ces nuages qui passent ne s'arrêtera dans sa course et ne daignera tourner la tête pour jeter un regard de compassion sur l'armée des fils de la terre que j'envelopperai d'une destruction commune : eux d'abord et moi après.

O ciel bleu! te voilà enveloppant la terre: elle pleure et crie, la pauvre enfant; mais toi, tu n'y fais pas même attention en roulant toujours vers ton infini.

O mère nature, adieu, je vais subir une métamorphose; je veux devenir un homme, je veux combattre mes frères.

L'appartement. — Le Comte. — Un médecin. — George.

LE COMTE.

Tous les secours de l'art ont été inutiles; en vous mon dernier espoir.

LE MÉDECIN.

C'est un honneur que vous me faites d'avoir pensé à moi.

LE COMTE.

Parle, explique ce que tu ressens, George.

GEORGE.

Mon père, je ne puis plus reconnaître ni vous ni monsieur. Des étincelles, des filets noirs, repassent sans cesse devant mes yeux. Quelquefois c'est comme un serpent qui semble en sortir. Puis, c'est comme un nuage d'or, ce nuage s'élève, puis retombe, et alors un arc-en-ciel s'en échappe, et puis tout disparaît; mais je n'éprouve aucune douleur.

LE MÉDECIN.

Levez-vous, monsieur George; quel âge avez-vous? (Il lui examine les yeux.)

LE COMTE.

Il a fini sa quatorzième année.

LE MÉDECIN.

Maintenant tournez-vous vers la fenêtre.

LE COMTE.

Eh bien! monsieur le docteur, que pensez-vous?

LE MÉDECIN.

Les paupières sont saines, le blanc de l'œil est clair, toutes les veines sont en ordre, les nerfs et les muscles ne sont point affaiblis. (S'adressant à George.) Ne vous inquiétez pas, vous guérirez. (S'adressant au père et à part.) Il n'y a plus aucun espoir. Regardez la prunelle, monsieur le Comte, complétement insensible à la lumière. Affaiblissement complet, ou plutôt paralysie du nerf optique.

GEORGE.

Tout me paraît entouré d'un noir brouillard.

LE COMTE.

Hélas! l'œil est ouvert, et il ne voit pas, il est sans vie.

GEORGE.

Quand je baisse les paupières, je vois mieux que lorsqu'elles sont levées.

LE MÉDECIN.

La pensée a tué le corps. Une catalepsie est à craindre.

LE COMTE, reconduisant le médecin et à part.

Tout ce que vous voudrez. La moitié de ma fortune si vous guérissez mon fils.

LE MÉDECIN.

Ce qui est désorganisé ne peut plus se réorganiser. La science est impuissante. (Il prend sa canne et son chapeau.) Agréez mes salutations, monsieur le Comte, il faut que je me rende maintenant chez une dame qui a la cataracte.

LE COMTE.

Ayez pitié de nous, ne nous quittez pas encore.

LE MÉDECIN.

Peut-être êtes-vous curieux de savoir le nom de cette maladie?

LE COMTE.

Tout espoir est donc perdu?

LE MÉDECIN.

Cette maladie s'appelle en grec *amaurosis*. (Il sort.)

LE COMTE, embrassant son fils.

Mais tu vois encore un peu?

GEORGE.

J'entends ta voix, mon père.

LE COMTE.

Regarde par la fenêtre, il fait beau temps, le soleil donne.

GEORGE.

Je vois comme des formes qui se roulent et passent entre ma paupière et ma prunelle; il me semble apercevoir des figures que je connais, des endroits que j'ai déjà vus, des feuillets de livres que j'ai lus.

LE COMTE.

Alors, tu vois encore!

GEORGE.

Oui, avec les yeux de mon ame; mais les autres à tout jamais sont éteints.

LE COMTE, tombant à genoux, après un moment de silence.

Devant qui me suis-je agenouillé?... A qui dois-je demander réparation du

malheur arrivé à mon enfant? (Se levant.) Taisons-nous. Dieu se moque de mes prières, et Satan de mes imprécations.

UNE VOIX.

Ton fils est poète. Que demandes-tu de plus?

Le médecin. — Le parrain.

LE PARRAIN.

En vérité, c'est un grand malheur d'être aveugle.

LE MÉDECIN.

Et à un âge aussi jeune; c'est extraordinaire.

LE PARRAIN.

Il était d'une faible complexion, et sa mère est morte un peu...

LE MÉDECIN.

Comment?

LE PARRAIN.

Battant la campagne... Vous comprenez... (Le Comte entre.)

LE COMTE.

Vous me pardonnerez, messieurs, de vous avoir fait venir aussi tard; mais, depuis quelques jours, et sur l'heure de minuit, mon fils semble se réveiller, et alors il parle comme dans un songe. Suivez-moi.

LE MÉDECIN.

Allons, je suis curieux de connaître ce phénomène.

Chambre à coucher. — Une domestique. — Parens. — Le parrain, le médecin, le Comte.

UN PARENT.

Faites silence.

SECOND PARENT.

Il s'est réveillé, mais il n'entend rien.

LE MÉDECIN.

Que personne ne parle, je vous prie.

LE PARRAIN.

C'est vraiment quelque chose de merveilleux, d'extraordinaire.

GEORGE, se levant.

Mon Dieu! mon Dieu!

UN PARENT.

Comme il marche lentement!

UN AUTRE PARENT.

Il a les mains croisées sur la poitrine.

UN TROISIÈME PARENT.

Ses paupières sont immobiles, ses lèvres ne remuent pas, et cependant il fait entendre une voix aiguë et traînante.

LA DOMESTIQUE.

Jésus de Nazareth!

GEORGE.

Loin de moi les ténèbres! Ne suis-je pas le fils de la lumière et des chants? Que me voulez-vous? que désirez-vous de moi? Je ne me soumettrai pas à vos volontés, quoique ma vue s'en soit allée avec les vents quelque part dans l'immensité des espaces. Mais un jour ma vue reviendra, riche de la lumière sidérale; un jour mes yeux brilleront de tout l'éclat des rayons du soleil.

LE PARRAIN.

Comme la défunte, il est fou; il ne sait ce qu'il dit. C'est bien étonnant.

LE MÉDECIN.

Je suis de votre avis, monsieur.

LA NOURRICE.

Sainte Vierge mère de Dieu! prenez mes yeux et donnez-les-lui.

GEORGE.

O ma mère! je t'en supplie, envoie-moi maintenant des images et des pensées pour vivre intérieurement, pour me créer en moi un autre monde, un monde pareil à celui que j'ai perdu.

UN PARENT.

Que penses-tu, frère? Cela exige un conseil de famille.

UN AUTRE PARENT.

Attends, silence.

GEORGE.

Tu ne me réponds rien, ô ma mère! Ne m'abandonne pas.

LE MÉDECIN, au Comte.

Il est de mon devoir de vous dire toute la vérité.

LE PARRAIN.

C'est un devoir, certainement. Un médecin doit le faire, monsieur le docteur.

LE MÉDECIN.

Votre fils est atteint d'une aliénation mentale. Cette affection, réunie à une excessive sensibilité des nerfs, amène, comme je pourrais vous l'expliquer, un état de rêve et d'hallucination, état semblable à celui que nous rencontrons ici.

LE COMTE, à part.

Mon Dieu! Et cet homme veut m'expliquer tes lois!

LE MÉDECIN.

Donnez-moi une plume et de l'encre. *Cerasis laurei :* deux grains, etc.

LE COMTE.

Vous trouverez tout cela dans l'autre appartement. Je supplie tout le monde de sortir.

PLUSIEURS VOIX.

Bonne nuit, à demain. (Tous sortent.)

GEORGE, se réveillant.

Ils me souhaitent une bonne nuit. C'est plutôt une longue nuit, une nuit éternelle, qu'ils devraient dire, et non une bonne nuit, une nuit heureuse.

LE COMTE.

Appuie-toi à mon bras, je te reconduirai à ton lit.

GEORGE.

Mais, mon père, que signifie tout cela?

LE COMTE.

Couvre-toi bien et dors tranquille; le médecin m'a dit que tu recouvrerais la vue.

GEORGE.

Je me sens indisposé; mon sommeil a été interrompu par des voix.

(Il se rendort.)

LE COMTE.

Que ma bénédiction repose sur toi! hélas! je ne puis te donner ni lumière, ni bonheur, ni gloire. Je ne puis te rendre la vue, et déjà j'entends sonner l'heure du combat. A la tête de quelques hommes, je vais aller combattre des masses d'hommes. Et alors que deviendras-tu, seul, sans appui, aveugle et sans force, enfant-poète qui n'auras plus d'auditoire, toi, vivant avec ton ame bien loin de la terre, et cependant attaché à la terre par ton corps; ô mon fils, ô toi, le plus malheureux des anges!

LA NOURRICE, à la porte.

Le docteur vous demande, monsieur le Comte.

LE COMTE.

C'est bien, ma Catherine, j'y vais; mais reste à côté de l'enfant. (Il sort.)

III.

Il fut administré, parce que le niais demandait un prêtre, puis pendu, à la satisfaction générale, etc., etc., etc.

(*Rapport du citoyen Caillot, commissaire de la sixième chambre.* An III, 5 prairial.)

Un chant! encore un chant (1)!

Qui le commencera, ce chant; qui le finira? Donnez-moi le passé, ce passé tout de fer et d'acier, avec les casques ombragés de plumes, aux panaches flottans. Je ferai courir sur vos têtes l'ombre des vieilles cathédrales, je ferai surgir devant vous les tourelles gothiques; mais c'est en vain, tout cela ne reviendra plus.

Qui que tu sois, dis-moi, qu'espères-tu? Quelle est ta croyance? Crois-moi, il est plus facile de te suicider que d'inventer une foi quelconque, ou de la ressusciter en toi. Honte à toi, honte à vous tous! car, en dépit de vous, tourbe de misérables que vous êtes, sans cœur, sans cervelle, le monde vous emporte, en se jouant de vous, vous poussant en avant, vous renversant à ses pieds. Les couples se relèvent, chancellent de nouveau, glissent dans le sang et s'abîment, car il y a du sang, beaucoup de sang, je vous le dis en vérité.

Voyez-vous cette populace qui assiége les portes de la ville, en occupe les avenues, et couvre au loin les collines et les champs parmi les plantations de peu-

(1) Cette invocation commence ce qu'on pourrait nommer la *partie politique du drame*. Après avoir, dans les premières scènes, montré le comte en lutte avec les devoirs de la vie privée, le poète va le montrer aux prises avec les nécessités de la vie publique. C'est une nouvelle *chasse aux fantômes;* le théâtre seul a changé. La patrie a remplacé la famille, et le personnage que le comte va rencontrer devant lui sur ce nouveau terrain, c'est Pancrace, c'est-à-dire l'intelligence faisant agir la force brutale.

pliers, — des tentes dressées, de longues planches appuyées contre des pieux, et des troncs d'arbres faisant fonction de tables couvertes de viandes et de boissons? La coupe vole de main en main, et dès qu'elle s'approche des lèvres, qu'elle touche une bouche, elle en fait sortir une menace, un blasphème ou une malédiction. Vive l'ivresse et la joie!

Les voyez-vous s'agiter d'impatience! ils murmurent déjà et s'essaient à crier, tous misérables, à peine couverts de guenilles et de haillons, les cheveux hérissés, le visage brûlé, le front ruisselant de sueur, les mains calleuses, armées de faux, de marteaux et de piques. Remarquez bien ce grand jeune homme avec sa hache, et cet autre brandissant une massue; là, plus loin, un enfant qui, d'une main, attrape des cerises, et de l'autre tourne une vielle. Des femmes arrivent aussi : ce sont leurs mères, leurs épouses, comme eux affamées, étiolées par la misère, fanées, flétries avant le temps. Toute trace de beauté a disparu, leurs cheveux sont ternis par la poussière des chemins, sur leurs seins pendent des lambeaux de vêtemens, leurs yeux sont éteints, hagards; mais tout à l'heure le feu de l'ivresse les fera briller; la coupe passe de main en main : allons, vive l'ivresse et la joie!

Tout à coup un murmure s'élève dans l'espace; est-ce un cri de joie ou de terreur? et qui pourrait saisir le sens d'une parole aussi monstrueusement multiple? Mais un homme arrive, il monte sur une chaise, puis sur une table, et il les domine tous, et il leur parle (1). Sa voix se traîne lente et stridente, se découpe en mots clairs et faciles à retenir. Il porte un front large et élevé, sa tête est entièrement chauve, la pensée en a déraciné les derniers cheveux. Sa figure osseuse, encadrée dans un collier de barbe noire et touffue, garde toujours son coloris sec et jaunâtre, où l'on n'a jamais vu un signe de passion ou même d'émotion. Il attache sur son auditoire un regard froid et immobile qui n'a jamais trahi un mouvement de doute ou d'hésitation. Et, lorsqu'il lève le bras, il l'allonge et le dirige raide et tendu vers son auditoire. La foule baisse la tête, prosternée, prête à recevoir cette bénédiction d'une grande intelligence, qui n'est pas celle d'un grand cœur. A bas les grands cœurs, qu'ils meurent avec les préjugés, et vive la joie et le massacre!

Cet homme, ils l'aiment avec passion, avec rage; il commande à leur ame; c'est leur autocrate, c'est le dictateur de leur enthousiasme; il leur a promis du pain, de l'or et des jeux, et leurs cris se sont élevés comme une immense clameur, et de tous les côtés, au loin, l'écho les a répétés. Vive Pancrace! du pain, du pain! Aux pieds de l'orateur et contre la table s'appuie un de ses amis, compagnon ou domestique.

Son œil noir et velouté, ombragé de longs et soyeux sourcils, indique une race orientale. Ses jambes avinées ne peuvent plus le porter. Il s'étend négligemment en plaçant sous sa tête ses bras alanguis. Sur ses lèvres entr'ouvertes il y a comme un sentiment de cruelle volupté. Ses doigts sont couverts de bagues précieuses; lui aussi crie d'une voix enrouée : Vive Pancrace! L'orateur a pour l'instant tourné un regard de son côté, et s'adressant à lui : Citoyen néophyte, donne-moi mon mouchoir.

(1) On reconnaît dans cet homme le personnage de Pancrace, qui va jouer, à côté du comte, le principal rôle dans cette dernière partie du poème.

En attendant, les cris, les applaudissemens, continuent : Du pain! du pain! du pain! A la lanterne les aristocrates, mort aux marchands, aux spéculateurs! Du pain! du pain!

Une tente. — Quelques lampes. — Un livre ouvert sur une table. — Néophytes, c'est-à-dire juifs nouvellement convertis (1).

LE NÉOPHYTE.

Frères qui avez été avilis, frères qui voulez vous venger, frères que je chéris, désaltérons-nous dans ces pages du Talmud comme avec le lait sorti du sein de notre mère; buvons à cette coupe de vie, à cette coupe pour nous pleine de force et de douceur, pour eux pleine de fiel, de misère et de destruction.

CHŒUR DES NÉOPHYTES.

Jéhovah seul est notre maître. Il nous a dispersés sur toute la terre, et nous savons pourquoi; car ceux qui sur le globe adorent la croix, nous les entourons maintenant comme un serpent de ses terribles nœuds. Qu'ils meurent donc ces seigneurs imbéciles, orgueilleux et ignorans. Trois fois crachons sur eux! trois fois maudissons-les!

LE NÉOPHYTE.

Réjouissons-nous, mes frères! la croix, notre mortelle ennemie, sapée et pourrie, s'incline déjà sur une mare de sang. Une fois tombée, elle ne se relèvera plus, mais les seigneurs la défendent encore.

LE CHŒUR.

Notre tâche va donc enfin s'accomplir, tâche pénible, ardue et douloureuse! Mort aux seigneurs! Crachons trois fois sur eux! trois fois maudissons-les!

LE NÉOPHYTE.

Sur cette liberté sans ordre, sur ce massacre sans fin, sur l'intrigue et la méchanceté, sur la stupidité et l'orgueil de ces hommes, nous reconstruirons Israël, nous le rebâtirons dans sa force; mais, pour cela, il reste encore des seigneurs à égorger! De leurs cadavres nous recouvrirons les débris de la croix.

CHŒUR.

La croix est devenue notre symbole, l'eau du baptême nous a réunis à eux. Les méprisans ont cru à l'amour des méprisés. La liberté est notre droit, le bien-être notre but. Les fils du Christ ont cru aux fils de Caïphe. Ce sont nos pères, il y a des siècles de cela, qui ont tué notre Ennemi. A notre tour, et de nouveau, nous le martyriserons, et il ne ressuscitera plus.

LE NÉOPHYTE.

Encore quelques momens, quelques gouttes encore du venin de la vipère, et le monde est à nous, mes frères.

CHŒUR.

Jéhovah seul est le seigneur d'Israël; crachons trois fois à la face des peuples, et qu'ils périssent! Trois fois anathème sur eux! (On entend frapper.)

(1) L'auteur fait ici allusion à une secte nombreuse qui n'est pas un des moindres élémens de trouble renfermés au sein de la société polonaise. Les *frankistes* (tel est le nom de la secte) sont des juifs convertis, non pas à l'esprit du christianisme, mais à ses pratiques extérieures. En apparence, ils sont chrétiens; ils ont reçu le baptême, communient, vont à la messe; au fond, ils sont juifs, et n'attendent que le moment où ils pourront faire servir leur position équivoque à la satisfaction de leurs ressentimens implacables.

LE NÉOPHYTE.

Allons, que chacun se remette au travail; et toi, livre saint, voile ta face pour que le regard d'un maudit ne souille pas tes feuilles. (Il cache le Talmud.) Qui est là?

UNE VOIX, derrière la porte.

Ami : ouvrez, au nom de la liberté!

LE NÉOPHYTE.

Frères, aux marteaux et aux cordes... (Il ouvre.)

LÉONARD, entrant.

Je vois que vous veillez, et que pour demain vous aiguisez vos poignards : c'est bien. (S'approchant de l'un d'eux.) Et toi, que fais-tu dans ce coin?

UN DES NÉOPHYTES.

Des cordes, citoyen.

LÉONARD.

Tu as raison, frère. Celui qui, dans la guerre, ne tombera pas par le fer finira par la corde.

LE NÉOPHYTE.

Mon cher citoyen Léonard, c'est donc décidément demain que l'affaire aura lieu?

LÉONARD.

Que celui de vous qui a compris et tenté le plus fortement, que celui-là vienne à moi; j'ai à lui parler.

LE NÉOPHYTE.

J'y vais. Et, vous autres, ne cessez pas de travailler. Jankel, je te charge de les bien surveiller. (Il sort avec Léonard.)

CHŒUR DES NÉOPHYTES.

Cordes et poignards, bâtons et sabres, œuvres de destruction que nos mains ont fabriquées, vous ne sortirez d'ici que pour leur perte! Dans les campagnes, ils égorgeront les seigneurs; aux arbres des jardins et des forêts, ils les pendront, et, l'œuvre de destruction accomplie, à notre tour nous les égorgerons et les pendrons. Les méprisés se lèveront dans toute leur colère, drapés dans la gloire de Jéhovah. Son verbe est notre salut. Pour nous son amour, pour eux la destruction et la colère! Crachons trois fois sur leur perdition, trois fois anathème sur eux!

Une tente. — Des verres et des bouteilles dispersés.

PANCRACE.

Une cinquantaine de ces brutes se sont réjouies ici, ont fini l'orgie. A chacune de mes poses, à chacune de mes paroles, ils ont crié : Vivat! Mais parmi eux y a-t-il un seul qui ait compris la portée de mes pensées, qui ait entrevu le bout du chemin dont ils inaugurent si joyeusement l'entrée? Oh! *fervide imitatorum pecus!* (Entrent Léonard et le néophyte.) Connais-tu le comte Henri?

LE NÉOPHYTE.

Grand citoyen, je le connais de vue, mais je ne lui ai jamais parlé. Seulement je me souviens qu'allant un jour à la Fête-Dieu, il m'a crié : Gare! en me lançant ce regard méprisant d'un aristocrate. Aussi, dans mon ame, lui ai-je voué une corde.

PANCRACE.

Demain, à l'aube du jour, tu te rendras chez lui; tu lui diras que je demande à lui parler en particulier, de nuit, et sans que personne le sache.

LE NÉOPHYTE.

Combien d'hommes me donnerez-vous pour m'accompagner? Il serait dangereux d'aller seul.

PANCRACE.

Tu partiras tout seul. Mon nom sera ton escorte; ton appui, le poteau auquel vous avez pendu hier un baron.

LE NÉOPHYTE.

Aïe! Aïe!

PANCRACE.

Tu lui diras qu'après demain je viendrai chez lui, à minuit.

LE NÉOPHYTE.

Et s'il me fait battre ou enfermer?

PANCRACE.

Alors tu te seras dévoué pour le peuple, tu seras un martyr de la liberté.

LE NÉOPHYTE.

Tout pour le peuple, tout pour la liberté. (A part.) Aïe! Aïe!

PANCRACE.

Bonne nuit, citoyen. (Le néophyte sort.)

LÉONARD.

Pourquoi tous ces retards, tous ces demi-moyens? Que signifient ces arrangemens, ces entretiens avec un pareil homme, avec ce comte? Quand je me suis promis de t'admirer, quand j'ai juré de t'écouter, c'est que je te regardais comme le plus grand des héros; je voyais en toi un aigle volant droit au but, un homme résolu, jouant sur une seule et même carte, et d'un seul coup, sa vie et celle de tous les siens.

PANCRACE.

Tais-toi, enfant.

LÉONARD.

Tous sont prêts. Les néophytes ont fini de forger les armes et de tresser les cordes; les sections, les troupes, demandent un ordre. Donne un ordre, et, pareils à la foudre, ils se précipiteront, renversant et brisant tout.

PANCRACE.

Tu es jeune, et le sang te monte au cerveau. Ne sachant pas te contenir, tu prends tout cela pour de l'enthousiasme.

LÉONARD.

As-tu bien réfléchi? Les aristocrates, sans espoir, réduits à leur propre impuissance, se sont renfermés dans les remparts de la Sainte-Trinité; là, ils attendent notre armée, comme le patient attend le couteau de la guillotine suspendu sur sa tête. Maître, ne diffère pas plus long-temps; en avant, et tombons sur eux.

PANCRACE.

Qu'importe! Avons-nous besoin de nous presser? Leurs forces physiques sont usées par les plaisirs, leurs forces morales par la paresse; et, que ce soit demain ou après demain, peu importe! ils sont certains de succomber.

LÉONARD.

Mais de quoi as-tu peur? Qui te retient?

PANCRACE.

Personne; ma volonté seulement.

LÉONARD.

Et je dois la suivre aveuglément.

PANCRACE.

Tu l'as dit : *aveuglément*.

LÉONARD.

Tu nous trahis.

PANCRACE.

Comme le refrain d'une chanson, le mot trahison est au bout de chacun de tes discours. Mais ne crie pas si fort; on pourrait nous entendre.

LÉONARD.

Il n'y a pas d'espions ici, et puis après, si on nous entendait?.

PANCRACE.

Je te ferais avaler une demi-douzaine de balles pour avoir osé élever d'un demi-ton la voix en ma présence. (S'approchant de lui.) Crois-moi, ne te tourmente pas.

LÉONARD.

Je me suis emporté, c'est vrai; mais je ne crains pas la punition. Si ma mort est nécessaire, si c'est pour l'exemple, si elle doit servir la cause, ordonne.

PANCRACE, à part.

Il est ardent, plein d'espérance; il croit sincèrement, profondément... Il est le plus heureux des hommes; ce serait vraiment dommage de le tuer.

LÉONARD.

Que dis-tu?

PANCRACE.

Pense davantage, parle moins, et plus tard tu comprendras. As-tu envoyé au magasin pour deux mille cartouches?

LÉONARD.

J'ai envoyé Deytz avec une escorte.

PANCRACE.

Et la collecte des cordonniers est-elle rentrée dans notre caisse?

LÉONARD.

La collecte s'est faite avec l'enthousiasme le plus sincère : ils ont apporté cent mille florins.

PANCRACE.

Je les inviterai demain à souper. As-tu entendu dire quelque chose de nouveau sur le comte Henri?

LÉONARD.

Je méprise trop les aristocrates pour ajouter foi à ce qu'on pourrait dire de lui. Les races qui tombent n'ont point d'énergie; elles ne doivent ni ne peuvent en avoir.

PANCRACE.

Il réunit pourtant ses vassaux, et, confiant dans leur attachement, il se dispose à se rendre aux forteresses de la Sainte-Trinité.

LÉONARD.

Qui pourra nous résister? L'idée du siècle n'est-elle pas incarnée en nous?

PANCRACE.

Je veux le voir, le regarder dans les yeux, pénétrer au fond de son cœur; je veux qu'il vienne à nous, qu'il mette bas son orgueil.

LÉONARD.

Un aristocrate renforcé...

PANCRACE.

Mais poète en même temps. Maintenant j'ai besoin d'être seul; laisse-moi.

LÉONARD.

Vous m'avez donc pardonné, citoyen?

PANCRACE.

Dors sur les deux oreilles; si je ne t'avais pas pardonné, tu te serais endormi déjà pour l'éternité.

LÉONARD.

Il n'y aura rien pour demain?

PANCRACE.

Bonne nuit, et d'heureux songes. (Léonard sort.) Holà! Léonard...

LÉONARD, rentrant.

Que voulez-vous, citoyen généralissime?

PANCRACE.

Après-demain dans la nuit, tu viendras avec moi chez le comte Henri.

LÉONARD.

Bien. (Il sort.)

PANCRACE, seul.

Comment se fait-il que cet homme seul ose me résister, à moi, chef de tant de milliers d'hommes? Ses forces sont nulles en comparaison des miennes. Quelques centaines de paysans le suivent, lui sont dévoués, croient en lui, c'est-à-dire qu'ils ont pour lui l'attachement instinctif des animaux domestiques. Tout cela n'est rien, moins que rien; mais pourquoi ai-je voulu le voir, l'entretenir? mon esprit aurait-il rencontré pour la première fois son rival? C'est pourtant le dernier obstacle à vaincre, il faut le renverser, et puis après... ah! ma pensée, tu ne réussis pas à te tromper comme tu trompes les autres. Quelle honte! tu es pourtant la pensée du peuple, le souverain maître du peuple; c'est en toi seul que se résume et s'incarne la puissance de tous. Ce qui serait un crime pour d'autres, pour toi est une perfection. Tu as donné des noms à des êtres vils, à des hommes inconnus, tu as donné une voix à des êtres bruts privés de tout sentiment moral. Autour de toi tu as créé un monde à ton image, et tu t'égarerais. Eh quoi! tu marches sans savoir qui tu es! Non, cent fois non, car tu es sublime. (Abîmé dans ses réflexions, il tombe sur une chaise.)

La forêt. — Des toiles suspendues sur les arbres. — Une prairie au milieu de laquelle est planté un poteau. — Des tentes. — Des fous. — Des tonneaux. — La foule.

LE COMTE, enveloppé dans un manteau noir, sur la tête un bonnet de liberté. Il entre, tenant le néophyte par le bras.

Rappelle-toi.

LE NÉOPHYTE, bas.

Je vous reconduirai, monsieur le Comte; sur l'honneur! je ne pense pas à vous trahir.

LE COMTE.

Un geste, un clin d'œil, et je te brûle la cervelle comme à un chien. Tu peux comprendre que je me soucie peu de ta vie, puisque je joue la mienne.

LE NÉOPHYTE.

Aïe, Aïe! vous me serrez le poignet comme avec une tenaille de fer. Que dois-je faire?

LE COMTE.

Me parler comme à une connaissance, à un ami nouvellement arrivé. Quelle est cette danse?

LE NÉOPHYTE.

La danse des hommes libres.

(Des hommes et des femmes dansent autour du poteau.)

CHŒUR.

Du pain, du travail, du bois pour l'hiver, du repos pour l'été! Hourra! hourra!
Dieu n'a pas eu pitié de nous, hourra! hourra!
Les rois n'ont pas eu pitié de nous, hourra! hourra!
Les seigneurs n'ont pas eu pitié de nous, hourra! hourra!
Nous en avons assez de Dieu, des rois et des seigneurs, hourra! hourra!

LE COMTE, à une fille.

Je me réjouis de te voir si fraîche et si joyeuse.

LA FILLE.

Il y a long-temps que nous attendions ce jour-là. J'ai lavé la vaisselle, essuyé les assiettes, et jamais je n'ai entendu une bonne parole; il est temps que je mange quand je voudrai, et que je danse quand j'en aurai envie, hourra!

LE COMTE.

Danse, danse, citoyenne.

LE NÉOPHYTE, bas.

Ayez pitié de moi, monsieur le Comte, quelqu'un peut nous reconnaître. Sortons.

LE COMTE.

Si je suis reconnu, malheur à toi! allons plus loin.

LE NÉOPHYTE.

Sous ce chêne est le club des laquais.

LE COMTE.

Approchons-nous.

PREMIER LAQUAIS.

J'ai déjà tué mon ancien maître.

SECOND LAQUAIS.

Moi, je cherche encore mon baron. A ta santé!

UN VALET DE CHAMBRE.

Citoyens, tout en cirant des bottes, la sueur au front, le dos courbé, tout en coupant les cheveux et en faisant la barbe, nous avons pressenti nos droits. A la santé du club! vive le club!

CHŒUR DES LAQUAIS.

A la santé du président! il nous conduira sur le chemin de la gloire et de l'honneur.

LE VALET DE CHAMBRE.

Merci, citoyens.

CHŒUR DES LAQUAIS.

Des antichambres qui étaient nos prisons, nous sommes sortis tous ensemble et le même jour. Vivat! Nous connaissons les infamies et les ordures des salons. Vivat! vivat!

LE COMTE.

Quelles sont ces voix plus dures et plus sauvages qui sortent de ce fourré à gauche?

LE NÉOPHYTE.

C'est le chœur des bouchers, monsieur le Comte.

CHŒUR DES BOUCHERS.

La hache et le couteau, voilà nos armes; l'abattoir, c'est notre vie. Il nous importe peu d'égorger des bêtes ou des seigneurs.

Enfans de la force et du sang, nous ne connaissons que la force et le sang. Nous sommes à qui a besoin de nous. Pour les seigneurs, nous égorgeons les bœufs; pour le peuple, nous égorgeons les seigneurs.

La hache et le couteau, voilà nos armes; l'abattoir, c'est notre vie. Abattons, abattons, abattons!

LE COMTE.

J'aime ceux-là; au moins ils ne parlent ni de l'honneur ni de la philosophie. Bonsoir, madame.

LE NÉOPHYTE.

Vous vous oubliez..... Dites donc citoyenne ou femme libre, monsieur le Comte.

LA FEMME.

Que signifie ce titre? D'où vient-il, celui-là? Fi! fi! tu sens la vieillerie, l'ancien régime.

LE COMTE.

Ma langue a fait faux bond.

LA FEMME.

Je suis comme toi, indépendante, femme libre. A la société qui m'a donné ces droits je distribue mon amour, je fais don de mes charmes.

LE COMTE.

La société t'a aussi donné ces bagues, ce collier d'améthistes? O trois fois bienfaisante et généreuse société!

LA FEMME.

Non; ces bagatelles, je les ai eues de mon mari, quand je n'avais pas encore ma liberté. Je dis mon mari, c'est-à-dire mon ennemi, l'ennemi de la liberté, celui qui me tenait à l'attache.

LE COMTE.

Je te souhaite bonne promenade, citoyenne. (Il revient sur ses pas.) Quel est ce soldat appuyé sur un sabre à deux tranchans? Il a sur sa coiffure une tête de mort, une seconde sur la dragonne de son sabre; sur ses bagues il y en a aussi

d'incrustées. N'est-ce pas le célèbre Bianchetti (1), aujourd'hui condottiere des peuples, comme jadis il a été condottiere des princes et des gouvernemens?

LE NÉOPHYTE.

C'est le même, monsieur le Comte, arrivé chez nous depuis une semaine.

LE COMTE.

Qui vous rend si pensif, général?

BIANCHETTI.

Citoyen, regardez là-bas, au bout de cette allée de platanes; regardez bien, et vous allez apercevoir un château sur la montagne. A l'aide de ma lunette, je vois parfaitement les murailles, les remparts et quatre bastions.

LE COMTE.

Il sera difficile à prendre.

BIANCHETTI.

Mille millions de rois! on peut l'entourer, creuser des souterrains, des galeries couvertes, et....

LE NÉOPHYTE, lui faisant signe des yeux.

Citoyen général.

LE COMTE.

Sens-tu sous mon manteau la détente de mon pistolet?

LE NÉOPHYTE, à part.

Aïe! Aïe! (Haut.) Et comment avez-vous arrangé cela, général?

BIANCHETTI, pensif.

Quoique vous soyez mes frères par la liberté, vous ne l'êtes point par le génie. Après la victoire, chacun connaîtra mes plans. (Il s'en va.)

LE COMTE, au néophyte.

Je vous conseille de le tuer, celui-là, car c'est ainsi que commence une aristocratie.

UN OUVRIER.

Malédiction! malédiction!

LE COMTE.

Que fais-tu sous cet arbre, pauvre homme? Pourquoi tes yeux sont-ils troublés et hagards?

L'OUVRIER.

Anathème sur les marchands, sur les directeurs de fabriques! Mes plus belles années, les années pendant lesquelles les autres aiment les jeunes filles et font l'amour, se battent sur le champ de bataille ou naviguent sur les mers, je les ai passées, moi, dans une affreuse cahute, près d'un atelier de soieries.

LE COMTE.

Vide donc cette coupe, que tu tiens dans tes mains.

L'OUVRIER.

Je n'ai plus de forces pour la porter à mes lèvres. C'est à peine si j'ai pu me

(1) Bianchetti est le type de ces guerriers cosmopolites qui portent leur épée au service de toutes les causes, toujours prêts à passer dans le parti qui servira le mieux leurs intérêts. Tous les pays en révolution, et la Pologne surtout, ont connu de ces aventuriers militaires.

traîner jusqu'ici. Pour moi, le jour de la liberté a fini de luire. Anathème aux marchands qui vendent la soie, et aux seigneurs qui la portent! Anathème! anathème! (Il meurt.)

LE NÉOPHYTE.

Quel hideux cadavre!

LE COMTE.

Poltron de la liberté, citoyen néophyte, regarde maintenant cette tête sans vie, que les rayons sanglans du soleil couchant éclairent encore. Que sont à présent pour lui vos grands mots, vos promesses, votre égalité? Voilà le bonheur et la perfection du genre humain!

LE NÉOPHYTE, à part.

Que tu crèves bientôt aussi, toi! et que ton corps, déchiré par morceaux, serve de pâture aux chiens! (Haut.) Laissez-moi aller maintenant; il faut que je rende compte de mon message.

LE COMTE.

Tu diras que, te croyant un espion, je t'ai retenu. Mais les échos du festin s'affaiblissent et s'éteignent. Nous n'avons plus devant nous que des sapins et des pins qu'enveloppent déjà les ombres de la nuit.

LE NÉOPHYTE.

Des nuages, là-bas, s'amoncellent et passent lentement au-dessus des arbres, un orage semble se préparer; vous feriez bien de retourner près de vos gens, qui depuis long-temps vous attendent dans le val de Saint-Ignace.

LE COMTE.

Tu t'inquiètes pour moi mal à propos, mon cher juif. Retournons. Je veux encore de nuit voir les citoyens.

VOIX ENTRE LES ARBRES.

Fils de Cham (1), dis bonsoir au vieux soleil.

VOIX A DROITE.

A ta santé, notre ancien ennemi, toi qui nous poussais au travail et à la fatigue! Demain, à ton lever, tu trouveras tes esclaves buvant et mangeant à côté de la viande et des tonneaux. A présent, va-t'en au diable, coupe maudite!

LE NÉOPHYTE.

Voici une bande de paysans.

LE COMTE.

Tu as beau faire, tu ne t'échapperas pas. Reste derrière cet arbre et sois muet.

CHŒUR DES PAYSANS.

En avant! en avant! courons sous les tentes rejoindre nos frères. En avant! en avant! courons dormir à l'ombre de ces pins. Là, nous causerons en paix; là, les filles nous attendent; là, il y a des bœufs tués, les anciens attelages des charrues nous attendent pour les manger.

UNE VOIX.

J'ai beau le traîner, le tirer, il résiste, il se fâche. Marche donc, marche.

(1) La race de Cham a toujours passé, on le sait, pour une race déshéritée. Les seigneurs appelaient leurs vassaux *fils de Cham*. Le poète nous montre ici des paysans révoltés qui rappellent à un gentilhomme devenu leur captif l'injure qu'il leur a si peu épargnée.

LA VOIX D'UN SEIGNEUR.

Pitié! pitié! mes enfans.

UNE AUTRE VOIX.

Rends-moi mes journées de corvée.

TROISIÈME VOIX.

Ressuscite donc mon fils que tu as fait *knouter* à mort.

QUATRIÈME VOIX.

Les fils de Cham boivent à ta santé, monseigneur. Ils te demandent pardon et excuse.

CHŒUR DES PAYSANS; ils repassent.

Ce vampire a sucé notre sang, s'est engraissé de nos sueurs. Maintenant que nous le tenons, nous ne le lâcherons pas. Par le diable, tu vas mourir haut et court, comme doit mourir un seigneur, un grand seigneur! Tu seras élevé au-dessus de nous. Mort aux seigneurs et aux tyrans! Pour nous, qui sommes pauvres, qui avons faim, qui sommes fatigués, manger, boire et dormir, voilà ce qu'il nous faut. Vos cadavres, messeigneurs, seront couchés aussi nombreux que des gerbes de blé dans les champs. Vos châteaux seront brûlés comme des bottes de paille. De par nos faux, nos haches et nos fléaux, frères, en avant!

LE COMTE.

A travers cette foule il m'a été impossible de voir sa figure.

LE NÉOPHYTE.

C'est peut-être un de vos amis ou un de vos parens.

LE COMTE.

Quel qu'il soit, je le méprise, et vous, je vous déteste. Bah! la poésie peut-être un jour dorera tout cela. En avant, juif, marche, marche donc!

(Ils entrent dans les broussailles.)

Une autre partie de la forêt. — Des feux sur un monticule. — Des hommes réunis avec des flambeaux.

LE COMTE, en bas, sortant du fourré avec le néophyte.

Les branches et les épines ont mis en lambeaux mon bonnet de liberté. Qu'est-ce donc que ces feux rougeâtres que j'aperçois sur ces deux lisières de la forêt, au milieu des ténèbres?

LE NÉOPHYTE.

Nous nous sommes égarés en cherchant le val de Saint-Ignace. Rentrons dans les broussailles; c'est ici que Léonard consacre le culte de la nouvelle religion.

LE COMTE, avançant.

En avant donc! c'est là ce que j'ai voulu voir; ne crains rien, personne ne nous reconnaîtra.

LE NÉOPHYTE.

Avançons doucement et avec précaution.

LE COMTE.

Partout les ruines du colosse qui avant de crouler a duré plusieurs siècles. Piliers et colonnettes, ogives et chapiteaux, statues avec vos piédestaux, corniches et bandeaux dorés, rosaces des plafonds, comme vous voilà brisés et boulever-

sés! Sous mes pieds, je sens craquer des morceaux de vitres et de glaces. Que vois-je dans l'ombre? Mais de nouveau tout est noir. Ah! ce sont des arcades écroulées, des grilles tordues, ployées, renversées. Des ruines partout! Un reflet de lumière me montre un guerrier dormant couché sur la moitié d'une tombe. Où suis-je donc, juif?

LE NÉOPHYTE.

Pendant quarante jours et quarante nuits, nos gens ont beaucoup travaillé. Ils viennent de détruire là la dernière église; nous traversons maintenant le cimetière.

LE COMTE.

Vos chants, hommes nouveaux, résonnent amèrement à mes oreilles. Devant moi, derrière moi, à mes côtés, passent et repassent des ombres noires et des lueurs étranges. Poussées par les vents, ces ombres se promènent sur la foule comme des esprits vivans.

UN PASSANT.

Au nom de la liberté, je vous salue.

UN AUTRE.

Par la mort des seigneurs, je vous salue.

UN TROISIÈME.

Pourquoi donc ne vous dépêchez-vous pas? Les prêtres de la liberté ont déjà là-bas entonné leurs chants.

LE NÉOPHYTE.

Impossible de reculer maintenant; il nous faut avancer; de tous côtés l'on nous pousse.

LE COMTE.

Quel est ce jeune homme debout sur les décombres d'un autel? A ses pieds, trois feux sont allumés. Au milieu des nuages de fumée, sa figure se détache, éclairée par des reflets rougeâtres; sa voix ressemble à celle d'un fou.

LE NÉOPHYTE.

C'est Léonard, le prophète inspiré de la liberté (1). Autour de lui sont nos prêtres: philosophes, poètes, artistes, puis leurs filles et leurs amantes.

LE COMTE.

Ah! c'est là votre aristocratie? Montre-moi donc maintenant celui qui t'a envoyé près de moi.

LE NÉOPHYTE.

Je ne le vois pas ici.

LÉONARD.

Que mes lèvres embrasées se posent sur ses lèvres, que nos bras voluptueusement l'étreignent, cette fille belle, indépendante et libre, nue, ayant mis bas tous vêtemens, tous préjugés; cette fille, mon amante, choisie parmi les filles de la liberté!

(1) Dans Léonard est personnifiée l'impuissance de l'homme qui veut fonder par lui-même une religion. Le culte qu'il prêche est un monstrueux chaos. Il est permis de croire que le poète a voulu réunir dans cette figure des traits communs à plusieurs utopistes modernes. Dans la *femme libre* que Léonard presse dans ses bras on reconnaît un des rêves du saint-simonisme:

LA VOIX DE LA FILLE.

Je vole dans tes bras, ô mon bien-aimé!

UNE AUTRE VOIX.

Regarde, vers toi je tends mes bras. Je tombe dans mon ivresse, dans mon délire je me roule sur les dalles, ô toi que j'aime!

LE COMTE.

Les cheveux épars, la poitrine haletante, elle se cramponne sur les décombres au milieu des convulsions.

LE NÉOPHYTE.

Cela se passe ainsi toutes les nuits.

LÉONARD.

A moi, à moi délices et béatitudes que j'ai rêvées! à moi, fille de la liberté! Tu tressailles dans tes élans divins. O inspiration! embrase mon ame. Vous tous, écoutez-moi; je vais prophétiser.

LE COMTE.

La malheureuse laisse tomber sa tête; elle s'évanouit.

LÉONARD.

Tous deux nous sommes l'image du genre humain, mais libre et ressuscitant dans sa gloire. Regardez : nous voilà debout sur les décombres, sur les ruines du passé. Nous avons posé notre pied sur le vieux Dieu. Gloire à nous! nous l'avons anéanti; aujourd'hui il n'est plus que poussière. Son esprit a été vaincu par le nôtre; son esprit est descendu dans le néant.

CHŒUR DES FEMMES.

Bienheureuse, bienheureuse l'amante du prophète! Nous autres en bas, sommes jalouses de sa gloire.

LÉONARD.

J'annonce un monde nouveau; à un nouveau dieu je donne le ciel. Seigneur, dispensateur suprême du bonheur et des plaisirs, Dieu du peuple, que chaque victime de notre haine, que chaque cadavre de tyran devienne ton autel! C'est dans un océan de sang que se noieront les vieilles larmes et les souffrances du genre humain. A partir d'aujourd'hui, sa vie sera le bonheur; son droit, l'égalité; et celui qui voudrait en créer d'autres, à celui-là la corde et l'anathème!

CHŒUR D'HOMMES.

Cet édifice de l'oppression et de l'orgueil s'est enfin écroulé. A celui qui oserait soulever un seul fragment de ces décombres, à celui-là la mort et l'anathème!

LE NÉOPHYTE, à part.

Blasphémateurs de Jéhovah, trois fois je crache sur vous, sur votre perte!

LE COMTE.

O mon aigle! réalise tes promesses, et sur leurs ossemens je bâtirai pour le Christ une nouvelle église.

VOIX DIVERSES.

Liberté! bonheur! Hourra! hourra! hourra!

CHŒUR DES PRÊTRES.

Où sont maintenant les seigneurs? où sont les rois qui naguère se promenaient, pleins de colère et d'orgueil, avec leurs sceptres et leurs couronnes?

UN ASSASSIN.

Moi, j'ai tué le roi Alexandre.

UN AUTRE ASSASSIN.

Moi, le roi Henri.

UN TROISIÈME.

Moi, le roi Emmanuel.

LÉONARD.

Marchez sans peur, assassins, sans remords; car vous êtes les élus des élus, vous êtes saints au milieu des plus saints, vous êtes les martyrs, les héros de la liberté!

CHŒUR DES ASSASSINS.

Nous irons pendant la nuit noire, le poignard en main; nous irons, nous irons!

LÉONARD.

Réveille-toi, mon adorée! (On entend le tonnerre.) Répondez donc à ce dieu vivant qui vous parle!... Entonnez vos chants... Suivez-moi tous. Encore une fois nous allons faire le tour et fouler sous nos pieds l'église du dieu mort!... Et toi, lève ta tête, réveille-toi!

LA FILLE.

Pour toi et pour ton dieu, je brûle d'amour! Au monde entier je donnerai mon amour. Je brûle, je brûle d'amour!

LE COMTE.

Mais quelqu'un lui barre le chemin, tombe à ses genoux et prononce en gémissant quelques mots.

LE NÉOPHYTE.

Je le vois, c'est le fils du célèbre philosophe.

LÉONARD.

Que désires-tu, Hermann?

HERMANN.

Archiprêtre, sacre-moi pour être assassin.

LÉONARD, s'adressant aux prêtres.

Donnez-moi l'huile, le poignard et le poison. (A Hermann.) C'est avec l'huile qui a sacré les rois que je sacre pour la perte des rois. Je te mets entre les mains l'arme des anciens chevaliers et des seigneurs, mais c'est pour leur perte. A ta poitrine je suspends un flacon plein de poison, c'est pour qu'il ronge et brûle les entrailles des tyrans là où ton fer ne pourra se faire jour. Va maintenant, et, par tout le globe, frappe et détruis les anciennes races.

LE COMTE.

Le voilà parti maintenant à la tête de sa bande; il se dirige vers la colline.

LE NÉOPHYTE.

Sortons d'ici.

LE COMTE.

Non, je veux voir la fin de ce rêve.

LE NÉOPHYTE, à part.

Je crache trois fois sur toi. (Au comte.) Léonard pourrait nous reconnaître, monsieur le Comte; regardez l'horrible couteau pendu à sa poitrine!

LE COMTE.

Couvre-toi de mon manteau. Quelles sont ces femmes qui dansent?

LE NÉOPHYTE.

Des princesses et des comtesses qui, en abandonnant leurs maris, ont embrassé notre foi.

LE COMTE.

Femmes, anges que j'ai servis, aimés!... Mais la foule l'entoure et le cache. Au bruit de la musique, je reconnais qu'il s'éloigne. Suis-moi, suis-moi, nous verrons mieux de là. (Il monte sur un débris de muraille.)

LE NÉOPHYTE.

Aïe! aïe! chacun va nous voir.

LE COMTE.

Je l'aperçois encore. D'autres femmes le suivent, pâles, égarées, en proie aux convulsions. Le fils du philosophe écume et brandit son poignard. Ils s'approchent maintenant des ruines de la tour du nord. Ils s'arrêtent; ils dansent sur les décombres, ils arrachent les arceaux. Sur les autels ils jettent le feu et les croix brisées. Le feu s'allume, les colonnes de fumée s'élèvent en tourbillons. Malheur à vous! malheur!

LÉONARD.

Malheur aux hommes qui maintenant se courbent encore devant le dieu mort!

LE COMTE.

Les vagues noires de la foule se retournent, se replient et se dirigent vers nous.

LE NÉOPHYTE.

O Abraham!

LE COMTE.

O mon aigle! n'est-ce pas que mon heure n'est pas encore venue?

LE NÉOPHYTE.

Nous sommes perdus!

LÉONARD, l'arrêtant.

Qui es-tu, frère, avec un visage si hautain? Pourquoi n'es-tu pas avec nous?

LE COMTE.

J'ai appris votre soulèvement, et j'accours de loin. Je suis l'assassin du club espagnol. C'est d'aujourd'hui seulement que je suis arrivé.

LÉONARD.

Et cet autre, pourquoi se cache-t-il dans son manteau?

LE COMTE.

C'est mon frère cadet. Il a juré de ne montrer à tous son visage que lorsqu'il aurait déjà tué au moins un baron.

LÉONARD.

Et toi, de la mort de quel personnage te vantes-tu?

LE COMTE.

Ce n'est que deux jours avant mon départ que mes frères m'ont sacré.

LÉONARD.

Et alors qui penses-tu tuer?

LE COMTE.

Toi le premier, si tu nous deviens infidèle.

LÉONARD.

Frère, prends pour cela mon stylet.

LE COMTE.

Frère, le mien suffira.

DES VOIX.

Vive Léonard! vive l'assassin du club espagnol!

LÉONARD.

Tu viendras demain à la tente du citoyen généralissime.

CHŒUR DES PRÊTRES.

Notre hôte, nous te saluons au nom de la liberté. Dans tes mains se trouve une partie de notre salut. Qui combat sans cesse assassine sans faiblesse; qui nuit et jour croit à la victoire, celui-là est sûr de vaincre. (Ils passent.)

CHŒUR DES PHILOSOPHES.

Nous avons tiré de l'enfance le genre humain, du fond des ténèbres nous avons fait jaillir la vérité; toi, combats pour elle, pour elle assassine, et au besoin donne ta vie! (Ils passent.)

LE FILS DU PHILOSOPHE.

Camarade, frère, dans le crâne d'un vieux saint, je bois à ta santé: au revoir!

(Il jette le crâne.)

UNE FILLE, dansant.

Tue pour moi le prince Jean.

UNE AUTRE.

Et pour moi le comte Henri.

LES ENFANS.

Nous te demandons une tête d'aristocrate.

D'AUTRES ENFANS.

Bonheur et bonne chance à ton stylet.

CHŒUR DES ARTISTES.

Sur les ruines gothiques nous bâtirons une nouvelle église, un nouveau temple. Il n'y aura ni statues ni images; les voûtes seront hérissées de poignards; les piliers seront portés par huit têtes d'hommes. Les chapiteaux ressembleront à des chevelures laissant ruisseler le sang. Un seul autel avec un seul symbole : le bonnet de la liberté. Hourra!

D'AUTRES VOIX.

Allons, allons! l'aube blanchit.

LE NÉOPHYTE.

Nous allons finir par être pendus à la potence.

LE COMTE.

Tais-toi, juif. Ils vont à la suite de Léonard et ne font plus attention à nous. Pour la dernière fois j'embrasse avec mon ame toutes ces pensées, je plonge avec mon esprit dans ce chaos s'élevant du fond des temps, du sein des ténèbres, pour me renverser moi et les miens. Mes pensées que pousse le désespoir, que torture la douleur, ont pris une force nouvelle. J'avais besoin de cet horrible spectacle. Dieu, donne-moi la force que tu ne m'as jamais refusée; donne-moi

une parole à l'aide de laquelle je puisse dompter ce monde qui lui-même s'ignore, et cette parole sera la poésie de l'avenir tout entier.

VOIX DANS L'AIR.

Tu composes un drame.

LE COMTE.

Merci de ton avertissement. Haine alors pour les cendres profanées de mes pères! anathème sur les nouvelles générations! elles m'entourent de leurs gouffres, mais elles ne m'y entraîneront pas. O mon aigle, mon aigle, tiens ta promesse! Descendons maintenant dans le val de Saint-Ignace.

LE NÉOPHYTE.

Voici le jour, je n'irai pas plus loin.

LE COMTE.

Mets-moi sur le chemin, je te laisserai après.

LE NÉOPHYTE.

Où voulez-vous donc m'entraîner, parmi ces brouillards, au milieu des épines et des cendres? laissez-moi, je vous en supplie.

LE COMTE.

En avant, en avant! marche, descends avec moi. Derrière nous s'éteignent les derniers chants du peuple; c'est à peine si l'on aperçoit encore çà et là quelques torches. Au milieu de ces brouillards tout blancs et de ces arbres mouillés par l'humidité de la nuit, n'aperçois-tu pas les ombres du passé, n'entends-tu pas des voix plaintives?

LE NÉOPHYTE.

Le brouillard enveloppe tout; descendons plus bas.

CHŒUR DES ESPRITS, dans la forêt.

Pleurons sur le Christ que l'on a chassé, que l'on a tué. Où est notre Dieu, où est son église?

LE COMTE.

Vite aux armes! courons au combat. Je vous le rendrai, moi; sur des milliers de croix je crucifierai ses ennemis.

CHŒUR DES ESPRITS.

Sur les tombes, sur les autels, nous avons veillé; sur nos ailes nous portions aux fidèles l'écho sonore des cloches, nos voix étaient les accords harmonieux des orgues; nous étions dans les reflets des vitraux de cathédrale, dans les ombres des colonnes, dans l'éclat doré de la sainte coupe, dans la bénédiction et la blancheur de la sainte hostie. Tout cela était notre vie; à présent, qu'allons-nous devenir?

LE COMTE.

Il commence à faire jour; leurs formes s'évanouissent dans les rayons argentés de l'aube.

LE NÉOPHYTE.

Votre chemin est par ici; là c'est le commencement du vallon.

LE COMTE.

Ah! maintenant Jésus et mon sabre! (Jetant bas son bonnet dans lequel il a mis de l'argent.) Prends pour souvenir la chose et l'emblème; ils vont ensemble.

LE NÉOPHYTE.

Vous m'avez donné votre parole, monsieur le Comte, pour la sûreté de celui qui aujourd'hui à minuit...

LE COMTE.

Un gentilhomme de vieille souche n'a qu'une parole : Jésus et mon sabre!

DES VOIX DANS LES BROUSSAILLES.

Marie et notre sabre! Vive notre seigneur!

LE COMTE.

Adieu, citoyen. Maintenant à moi les miens, à moi les miens! Jésus et Marie!

Nuit. — Broussailles. — Arbres.

PANCRACE, à ses gens.

Couchez-vous ici et ne faites pas de bruit. Évitez soigneusement de battre le briquet, même pour allumer votre pipe. Au premier coup de pistolet, accourez à mon secours; sinon attendez jusqu'au jour.

LÉONARD.

Citoyen, une dernière fois encore je te conjure...

PANCRACE.

Tapis-toi au pied de ce sapin et dors.

LÉONARD.

Laisse-moi au moins t'accompagner. C'est un seigneur, un aristocrate, un homme auquel il n'y a pas à se fier.

PANCRACE, lui faisant signe de rester.

La vieille noblesse a rarement manqué à sa parole.

Vaste salle. — Portraits de dames et de chevaliers. Au fond, un pilier auquel est suspendu un bouclier portant des armoiries. — Le Comte est assis à une table de marbre. — Une lampe, des pistolets, un sabre et une montre placés devant lui. — En face une autre table avec des coupes en argent et des amphores.

LE COMTE, seul.

Jadis, à la même heure, au milieu de pareils dangers et de pensées semblables aux miennes, le dernier des Brutus vit son mauvais génie. Je m'attends à une vision de la même nature. Dans un moment, je verrai devant moi un homme qui n'a pas d'ancêtres, qui n'a pas de nom, qui n'a pas d'ange gardien, un homme qui sort du néant et commencera peut-être l'époque, si je ne l'écrase, si je ne le repousse dans le néant d'où il est sorti. Mes pères, inspirez-moi ce qui vous a rendus les maîtres du monde; replacez dans ma poitrine vos cœurs de lion; que la majesté et l'austérité de vos fronts viennent ceindre une tête soumise; que la foi en Jésus-Christ et en son église, une foi brûlante et aveugle, la source de vos hauts faits sur la terre et de votre espérance dans les cieux, se rallume en moi, et je porterai le fer et la flamme au milieu de ces fils de la terre, moi, fils de cent générations d'hommes, le dernier héritier de la pensée de vos vertus et de vos fautes. (Minuit sonne.) Maintenant je suis prêt.

UN DOMESTIQUE ARMÉ, entrant.

Excellence, l'homme que l'on attendait est arrivé et demande à être introduit.

LE COMTE.

Qu'il entre.

PANCRACE, entrant.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le Comte. Ce titre de *comte* sonne à mon oreille d'une bien étrange façon.

(Il s'asseoit, dépose sur un fauteuil son manteau et son bonnet de liberté, puis jette un regard sur le pilier auquel sont suspendues des armoiries.)

LE COMTE.

Je vous remercie de vous être fié aux pénates de ce manoir. Fidèle aux coutumes nationales, je bois à votre santé. (Il lui offre une coupe.)

PANCRACE.

Si je ne me trompe, cet emblème rouge et bleu s'appelle des armoiries dans le langage des morts. Ces hochets disparaissent déjà de la surface de la terre.

(Il prend la coupe et boit.)

LE COMTE.

Ils ne tarderont pas à reparaître, Dieu aidant.

PANCRACE.

Voilà ce que j'appelle répondre en gentilhomme de la vieille roche, toujours sûr de son fait, orgueilleux, opiniâtre, bouffi d'espérance, quoique n'ayant plus ni sou ni maille, ni armes ni soldats, croyant ou feignant de croire en Dieu, parce qu'ils n'ont plus de foi en eux-mêmes. Mais montrez-moi un petit bout de ces foudres dont vous me menacez; faites-moi voir ces légions d'anges qui doivent descendre du ciel pour nous faire lever le siége.

LE COMTE.

Vous vous moquez, l'athéisme est une formule vieillie; j'espérais de vous quelque chose de mieux.

PANCRACE.

Ma formule est plus vaste et plus profonde que la vôtre. Les cris de douleur et de désespoir qui partent de milliers d'hommes, la faim des ouvriers, la misère des paysans, la souffrance de l'humanité entière emprisonnée dans ses préjugés, exténuée de doute et de crainte, enchaînée dans des habitudes bestiales, voilà mon symbole de foi. Pour aujourd'hui, mon dieu, c'est ma pensée; cette pensée est tout mon pouvoir, et ce pouvoir donnera aux hommes du pain et de la gloire pour toujours.

LE COMTE.

Et ma force, à moi, vient de ce Dieu qui donna le pouvoir à mes pères.

PANCRACE.

Et cependant vous n'avez fait que servir le diable; vous avez été son jouet. Mais laissons ces discussions aux théologiens, s'il en existe encore un seul dans ces contrées. Au fait, au fait, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Que voulez-vous de moi, vous, sauveur des peuples, *citoyen-dieu?*

PANCRACE.

Je viens ici, parce que d'abord j'ai voulu faire votre connaissance, et ensuite parce que je tiens à vous sauver.

LE COMTE.

Merci pour le premier; quant à mon salut, fiez-vous-en à ce sabre.

PANCRACE.

Votre Dieu! votre sabre! fantômes que tout cela! Mais des milliers de voix ont déjà sur vous crié : Anathème! Mais vous voilà entouré de milliers de bras prêts à vous saisir. Et qu'est-ce qu'il vous reste? Quelques arpens qui suffisent à peine à vous y enterrer. Comment pourriez-vous résister? Dans quel état est votre artillerie? Où sont vos vivres, où sont vos munitions de guerre? et, par-dessus tout, où est votre valeur? Si j'étais à votre place, je saurais ce qu'il me reste à faire.

LE COMTE.

Je vous écoute toujours, et vous voyez avec quelle patience.

PANCRACE.

Eh bien! moi, comte Henri, je dirais à Pancrace : Alliance, soit! Je congédie mon armée, et je conserve mon titre de comte et mes biens dont vous, Pancrace, me garantirez la possession.

Quel âge?

LE COMTE.

Trente-six ans.

PANCRACE.

Une quinzaine d'années à vivre tout au plus, car des hommes comme vous ne vivent pas long-temps. Votre enfant est plus près du tombeau que de la puberté. Une seule exception ne nuira en rien à l'ensemble. Restez donc le dernier des comtes dans cette contrée; régnez paisiblement dans votre manoir; faites peindre les portraits de vos ancêtres, sculpter leurs armes, et abandonnez-nous les misérables de votre caste : laissez passer la justice du peuple. A votre santé, le dernier des comtes! (Il vide une autre coupe.)

LE COMTE.

Tes paroles sont autant d'injures. Croirais-tu par hasard pouvoir m'attacher à ton char triomphal? Assez, Pancrace, assez! Je ne puis te répondre d'une manière convenable; la providence de ma parole veille sur toi.

PANCRACE.

Parole de chevalier! honneur chevaleresque! vous déroulez là des chiffons usés, fanés, qu'on distingue à peine au milieu des couleurs brillantes de la bannière humanitaire. Oh! je te connais; je te maudis! Plein de vie, tu épouses un cadavre! tu voudrais croire encore aux castes, aux reliques, au mot de PATRIE! Mais, dans le fond de ton ame, tu reconnais que tes frères ont mérité la peine, et avec la peine l'oubli.

LE COMTE.

Et vous et les vôtres, qu'avez-vous mérité?

PANCRACE.

La victoire et la vie. Je ne connais qu'une seule loi devant laquelle je m'incline, cette loi qui force le monde de passer d'une sphère dans l'autre. Elle est destructive de votre existence, et vous crie par ma bouche : O vous tous, vieillis, pourris, repus, pleins de mangeaille et de boisson et de vers rongeurs, faites place à ceux qui sont jeunes, affamés et robustes! Mais je voudrais te sauver, toi seul.

LE COMTE.

Puisse le ciel te confondre avec ta p'tié! Je te connais aussi, toi et ton monde; j'ai visité pendant la nuit ton camp; j'ai vu la danse des fous de cette foule dont les têtes te servent de marchepied. J'y ai reconnu tous les crimes du vieux monde habillés à neuf, entonnant une chanson nouvelle, mais qui finira par ce refrain séculaire : De la chair, de l'or et du sang! Mais tu n'y étais pas, tu ne daignais pas descendre au milieu de tes enfans, car tu les méprises du fond de ton ame. Quelques momens encore, et, si tu ne deviens fou, tu te mépriseras toi-même. (Il s'asseoit sous ses armoiries.)

PANCRACE.

Mon monde n'est pas encore développé dans la réalité, c'est vrai. Ce géant n'a pas encore atteint le terme de sa croissance, il a besoin de nourriture, de bien-être; mais les temps viendront où ce monde aura la conscience de soi-même, où il dira : *Je suis*, et il n'y aura pas dans l'univers entier d'autre voix en état de répondre : Je suis aussi.

LE COMTE.

Et ensuite?

PANCRACE.

De la race que je représente ici, que je personnifie dans ma propre force, il naîtra une autre race, la dernière, la plus grande et la plus forte. La terre n'a encore jamais vu de tels hommes. Ils seront libres, ils seront les maîtres du globe, qui lui-même ne formera qu'une ville florissante, une maison de bonheur, un atelier d'industrie et de richesse.

LE COMTE.

Ta voix ment, et c'est en vain que ta figure immobile et pâle s'efforce de singer l'inspiration. Tu en es incapable.

PANCRACE.

Ne m'interromps pas, car des milliers d'hommes me demandaient à genoux de ces paroles, et j'en ai été avare.

Alors dans ce monde d'avenir résidera un dieu qui ne mourra plus, un dieu que les siècles, à force de labeur et de souffrance, finiront par dévoiler, un dieu arraché du ciel par ses enfans qu'il avait dispersés sur la terre, qui ont grandi et qui ont droit à la possession de la vérité. Le dieu de l'humanité va se révéler.

LE COMTE.

Il y a des siècles que ce dieu s'est révélé à nous, et l'humanité est déjà sauvée par lui.

PANCRACE.

Qu'il se réjouisse donc d'un pareil salut apporté aux hommes, de la misère de deux mille ans qui se sont écoulés depuis qu'il est mort sur la croix!

LE COMTE.

Blasphémateur, j'ai vu cette croix, je l'ai vue au centre de la vieille Rome, de l'éternelle Rome, sur les débris d'une puissance plus grande que la tienne, et des centaines de têtes de dieux tels que les tiens gisaient tout autour dans la poussière, meurtris et foulés aux pieds, n'osant pas lever leurs yeux vers le Christ. Et lui, il était debout sur les hauteurs, ses saints bras étendus vers l'orient et vers l'occident, son front sacré noyé dans les feux du soleil, et l'on voyait bien que c'était lui le Seigneur du monde.

PANCRACE.

Histoire à dormir debout! vieux conte vide comme le claquement de ces vieilles armures! (Il secoue un trophée de vieilles armures.) Mais je lis dans tes pensées; écoute-moi : si tu es capable de t'élancer dans l'infini, si tu aimes la vérité et que tu la cherches sincèrement, si tu te sens créé à l'image de l'humanité et non pas à l'image d'un comte, écoute : ne laisse pas passer ce moment de salut. Je te parle pour la dernière fois. Si tu es ce que tu me parais être, lève-toi, quitte cette maison et suis-moi.

LE COMTE.

Frère cadet du vieux serpent! (Il se lève et se promène. A lui-même.) Non, ce sont des rêves qui ne pourront jamais se réaliser. Le premier homme est mort dans le désert; nous ne rentrerons plus au paradis.

PANCRACE, à part.

J'ai touché au défaut de la cuirasse, j'ai fait vibrer le nerf de la poésie, le nerf le plus sensible de son cœur.

LE COMTE.

Le progrès, le bonheur de l'humanité, moi aussi j'y croyais! — Ah! prenez ma tête pourvu que... mais non, c'en est fait! Il y a des siècles, il n'y a que cent ans peut-être, par un mutuel accord... mais aujourd'hui toute transaction est impossible, je le sens... Il faut s'égorger mutuellement, car il ne s'agit plus désormais pour vous que d'un changement de castes.

PANCRACE.

Malheur aux vaincus! répétez le cri : Malheur aux vaincus! et soyez avec nous des vainqueurs!

LE COMTE.

As-tu si bien examiné la carte routière du pays mystérieux de l'avenir? Le destin t'est-il apparu sous une forme visible, la nuit, à l'entrée de ta tente, pour te bénir de sa main gigantesque? Ou bien as-tu entendu sa voix à midi, lorsque tout le monde dormait accablé de chaleur et que toi seul méditais, pour que tu m'oses menacer ainsi de la victoire future? Homme d'argile comme moi, sujet voué à la première balle venue, esclave futur du premier coup de sabre bien appliqué!

PANCRACE.

Illusion, vaine illusion! le plomb ne m'approche pas, et le fer ne me touchera pas tant qu'il existera un de vous qui ose me résister. Ce qui arrivera après ne vous regarde pas. (L'horloge sonne.) Écoute : le temps se moque de nous. Si tu es las de vivre, au moins sauve ton fils.

LE COMTE.

Le salut de son ame pure est assuré là-haut, et sur la terre il partagera le sort de son père. (Il met sa tête dans ses mains.)

PANCRACE.

Tu refuses et tu médites... (Après une pause.) C'est bien, la méditation convient à celui qui s'est placé à la porte du tombeau.

LE COMTE.

Arrière! loin du mystère qui se passe maintenant dans les hauteurs de mon esprit, bien au-delà de la sphère de tes pensées terrestres! arrière! reste dans

ton monde de chair : libre à toi de le choyer, de le remplir de viande et de vin; mais ne t'élève pas plus haut, et laisse-moi, laisse-moi.

PANCRACE.

Esclave d'une seule pensée, d'une seule forme, guerrier, poète et pédant, honte à toi !

Formes et pensées pour moi ne sont rien; je les pétris, je les façonne comme bon me semble.

LE COMTE.

Impossible, tu ne me comprendras jamais, jamais ! car ton père et ton aïeul et tes ancêtres disparurent morts et enterrés dans la fosse commune avec la populace, comme des objets sans vie et sans valeur. Il n'y a pas eu parmi eux un seul homme, c'est-à-dire un seul être doué d'esprit immortel et par conséquent de force. (Il montre à Pancrace les portraits de ses ancêtres.) Regarde ces figures : une pensée patriarcale, une pensée patriotique, sociale, la pensée ennemie de la tienne, se lit dans les rides de ces fronts. Or, leur pensée est passée en moi; elle vit en moi. Mais toi, homme, dis-moi où est ta terre natale? Chaque soir, tu dresses ta tente sur les ruines d'une maison de ton prochain, et chaque matin tu la plies pour la faire rouler plus loin! Jusqu'à présent, tu n'as pas réussi à trouver ton foyer domestique, et tu ne le trouveras pas tant qu'il existera cent hommes capables de s'écrier avec moi : Gloire à nos pères !

PANCRACE.

Oui, gloire à tes aïeux sur la terre et aux cieux! En effet, il y a de quoi se glorifier! regarde un peu.

Ce staroste que voilà faisait fusiller comme des moineaux de vieilles femmes sur les arbres, et tout vivans faisait griller les juifs. Celui-là avait un cachet et une signature, en qualité de chancelier qu'il était; mais il s'en servait pour faire des faux, brûler des actes et des titres, acheter des juges, et, à l'aide du poison, il s'adjugeait des héritages et des propriétés. Plus loin, ce beau brun à l'œil de feu violait tout bonnement les femmes de ses amis. Quant à celui-ci, c'est probablement pour avoir servi l'étranger qu'il porte le casque italien et l'ordre de la toison d'or. Cette dame pâle, aux magnifiques cheveux noirs, celle-là se prostituait à son laquais. Cette autre, en train de lire la lettre de son amant, attend la nuit avec impatience, et l'on devine pourquoi. Celle-ci, étendue sur son divan avec un épagneul à ses pieds, était une concubine de rois. Voilà la source de vos généalogies sans fin et sans tache; mais j'aime ce gaillard-là au justaucorps vert : il ne faisait que s'enivrer du matin au soir avec des gentilshommes ses frères, et envoyait les paysans en compagnie de ses chiens chasser le cerf. Folie et oppression partout : c'était là votre raison et votre force! Cependant le jour du jugement approche, et je n'oublierai aucun des ancêtres, j'en prends l'engagement.

LE COMTE.

Tu te trompes, fils de roturier. Toi et les tiens n'existeriez plus, si nos ancêtres ne vous avaient nourris de leur pain, défendus de leur poitrine. Et lorsque d'un troupeau de bêtes et de brutes vous devîntes des créatures humaines, ils vous construisirent des églises et des écoles, partageant avec vous tout, excepté les dangers de la guerre, parce qu'ils savaient que vous n'êtes pas faits pour la guerre.

Ta parole, Pancrace, se brise contre leur vieille gloire, comme jadis le glaive des païens se brisait contre leurs armures. Ta voix ne troublera même pas le repos de leurs cendres. Elle s'éteindra solitaire comme les hurlemens d'un chien enragé qui court en chancelant et en répandant l'écume jusqu'à ce qu'il crève on ne sait où.

Et maintenant, mon hôte, il est temps que tu me quittes; je te laisse aller libre.

PANCRACE.

Au revoir donc sur les remparts de la Sainte-Trinité, et lorsque vous n'aurez plus ni poudre ni balles!...

LE COMTE.

Eh bien! nous nous rapprocherons jusqu'à la longueur de nos épées! Au revoir!

PANCRACE.

Nous sommes deux aigles de la même espèce, mais ton nid est brûlé par la foudre. (Il met son bonnet de liberté et s'enveloppe de son manteau.) En passant ce seuil, je laisse ici la malédiction due à la vieillesse. Je te voue, toi et ton fils, à la destruction.

LE COMTE.

Holà! Jacob. (Jacob entre.) Reconduisez cet homme aux avant-postes.

JACOB.

Que le Seigneur Dieu me vienne en aide! (Ils sortent.)

IV.

Bottomless perdition.
MILTON.

Des bastions de la Sainte-Trinité aux cimes des rochers, à droite et à gauche, partout enfin s'étend un brouillard épais, pâle, immobile et silencieux (1); ombre immense comme l'océan qui jadis avait ses bords là où sont ces cimes noires et aiguës, et entr'ouvrait ses abîmes là où est la vallée que l'on ne voit pas, car le soleil n'est pas encore levé.

Toutes nues et debout sur cette île de granit se dressent les tours du château-fort. Leurs larges fondations, scellées dans le rocher, attestent une œuvre du moyen-âge. Ces masses imposantes appartiennent à la montagne comme le centaure appartient à son cheval. Planté sur la plus haute des tours, un étendard flotte seul dans l'atmosphère grisâtre.

Peu à peu l'obscurité s'éclaire, le silence se réveille. Dans la montagne déjà mugit le vent; les rayons du soleil courent, se précipitent à travers les nuages, et percent de leurs aiguilles d'or cette mer de brumes.

(1) Ce n'est pas sans dessein que l'écrivain polonais donne au paysage où va se passer le dernier acte du drame des proportions confuses et des limites indéfinies. Son but est de préparer la solennité du dénouement : le poète ne saurait trop agrandir la scène où il va faire paraître le Christ.

Aux voix de la nature se mêlent les voix humaines : portées par les vagues du brouillard, elles viennent, réveillant au loin les échos, se briser au pied des murs du château.

Çà et là le brouillard s'entr'ouvre, en laissant voir au bas de la vallée comme de noirs précipices.

Le soleil se lève; le brouillard de plus en plus s'écarte et laisse voir au fond de la vallée, au loin, partout, des flots de têtes noirs, aussi nombreux, aussi pressés que les rochers qui tapissent le fond de la mer.

Les nuages se fondent, se dissipent dans les rayons d'or, et, de moment en moment, les cris de la foule deviennent plus distincts, les objets se détachent et se voient mieux.

Les brouillards se sont tous élevés au-dessus des montagnes, et ont disparu dans l'azur de l'immensité; au fond de la vallée brillent maintenant des flots d'acier. De partout accourent des masses de peuple, comme pour le jugement dernier dans la vallée de Josaphat.

La cathédrale dans le château du Saint-Esprit. — Seigneurs, sénateurs; les dignitaires assis des deux côtes et chacun d'eux sous une statue de roi ou de chevalier. — Derrière les statues les masses compactes de la noblesse. — Au fond et devant le maître-autel l'archevêque assis dans un fauteuil doré avec un glaive sur les genoux. — Derrière l'autel les chœurs des prêtres. — Le Comte est debout sur le seuil pendant un instant; puis il s'avance vers l'archevêque un étendard à la main.

CHŒUR DES PRÊTRES.

O père miséricordieux, nous t'implorons ici, dans la dernière église de ton fils Jésus-Christ, nous, tes derniers serviteurs. De nos ennemis délivre-nous, Seigneur.

PREMIER COMTE.

Voyez donc quel regard hautain il jette sur nous.

UN AUTRE COMTE.

Il s'imagine déjà avoir conquis le monde.

TROISIÈME COMTE.

Et il n'a fait que traverser de nuit un camp de paysans.

PREMIER COMTE.

Pour cent misérables qu'il a massacrés, il a perdu deux cents des siens.

DEUXIÈME COMTE.

Il nous faut empêcher sa nomination de généralissime.

LE COMTE HENRI, s'agenouillant devant l'archevêque.

A tes pieds je dépose ce drapeau que j'ai pris.

L'ARCHEVÊQUE.

A toi ce glaive, jadis béni par la main de saint Florian.

DES VOIX.

Vive, vive le comte Henri !

L'ARCHEVÊQUE.

Reçois aussi avec le signe de la sainte croix le commandement de ce château, notre dernière seigneurie. Au nom de tous, je te proclame généralissime.

LES VOIX.

Vivat! vivat!

UNE VOIX.

Je proteste.

D'AUTRES VOIX.

Silence! à la porte! Vive le comte Henri!

LE COMTE HENRI.

Si l'un de vous a quelque reproche à me faire, qu'il paraisse, mais qu'il ne se cache pas au milieu de la foule. (Silence.) Mon père, je prends ce sabre, et que Dieu me punisse si par lui je ne vous sauve pas!

CHŒUR DES PRÊTRES.

Mon Dieu, donne-lui ta force, embrase-le de ton esprit saint. De nos ennemis délivre-nous, Seigneur!

LE COMTE HENRI.

Jurez tous maintenant que vous voulez défendre la foi et la gloire de vos ancêtres, que vous pourrez mourir de faim ou de soif, mais non de honte, que vous ne reconnaissez de loi que la loi divine, de maître que Dieu.

TOUS ENSEMBLE.

Nous le jurons! (L'archevêque s'agenouille et élève la croix. Tout le monde s'agenouille.) Que le lâche, que le parjure, que le traître, soient frappés de ta colère, ô Seigneur Dieu!

LE COMTE HENRI, dégainant le glaive.

A présent, je vous promets la gloire, mais c'est à Dieu qu'il vous faut demander la victoire. (Il sort entouré de la foule.)

Une cour du château de la Sainte-Trinité. — Le comte Henri. — Comtes, barons, princes, prêtres.

UN COMTE, prenant à part le comte Henri.

Comment donc! tout serait-il perdu?

LE COMTE HENRI.

Non pas, à moins pourtant que le courage ne vous manque.

UN AUTRE COMTE.

Mais pendant combien de temps faut-il encore tenir?

LE COMTE HENRI.

Jusqu'à la mort.

UN BARON, prenant aussi à part le comte Henri.

Comte, vous qui avez vu cet homme cruel, pensez-vous qu'il aura pitié de nous, si nous tombons entre ses mains?

LE COMTE.

En vérité, je te dis qu'aucun de tes ancêtres n'eût accepté une telle pitié : elle s'appelle la potence.

LE BARON.

Alors il faudra se défendre comme on pourra.

LE COMTE HENRI.

Et vous, prince, que dites-vous?

LE PRINCE.

J'ai à vous parler en particulier. (Il s'éloigne de quelques pas.) Tout cela est bon pour la foule, mais, entre nous, il est évident que nous ne pouvons résister.

LE COMTE HENRI.

Que prétendez-vous qu'on doive faire?

LE PRINCE.

On vous a nommé chef; c'est donc à vous de proposer une capitulation.

LE COMTE HENRI.

Ne parlez pas si haut.

LE PRINCE.

Pourquoi donc?

LE COMTE HENRI.

Parce que déjà pour ce mot vous avez mérité la mort. (Se retournant du côté de la foule.) Celui qui prononcera le mot de soumission sera puni de mort.

LE BARON, LE COMTE, LE PRINCE, ensemble.

Qui parlera de soumission sera puni de mort.

TOUS.

Oui, la mort! la mort! (Ils sortent.)

LE COMTE.

Où est mon fils?

JACOB.

Dans la tour du nord. Assis sur le seuil d'une ancienne porte de prison, il chante des prophéties.

LE COMTE.

Il faut que le bastion d'Éléonore soit armé plus fortement; on attaquera de ce côté. Va te mettre là en observation, et examine attentivement avec ta lunette les mouvemens de l'ennemi.

JACOB.

Dieu nous soit en aide! Mais, en attendant, il serait bon de faire distribuer de l'eau-de-vie aux soldats.

LE COMTE HENRI.

S'il le faut, que les caves de nos princes et de nos comtes soient ouvertes. (Jacob sort. Le Comte monte quelques marches et s'approche de l'étendard planté sur une plate-forme.) Vous voilà donc, ennemis que je hais, que j'exècre; maintenant il ne s'agit ni d'inspiration ni de poésie nébuleuse, mais d'un combat, et, pour vous vaincre, j'ai mon épée et les hommes que je commande.

Ah! que la puissance est une belle chose! Être le maître, le dominateur, l'arbitre souverain de toutes les volontés! Oh! après cela, que m'importe? oui, on peut mourir.

Quelques jours encore, et moi peut-être, et tous ces misérables qui ont oublié leurs aïeux, nous n'existerons plus. Pour nous tout sera fini; mais qu'importe? Il me reste encore quelques jours à régner, à combattre, à vivre de volupté et d'émotions. Ce sera là mon dernier chant.

Par-delà les rochers, le soleil se couche dans un immense et noir cercueil de

vapeurs. La couleur sanglante de ses rayons se répand au loin sur la vallée. Signes prophétiques, ils m'annoncent ma fin. Eh bien! je vous salue avec un cœur plus ouvert que je ne vous ai salués précédemment, promesses de joie, d'illusions et d'amour.

Ce n'est ni par l'intrigue ni par la trahison ou les bassesses que j'ai vu couronner mes souhaits; non, je ne suis pas arrivé si haut d'un seul coup; c'est insensiblement, c'est pas à pas, comme toujours je l'avais rêvé.

Et à présent je touche au seuil de mon rêve éternel; oui, je suis bien le chef suprême de tous ceux qui hier encore étaient mes égaux.

Une chambre du château éclairée par une lampe. — George est assis sur le lit. Le Comte entre et dépose ses armes sur la table.

LE COMTE HENRI.

Faites placer cent hommes sur les redoutes. Après une bataille aussi longue, les autres peuvent se reposer.

UNE VOIX, derrière la porte.

Que Dieu nous vienne en aide!

LE COMTE HENRI.

Tu as sans doute entendu les coups de fusil, le tumulte de notre sortie? Mais tranquillise-toi, mon enfant, ce n'est ni aujourd'hui ni demain que nous périrons.

GEORGE.

J'ai tout entendu, mais cela ne m'a pas effrayé. Autre chose me fait frémir, mon père.

LE COMTE.

Tu craignais pour moi?

GEORGE.

Non, car je sais que ton heure n'est pas encore arrivée.

LE COMTE.

Mon ame, pour aujourd'hui, est soulagée, car dans la vallée les corps de nos ennemis sont étendus sans vie. Nous sommes seuls; raconte-moi, mon enfant, toutes tes pensées. Je les écouterai comme jadis, lorsque nous étions dans notre maison.

GEORGE.

Suivez-moi, mon père. Là, au fond, un terrible jugement s'apprête (1).

(Il va vers une porte cachée dans le mur et l'ouvre.)

LE COMTE.

Où vas-tu?... Qui t'a montré ce passage? Là sont d'obscurs caveaux, là pourrissent les os d'anciennes victimes...

GEORGE.

Où ta vue ne saurait apercevoir le soleil et la lumière, mon esprit à moi sait y voir et m'y conduire. Ténèbres, allez aux ténèbres... (Il descend.)

(1) Le Comte est puni par les deux êtres qui sont victimes de son égarement, par sa femme et par son fils. La mort de sa femme a déjà châtié dans le Comte le sacrifice des devoirs domestiques à la fausse poésie : la vision de son fils va châtier en lui le sacrifice du vrai patriotisme au faux enthousiasme.

Caveaux et souterrains, grilles en fer. — Chaînes, instrumens de torture brisés. — Le Comte tient un flambeau au pied du rocher sur lequel George est debout.

LE COMTE.

Viens près de moi, je t'en supplie!

GEORGE.

Tu n'entends donc pas leurs voix? tu n'aperçois donc pas leurs formes?

LE COMTE.

Je n'entends que le silence de la tombe, et la lumière de mon flambeau n'éclaire qu'à quelques pieds de moi.

GEORGE.

Ils s'approchent, je les vois. L'un après l'autre ils sortent de dessous les voûtes étroites; puis, tout au fond, ils vont s'asseoir.

LE COMTE.

Mais le vertige de la folie te saisit; tu es fou, mon enfant. Tu veux donc m'enlever le peu de forces qui me restent? Et cependant il m'en faudrait tant!

GEORGE.

Je vois en mon esprit leurs pâles figures, graves et sévères, se réunissant pour un jugement terrible. Le coupable s'avance déjà, morne comme un brouillard d'hiver.

CHŒUR DES VOIX.

De par le droit et la force que nous ont donnés nos souffrances, nous qui avons été enchaînés et frappés, nous que l'on a torturés, brisés sous les fers; nous qui avons été abreuvés par le poison, enfermés, murés tout vivans dans la tombe, aujourd'hui nous sommes devenus les juges et les bourreaux! Jugeons et condamnons, et Satan se chargera de l'exécution.

LE COMTE.

Que vois-tu?

GEORGE.

L'accusé, l'accusé qui s'avance avec un geste suppliant.

LE COMTE.

Qui est-il?

GEORGE.

C'est vous, mon père, c'est vous!

UNE VOIX.

Avec toi, la race damnée accomplit sa fin; en toi, elle a résumé toutes ses forces, toutes ses passions, tout son orgueil, mais c'est pour expirer.

CHŒUR DES VOIX.

Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi, que toi-même et tes pensées, tu es damné, damné pour l'éternité!

LE COMTE.

Je ne vois rien; mais il me semble que j'entends sous terre, dans l'air, partout autour de moi, des plaintes, des soupirs et des menaces.

GEORGE.

Mais LUI maintenant lève sa tête, comme toi, mon père, quand tu es en colère; il répond par une parole arrogante et fière, comme quand tu méprises.

CHŒUR DES VOIX.

Inutile, c'en est assez! Pour lui, il n'y a plus de salut ni sur la terre ni dans le ciel.

UNE VOIX.

Encore quelques jours de gloire terrestre, de cette pâle fumée qu'ont respirée tes ancêtres, et toi et les tiens vous périrez! Vous périrez sans sépulture, sans les cloches qui devraient sonner votre agonie, sans les pleurs de vos parens et de vos amis. Votre mort sera, comme la nôtre, triste et terrible, sur ce même rocher de douleur où nous avons été enchaînés.

LE COMTE.

Ah! je vous vois, je vous reconnais enfin, esprits maudits!

(Il s'avance de quelques pas.)

GEORGE.

Mon père, ne t'avance pas plus loin! Au nom du Christ, je t'en conjure, mon père!

LE COMTE, retournant.

Parle, parle, que vois-tu encore?

GEORGE.

Une figure.

LE COMTE.

Quelle est-elle?

GEORGE.

C'est un autre toi-même, affreusement pâle, enchaîné. A présent ils le torturent. J'entends ses gémissemens. (Tombant à genoux.) Pardonnez-moi, mon père; mais ma mère est venue cette nuit, et m'a ordonné... (Il s'évanouit.)

LE COMTE, le prenant dans ses bras.

Il ne manquait que cela... mon propre enfant m'amène au seuil de l'enfer... O Marie, esprit implacable! Dieu et toi, autre Marie, je vous ai cependant tant priés de fois! Là commence une éternité de souffrances et de ténèbres. Remontons à la lumière, il me faut encore combattre les hommes, et après commencera un autre combat, celui de l'éternelle souffrance.

(Il se sauve avec son fils.)

CHŒUR DES VOIX dans le lointain.

Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi, que toi-même et tes pensées, tu es damné, damné pour l'éternité!

Un salon dans le château de la Sainte-Trinité. — Le Comte, femmes, enfans, vieillards, comtes agenouillés à ses pieds. — Le parrain debout au milieu de la salle. — La foule au fond. Armes suspendues aux parvis. — Piliers gothiques, ornemens, fenêtres.

LE COMTE.

Non. Par mon fils, par ma femme morte, non! encore une fois, non!

LES VOIX DE FEMMES.

Pitié, pitié! la faim dévore nos entrailles et celles de nos enfans; la peur nous fait mourir. Pitié! pitié!

VOIX D'HOMMES.

Il en est temps encore. Écoute cet homme qui nous est envoyé; ne le chasse pas.

LE PARRAIN.

Toute ma vie fut *citoyenne*, et je ne crains pas tes calomnies, Henri. Si j'ai pris sur moi de venir ici comme envoyé, c'est que je connais mon siècle, et j'ai su apprécier sa mission glorieuse. Pancrace est le véritable *représentant citoyen*...

LE COMTE.

Arrière, vieillard imbécile, que je ne te voie plus devant moi. (A part, à Jacob.) Fais venir ici une escouade de nos soldats.

(Jacob sort. — Les femmes se lèvent et pleurent. — Les hommes s'éloignent de quelques pas.)

UN BARON.

Vous nous avez perdus, Comte.

UN AUTRE.

Nous pensons ne plus devoir vous obéir.

LE PRINCE.

Nous nous entendrons nous-mêmes avec ce digne citoyen pour la reddition du château.

LE PARRAIN.

Le grand homme qui m'a envoyé vous garantit la vie, si vous vous réunissez à lui et si vous reconnaissez les besoins du siècle.

QUELQUES VOIX.

Nous les reconnaissons; oui, nous les reconnaissons.

LE COMTE.

Quand vous m'avez appelé pour vous commander, j'ai juré de périr sur ces murailles plutôt que de me rendre. Je tiendrai bon et vous aussi, et nous périrons ensemble. Ah! vous avez encore soif de la vie... eh bien! alors, demandez à vos pères pourquoi ils ont dominé et opprimé. (S'adressant à un comte.) Dis-moi donc, toi, pourquoi tu opprimais tes vassaux? (A un autre.) Et toi, pourquoi as-tu passé ta jeunesse à jouer aux cartes et à voyager pour tes plaisirs, loin de ta patrie? (A un autre.) Et toi qui méprisais les petits, pourquoi rampais-tu devant les grands? (A une femme.) Et vous, pourquoi n'avez-vous pas élevé vos enfans pour en faire des guerriers? Aujourd'hui ils nous serviraient à quelque chose. Mais tu aimais les juifs, les beaux parleurs, les avocats; maintenant prie-les pour ta vie. (Il se lève et tend les bras vers le ciel.) Mais qui donc vous pousse à vouloir vous couvrir d'opprobre et d'infamie? Êtes-vous donc si pressés de vous avilir à vos derniers momens? C'est avec moi que vous devez marcher au-devant des balles et des baïonnettes, et non pas à la potence, où le bourreau silencieux vous attend pour vous passer la corde au cou.

QUELQUES VOIX.

Il dit vrai. Oui, en avant contre les baïonnettes!

D'AUTRES VOIX.

Mais il n'y a plus un seul morceau de pain!

VOIX DE FEMMES.

Ayez pitié de nos enfans et des vôtres!

PLUSIEURS VOIX.

Il faut se rendre! il faut se rendre!

LE PARRAIN.

Comme je vous l'ai dit, je vous promets la liberté et l'inviolabilité de vos personnes.

LE COMTE, s'approchant du parrain et le prenant par la poitrine.

Misérable! va-t'en cacher tes cheveux gris sous les tentes des néophytes et des cordonniers, si tu veux que je ne t'ensanglante de ton propre sang. (Jacob entre suivi de l'escouade.) En joue ce front ridé par la sottise, ce bonnet de liberté tremblant devant ma parole indignée! En joue, vous dis-je, cette tête sans cervelle! (Le parrain se sauve.)

TOUS, ensemble.

Il faut le lier et l'envoyer à Pancrace.

LE COMTE.

Vous n'y êtes pas encore; un instant, messieurs. (Se promenant parmi les soldats.) Il me semble qu'avec toi j'ai gravi les montagnes, poursuivant les bêtes féroces. Souviens-toi que je t'ai empêché de tomber dans le précipice. (Aux autres.) Avec vous autres, j'ai erré sur les rochers du Danube; Jérôme, Christophe, vous étiez avec moi sur les bords de la mer Noire. (Aux autres.) J'ai rebâti vos chaumières incendiées. (Aux autres.) De chez un mauvais seigneur vous vous êtes enfuis, et je vous ai reçus chez moi. Maintenant, dites-moi, me suivrez-vous ou me laisserez-vous tout seul, isolé, et souriant avec mépris de ce qu'au milieu de tant de gens je n'ai pas rencontré un seul homme?

TOUS.

Vive, vive le comte Henri!

LE COMTE.

Que tout ce qui reste de viande et d'eau-de-vie soit distribué, et, après, sur les remparts!

LES SOLDATS.

Oui, de la viande, de l'eau-de-vie, et, après, sur les remparts!

LE COMTE, à Jacob.

Accompagne-les, et que dans une heure tout soit prêt pour le combat.

JACOB.

Que la volonté de Dieu soit faite!

VOIX DE FEMMES.

A cause de nos enfans, sois damné!

D'AUTRES VOIX.

A cause de nos pères, sois damné!

D'AUTRES VOIX.

A cause de nos femmes, sois damné!

LE COMTE.

Et moi, je vous maudis, car vous êtes des lâches!

Remparts de la Sainte-Trinité. — Cadavres étendus çà et là, canons brisés, armes dispersées, soldats courant de tous côtés. — Le Comte appuyé contre une redoute. — Jacob à côté de lui.

LE COMTE, remettant son sabre dans le fourreau.

Non, il n'y a pas d'autre plaisir que de jouer sa vie dans un danger, et de toujours gagner, et, quand il faut perdre, eh bien! l'on ne perd qu'une fois, et tout est dit.

JACOB.

Nos dernières cartouches ont servi à les repousser; pour quelques instans ils se sont éloignés, mais ils vont se réunir et de nouveau monter à l'assaut. Hélas! que ferons-nous? Depuis que le monde est monde, personne n'a encore pu fuir sa destinée.

LE COMTE.

Comment! il n'y a plus de cartouches?

JACOB.

Ni plomb, ni balles, ni chevrotines, plus rien, tout est définitivement épuisé.

LE COMTE.

Eh bien! amène-moi mon fils, que je l'embrasse pour la dernière fois. (Jacob sort.) La fumée du combat a obscurci mes yeux, je n'y vois plus, il me semble que la vallée se creuse et se soulève alternativement; les rochers se brisent et éclatent en mille morceaux, mes pensées aussi semblent s'abîmer et se confondre. (Il s'asseoit sur le mont.) A quoi donc sert d'être homme, ou plutôt d'être ange, le plus grand de tous, si, après quelques siècles, ou bien après quelques années d'existence comme les nôtres, on éprouve au fond du cœur l'ennui, un ennui incessant, un désir sans cesse croissant et jamais assouvi? Ah! il faut être Dieu ou néant. (Jacob entre suivi de George.) Prends avec toi quelques soldats, fais la visite des salles du château, et chasse vers les murailles et les remparts tous ceux qui se cachent et que tu rencontreras.

JACOB.

Banquiers, comtes et princes?

LE COMTE.

Oui, tous ceux que tu trouveras. (Jacob sort.) Viens, mon fils, mets ta main dans la mienne, laisse-moi toucher de mes lèvres ton front. Jadis le front de ta mère était aussi blanc et aussi pur.

GEORGE.

Aujourd'hui, et avant que les soldats courent aux armes, j'ai entendu sa voix. Comme un parfum suave, ses paroles tombaient sur mon ame : « Ce soir, ô mon fils, tu seras assis à mes côtés. »

LE COMTE.

A-t-elle prononcé mon nom?

GEORGE.

Elle disait : « Ce soir, j'attends mon fils. »

LE COMTE, à part.

Est-ce qu'au bout du chemin la force me manquerait? Dieu ne le permettra pas. Laisse-moi encore un instant de courage, et après tu m'auras pour l'éter-

nité. (Haut.) O mon fils, pardonne-moi de t'avoir donné la vie... Nous allons nous séparer, qui sait pour combien de temps!

GEORGE.

Mon père, tiens-moi, ne m'abandonne pas. Je te conduirai avec moi.

LE COMTE.

Nos chemins sont différens. Toi, tu vas m'oublier parmi les anges et leurs chœurs éternels. De là-haut ne me jetteras-tu pas une goutte de la céleste rosée, ô George, George, mon fils!

GEORGE.

Quels sont ces cris? Je tremble. Ils sont affreux. Maintenant ils se rapprochent : c'est le bruit des canons et de la fusillade. La dernière heure, l'heure prédite s'approche de nous.

LE COMTE.

Courez, Jacob, courez.

(Les comtes et les princes rassemblés pêle-mêle traversent la cour. — Jacob les suit avec des soldats.)

UNE VOIX.

Vous nous donnez des fusils brisés, et vous nous ordonnez de nous battre.

UNE AUTRE VOIX.

Comte Henri, ayez pitié!

UNE TROISIÈME VOIX.

Vous nous chassez vers les murailles; que voulez-vous que nous fassions, faibles, affamés comme nous sommes?

D'AUTRES VOIX.

Mon Dieu, mon Dieu, où nous pousse-t-on?

LE COMTE, d'une voix forte.

A la mort! (A son fils George.) Par ce baiser, je voudrais m'unir à toi pour l'éternité; mais moi, il faut que j'aille ailleurs. (George tombe frappé d'une balle.)

UNE VOIX DANS L'AIR.

A moi, à moi l'esprit pur, à moi mon fils!

LE COMTE.

Holà! à moi mes hommes d'armes! (Il tire son sabre et l'approche des lèvres de George.) La lame est restée brillante, nul souffle ne la ternit; ensemble la respiration et la vie s'en sont allées.

Maintenant par ici, en avant! Ils sont à la longueur de mon sabre. Allons, roule dans le précipice, fils de la liberté! (Mêlée, désordre, la bataille se continue.)

Une autre partie des remparts. — On entend les cris du combat. — Jacob étendu sur la muraille. — Le Comte arrive couvert de sang.

LE COMTE.

Qu'as-tu, mon fidèle, mon vieux serviteur?

JACOB.

Que, pour ton entêtement et les souffrances que tu m'as fait endurer, le diable te grille dans son enfer! Et maintenant que Dieu me soit en aide! (Il expire.)

LE COMTE, jetant son sabre.

Allons, je n'ai plus besoin de toi. Les miens ont succombé; les autres sont là-bas à genoux, tendant vers les vainqueurs leurs bras supplians, bégayant leur grace. (Regardant autour de lui.) Ils n'arrivent pas encore de ce côté. Reposons-nous un instant. Ah! déjà ils ont escaladé la tour du nord, ils regardent s'ils ne découvriront pas le comte Henri. Oui, je suis ici, c'est moi, moi, le comte Henri; mais vous ne me jugerez pas. Mes préparatifs sont faits, et c'est au jugement de Dieu que je vais me rendre. (Il arrive au bord du précipice.) Je la vois maintenant, mon éternité, elle s'approche noire et terrible, sans fin, sans espoir, et, au milieu, Dieu comme un soleil qui brille éternellement et qui n'éclaire pas! (Il fait un pas en avant.) Ils m'ont aperçu, ils courent sur moi. Jésus Marie! POÉSIE (1), sois damnée comme je vais l'être moi-même pour l'éternité! Mes bras, allongez-vous et fendez ces vagues sombres! (Il se précipite.)

La cour du château. — Pancrace, Léonard, Bianchetti, à la tête de la foule. — Devant eux passent les comtes, les princes avec les femmes et les enfans, tous enchaînés.

PANCRACE.

Ton nom?

LE COMTE CHRISTOPHE.

Christophe de Vosalquemir.

PANCRACE.

Tu l'as prononcé pour la dernière fois. Et le tien?

LE PRINCE.

Ladislas, seigneur de la Forêt-Noire.

PANCRACE.

Cela suffit, tu ne le prononceras plus. Et toi?

LE BARON.

Alexandre de Godalberg.

PANCRACE.

Rayé du nombre des vivans. Va.

BIANCHETTI, à Léonard.

Ces gredins nous ont tenus deux mois avec quelques canons et de mauvais parapets tout démantelés.

LÉONARD.

En reste-t-il encore beaucoup?

PANCRACE.

Je te les livre tous. Que leur sang coule pour l'exemple du monde entier! Je fais grace à celui de vous qui pourra me dire où est le comte Henri.

VOIX DIVERSES.

Au moment où l'on cessait de se battre, il a disparu.

LE PARRAIN.

Je me présente comme médiateur entre toi et les prisonniers que voilà. Ce

(1) Ce n'est pas à la vraie poésie, on l'a compris sans doute, que ces paroles s'appliquent. C'est au culte stérile et déréglé de l'imagination que le poète prononce anathème par la bouche du Comte.

sont eux qui ont livré les clés du château entre tes mains. Ils se sont conduits en vrais citoyens.

PANCRACE.

Je ne reconnais pas de médiateur là où j'ai vaincu par ma propre force. Tu veilleras à ce qu'ils soient mis à mort.

LE PARRAIN.

Toute ma vie fut citoyenne. Les preuves de ce que j'avance ne manquent pas, et, si je me suis joint à vous, ce n'est pas pour que mes propres frères, des nobles...

PANCRACE.

Empoignez ce vieux doctrinaire. Allons, marche où ils vont. (Les soldats entourent le parrain et les prisonniers.) Où est Henri? Quelqu'un de vous sait-il s'il est mort ou vivant? Un sac d'or pour Henri mort ou vif! un sac d'or pour celui qui me montrera son cadavre! (La troupe armée s'éloigne.) Et toi, n'as-tu pas vu Henri?

CHEF DE LA TROUPE.

Citoyen chef, sur l'ordre du général Bianchetti, je me suis dirigé sur les remparts qui sont à l'ouest. Au-delà du parapet et sur le troisième bastion à gauche était un homme grièvement blessé au milieu des morts et des mourans. Doublez le pas, dis-je aux soldats, pour l'atteindre; mais mon homme descendit plus bas, prit position sur le bord d'un rocher escarpé et glissant, fixa sur l'abîme ses yeux hagards, étendit ses deux bras comme un nageur qui se prépare à faire le plongeon, fit un effort et s'élança. Nous entendîmes distinctement le poids de son corps qui roulait de précipice en précipice. Voici son sabre que nous trouvâmes sur le parapet.

PANCRACE, prenant le sabre.

Du sang sur la poignée; plus bas ses armoiries gravées : je le reconnais. En effet, c'est bien là son sabre. Il a tenu parole, gloire à lui! (S'adressant aux prisonniers) Et à vous autres la guillotine!

Général Bianchetti, occupez-vous de faire raser le fort. Surveillez aussi les exécutions.

Léonard! (Léonard vient à lui; tous deux montent sur un bastion.)

LÉONARD.

Après tant de nuits sans sommeil, tu devrais te reposer. Maître, tu parais fatigué.

PANCRACE.

L'heure de dormir n'a pas encore sonné pour moi, enfant; le dernier soupir du dernier de mes ennemis ne marquera que la moitié de ma tâche. Voyez ces plaines qui s'étendent comme une immensité entre moi et ma pensée. Il me faut faire peupler ces déserts, creuser ces rocs, réunir ces lacs, donner à chacun de vous sa part pour qu'il y ait dans ces plaines deux fois autant de vivans qu'il y a maintenant de morts; autrement l'œuvre de destruction ne serait pas rachetée.

LÉONARD.

Pour achever ces travaux gigantesques, le dieu de liberté nous donnera des forces.

PANCRACE.

Que parles-tu de Dieu? On glisse ici dans le sang humain. De qui est ce

sang ? Derrière moi je ne vois que la vaste cour du château. Nous sommes seuls, et je sens comme s'il y avait quelqu'un ici.

LÉONARD.

Parlez-vous de ce cadavre mutilé ?

PANCRACE.

C'est le corps de son serviteur fidèle. Il est mort; mais un esprit, l'esprit de je ne sais qui, plane ici. Voyez, Léonard, cette pierre noire qui sort du précipice : c'est là que son cœur s'est déchiré en morceaux.

LÉONARD.

Maître, tu pâlis, maître...

PANCRACE.

Vois-tu, là-haut, là ?

LÉONARD.

Je ne vois qu'un nuage qui se penche sur la crête du rocher, et qui est rouge des rayons du soleil couchant.

PANCRACE.

Un signe épouvantable brille là.

LÉONARD.

Appuie-toi sur mon bras; ta figure me semble encore plus pâle.

PANCRACE.

Des millions d'hommes, des peuples tout entiers, m'obéissent. Où est mon peuple ?

LÉONARD.

Mais l'on entend d'ici ses cris. Ton peuple t'attend, il demande après toi sans doute. De grace ! détache de ce rocher tes yeux qui s'éteignent.

PANCRACE.

Il est debout, percé de trois clous qui sont autant d'étoiles; ses bras s'étendent comme deux éclairs...

LÉONARD.

Mais je ne vois rien. Maître, ranime-toi !

PANCRACE.

VICISTI, GALILEE ! (Il tombe raide mort.)

L'HACIENDA DE LA NORIA.

I.

LE DOMPTEUR DE CHEVAUX,

SCÈNES DE LA VIE DES BOIS EN AMÉRIQUE.[1]

Bacuache n'était point le but unique de mon excursion dans les solitudes septentrionales du Mexique : je voulais pousser jusqu'à la limite du désert, c'est-à-dire jusqu'au préside de Tubac. Mon guide Anastasio, que je consultai sur ce nouveau voyage, m'engagea vivement à revenir sur mes pas. L'honnête et fidèle garçon avait promis à son maître de me ramener sain et sauf; il ne voulait pas manquer à son serment. Je réussis pourtant à vaincre sa résistance. Vingt lieues environ séparent Bacuache de Tubac. Bien qu'Anastasio n'eût pas un jour à perdre pour aller dénoncer à Arispe la mine d'or trouvée par son frère, il voulut faire avec moi une partie de la route et me conduire à une distance assez rapprochée du préside pour que je pusse le gagner sans danger. De mon côté, je promis, une fois seul, de suivre scrupuleusement l'itinéraire tracé par mon guide et de ne point m'écarter des chemins battus, ou du moins des vestiges de sentiers qui portent ce nom au Mexique. En conséquence je renonçai à ma visite à l'*hacienda de la Noria*, qui m'eût imposé un long et périlleux détour. Tous ces points arrêtés, nous convînmes de partir avant le jour, pour arriver le surlendemain de bonne heure à l'endroit où Anastasio pourrait me quitter et reprendre la route d'Arispe.

(1) Voyez la livraison du 15 août dernier.

L'obscurité la plus profonde régnait encore quand nous quittâmes le village des *gambusinos*. Nous traversâmes silencieusement le rio de Bacuache, non sans que je me fusse retourné en arrière pour jeter un dernier coup d'œil sur le *placer* auquel je disais adieu. Quelques feux brillaient encore à travers les interstices des cabanes de bambous. Le sommet de la sierra, dépouillé par l'incendie de sa couronne de verdure, dessinait son arête tranchante sur le ciel sans étoiles. Nous donnâmes de l'éperon à nos chevaux, et bientôt nous eûmes perdu de vue le *placer*. Quand parurent les premières blancheurs de l'aube, elles éclairèrent devant et derrière nous un nouvel horizon. Des plaines arides et sans eau, tel était le pays que nous avions à traverser. Outre la portion de pinole contenue dans la valise d'Anastasio, chacun de nous s'était muni d'une outre pleine. C'étaient là, du moins je le croyais, toutes nos provisions. Quand le jour fut venu, je ne vis pas sans surprise une tête de mouton fraîchement coupée qui pendait à la selle d'Anastasio, et je lui demandai ce qu'il en comptait faire.

— C'est l'espoir de notre déjeuner de demain, me répondit le guide. Ce sera le dernier repas que nous ferons ensemble, et je veux que vous me disiez si vous avez jamais mangé rien de plus succulent qu'une tête de mouton, *tatemada*, cuite à l'étouffée, relevée de piment et arrosée d'eau-de-vie. Je porte tout ce qu'il faut dans une de mes *mochilas* (1).

A mesure que nous avancions, le paysage prenait un aspect tout nouveau. Jusque-là quelques sentiers à peine tracés avaient guidé notre marche dans ces solitudes; ces sentiers vinrent aboutir à d'immenses savanes, prairies sans arbres, sans buissons, mais qui, couvertes de hautes herbes dont la tige grêle se courbait au moindre souffle d'air, présentaient, au milieu de leur ceinture de collines bleues, l'image d'un golfe agité. De loin en loin s'élevaient, pareilles à des dunes, quelques collines sablonneuses. Çà et là des troncs d'arbres desséchés figuraient au-dessus de ces vagues de verdure les mâts d'un navire à la cape sur une mer houleuse. C'est en vain cependant que nous pressions le pas de nos chevaux; les horizons de collines tour à tour franchis semblaient reculer à l'infini devant nous. Bientôt le soleil couchant jeta ses derniers rayons sur les sommités des grandes herbes. Dans la savane, éclairée de lueurs crépusculaires, tout encore rappelait l'aspect de l'océan. Un buffle attardé, qui regagnait sa *querencia* lointaine, montrait, comme la baleine, son dos brun à la surface des herbes; un daim bondissait de dune en dune et se perdait au loin, comme le souffleur qui s'élance au-dessus des eaux pour se replonger dans l'abîme. Enfin, quand la lune vint briller sur un ciel pur, ses rayons frissonnèrent sur

(1) Poches en cuir faisant partie du harnachement en usage dans ces contrées, où l'on est forcé d'emporter les vivres avec soi.

des flots mobiles tour à tour voilés d'ombres et inondés de clartés argentées, tandis que des essaims de mouches à feu traçaient en tout sens des raies lumineuses comme les étincelles phosphorescentes des vagues. Les yeux fixés sur l'étoile du nord, qui nous servait de boussole, nous avancions toujours. Bientôt cette végétation devint moins pressée et ne ressembla plus qu'à des flaques d'eau espacées; nous atteignîmes enfin des landes sablonneuses. Les arbres reparurent alors, et nous fîmes halte au milieu d'un petit bois qui étendait son taillis épais à droite et à gauche.

Une fois notre frugal repas du soir terminé, Anastasio songea au déjeuner du lendemain. Les préparatifs dont il s'occupa méritent d'être mentionnés. Tirant son couteau de sa gaîne, il creusa dans cette terre friable un trou d'un pied de profondeur environ sur une largeur à peu près égale, et remplit cette cavité d'herbes sèches auxquelles il mit le feu, en y ajoutant de temps à autre une poignée de menues branches. Quand il eut ainsi formé un foyer de braises ardentes, il combla le trou avec du bois plus gros, qui ne tarda pas à s'enflammer à son tour, et enfin couvrit ce bûcher d'un lit de pierres. A mesure que le bois se consumait, les cailloux s'échauffaient, rougissaient, et, le bûcher s'affaissant de plus en plus, ils atteignirent bientôt le fond de la cavité, dont les parois de terre furent dès-lors suffisamment chauffées. Anastasio jeta dans ce four la tête de mouton couverte de son cuir, et boucha de nouveau l'orifice avec des branches de bois vert sur lesquelles il étendit et foula les déblais de terre. Cela fait, il m'annonça que nous n'avions plus qu'à dormir jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain, dès que le soleil parut à l'horizon, Anastasio sella et brida nos deux chevaux pour la dernière fois. Quand il les eut attachés à côté de nous, il tira des broussailles où il les avait déposées pour rafraîchir nos outres, hélas! déjà diminuées, et mit son flacon d'eau-de-vie à notre portée. Restait à creuser de nouveau le trou dans lequel cuisait à l'étouffée la tête de mouton, espoir de notre déjeuner. A peine le couteau eut-il légèrement remué la terre, qu'une odeur aromatique s'éleva du sol comme d'un flacon qu'on débouche. La *tatemada,* tirée du four, me parut d'abord médiocrement appétissante : ce n'était plus qu'une masse informe carbonisée; mais Anastasio, écartant avec précaution les parties consumées, mit à découvert la chair purpurine que cachait cette carapace noirâtre, et je dois avouer que notre repas d'adieu fut des plus succulens. Le moment vint enfin de nous séparer. Toujours respectueux, Anastasio vint encore me tenir l'étrier. Je pressai sa main comme celle d'un ami, puis le cœur gros, mais la bouche muette, pour ne pas trahir une faiblesse bien excusable, nous nous dîmes adieu du geste. Je me dirigeai vers le nord, Anastasio se tourna vers le sud, et le galop de son cheval l'eut bientôt dérobé à ma vue.

Les instructions multipliées d'Anastasio me laissaient sans inquiétude sur le chemin que je devais suivre; je me mis donc résolument en marche. Mon cheval pouvait, grace à la sobriété de ces animaux au Mexique, fournir encore sans boire la journée qui nous séparait d'une petite rivière. Mon outre était à moitié pleine. Il était à peine huit heures du matin, et j'avais encore dix heures de soleil; mais ce soleil qui m'éclairait embrasait aussi le désert. A mesure qu'il s'élevait sur l'horizon, une réverbération brûlante montait du sol jusqu'à moi, des rayons de feu me faisaient courber la tête et resserraient autour de mes pieds gonflés le cuir de mes chaussures. Le souffle du midi desséchait ma bouche; c'était du feu et non de l'air que j'aspirais par les poumons. A mes côtés, les bois morts craquaient comme aux émanations d'une fournaise. Je marchais depuis deux heures, quand un malaise étrange s'empara de moi; un frisson parcourut mon corps, puis je tremblai de froid au milieu de cet océan de feu. J'eus beau m'envelopper de mon manteau, tout fut inutile. Je reconnus le retour d'un accès de ces fièvres intermittentes que j'avais gagnées à San-Blas, où elles font tant de ravages. Après avoir lutté quelques instans contre la courbature subite qui brisait mes membres, je mis pied à terre et me couchai sur le sol. J'étais au milieu d'un sentier tracé dans un bois épais; j'espérais me réchauffer sur le sable brûlant. En effet, une chaleur dévorante ne tarda pas à succéder au froid qui me faisait trembler, et dans l'ardeur de la fièvre, sans penser à l'avenir, j'épuisai ce qui me restait d'eau. Cependant le soleil s'élevait toujours. La soif me dévorait de nouveau sous l'haleine suffocante du vent qui murmurait tristement dans les feuilles; mais j'étais dans un de ces momens où le malaise physique endort la raison : je prêtai l'oreille au bruissement du feuillage qui me semblait le murmure de l'eau, et cette illusion apaisa momentanément ma soif. L'accès parut même diminuer d'intensité, et je n'éprouvai plus au bout de quelques instans qu'une extrême faiblesse. Je voulus alors remonter à cheval, et la lassitude me rejeta découragé sur le sable de la route. La soif revint en même temps plus ardente que jamais. Vide de sa dernière goutte d'eau, mon outre gisait à côté de moi, raccornie déjà par la sécheresse. De nouvelles tentatives pour me remettre en route n'aboutirent qu'à me démontrer plus clairement mon impuissance. Je finis par tomber dans une langueur somnolente qui allait se changer en assoupissement, quand j'entendis un bruit lointain, semblable à celui d'un fourreau d'acier qui bat des éperons de fer. Bientôt un cavalier bien armé et monté sur un cheval vigoureux s'arrêta devant moi. J'ouvris les yeux.

— Holà! l'ami, me demanda-t-il d'une voix rude, que faites-vous donc là?

Ma longue barbe, mes habits usés et souillés de poussière, pouvaient

excuser jusqu'à un certain point cette apostrophe impérieuse et familière. Je n'en fus pas moins choqué, et je répondis d'abord assez brusquement à mon interlocuteur : — Vous le voyez, je suis occupé... à mourir de soif.

L'étranger sourit. Une outre rebondie pendait à l'arçon de sa selle. Cette vue, en redoublant ma soif, fit évanouir ma fierté. Je repris la parole pour demander humblement à l'inconnu qu'il voulût bien me passer l'outre précieuse.

— A Dieu ne plaise que je vous la refuse! me dit-il alors d'un ton plus doux. J'étendis avidement la main; mais le cavalier, me voyant disposé à ne pas laisser une goutte d'eau dans la bouteille de cuir, remplit une calebasse qu'il me tendit, et dont j'avalai d'un trait le contenu. Quand je fus un peu soulagé, mon sauveur me demanda quel chemin je suivais et où j'allais.

— Au préside de Tubac, lui dis-je.

— Au préside de Tubac! répondit-il d'un air étonné; mais, vive Dieu! vous lui tournez presque le dos.

Dans l'agitation de la fièvre, j'avais oublié les instructions du pauvre Anastasio, et je m'étais trompé de route; le chemin que je suivais se dirigeait vers l'ouest, ainsi que je le vis à la position du soleil.

— Écoutez, me dit l'inconnu en me donnant de nouveau à boire, mais aussi parcimonieusement que la première fois, vous pouvez arriver au coucher du soleil à l'hacienda de la Noria. Suivez mon conseil, allez à l'hacienda, vous y serez bien reçu.

J'alléguai mon extrême faiblesse. L'inconnu réfléchit, puis il reprit :

— Je ne puis vous attendre pour vous y conduire; des raisons impérieuses m'obligent à me trouver bien loin d'ici à la chute du jour. Des motifs non moins puissans devraient peut-être m'interdire l'accès de l'hacienda; mais, comme ma route me conduit tout près, j'y passerai pour vous faire envoyer un cheval de rechange et de l'eau, car, exténué comme vous semblez l'être, ainsi que votre monture, vous n'arriveriez pas seul aujourd'hui, et dans ces solitudes sans eau, avec un soleil comme celui-ci, quand on n'arrive pas aujourd'hui, on n'arrive pas demain. Tâchez cependant de reprendre des forces et d'avancer un peu : en suivant pas à pas la trace de mon *lazo*, que je laisserai traîner dans le sable, vous ne serez plus exposé à vous égarer de nouveau.

Je le remerciai vivement de sa bonne intention. — Une dernière recommandation, ajouta-t-il : n'oubliez pas de dire que le hasard seul vous a conduit à l'hacienda.

En disant ces mots, le cavalier déroula le faisceau que formait sa courroie de cuir tressé et s'éloigna au grand trot en laissant derrière lui un léger sillon sur le sable. L'espoir d'arriver bientôt à un endroit habité, l'eau qui m'avait un peu désaltéré, me rendirent quelque

force. Pour la première fois, ma position m'apparut ce qu'elle était réellement, et je remontai sur mon cheval, que j'avais accroché par la bride; mais le pauvre animal n'avait pas trouvé comme moi de l'eau pour apaiser momentanément sa soif, et, le cou tendu, l'oreille basse, l'œil éteint, il se traînait plutôt qu'il ne marchait, malgré les sollicitations réitérées de l'éperon. En vain les molettes de fer tourmentaient ses flancs ensanglantés : ces efforts redoublés ne parvenaient point à lui faire hâter le pas. De temps en temps, je m'arrêtais, cherchant à distinguer les traces à peine visibles du lazo sur le sable, espérant aussi que les voix de ceux que j'attendais frapperaient mon oreille; mais tout faisait silence. Des bouffées de vent chaud, haleine embrasée du désert, rasaient seules la terre en soupirs inégaux. Je reprenais alors ma marche pénible en répétant machinalement cette phrase : « Quand on n'arrive pas aujourd'hui, on n'arrive pas demain. » Déjà l'ombre des bois de fer s'allongeait sur le sable, qui, échauffé par le soleil de toute la journée, renvoyait des effluves brûlantes; des nuées de moucherons, avant-coureurs du crépuscule, bruissaient au loin; tous les signes précurseurs de la nuit se montraient un à un, et personne ne venait. La douleur physique se joignait à l'angoisse morale; je sentais ma langue se gonfler, ma gorge s'embraser. Tout à coup mon cheval hennit, et, comme si quelque mystérieux avertissement lui arrivait sur l'aile du vent, il prit aussitôt une marche presque rapide. Moi-même, au moment où le disque du soleil s'échancrait sur la lisière du bois à l'horizon, je crus entendre des mugissemens lointains de bestiaux. Plus de doute, je devais être près de quelque *rancho*. Une demi-heure me suffit pour atteindre ces arbres derrière lesquels le soleil était descendu. Une plaine immense s'ouvrit alors devant moi, et j'eus sous les yeux le spectacle le plus radieux, spectacle dont je voudrais pouvoir décrire le charme et la majesté, mais dont ceux-là seuls peuvent se faire une idée qui ont éprouvé les tortures de la soif au milieu de déserts enflammés dont ils ignoraient l'étendue.

Un large tapis d'un gazon vert et lustré, découpé sous les pieds des hommes et des animaux en chemins tortueux, couvrait la surface de cette plaine. De nombreux gommiers serrés les uns contre les autres suppléaient, par l'entrelacement de leurs cimes, à la maigreur de leur feuillage, et protégeaient ces gazons de leur ombre. L'air humide et frais qui venait caresser mon visage au sortir des bois étouffans que je laissais derrière moi m'annonçait que l'eau devait circuler partout sous une légère croûte de terre, et féconder cette délicieuse oasis. En effet, au milieu de ce vert tapis et sous l'ombrage de beaux frênes, une source abondante remplissait une large citerne. Une vaste roue mise en mouvement par quatre paires de mules vidait et remplissait tour à tour les cent seaux de cuir attachés à sa circonférence, et versait à flots, dans

de gigantesques troncs d'arbres creusés, une eau limpide et pure qui étincelait glorieusement aux rayons du soleil couchant. Épanchée en mille filets de rubis au pied des gommiers, cette eau abreuvait leurs racines et portait jusqu'à l'extrémité de leurs branches une fraîcheur vivifiante. Des milliers de bestiaux de toute espèce venaient s'abreuver dans les auges de bois sans pouvoir tarir la source féconde qui les remplissait. Plus loin, au milieu d'une poussière dorée soulevée sous leur galop retentissant, une troupe immense de chevaux bondissaient, les naseaux ouverts, la crinière au vent, dans toute l'impétuosité sauvage de leurs allures. C'étaient des courses folles, des ruades furieuses, des élans indomptés, un tournoiement à donner le vertige. Le bruit des sabots qui frappaient le sol retentissait comme un tonnerre lointain. Les rauques hennissemens des étalons, les mugissemens des taureaux, dominaient de temps en temps ce formidable et joyeux tumulte. Parfois un escadron nombreux se détachait du groupe des chevaux, et se précipitait l'œil enflammé vers le commun abreuvoir. Les moutons s'écartaient en bondissant, tandis que les taureaux, levant leur mufle humide et noir, se disposaient à repousser les envahisseurs à coups de cornes. Des chacals et autres rôdeurs nocturnes, poussés aussi par la soif, et oubliant que le soleil brillait encore, que l'homme était proche, montraient de loin leurs museaux effilés, leurs yeux brillans, sans pouvoir attendre le retour des ténèbres pour prendre leur part à la *noria* (1), qui, comme la providence de ce désert, versait à tous sans distinction le trésor de ses eaux. Telles devaient être les citernes des temps bibliques auprès desquelles les patriarches plantaient leurs tentes et donnaient l'hospitalité aux anges voyageurs.

En un instant, cheval et cavalier, nous nous mîmes à boire comme si nous eussions voulu épuiser la *noria*. Il fallut cependant s'arrêter pour reprendre haleine, et c'est alors que je crus entendre parler tout près de moi. Je prêtai l'oreille et j'entendis le dialogue suivant, car un groupe de frênes me dérobait les interlocuteurs.

— Allons, Juan, je pense qu'il est temps de me mettre en route, car depuis bientôt quatre heures que je te donne des revanches, le voyageur à la recherche duquel on m'a envoyé doit avoir eu plusieurs fois le temps de mourir de soif.

— Tu es bien pressé parce que tu gagnes, José, et tu n'es si humain à présent que parce que tu veux faire *charlemagne*. A l'heure qu'il est, ton voyageur a déjà cessé de vivre, et tu le retrouveras toujours.

— Tu n'es pas raisonnable non plus, Juan. Je m'arrête un instant pour remplir la gourde qu'on m'envoie porter à un pauvre diable qu'on

(1) *Noria :* on appelle ainsi le *chapelet hydraulique* qui sert à faire monter l'eau d'un puits ou d'une citerne, et, par extension, le puits ou la citerne même.

trouve à moitié mort sur le chemin, tu veux me démontrer une martingale infaillible, et en conséquence tu ne cesses de perdre depuis quatre heures; il faut que tout cela finisse. Je serai bien avancé quand, pour te gagner ton *dolman*, j'aurai laissé un homme mourir de soif!

Presque au même instant je vis les deux joueurs sortir de l'espèce de bosquet où ils s'étaient retirés. Je reconnus le perdant au dolman qu'il tenait à la main, comme pour tenter la cupidité de son antagoniste et le décider à lui offrir une dernière revanche. L'autre joueur tirait un cheval par la bride; il me demanda si je n'avais pas rencontré un voyageur étendu sans connaissance sur le grand chemin.

— Si c'est de moi que vous parlez, lui dis-je, vous pouvez gagner le dolman de ce drôle, car, Dieu merci! je ne vous ai pas attendu.

— Ah! vive Dieu! que je suis aise! s'écria le joueur malheureux. Benito, mon ami, tu ne peux, à présent, refuser mon enjeu.

Une expression de mauvaise humeur se peignit sur la figure de Benito; il était évidemment contrarié que je ne fusse pas mort de soif et que ma résurrection lui enlevât le prétexte de ne plus risquer son gain. En revanche, Juan était radieux. Je sentis instinctivement que, par un brusque revirement d'idées, j'avais un ami dans l'homme qui avait voulu me sacrifier à l'espoir d'une revanche, et un ennemi dans celui qui tout à l'heure plaidait ma cause avec tant d'humanité.

Je laissai les deux joueurs continuer leur partie, et je m'acheminai, suivi de mon cheval, vers l'hacienda. J'étais encore à quelque distance de la ferme, et déjà le crépuscule envahissait le paysage, quand je remarquai de vastes enclos de pieux (*toriles*) qui s'élevaient à droite et à gauche de la route. L'un était désert; dans l'autre, la poussière était soulevée en épais tourbillons. Quelques mugissemens étouffés se faisaient entendre. M'étant approché de l'enclos, je distinguai à travers les pieux un taureau qui se débattait, et, monté sur le taureau, un homme armé d'un couteau, tandis qu'un autre individu entourait de cordes les pieds de l'animal et le maintenait de haute lutte. L'homme au couteau semblait aiguiser, en les amincissant à l'extrémité, les cornes de la bête, qui luttait en vain pour se débarrasser de sa rude étreinte. Le taureau ayant fini par rester immobile, le cavalier trempa avec précaution dans une calebasse une espèce de tampon grossier qu'il promena plusieurs fois sur les cornes de l'animal, comme pour les enduire d'une préparation liquide. Cette opération terminée, le taureau fut délivré de ses liens, et, au moment où il se relevait furieux, les deux individus avaient gagné et barricadé avec de fortes traverses de bois une entrée du *toril* opposée à l'endroit où je me trouvais, et déjà ils s'éloignaient en toute hâte. J'avais reconnu dans l'homme monté sur le taureau le cavalier dont la gourde pleine d'eau et les renseignemens m'avaient été si utiles quelques heures auparavant. Quel motif avait pu retenir à l'*ha-*

cienda cet homme, qui paraissait craindre de s'y présenter? Une nouvelle rencontre, plus imprévue encore que la précédente, vint bientôt donner un autre cours à mes pensées. La taille et la tournure d'un cavalier qui passa près de moi au galop me rappelèrent un homme dont le souvenir se mêlait à une scène terrible qu'un intervalle de six mois ne m'avait pas fait oublier : je veux parler du contrebandier Cayetano (1). Ce ne fut pas sans effort que je surmontai l'impression pénible causée par cette apparition, en cherchant à me convaincre que j'étais la dupe de quelque étrange ressemblance. J'arrivai ainsi, fort préoccupé, devant la porte de l'hacienda, et j'entrai dans la cour, qu'à mon grand étonnement je trouvai déserte.

Avant de raconter les scènes dont je fus témoin dans l'hacienda, je dois dire en quoi consistent les métairies qui portent ce nom au Mexique. Dans les contrées centrales de la république, les haciendas sont pour ainsi dire des forteresses, bien qu'elles n'aient ni ponts-levis, ni tours, ni fossés. Construites en pierres de taille ou en briques, avec leurs terrasses crénelées, leurs portes massives, les barreaux de fer de leurs fenêtres, elles peuvent être facilement défendues. L'histoire des guerres civiles du Mexique depuis quelques années est féconde en exemples de siéges réguliers soutenus par ces espèces de manoirs féodaux. Ce dernier mot est exact, bien qu'appliqué à une république : les tenanciers de ces haciendas ne sont, à proprement parler, que des vassaux, pour ne pas dire des serfs. Construites au milieu de vastes solitudes, ces métairies voient se grouper autour de leur enceinte un grand nombre de familles errantes, heureuses de trouver, dans les momens de crise, une protection dans les murs des fermes, du travail sur leurs terres et une consolation religieuse dans leurs chapelles. La condition de ces travailleurs est certes inférieure à celle des nègres de nos colonies, car ils ne peuvent pas, comme eux, racheter leur liberté par leur travail. Les propriétaires les paient, il est vrai, en argent; mais au bout de quelques jours, forcé d'acheter de son maître, qui les vend à un prix quintuple de leur valeur, tous les objets de consommation, le travailleur libre du Mexique devient bientôt un débiteur tellement insolvable, qu'il ne peut même s'acquitter par toute une vie de labeur, tant le salaire qu'il reçoit est inférieur à la dépense que le monopole lui impose!

Ce qui est vrai des contrées centrales de la république peut aussi s'appliquer aux contrées reculées, comme celle où est située l'hacienda de la Noria. Seulement les haciendas, n'ayant pas été bâties par les Espagnols, n'ont pas l'air de grandeur qui caractérise tous les travaux des conquérans du Mexique. L'hacienda de la Noria était un bâtiment en pisé, recrépi et blanchi à la chaux. Ce bâtiment formait un

(1) Voyez *Cayetano le contrebandier* dans la livraison du 15 juillet 1846.

vaste parallélogramme dans lequel étaient compris les logemens des maîtres et ceux des hôtes nombreux qu'il pouvait accueillir. Plus loin s'élevaient des communs destinés aux serviteurs de toute espèce. Il était à remarquer qu'on n'y voyait ni étables, ni écuries, non plus que dans les autres fermes de ce genre. Hormis de vastes enclos de pieux où les moutons et les chèvres sont parqués la nuit, chevaux, mules, vaches et taureaux sont abandonnés à l'état sauvage. On retrouve la même insouciance dans les travaux de culture : l'homme ne vient que très peu à l'aide de la nature pour fertiliser les pâturages où ces troupeaux innombrables doivent trouver leur subsistance. Chaque année, avant le retour de la saison des pluies, lorsque huit mois de soleil ont jauni l'herbe des plaines et des collines, il incendie ces chaumes desséchés pour faire place à l'herbe nouvelle. Souvent alors le voyageur voit le soir les collines en flammes rougir l'horizon et jeter des lueurs ardentes au milieu des solitudes qu'il parcourt. Ce sont, à quelques exceptions près, les seuls indices d'industrie agricole qu'il remarque dans ces contrées.

Tous les ans, une *recogida* ou battue s'opère sur toute l'étendue de l'*hacienda;* des milliers de chevaux, de mulets et de taureaux sont poussés au milieu des *toriles.* Les poulains, les jeunes taureaux que la reproduction a ajoutés à la richesse des propriétaires sont terrassés par les *vaqueros* (1) à l'aide de leur lazo et marqués du fer distinctif de l'hacienda. Les poulains âgés de cinq ans sont domptés, c'est-à-dire montés deux ou trois fois (*quebrantados*); puis *novillos,* génisses et poulains vont tâcher d'oublier au milieu de leurs *querencias* (2) la honte que la selle a imprimée à leurs flancs vierges, ou le signe de servitude que le fer rouge a creusé sur leur chair encore fumante. Ils attendent ainsi le moment où une vente définitive les enlèvera à leurs solitudes et les amènera au milieu des villes de l'intérieur. Là, aux risques et périls des propriétaires ou des passans, les chevaux s'accoutument à l'aspect des maisons, au roulement tout nouveau pour eux des voitures, et même à la présence de l'homme. Sous les rudes cavaliers mexicains, sous les piqûres des éperons de fer en usage parmi eux, éperons démesurés dont certaines molettes ont six pouces de diamètre, cette seconde éducation se fait aussi brusquement que la première. L'épithète de *quebrantados* (brisés), qu'on applique aux chevaux ainsi domptés, est d'une justesse irréprochable. Souvent, après trois ans d'indépendance absolue, pendant lesquels la présence de l'homme n'est pas venue leur rappeler l'affront qu'ils ont subi, ces animaux n'ont pas encore oublié les terribles *vaqueros* qui ont ployé leur reins et brisé leur orgueil.

(1) Cavaliers; littéralement : vachers.
(2) Endroit où les troupeaux se tiennent d'habitude.

Dès l'enfance, le vaquero a été dressé à l'équitation; à peine ses jambes peuvent-elles serrer un cheval, que son père l'attache avec un mouchoir au troussequin de la selle, et le fait galoper avec lui par monts et par vaux. C'est ainsi qu'il grandit. Un jour vient où ses jambes se sont arquées le long des flancs du cheval, où tout son corps s'est assoupli à ses bonds inégaux. Le vaquero apprend alors dans ses courses vagabondes à jeter le lazo, à connaître la terre (*saber la tierra*), c'est-à-dire à joindre au raisonnement de l'homme l'instinct du cheval, qui discerne, à vingt lieues de distance, les senteurs des plantes qu'il est accoutumé à fouler, les émanations des arbres qui l'abritent chaque nuit, et se précipite en ligne droite, à travers les plaines, les montagnes ou les torrens, vers sa *querencia* préférée. Au milieu des solitudes où il passe sa vie, sans chemins tracés, sans connaître les lieux où une poursuite acharnée peut l'avoir conduit, le vaquero n'hésite jamais sur le chemin qu'il doit prendre; la mousse des arbres, le cours des rivières ou des ruisseaux, la position du soleil, l'inclinaison des herbes, les soupirs du vent, sont autant de voix, autant de signes que le désert semble multiplier sur ses pas pour lui indiquer sa route. A cette singulière finesse de perception le vaquero unit une rare sobriété : des bribes de *tortillas* (1), un morceau de viande séchée, une grenade, un piment, une cigarette de paille de maïs, le soutiennent tout un jour; des flaques d'eau rousse oubliées par le soleil dans l'empreinte d'un pied de buffle ou de cheval le désaltèrent; la fraîcheur de la nuit, la chaleur du jour, le trouvent également insensible. Lancé à la poursuite de quelque animal, rien n'arrête son essor, ni ravins, ni torrens, ni bois. Vêtu de cuir des pieds à la tête, il galope intrépidement au milieu des forêts comme au milieu des plaines. Tantôt penché à droite ou à gauche de sa monture comme un corps désossé, tantôt le torse incliné sur l'avant de la selle ou la tête renversée sur la croupe du cheval de manière à éviter le choc des grosses branches qui lui briseraient le crâne, il ne ralentit jamais l'impétuosité de sa course. Quand son inévitable lazo a étreint l'animal qu'il poursuit et qu'il veut dompter, l'intrépidité vient à l'aide de la souplesse et de la vigueur. C'est alors que le rôle du vaquero est périlleux. Cependant, au bout de deux heures au plus d'une lutte dans laquelle il a senti son infériorité, le cheval revient le corps couvert d'écume, l'œil abattu, souple, docile, dompté. Parfois aussi il ramène inanimé le cavalier qu'il a brisé contre un rocher; mais le vaquero est mort comme il devait mourir, sans avoir été désarçonné!

J'avais souvent rencontré dans mes courses à travers le Mexique quelques-uns de ces vaqueros isolés, et j'avais pris plaisir à leurs entre-

(1) Galettes de maïs cuites sur une plaque de fer, et qui remplacent le pain presque partout.

tiens, au récit naïf de leurs sauvages exploits : jamais cependant je ne les avais vus réellement à l'œuvre. J'arrivais à l'hacienda de la Noria dans les circonstances les plus favorables pour jouir d'un spectacle que je désirais depuis long-temps.

J'avais traversé la cour déserte, et j'approchais d'un péristyle qui abritait l'entrée principale du bâtiment, quand j'entendis une voix prononcer d'un ton monotone des prières coupées de répons que d'autres voix murmuraient en chœur. C'était un samedi soir, et les habitans de l'hacienda, pour clore la semaine, récitaient le rosaire en commun, selon l'antique usage espagnol. J'attachai mon cheval à un pilier et j'entrai dans la salle. Un grand nombre de personnes, tant maîtres que valets, étaient dévotement agenouillées. La voix que j'avais entendue était celle du chapelain de l'hacienda. Un homme d'une cinquantaine d'années, qui paraissait être le propriétaire, s'inclina gravement à mon arrivée, qui n'interrompit point la pieuse occupation des assistans; il me fit signe de prendre place parmi eux, et je m'agenouillai comme les autres, tout en promenant à la dérobée un regard curieux sur ceux qui m'entouraient.

Le lieu choisi pour la prière commune était une grande salle carrée aux murs blanchis à la chaux et enjolivés d'arabesques en détrempe où l'on reconnaissait l'imagination vagabonde et la main peu exercée de quelque artiste nomade. Les solives qui formaient le plafond étaient des troncs de palmier aussi soigneusement équarris que le permet la dureté de leurs fibres. La faible clarté qu'une seule chandelle répandait dans cette salle laissait dans une sorte de demi-obscurité les physionomies énergiques et bronzées de ces hardis habitans qui s'établissent sans crainte sur les frontières indiennes; mais ce qui attira particulièrement mon attention fut un groupe de deux femmes agenouillées. Malheureusement des *rebozos* (1) de soie bleue et blanche les enveloppaient de la tête à la ceinture assez étroitement pour ne laisser apercevoir que leurs yeux. Ces yeux, comme ceux de toutes les Mexicaines, étaient grands et noirs. Une voix qu'il était permis de trouver harmonieuse et douce entre toutes, même dans un pays où les femmes ont en partage un organe séduisant, m'indiqua que l'une des deux inconnues au moins devait être jeune. Au moment où je les examinais avec attention, deux hommes entrèrent sur la pointe du pied dans la salle, et je reconnus les joueurs que j'avais laissés terminant leur partie. Les cartes avaient sans doute été favorables à Juan, car il portait encore son dolman orné de boutons à grelots. Il voulut bien, en entrant, me faire un salut gracieux, tandis que son camarade Benito, qui me gar-

(1) Écharpes de soie ou de coton fabriquées dans le pays, qui servent à voiler la figure et les épaules.

dait toujours rancune, selon toute apparence, ne daigna pas même me regarder; il est vrai que, dès son entrée, ses yeux s'étaient fixés sur celle des deux femmes qui paraissait la plus jeune pour ne plus la quitter. Toutes ces observations faites, je n'éprouvai plus qu'un désir extrême de voir terminer cet interminable rosaire, et ce fut avec un vif sentiment de satisfaction que j'entendis résonner le dernier *ora pro nobis*, et que je vis tous les assistans se lever.

Des domestiques allumèrent les bougies dans leurs verrines, et, à la clarté qu'elles répandirent, je pus distinguer la taille gracieuse d'une des deux femmes voilées, qui se relevaient à leur tour; je pus voir aussi une main blanche et mignonne ajuster coquettement les plis du voile de soie, mais ce fut tout, car les deux femmes, la mère et la fille sans doute, disparurent à l'instant. Force me fut alors de reporter mon attention sur la singulière réunion au milieu de laquelle le hasard m'avait jeté. Tous les objets qui frappaient mes yeux depuis mon entrée dans l'hacienda avaient, je dois en convenir, outre un certain caractère de féodalité rustique et de simplicité patriarcale, un parfum de mystère fort à mon goût. Le souper auquel je fus invité ne démentit pas ces premières apparences. Une table longue et si étroite que chacun des convives pouvait manger dans l'assiette de son vis-à-vis était chargée de tous les mets dont la cuisine mexicaine peut affliger un convive européen. Le haut bout de la table était occupé par le maître, qui s'appelait don Ramon, le chapelain de l'hacienda et moi. Les deux femmes que j'avais remarquées pendant la récitation du rosaire ne parurent point au souper. La foule des serviteurs des deux sexes, que les mœurs mexicaines admettent à la table du maître, étaient assis à l'autre bout. Hormis une belle pièce de venaison, les plats nombreux étalés à profusion ne pouvaient guère exciter que l'étonnement ou le dégoût. Partout on voyait des poulets, ici découpés en morceaux et nageant dans un océan de sauce au piment rouge, qu'un novice aurait prise pour des tomates, là enterrés sous une montagne de riz qui exhalait une horrible odeur de safran, et que perçaient, comme des souches dans un terrain en friche, de longs pimens verts. Plus loin, un coq laissait voir l'affreux mélange d'olives rances, de raisins secs, d'arachides et d'oignons dont il était farci. Un plat de grains de blé vert à la sauce blanche faisait pendant à un autre chargé d'épis de maïs rôti. Enfin des courges sucrées, des *garbanzos*, des pourpiers, des légumes sans nom comme sans couleur, flanquaient d'énormes morceaux de bœuf à moitié refroidi. La sensualité des commensaux de don Ramon se délectait néanmoins à l'aspect de tant de merveilles. L'absence de toute espèce de liquide était un fait remarquable au milieu de cette abondance de mets. Au Mexique, on ne boit qu'après le repas.

Je répondis aux questions que m'adressa mon hôte sur Arispe par

quelques renseignemens que son ignorance, suite inévitable de sa vie isolée, lui rendait précieux. Ayant ainsi satisfait sa curiosité, je crus pouvoir le questionner à mon tour. Je tenais à savoir si c'était bien Cayetano que j'avais rencontré près de la porte de l'hacienda; mais le nom du contrebandier paraissait inconnu à mon hôte ainsi qu'à tous ses commensaux.

Quand les nombreux convives eurent satisfait leur appétit, un des serviteurs se leva et apporta deux énormes verres de la capacité de plusieurs litres, comme ceux des temps antiques; chaque convive se désaltéra l'un après l'autre dans ces verres qu'on fit circuler, puis la séance fut levée, et on alla se préparer aux fatigues du lendemain, car don Ramon m'avait annoncé pour le jour suivant un des *herraderos* (1) annuels. C'était en l'honneur de cette fête qu'un grand souper avait eu lieu contrairement à l'usage, qui ne compose ce repas du soir que d'une tasse de chocolat; cette circonstance m'expliqua l'absence des maîtresses de la maison.

En prononçant au souper le nom de Cayetano, j'avais surpris dans les yeux de Benito une expression de sombre défiance; je n'avais point alors cru devoir réitérer mes questions, espérant que bientôt l'occasion s'offrirait d'éclaircir mes doutes. Mon espoir ne fut pas trompé. Au moment où je sortais de la salle à manger, je fus accosté à la porte par mon nouvel ami Juan, ou Martingale, pour adopter le sobriquet que lui avaient donné ses compagnons, et qu'il justifiait si bien.

— Benito, me dit-il, a deviné que vous vouliez parler à don Ramon de l'homme à la cicatrice.

— Comment Benito le connaît-il? demandai-je à Juan.

— Cela ne me regarde pas; mais seriez-vous par hasard l'ami de Cayetano?

— Non, je ne suis pas l'ami de cet homme.

— Tant mieux! Alors vous êtes peut-être son ennemi?

— Pas davantage.

— Tant mieux, reprit encore Juan.

— Il paraît donc, répliquai-je impatienté de ces questions, que j'ai des actions de graces à rendre au hasard qui fait que je ne suis ni l'ami ni l'ennemi de Cayetano.

— Qui sait? reprit Martingale d'un air mystérieux. Certaines gens, quand ils haïssent bien un homme, voient de mauvais œil non-seulement ses amis, mais ses ennemis; la haine, comme l'amour, a sa jalousie. Du reste, c'est dans votre intérêt que je vous dis cela; vous êtes ici étranger, seul, et je verrais avec peine qu'il vous arrivât malheur.

(1) On désigne ainsi les jours consacrés chaque année à compter et à marquer le bétail.

Maintenant adieu, je vais poursuivre ma veine; Benito est furieux contre vous, car j'ai déjà regagné une manche de mon dolman. Ah! je remercie le ciel que vous ayez pu arriver jusqu'à la noria!

En disant ces mots, le drôle s'esquiva si rapidement, que je ne pus lui faire aucune question au sujet de l'ancien pêcheur de tortues. Le soir, retiré dans la chambre qu'on m'avait assignée, et dont les murailles étaient complétement nues, je réfléchissais aux événemens de la journée, tout en prêtant l'oreille aux derniers bruits qui s'éteignaient peu à peu à mesure que les valets regagnaient les communs. Le silence régna bientôt dans toute l'étendue du vaste bâtiment et ne fut plus troublé que par le murmure lointain des bestiaux qui s'écartaient des auges de la noria livrée alors aux habitans de la forêt. Je me disposais à m'endormir à mon tour, quand un bruit de pas se fit entendre à travers les barreaux de fer de ma fenêtre. Ma chambre étant située au rez-de-chaussée, je vis distinctement de l'endroit où j'étais couché deux individus passer à peu de distance en se parlant assez bas pour que je ne pusse entendre que le mot *endemoniado* (1), qui revint plusieurs fois de suite. Puis les deux personnages s'éloignèrent avec un éclat de rire qui ne me laissa plus de doute sur celui qui l'avait poussé : c'était bien Cayetano, c'était bien ce rire sardonique qui m'avait frappé pendant une autre nuit. La présence de cet homme dans l'*hacienda* me sembla de sinistre augure.

Il était à peine jour quand je me levai le lendemain matin, sans me ressentir en rien des fatigues de la veille, et je m'empressai de me rendre dans le salon (*asistencia*) où on avait récité le rosaire. Don Ramon, sa fille Maria-Antonia et le chapelain y étaient déjà réunis. Je pus alors admirer la beauté de la jeune fermière, que j'avais seulement devinée la veille. Le *rebozo* qui cachait son visage pendant la prière tombait négligemment drapé sur son épaule. Son vêtement consistait en une simple chemise brodée à manches courtes, et qui, malgré les plis du rebozo, ne cachait qu'à demi sous les garnitures de dentelle son sein et ses épaules. Un jupon de soie, serré par une ceinture de crêpe de Chine écarlate autour de sa taille que n'emprisonnait jamais le corset, dessinait les riches contours de ses hanches, s'arrêtait à la cheville et laissait dans toute sa liberté, sous un bas découpé à jour, un de ces pieds à coudes élevés, un de ces pieds petits, mignons, cambrés, qui ne paraissent faits que pour fouler la laine et chausser le satin. Bien que Maria-Antonia ne fût, à proprement parler, que la fille d'un riche paysan, le sang andalou avait gardé chez elle toute sa distinction, et la femme la plus fière de la pureté de sa race n'eût dédaigné ni ses traits

(1) Endiablé.

gracieux ni la blancheur de ses mains. Quand j'entrai, elle jouait avec les glands d'or d'un chapeau d'homme qu'elle tenait à la main, ce qui indiquait qu'on allait monter à cheval.

En effet, des chevaux nous attendaient dans la cour. On servit le chocolat, et nous partîmes pour aller au-devant de la *recogida*. En sortant de la cour d'entrée, don Ramon, avec cet œil du maître auquel rien n'échappe, aperçut dans le toril le taureau que j'avais vu opérer la veille, et demanda pourquoi il se trouvait là.

— C'est le taureau du majordome, répondit Martingale, que son office retenait derrière nous.

Nous tournâmes le mur d'enceinte et nous gagnâmes un bois épais qui s'étendait à quelque distance. C'était par là que devait déboucher la *recogida*. Nous fîmes halte à la lisière du bois. Un dais de vapeurs épaisses s'étendait au-dessus de la cime des arbres, la forêt était ensevelie dans l'ombre et le silence le plus profond. Ce silence fut bientôt troublé par des hurlemens aigus, quoique lointains encore; un bruit sourd se fit entendre, la terre trembla, puis ces rumeurs se rapprochèrent et grossirent; des vaqueros débouchèrent impétueusement dans la plaine par toutes les issues du bois; nous n'eûmes que le temps de nous jeter de côté. Une colonne serrée se précipita derrière eux avec le bruit du tonnerre, mugissant, hennissant et fuyant éperdue devant une vingtaine d'autres cavaliers qui faisaient tournoyer leurs lazos dans l'air. Ces cavaliers se lançaient à corps perdu dans le centre de ce torrent, culbutant les traînards, se ruant avec fureur sur les récalcitrans, semblables, au milieu des flots de sable soulevés par cette tempête d'animaux, à des hommes frappés de vertige. Nos chevaux bondissaient sous nous, excités jusqu'à l'ivresse par ce tumulte. Le chapelain, rejetant son capuchon sur ses épaules, fut le premier à nous donner l'exemple et à suivre le torrent. Maria-Antonia, en digne fille d'un *hacendero*, en digne femme future d'un de ces centaures, lâcha aussi la bride à son cheval et s'élança après le chapelain, tandis que les longues tresses de ses cheveux se déroulaient sur ses épaules. Elle était belle ainsi, belle d'une admirable et sauvage beauté. Don Ramon poussa à son tour son cheval impatient, et bon gré, mal gré, je fus forcé de suivre la cavalcade. En quelques minutes, nous atteignîmes les barrières des toriles qui se refermèrent sur le troupeau emprisonné. Ce fut pendant quelques instans une confusion inexprimable, le plus formidable tumulte qu'on puisse imaginer. De terribles élans ébranlaient les estacades; un crescendo de hennissemens et de mugissemens furieux faisait hennir et mugir en même temps les échos des bois. Enfin ce tumulte s'apaisa, les colères impuissantes se calmèrent, et l'on procéda à l'*herradero*. Des trépieds chargés de bois sec avaient été allumés

à l'entrée des toriles; les fers mis sur ces brasiers furent bientôt rougis, et les vaqueros, un instant reposés, se préparèrent à commencer leur rude et dangereuse besogne.

Je ne sais si le hasard seul avait rapproché Maria-Antonia d'un vaquero qui, après s'être distingué entre tous par son activité, reprenait un instant haleine. Ce vaquero n'était autre que Benito. La mauvaise humeur qui la veille altérait sa physionomie avait fait place à une expression de noblesse intrépide dont je fus frappé pour la première fois. La fierté du sang espagnol s'alliait chez lui à l'énergie sauvage des Indiens, premiers dominateurs de ces déserts. Un teint olivâtre, une barbe un peu clair-semée, une chevelure légèrement ondée qui couronnait son front, une taille droite et souple comme un bambou, révélaient en sa personne une race perfectionnée par le croisement. Benito ne tarda pas à apercevoir la jeune fille, qui tressaillit sous ses regards de feu. Presque en même temps le visage d'Antonia se colora d'une vive rougeur; elle se hâta de couvrir chastement de son *rebozo* ses tresses rebelles et ses épaules nues, mais elle ne s'éloigna pas. Je pris dès-lors un intérêt plus vif à cette rude pastorale, à ce dialogue muet et passionné entre un homme à moitié sauvage, inflexible et dur comme le bois de fer, et une amazone intrépide qui semblait ne garder de la femme que la pudeur et la beauté.

Deux sumacs chargés de leurs grappes de fleurs répandaient une ombre épaisse à quelques pieds des deux enceintes; une estrade grossière s'élevait sous leur feuillage. Don Ramon demanda à qui ils étaient redevables de cette galanterie improvisée.

— C'est à Benito Goya, répondit Juan en portant la main à son chapeau.

Don Ramon fronça le sourcil comme s'il désapprouvait cet hommage, qui ne s'adressait pas à lui seul, mais il s'assit néanmoins sur l'estrade à côté de sa fille et du chapelain; pour moi, préférant garder la liberté de mes mouvemens, je refusai la place qu'on m'offrit.

Les vaqueros voltigeaient en dehors des toriles. Quand leurs yeux exercés apercevaient un cheval, un taureau ou une génisse qui n'étaient pas marqués au fer de l'hacienda, leur lazo tournoyait une seconde en l'air et ne manquait jamais, au milieu de cette forêt de cornes et de têtes, d'aller atteindre la bête désignée. Alors le flot s'ouvrait devant l'animal tiré hors de l'enceinte. Un second vaquero s'approchait, jetait nonchalamment son lacet par terre, l'élevait brusquement, piquait sa monture, et, avant qu'il pût opposer de la résistance, le cheval ou le taureau, violemment tiré dans deux directions opposées, s'abattait lourdement sur le sable, faute de point d'appui. En un clin d'œil, le fer ardent sifflait sur la chair; un petit nuage de fumée tourbillonnait sur le flanc de l'animal, qui tremblait douloureusement, se dégageait des liens qui

cessaient de l'étreindre, et regagnait le bois ou la plaine avec l'empreinte du propriétaire. Ce fut bientôt autour de nous une vapeur épaisse au milieu de laquelle on ne distinguait plus que confusément des corps fauves frémissant sur le sable, des figures bronzées et des lueurs de fer rougi. De temps à autre, un bond prodigieux jetait partout le désordre; c'était un vaquero emporté par un poulain encore indompté qui se débattait, mais en vain, sous la douleur de sa brûlure et sous l'étreinte de son cavalier.

J'ai dit que c'était au moment de *briser* le cheval que le danger commençait pour le vaquero. Voici comment il est d'usage de procéder: quand le poulain a été terrassé et marqué, selon la force de résistance qu'il oppose, on le maintient par terre ou on le laisse se relever sur ses jambes. Un bandeau de cuir est jeté sur ses yeux. L'animal, privé de lumière, se laisse presque toujours assez docilement seller et sangler. Une corde de crin est nouée au-dessus des naseaux de manière à former à la fois une espèce de caveçon qu'on appelle *bozal*, et une bride qui sert à diriger le cheval. Le vaquero, après s'être assuré que la selle ne tournera pas, chausse ses longs éperons, et, selon la position du cheval, se laisse enlever par lui, ou saute brusquement en selle et lève le bandeau de cuir. Le cheval hésite un instant, mais bientôt la vue des savanes qu'il a l'habitude de parcourir en liberté, l'odeur des forêts natales, le poids qui l'opprime pour la première fois, lui arrachent un hennissement de fureur; son hésitation a cessé. Il essaie d'abord de secouer la selle, mais la sangle creuse dans son ventre un large et profond sillon. Il cherche à mordre les jambes du cavalier, mais le bozal qui comprime ses naseaux est rudement tiré en sens inverse. Il tente de se dérober en traçant des courbes immenses, en lançant des ruades désespérées; il se dresse presque droit sur ses jambes de derrière pour jeter bas son cavalier par un bond furieux en avant. Efforts inutiles! jusqu'alors inébranlable sur sa selle, l'homme est resté passif : il attaque à son tour. Deux coups d'éperons lancés par lui jusque sous les aines arrachent au cheval un cri rauque de surprise et de douleur. Ivre d'impuissante colère, d'orgueil froissé, l'animal furieux se ramasse sur ses jarrets nerveux, qui se détendent comme un double ressort d'acier : il franchit d'un bond une prodigieuse distance, et s'arrête subitement; mais le vaquero a jeté instinctivement son corps en arrière, et son buste se maintient dans un merveilleux équilibre. Ses éperons retentissent de nouveau sur les flancs du cheval, qui repart sans s'arrêter parce que les molettes labourent ses flancs, et que la *cuarta* meurtrit sa croupe. Enfin, après cette nouvelle course, les naseaux de l'animal, comprimés par le caveçon, ne laissent plus échapper qu'une respiration sifflante, ses flancs fument et saignent. Lorsqu'il a cherché inutilement,

dans l'excès de sa terreur et de sa rage, à se briser lui-même pour briser son cavalier contre un tronc d'arbre, le cheval se reconnaît vaincu, il obéit à l'impulsion du corps, à l'éperon, à la voix; en un mot il est dompté. Quant au vaquero, il reprend haleine, allume un cigare, et remet de nouveau sa selle, encore humide, sur le dos d'un autre animal.

— Avez-vous beaucoup d'hommes de cette trempe dans votre pays? me demanda don Ramon en me montrant une demi-douzaine de ces vaqueros, qui, dans l'intervalle d'une lutte à l'autre, essuyaient leurs fronts ruisselans. J'évitai de répondre à cette question : la comparaison des écuyers de nos cirques avec ces hardis dompteurs de chevaux était trop humiliante pour mon amour-propre d'Européen. Je demandai à don Ramon si parfois on n'avait pas de malheurs à déplorer dans ces luttes équestres.

— Oui, oui, cela se voit de temps à autre, me répondit-il d'un air presque satisfait; tenez, il y a l'*Endemoniado* que mes drôles se sont bien gardés d'amener à l'*herradero*.

Les vaqueros se récrièrent d'un commun accord, et l'un d'eux s'excusa en affirmant que personne ne l'avait aperçu.

— Qu'est-ce que l'*Endemoniado*? demandai-je à don Ramon. Je me rappelais avoir entendu Cayetano prononcer ce nom la nuit précédente.

— C'est un cheval qui n'a été monté que deux fois, et que mes vaqueros ne se soucient pas de monter une troisième.

— Pourquoi cela?

— Le premier qui l'a monté a été mis en pièces, le second a eu la tête brisée contre cet arbre ébranché que vous voyez là-bas.

— Et vous n'avez pas fait tuer un si dangereux animal?

— Oh! comme ce sont *mes* vaqueros et *mes* chevaux, ces affaires se passent en famille; chevaux et vaqueros ont parfaitement le droit de s'entretuer sans que j'aie rien à voir là-dedans.

Un rire d'approbation grossière accueillit cette singulière profession d'impartialité, que ces hommes, qui faisaient si bon marché de leur vie, trouvèrent très facétieuse; mais cette gaieté fut de courte durée. A la vue d'un homme qui arrivait inopinément, traînant un cheval avec mille efforts, une stupéfaction profonde remplaça sur ces rudes figures le sourire qu'avait provoqué la déclaration du maître. L'homme était Cayetano, le cheval l'*Endemoniado*. Un air de satisfaction féroce enlaidissait encore le visage amaigri de l'ancien contrebandier, qui apparaissait comme un fantôme sinistre au milieu de ceux dont il était venu depuis peu partager les travaux sous un nom d'emprunt. Instinctivement je me mis à l'écart pour ne pas me laisser apercevoir par Cayetano, sans cependant le perdre de vue. Un nœud coulant qu'il

était parvenu à serrer à l'extrémité de la lèvre supérieure du cheval contraignait, par une étreinte douloureuse, l'*Endemoniado* à l'obéissance. Cette lèvre gonflée témoignait de la résistance du quadrupède, qui justifiait parfaitement son nom. C'était un alezan brûlé, à balzanes blanches, *buvant dans le blanc*, comme on dit en termes de manége : signe infaillible d'un caractère vicieux. Son œil, à moitié voilé par une houppe de crins qui tombait sur son front, brillait d'un morne éclat. Ses oreilles étaient pointées en avant; sa longue crinière flottait en désordre, et ses sabots durs et pointus rendaient un son métallique contre les cailloux chaque fois qu'il s'élançait sur Cayetano, qui, d'un coup retentissant de sa cravache plombée, le repoussait en arrière. En un mot, l'aspect du cheval était plus effrayant encore que celui de son redoutable guide.

— Vos vaqueros vont me savoir gré de leur amener ce bel animal, n'est-il pas vrai? dit Cayetano en s'adressant à don Ramon, tandis qu'un sourire brutal crispait sa figure, d'autant plus que ce n'est pas sans peine, car voilà deux jours que je le poursuis.

— En effet, dit don Ramon, j'étais étonné de ne pas te voir ici. Allons, mes enfans, qui de vous va monter l'Endemoniado? Pour l'honneur de l'hacienda, ce cheval ne doit pas aller se vanter à ses camarades de vous avoir fait peur à tous.

Personne ne répondit à ce défi, car personne n'osait tenter l'impossible. Pendant que l'hacendero jetait autour de lui des regards mécontens, Cayetano semblait chercher des yeux quelqu'un qu'il n'apercevait pas; tout d'un coup, à la vue de Benito, qui, malgré lui ramené vers l'estrade, s'enivrait d'une contemplation muette :

— Seigneur don Ramon, s'écria-t-il, voici quelqu'un qui ne se refusera pas à monter Endemoniado en présence de vos seigneuries.

Et il lança sur le jeune homme un regard farouche que celui-ci lui rendit aussitôt.

— Si vous pensez, dit Benito en s'avançant vers don Ramon, que je doive me faire tuer pour soutenir l'honneur de l'hacienda, je suis prêt, seigneur don Ramon, à exécuter ce que vous m'ordonnerez.

Comme le gladiateur prêt à mourir saluant César, Benito s'inclina gracieusement devant l'hacendero. Celui-ci sembla hésiter en rencontrant le regard suppliant de sa fille.

— Je n'ai pas le droit, s'écria-t-il, de t'ordonner de te faire tuer pour moi; mais, si tu veux tenter l'aventure, je t'en accorde pleine et entière permission.

— C'est bien, reprit Benito, je monterai l'Endemoniado.

— Si cependant vous avez peur, dit Cayetano en ricanant d'un air de mépris, je le monterai pour vous.

— Chacun son rôle, reprit Benito. Vous devez, ainsi qu'il a été con-

venu hier, donner au taureau que nous prête don Ramon le premier coup de *garrocha* (1).

— Et aussi le dernier coup d'épée, si on l'exige, répondit Cayetano avec un rire bruyant.

— Non pas, s'il vous plaît! s'écria le propriétaire; je vous prête un taureau pour vous amuser, mais non pas pour le tuer.

On s'occupa de seller Endemoniado, tâche qui n'était pas facile, car, pour le seller, il fallait le maintenir sur ses jambes, et, comme s'il eût deviné le projet des vaqueros, il commença de lancer des ruades furieuses. Un lazo fut passé sous le paturon de la jambe gauche de derrière et serré fortement sur le poitrail du cheval, de manière à coller la cuisse contre le ventre. La jambe droite de devant fut repliée sur elle-même par un moyen semblable, et, ainsi maintenu en équilibre, l'Endemoniado fut condamné à l'immobilité. Benito saisit sa lourde selle par le pommeau et la jeta sur le dos du cheval, qui frémit et trembla quand ses reins en ressentirent le poids, et quand les larges étriers de bois rebondirent sur ses flancs. La sangle fut ensuite serrée violemment sous le ventre, puis le vaquero s'assit sur le sable pour attacher à ses pieds les courroies de ses éperons. En ce moment, je jetai les yeux sur l'estrade. Maria-Antonia était immobile; mais ses grands yeux noirs, démesurément ouverts, étincelaient sur sa figure pâlie, et l'agitation de son sein trahissait son angoisse. Don Ramon lui-même semblait effrayé, et j'espérai un instant qu'il allait retirer la permission qui exposait l'intrépide jeune homme à une mort presque certaine; mais il n'en fut rien. Quand Benito eut achevé de chausser ses éperons, les liens qui retenaient les jambes du cheval furent relâchés, et le bandeau de cuir attaché sur ses yeux. Cependant, quoique maintenu par la corde qui tordait sa lèvre, les écarts furieux de l'Endemoniado ne permettaient pas encore de le monter. On fut obligé de le faire agenouiller, et deux vaqueros mordant chacun une de ses oreilles le maintinrent ainsi un instant. Benito s'élança sur le dos du cheval.

— Lâchez-le! s'écria-t-il d'une voix ferme.

Les deux vaqueros se rejetèrent vivement en arrière, tandis que l'Endemoniado se relevait comme lancé par la détente d'un ressort caché. Grace au bandeau de cuir qui l'aveuglait, il resta d'abord frissonnant sur ses jambes, les naseaux retroussés, le corps tremblant. Benito profita de ce court répit pour s'affermir sur sa selle, se pencha en avant, et leva le bandeau qui cachait les yeux de l'Endemoniado. Alors commença entre le cheval et l'homme une lutte vraiment admirable. Effrayé de revoir tout d'un coup la clarté du jour qui éblouissait ses yeux sanglans,

(1) Lance armée d'un fer très court, entouré à sa naissance d'un bourrelet qui l'empêche de blesser mortellement le taureau.

secouant sa crinière emmêlée et que la rage hérissait, le fougueux animal fit entendre un hennissement terrible, et bondit successivement, en se tordant sur lui-même, vers les quatre points cardinaux, comme pour flairer le vent. Benito, sans paraître ébranlé de ces mouvemens impétueux, se tenait encore sur la défensive, repoussant violemment du pied les dents aiguës qui cherchaient à déchirer ses jambes. Trompé dans son espoir, l'Endemoniado s'enleva brusquement sur ses jarrets. En vain les éperons, qui frappaient ses aines, lui arrachèrent un rugissement : le cheval, au lieu de retomber sur ses jambes, s'abattit violemment sur le dos. Tous les spectateurs poussèrent un cri; mais le pommeau seul de la selle avait heurté le sol avec un retentissement lugubre, en meurtrissant le garrot de l'animal. Benito, prévoyant le choc, avait rapidement sauté à terre. Bientôt, au milieu d'un nuage de poussière, les spectateurs émerveillés virent le dompteur de chevaux se remettre rapidement en selle, contre toutes les règles de l'équitation, du côté hors montoir, à l'instant où le cheval étonné se relevait en poussant de nouveaux hennissemens. A son tour, le vaquero paraissait ivre de fureur. Pour la première fois de sa vie, il avait vidé les arçons. Impatient de venger son affront, ses jambes ne cessèrent de serrer les flancs du cheval que pour tracer jusque sous son ventre les sillons sanglans de ses éperons; ses bras ne lâchèrent le caveçon de crin que pour faire pleuvoir, drus comme la grêle, les coups de la cravache plombée sur la peau meurtrie de l'Endemoniado. Cependant l'avantage n'était encore ni d'un côté ni de l'autre, et, après quelques minutes de cette lutte acharnée, les deux antagonistes restèrent un instant immobiles. Des applaudissemens retentirent de toutes parts, et certes, pour mériter l'admiration de ces centaures, il fallait avoir accompli plus qu'il n'est donné à l'homme d'accomplir. Soit que le vaquero fût un de ceux que le danger ou les applaudissemens enivrent, soit qu'il se crût capable de faire plus encore, il profita de cette trêve pour tirer un couteau effilé passé dans la jarretière de sa botte.

— Holà! s'écria don Ramon, spectateur moins impassible d'une lutte où il s'agissait, selon toute apparence, de la vie d'un cheval; le drôle va-t-il égorger l'Endemoniado?

Un éclair d'indignation jaillit des noires prunelles de Maria-Antonia à la supposition qu'un homme qu'elle avait distingué pût être un lâche, puis un superbe sourire d'orgueil vint éclairer ses traits à la vue de Benito, qui, dans un accès de témérité folle, enivré sans doute par la présence de l'objet aimé, coupait le caveçon du cheval, et se mettait ainsi sans bride, sans point d'appui, à la discrétion d'un animal indomptable. Débarrassé de l'étreinte du *bozal* qui comprimait ses naseaux, l'Endemoniado aspira bruyamment l'air des forêts, fit onduler, en secouant la tête, les flots de sa crinière dorée, et s'élança dans la direction

de l'arbre ébranché. Telle était l'impétuosité de son élan, qu'on ne pouvait douter qu'il n'allât se briser lui-même à l'obstacle placé sur son chemin. Rien ne semblait donc pouvoir arracher le cavalier au sort qui l'attendait. L'Endemoniado n'était plus qu'à quelques pas du tronc fatal, quand, par un mouvement aussi subit qu'imprévu, Benito tira son chapeau à larges ailes, et, au moment où un élan suprême allait achever la lutte, le chapeau, interposé brusquement entre l'arbre et le cheval, fit faire à celui-ci un bond de terreur en sens contraire. Nous eûmes alors l'étrange spectacle d'un cavalier sans bride guidant à son gré sa monture indomptée, qui s'élançait d'un côté ou de l'autre, selon que l'épouvantail voltigeait de l'œil droit à l'œil gauche. Ce fut ainsi que l'Endemoniado repassa en frémissant de rage devant l'estrade, où Maria-Antonia paya au vaquero d'un seul regard le prix de son heureuse témérité. L'orgueil du triomphe, qui faisait éclater l'énergique et mâle beauté du cavalier et resplendir son front, au-dessus duquel le vent secouait sa chevelure flottante, justifiait merveilleusement le choix de la jeune fille. Redonnant une nouvelle impulsion au cheval haletant et déconcerté par cette résistance inattendue, Benito le laissa s'élancer dans la direction de la forêt. Nous le suivîmes encore quelques instans, balancé comme un roseau par les sauts prodigieux de l'animal qui dévorait l'espace, et nous l'eûmes bientôt perdu de vue. Quelques cavaliers s'élancèrent après lui; mais telle était la vitesse de sa course, qu'ils revinrent promptement, renonçant à une poursuite inutile.

Je ne parlerai pas de tous les commentaires qui accompagnèrent la disparition de Benito. Les uns le regardaient comme perdu, malgré ce premier triomphe, car une des victimes de l'Endemoniado avait échappé aussi à l'arbre fatal, et ce n'était que bien loin de l'hacienda qu'on avait trouvé son cadavre, couvert de blessures et foulé aux pieds. Les autres auguraient mieux de l'habileté du jeune vaquero. L'arrivée de Martingale, qui tenait un faisceau de lances à la main, mit bientôt fin aux conjectures, en rappelant que le *mayordomo* (majordome, c'était Cayetano qui était investi de cette dignité) devait commencer la course du taureau.

Les toriles étaient vides; un taureau seul y était resté; c'était celui que j'avais vu terrasser la veille. Cayetano, la figure encore agitée de passions jalouses, prit une des garrochas et entra seul dans l'arène. Le taureau fut détaché des liens qui le retenaient aux poteaux, et n'eut pas besoin d'être excité pour se ruer à la rencontre du toreador amateur. Cayetano fit quelques passes, en cavalier consommé, pour éviter ses premières atteintes, et attendit l'instant favorable pour piquer l'animal. L'occasion se présenta bientôt. Quand le taureau baissa la tête pour ramasser ses forces et s'élancer de nouveau sur son ennemi, la

pointe de la garrocha s'enfonça à la jointure de l'épaule, et le bras vigoureux de Cayetano le contint en arrêt; mais, au moment où il jetait autour de lui un regard de triomphe, la garrocha se brisa dans sa main, et il ne put, dans le premier moment de surprise, éviter le choc du taureau. Cayetano porta vivement la main à sa cuisse, et quelques gouttes de sang vinrent rougir ses *calzoneras* de toile blanche. Un juron arraché par l'humiliation plutôt que par la douleur s'échappa de sa bouche, puis il demanda une nouvelle garrocha, tandis qu'il gagnait l'extrémité opposée de la lice.

Quelques minutes se passèrent avant qu'il pût être obéi; enfin il vint de nouveau se mettre en face du taureau. Cependant une hésitation singulière se trahissait dans son maintien; je savais Cayetano trop brave pour attribuer son émotion à la crainte : je l'avais vu calme et froid dans des circonstances plus critiques. Bientôt, à cette hésitation succéda un air d'abattement plus inexplicable encore, car son sang ne coulait pas. Enfin, au moment où il levait machinalement une seconde fois la garrocha à la hauteur du poitrail du taureau, son cheval effrayé se cabra, recula, et, sans chercher à s'y opposer, Cayetano se laissa, à la surprise générale, entraîner hors de l'arène. Des cris, des sifflets, des huées, accueillirent la fuite du toreador, qui, insensible à ces outrages, s'éloignait en chancelant sur sa selle comme un homme ivre, et la figure couverte d'une pâleur mortelle.

— Le chapelain! le chapelain! crièrent quelques voix d'un ton ironique, voilà un chrétien en danger de mort. Et les sifflets poursuivirent de nouveau le majordome, objet d'une haine unanime. Cependant le chapelain, qui avait pris au spectacle un vif intérêt, paraissait se soucier assez peu d'abandonner sa place sur l'estrade. Il hésitait à prendre au sérieux cet appel à ses fonctions; mais, sur un signe de don Ramon, il monta à cheval en maugréant et suivit le fugitif.

Profitant du tumulte et de l'issue qu'on lui laissait ouverte, le taureau s'était élancé dans la direction de la forêt sans qu'on songeât à l'en empêcher. Ce dénouement ne faisait que médiocrement le compte des vaqueros, qui fondaient sur la course du taureau l'espoir d'un amusement plus prolongé. A défaut de la course, ils se livrèrent à mille prouesses équestres qui m'eussent vivement intéressé, si ma pensée ne se fût reportée involontairement vers le héros de cette journée. En ce moment, Benito expiait peut-être un triomphe passager par une mort cruelle, loin de tout secours humain. Une angoisse bien autrement profonde était empreinte sur le visage de la fille de l'hacendero. En vain son père l'engageait à quitter l'estrade, puisque tout était fini : ses regards restaient fixés vers l'horizon, tandis que sa main froissait convulsivement les fleurs des sumacs. Le soleil montait lentement et commençait à embraser la campagne sans qu'aucun in-

dice annonçât le retour de Benito, et cependant plus d'une heure s'était écoulée. Enfin un long soupir s'échappa des lèvres de la jeune fille, qui reprirent leur teinte rosée; une joie indicible rayonna sur sa figure, car un léger nuage de poussière surgissait à l'horizon, et son cœur lui disait que cette poussière était soulevée par celui qu'elle attendait. Le dompteur de chevaux arrivait en effet, rapide comme le nuage poussé par le vent. Les vaqueros suspendirent leurs jeux, et n'eurent que le temps de se former en une double haie pour recevoir leur camarade victorieux. Un coup d'œil suffit pour nous apprendre que l'indomptable Endemoniado était enfin dompté. A ses flancs haletans, à ses yeux éteints, à sa croupe ternie sous une couche de poussière collée par la sueur, il était facile de voir que le redoutable animal n'obéissait plus qu'à la vive terreur que lui inspirait son cavalier. Celui-ci, la figure enflammée et sillonnée çà et là de longues déchirures, la chevelure en désordre, les habits en lambeaux, portait tous les signes d'une victoire chèrement disputée. Au moment où les derniers bonds que ses éperons arrachèrent à l'Endemoniado le firent arriver sous l'estrade, Benito se pencha brusquement en arrière et poussa un cri : le cheval s'arrêta court; la voix de son vainqueur suffisait à le conduire. Ce fut alors un hourra général parmi les vaqueros. Avec une grace courtoise que n'eût pas désavouée le plus parfait gentilhomme, Benito s'inclina sur la selle comme pour déposer aux pieds de Maria-Antonia l'hommage de sa victoire. De nouveaux cris s'élevèrent, et tandis qu'un mélange de confusion, d'orgueil et de joie, empourprait le beau visage de la jeune fille, une grappe fleurie de sumac vint tomber dans les mains de Benito. Le jeune homme ne put alors cacher son émotion; il pâlit, balbutia, et, comme s'il eût faibli sous le choc d'une fleur lancée par la main d'une femme, l'inébranlable cavalier parut chanceler pour la première fois sur sa selle. Je m'approchai de lui pour le complimenter. En cet instant, ma vie avait à ses yeux un prix inestimable : n'étais-je pas le témoin du plus glorieux, du plus doux de ses triomphes? Aussi, dans l'ivresse de sa joie, probablement aussi pour cacher son trouble, m'étreignit-il vivement dans ses bras nerveux. Benito Goya m'avait pardonné.

Quelques heures après, au moment où je rentrais seul à l'hacienda, je me croisai avec un des héros subalternes de cette journée, avec Juan, l'heureux possesseur du dolman qu'il avait regagné la veille. Malgré ce succès, il semblait plongé dans une profonde tristesse. Comme j'hésitais à l'interroger, il m'adressa le premier la parole :

— Avouez, seigneur cavalier, me dit-il, que Benito Goya est un heureux mortel, car, si je ne me trompe, nous aurons sous peu, dans sa personne, un nouveau maître à l'hacienda.

— Ce ne sera que justice, ce me semble, dis-je à Martingale, car il

est aussi beau qu'il est brave; mais est-ce cette pensée qui cause votre tristesse?

— Oh! non; c'est ce pauvre *mayordomo!*

— Cayetano?

— Hélas! oui, reprit Juan avec un redoublement de grimaces mélancoliques; il est mort!...

— Mais il était à peine blessé!

Juan prit un air mystérieux.

Il paraît, me dit-il, qu'on avait enduit les cornes du taureau avec le suc du *palo mulato* (1), et que la mort du pauvre majordome a été aussi horrible que prompte. Vous n'avez pas oublié l'homme qui vous a rencontré mourant de soif, et qui avait averti Benito de vous apporter de l'eau? Eh bien! c'est Feliciano, le frère d'un ancien ami de Cayetano. Cet ami, possesseur d'un secret que le majordome eût voulu lui arracher avec la vie, avait confié à son frère, avec le secret fatal, les alarmes que lui causait le caractère bien connu de Cayetano. Ces alarmes n'étaient que trop fondées. Le frère de Feliciano s'est embarqué un jour avec le majordome, et depuis on ne l'a plus vu reparaître. Feliciano a compris que son frère avait été tué; il s'est mis à la recherche de l'assassin. Ayant appris que Cayetano vivait parmi nous, il s'est rendu à l'hacienda, où il est arrivé juste à temps pour le voir mourir. Alors il lui a parlé d'événemens qui se sont passés il y a déjà long-temps; ces révélations ont déterminé chez le moribond une crise effrayante. Il a maudit, blasphémé Dieu comme un païen, jusqu'au moment où d'horribles convulsions ont mis fin à ses souffrances. Certainement le majordome est mort en état de péché mortel, puisqu'il n'a pas voulu se confesser.

— Oui, oui, dit le chapelain, qui s'était approché de nous; et, citant l'Évangile avec plus d'à-propos que de savoir, il ajouta : — Le Seigneur a dit : « Celui qui frappera avec l'épée périra par le taureau. »

— Amen! dit Martingale s'inclinant avec une humilité naïve devant l'autorité de son curé; mais qui diable a pu empoisonner les cornes du taureau?

Si on se rappelle l'opération bizarre à laquelle j'avais assisté la veille sans être vu et la part qu'y avait prise Feliciano, on ne sera point embarrassé de répondre à cette question, sous laquelle Juan dissimulait prudemment une dangereuse complicité.

GABRIEL FERRY.

(1) Espèce de sumac vénéneux. C'est un grand arbre à peau jaune recouverte d'un épiderme rougeâtre, continuellement exfolié. Son suc laiteux est corrosif et fournit un poison très violent.

BRIOLAN.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XIV.

Briolan n'était point rêveur : homme de guerre et non poète, s'il était mort à l'hôpital, il n'aurait point fait pendant son agonie des élégies à la façon de Gilbert. Toutefois la mort du *Nuage rose* lui donna de la mélancolie. Pendant plusieurs jours, il alla au soleil levant et au soleil couchant s'asseoir sur le tombeau de la rive, où, tout comme s'il eût été rimeur de son métier, il prêtait un sens mystérieux d'un vague rapport avec sa tristesse aux vents, aux nuages, à tous les jeux d'ombre et de lumière; puis son chagrin s'affaiblit, et il passa de l'humeur attristée à l'esprit ennuyé, ce qui n'est pas un changement très heureux. Le fait est que sa situation n'avait rien de bien gai. Les yeux qu'il aimait, les yeux de Brigitte, où brillaient-ils? A des distances de son regard que des rayons d'étoiles auraient pu seuls parcourir. La pauvre fleur sauvage que de bons destins lui avaient envoyée pour parfumer les heures de l'exil, le vent de la mort l'avait cueillie. Enfin le passe-temps des braves cœurs, le danger, lui manquait depuis quelques jours. Les Grandes Bouches n'avaient point vengé la mort du *Vent d'Hiver*. Devant l'enceinte où s'étaient réfugiés les Longues Oreilles, ils se tenaient d'un air découragé. Mafré avait fait remarquer qu'étant montée en artil-

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 septembre.

lerie à peu près comme l'armée d'Agamemnon, il n'y avait point de raison pour que l'armée assiégeante ne fît pas durer ses travaux pendant dix ans. Un siége de dix années à soutenir dans un coin de la Dominique, ce n'était point pour une ame aventureuse une perspective séduisante. Saladin était donc tout-à-fait morose, quand un soir il lui sembla que la bienfaisante déesse des aventures daignait de nouveau s'occuper de lui.

On peut toujours regarder la mer avec une espérance. Bien souvent on n'y voit passer que des mouettes et des hirondelles, mais on sait qu'il y a certainement un endroit sur son immense et redoutable surface, celui-là ou celui-ci, que traversent à la merci de maintes puissances inconnues quelques existences humaines. Toujours à l'horizon quelque embarcation peut paraître : d'honnêtes gens, de bons pêcheurs, de tranquilles marchands, ou des garnemens sans autre boussole en cette vie que la boussole marine, qui vont où veut et sait le diable.

Le vaisseau qu'on aperçut un soir à la hauteur du camp des Longues Oreilles ne paraissait point appartenir à l'espèce des navires inoffensifs et laborieux : c'était un bâtiment aux formes élancées et audacieuses, aux voiles et à la carcasse noires, qui avait dans son allure je ne sais quoi de provoquant et de matamore, sentant enfin son pirate d'une lieue.

Ce bâtiment s'avança vers la baie qui échancrait le camp des Longues Oreilles. Favonette, dès qu'il aperçut ce mouvement, appela tous ses hommes aux armes. Saladin et ses compagnons ne furent pas les derniers à se mettre sur le pied de guerre. Quand chacun fut armé jusqu'aux dents, on s'avança sur la rive au-devant du vaisseau, qui se mettait en état de défense. Ainsi, des deux côtés, arcs bandés, canons et fusils chargés, enfin armes prêtes à frapper. C'est ainsi que s'abordent volontiers les hommes, quand ils se rencontrent par hasard au milieu des solitudes de la nature; cela soit dit en passant et sans amertume. — Il faut bien que l'humanité se saigne un peu, répétait souvent Favonette du ton dont quelques-uns disent : — Il faut bien que jeunesse se passe. Du reste, en cette occasion, il n'y eut point de sang versé.

Les gens du camp laissèrent avancer le vaisseau jusqu'à une portée de mousqueton, et, quand le navire fut à cette distance, Mafré s'écria : — Mais, si je ne me trompe, c'est *le Cid Campeador* que nous avons sous les yeux, et voici, sur le gaillard d'arrière, deux de mes anciennes connaissances : Pierre-le-Sombre et le blond Wolfgang de Werchingen, couple héroïque d'amis qui défie tous les couples de guerriers antiques. Voilà tantôt dix ans que Wolfgang et Pierre boivent la vie à la même coupe. Toujours à côté l'un de l'autre dans les combats, le même boulet les a souvent menacés. Ils pendront au même gibet, comme deux fruits jumeaux à une branche d'arbre, s'il leur arrive jamais d'être saisis par la potence. Ma foi! je les revois avec plaisir. La dernière fois que je les

ai quittés, c'était dans les mers de la Chine. Comme on se rencontre dans cet univers! Cela prouve bien (Mafré retombait ici dans sa triste et habituelle réflexion) que le monde est malheureusement fort petit.

Cependant, tout en parlant ainsi, le vicomte Ascagne attachait au bout de son fusil un mouchoir blanc qu'il agitait en signe de salut fraternel. Ce signe ne fut pas laissé sans réponse par le vaisseau. Deux hommes d'une belle tournure, dignes de commander au *Cid Campeador*, se penchèrent en dehors de la balustre, travaillée comme le balcon d'une maison andalouse, qui bordait le gaillard d'arrière de l'élégant vaisseau, et témoignèrent par leurs gestes qu'ils reconnaissaient celui dont ils recevaient les saluts. Le fait est qu'avec de bons yeux on pouvait reconnaître Mafré de fort loin. Il ne ressemblait point à celui-ci, à celui-là ou à cet autre; il était fait comme le fils seul de sa mère. Narille aurait bien dépensé trois millions d'années, si les années lui avaient été données par millions, pour apprendre la façon dont son compagnon portait la tête, s'appuyait sur ses jambes, levait la main...; et ç'aurait été temps dépensé en pure perte. Mafré était l'inimitable Mafré.

Le Cid Campeador, désormais traité en ami, s'avança donc, en changeant d'allures, avec un air de royale confiance, dans la baie où il se disposait tout à l'heure à entrer mèche allumée. On jeta l'ancre tout près de la rive que couvraient les Longues Oreilles, et sur cette rive furent bientôt portés par un canot agile les deux hommes qu'avaient salués Mafré, Pierre-le-Sombre et Wolfgang de Werchingen. Lequel était Pierre? et lequel était Wolfgang? C'est ce qu'on pouvait facilement distinguer. Les deux amis étaient à peu près de la même taille; tous deux avaient des formes hautes et hardies comme le vaisseau sur lequel ils étaient montés; mais l'un avait sur sa chevelure la couleur des ailes du corbeau, et l'autre celle des épis; l'un avait les yeux d'un noir luisant comme la cavale d'un démon, l'autre avait les yeux d'un bleu vif comme le manteau de Jésus-Christ. Ces physionomies aux traits si différens étaient éclairées par un même regard, par un regard intelligent, triste et audacieux, se ressentant de la mer et du danger, des combats et des orages, un regard de pirate penseur. Il n'y a point de raison pour qu'un penseur ne soit point pirate.

Pierre et Wolfgang, Mafré et Dranmor, car Dranmor connaissait tous ceux que connaissait Mafré, se donnèrent l'accolade; puis le vicomte Ascagne, conduisant les nouveaux venus au capitaine Favonette, lui dit avec cet accent que Narille cherchait à graver dans sa mémoire :

— Voici, mon cher chevalier, deux vaillans auxquels vous serez heureux, j'en suis certain, de donner l'hospitalité dans votre camp. Messieurs Pierre-le-Sombre et Wolfgang de Werchingen, commandans du vaisseau pirate *le Cid Campeador*, sont de ces hommes que vous

chérissez, quand vous ne vous coupez point la gorge avec eux. Ce soir, s'ils viennent dîner sous votre toit, vous serez, mon digne Favonette, président d'une vraie Table Ronde. Le roi Artus, que vous connaissez bien, car vous m'avez dit que, dans le château de Favonette, il y avait des romans de chevalerie, le roi Artus n'avait point la joie de promener ses regards sur plus braves visages que ceux dont vous serez entouré. Si ces messieurs veulent nous donner un coup de main, nous ferons passer quelques mauvais instans aux Grandes Bouches et à leurs chiens.

Cette dernière phrase sonna d'une façon particulièrement agréable aux oreilles de Favonette, et il tendit la main aux deux capitaines pirates avec toute la grace bienveillante dont il pouvait disposer; puis, dans un discours bref, mais amical, il leur offrit le libre usage de son camp et de tout ce qu'il contenait. Pierre et Wolfgang répondirent qu'ils avaient besoin seulement d'eau, que leur équipage en manquait, et qu'ils étaient venus en chercher à cette source, qui leur était connue, des rives de la Dominique. Favonette, en grenadier français, ne manqua point de faire toutes les plaisanteries que peut tenir en réserve contre l'eau un buveur de vin; puis, après ce sacrifice aux graces badines, il assura ses deux hôtes, d'un ton sérieux, qu'ils pouvaient faire remplir à la source de son camp toutes les tonnes de leur vaisseau; enfin il termina son discours en les invitant à venir prendre leur part dans sa hutte d'un dîner où l'eau ne manquerait point, mais, comme disent les Caraïbes, l'eau de feu.

Quelques heures après ce dîner, quand on en eut fini avec toutes les danses qui suivent les repas des sauvages et que l'élément caraïbe pur se fut tout-à-fait retiré de la société, Mafré raconta l'histoire de Pierre-le-Sombre et du blond Wolfgang de Werchingen. — J'aurais pu, dit-il en s'adressant aux deux pirates, qui étaient assis en face de lui, vous laisser le soin de nous apprendre vous-mêmes vos aventures : je sais que je vous rends un service en vous épargnant cette besogne. Vous êtes tous deux de ceux qui aiment mieux penser et agir que parler. Moi, je ne crains point la parole; je l'avouerai, elle m'amuse. J'aurais aimé, comme César, faire voler sous les pieds de mon cheval, au milieu des traits, le galet des rives bretonnes, et me livrer, dans le sénat, à des dissertations sur l'immortalité de l'ame.

Mais les dissertations de César, j'en suis très fermement convaincu, l'amusaient plus qu'elles n'amusaient le sénat; les récits de Mafré dans toute leur ampleur ne divertiraient peut-être pas le lecteur autant qu'ils le divertissaient lui-même. Voici donc en très peu de mots ce qu'il apprit fort longuement à ses compagnons sur les gestes et les caractères des deux capitaines du *Cid Campeador*.

Rien de plus distinct à leur source que les deux existences dont une amitié romanesque avait maintenant confondu le cours. Une même

passion s'était emparée de Pierre-le-Sombre et du blond Wolfgang, l'amour du danger et de l'aventure; mais c'était par deux routes opposées qu'ils étaient arrivés tous deux à la fantasque et orageuse région de la vie où leurs ames se complaisaient. Pierre avait eu tous les malheurs accablans et réels qu'il peut y avoir pour une créature humaine en ce monde. Il était né en Espagne, dans les cachots du saint-office, d'une fille noble, persécutée par toute sa maison pour une faute amoureuse. A la plus lugubre des enfances avait succédé pour lui la plus douloureuse des jeunesses. Sa mère venait d'être rendue à la liberté et réunie à l'homme qu'elle aimait, quand cet homme mourut atteint par une vengeance. Pierre vit son père expirer sous ses yeux; des horreurs du cachot il passa aux horreurs de l'assassinat. Plus tard, en Corse, où sa destinée errante l'avait conduit, il devint épris d'une jeune fille; cette jeune fille disparut au milieu d'un incendie, allumé dans la maison de ses aïeux par une haine séculaire. Pierre, alors, ne voulut pas se tuer; il pensait qu'il y avait, pour sortir de la vie, des portes plus hautes que le suicide; mais il résolut de se livrer au péril, la seule consolation des ames fortes, de jouer son existence contre le sort dans une éternelle partie. Toutes les lois divines et humaines lui étaient devenues indifférentes; car, pour sa part, il ne reconnaissait dans l'univers que des puissances cruelles et insensées : il prit le parti de se faire pirate. Il ne voulut point naviguer sur la Méditerranée : c'était une mer trop lumineuse; il voulut aller promener ses jours sur la surface, tantôt sombre, tantôt livide, de l'Océan. Dans le petit port des rives normandes qu'il choisit pour le lieu de son embarquement, il rencontra Wolfgang de Werchingen.

Wolfgang était né dans le plus riant faubourg d'une des plus jolies villes de l'Allemagne : sa mère était l'enfant gâté d'une bonne et riche famille; son père, conseiller aulique, n'avait au monde d'autre goût que le violon et les tulipes. Tout lui réussit. Il devint amoureux. La femme qui lui plaisait lui donna son cœur tout entier, et ce cœur était des plus charmans; mais il prit en horreur et mépris une réalité douce et brillante pour lui comme un songe. Il était de ceux qu'entraîne en son abîme cette sirène qui habite des gouffres bien autrement profonds que les gouffres marins, l'idéal. Épris de l'infini et de l'inconnu, plus inquiet que le vent et les nuages, il détruisait à plaisir tous les tranquilles bonheurs dont l'entouraient d'aimables et sourians génies. La tendresse de sa mère était sans charme pour lui; il bâillait sous les tilleuls et devant les tulipes du jardin paternel. Quant à sa maîtresse, il la torturait par toutes les exigences, les querelles, les ennuis, les caprices du plus fatigant et du plus fatigué des amours. Un jour, il rencontra un homme qui avait mené la vie des pirates; aussitôt il se sentit entraîné vers les mers. Les tempêtes, les vagues, et ces combats humains qui viennent parfois se mêler à leurs terribles jeux, lui paraissaient devoir seuls

répondre au bruit et au mouvement de son ame. Accoutumé à ne lutter jamais contre un seul de ses désirs, il ne résista point long-temps à la fantaisie de devenir pirate. Mère et maîtresse, patrie et famille, il repoussa dédaigneusement loin de lui tout ce qui fait la joie des cœurs paisibles et modérés. Il quitta le nid et s'élança dans l'abîme. Cependant, chez les plus intraitables et les plus fières des ames, quelque sentiment tendre existe toujours. Le blond Wolfgang se prit pour Pierre-le-Sombre d'une affection dont il fut du reste bien payé. Entre ces deux hommes, les mers et le péril avaient fait naître et grandir une amitié semblable à celles qui se développent parfois sous la voûte des cloîtres. Par exemple, rien d'héroïque comme la tendresse dont ils s'aimaient. Chacun des deux eût suivi avec bonheur son ami dans la mort, mais n'eût pas dit une parole pour l'empêcher de s'y élancer.

Du reste, si intéressans que fussent les deux capitaines du *Cid Campeador*, ce n'est pourtant point d'eux qu'on s'occupa le plus au dîner de Favonette. Il était dit que Narille aurait la plus grande influence sur les destins auxquels son destin s'était mêlé. L'homme qui avait déjà fait bannir ses amis du *Régent* n'était pas au bout de ses équipées.

Entre Narille et Favonette, il n'y avait pas ce bon et loyal compagnonnage qui existait entre nos autres héros et l'ancien capitaine de grenadiers. C'était une chose assez plaisante : Favonette trouvait que Narille ne sentait pas son gentilhomme, qu'il était tout rempli d'affectation et de boursouflure dans ses façons de grand seigneur. Avec un sens de la plus singulière finesse, le roi sauvage, qui lui, après tout, avait un sang de vieux chevalier dans les veines, s'était aperçu qu'il avait affaire à un homme d'une autre espèce que les hommes nés aux flancs des rocs et des coteaux, dans de sombres nids, pour la vie de l'aigle ou du vautour. Enfin Narille lui déplaisait. Narille, de son côté, trouvait M. de Favonette mal appris, infecté d'une odeur de caserne, fait pour boire au cabaret avec la Tulipe et non point pour s'asseoir à un repas galant entre des hommes de qualité. Plusieurs fois ces deux personnages avaient échangé d'assez aigres propos; une querelle entre eux pouvait éclater d'un moment à l'autre.

Quand Mafré eut raconté l'histoire de Pierre et de Wolfgang, on se mit à deviser sur divers sujets. Entre autres choses, on parla de la vertu. — Moi, disait Favonette, moi, capitaine de grenadiers, qui ai fait la guerre en Italie, et traité des couvens de nonnains comme le grand-seigneur ne traite pas son harem, non certainement; moi qui n'ai jamais pris conseil que des bouteilles pour parler d'amour aux femmes; moi qui ai vendu ma belle-mère aux Turcs, j'ai été un jour vertueux comme un séminariste de seize ans. J'ai pratiqué la vertu naïve, j'ai été honnête, sensible, et je m'en suis mordu jusqu'au sang les doigts que voici. Il faut que je vous raconte cette histoire-là.

J'étais en garnison à Bordeaux, une ville comme toutes les villes de bon vin, où l'on prend tout vivement et chaudement, où l'on va grand train dans le plaisir. Je m'amusais, je jouais, je buvais, je dansais; j'avais alors un trémoussement de timbale dans les mollets; et mon argent dansait aussi. Il y avait à Bordeaux, en ce temps-là, une vieille usurière dont je ne vous dirai pas le nom, mais dont je vous dirai le surnom. On l'avait surnommée *la Dentue*. L'affreuse fée! elle avait une face de sorcière égyptienne et des dents de crocodile; son cœur était pire que son visage. Toutes les mauvaises choses y avaient leur place; c'était un vrai nid à crapauds. Je ne sais pas quel métier elle eût refusé. Un beau matin, je lui fis une visite. On connaissait son logis dans mon régiment. Il y avait peu de camarades qui, de temps en temps, n'allassent, comme on disait, se faire enlever une livre de chair par la Dentue. Le jour où je me rendis chez elle, je puis dire que j'avais besoin d'argent. Ma bourse était à sec, plus à sec que ne le serait mon gosier si j'étais trois jours sans eau-de-vie. — Voyons, dis-je à la Dentue, j'en passerai par tout ce que vous voudrez; tondez-moi jusqu'à la peau, coupez même, s'il le faut, le cuir, mais donnez-moi de l'argent.

— De l'argent, me répondit l'infame vieille, de l'argent! par malheur je n'en ai pas, je ne puis vous prêter qu'en nature.

— De par tous les diables! m'écriai-je, allons-nous recommencer l'histoire des mousquetons, des tapisseries et des souricières? Je veux de beaux et bons louis, bien luisans, comme vous en avez ici, j'en suis sûr, sous des serrures dont on devrait vous voler la clé. Allez à Belzébuth avec votre nature.

— Ma nature, fit-elle avec un atroce sourire, ma nature n'est pas à dédaigner. Si l'objet que je vous envoie ne vous représente point trois cents écus qui vous seront payés comptant, que notre marché soit nul.

Le diable vous conseille quand on l'a dans sa bourse. Je fis affaire avec la vieille, je griffonnai tout ce qu'elle voulut, et je retournai chez moi attendre ce qu'elle devait, m'avait-elle dit, m'envoyer le jour même. J'ignorais ce que j'allais voir arriver.

Tandis que je réfléchissais à mon marché en fumant ma pipe, on frappa un petit coup à ma porte. Il faisait chaud, je m'étais mis à l'aise; je croisai décemment ma robe de chambre sur mes jambes libres de toute culotte; j'ôtai ma pipe de ma bouche, et j'allai ouvrir. Je ne sais quoi me disait que ce n'était pas un grenadier qui avait cogné. Ce n'était pas un grenadier en effet, mais c'était bien la plus jolie fille que j'aie vue de ma vie, une enfant de seize ans, avec des joues, des yeux, une bouche, un minois enfin et une tournure à vous griser mieux que vingt bouteilles. Le joli tendron! je crois vraiment que je devins poète, car je me dis : C'est Vénus qui entre chez moi en jupon court. Oui, je me dis cela; puis, prenant l'enfant par la main :

— Qu'y a-t-il pour votre service, ma reine?

Elle tira d'un petit tablier un morceau de papier plié en quatre, et me le remit, en baissant les yeux, d'une main qui tremblait. Voici ce qu'il y avait sur ce chiffon de papier : « Trois cents écus payables sur l'heure à celui qui amènera Fanchon souper avec moi. » Au bas de ces mots, il y avait une signature que je reconnus : celle du marquis de Gervisy, le colonel de mon régiment.

— Ah çà, ma chère petite, m'écriai-je, que veut dire ceci? Vous êtes mademoiselle Fanchon, n'est-ce pas? mais qui vous a envoyée vers moi?

— Je viens, monsieur, de la part d'une personne à qui vous avez été demander de l'argent ce matin, et qui m'a assuré que vous comprendriez bien ce que ce billet voulait dire.

Je regardai l'enfant : une cerise qu'on vient de tremper dans l'eau n'est point plus rouge que n'étaient ses joues, et je crus voir une larme qui tremblait dans ses yeux.

— Morbleu, je comprends, fis-je alors, peste de la Dentue! le bel emploi qu'elle me donne! Je vois, mon enfant, à votre rougeur et à votre air chagrin que vous savez ce dont il s'agit. La Dentue me devait trois cents écus payables en nature; la nature dont elle me paie, c'est vous. Que je vous mène ce soir chez M. de Gervisy, et je toucherai ce qui m'est dû. Si je fais le généreux, les amis me quittent, tandis que les créanciers m'arrivent.

Et je donnai tout bas au diable la Dentue de ne pas avoir pris pour elle-même la besogne dont elle me chargeait. L'argent, comme on sait, ne sent point son origine, les écus qu'on a fait sortir de la poche d'un homme étranglé ou pendu dansent aussi gaiement que les autres; cependant ce qu'exigeait de moi le besoin d'argent me blessait; je maudissais la grotesque vergogne qui avait sans doute empêché cette indigne sorcière de livrer elle-même la marchandise dont elle trafiquait sous le manteau. Puis je pensai rapidement que j'avais toujours eu un talent tout particulier pour la mascarade, qu'à la nuit tombante je me grimerais de façon à être méconnaissable, et conduirais en sécurité la petite chez mon galant colonel. Il ne me restait plus que l'ennui de porter à un autre le morceau dont je me serais fort bien accommodé, et encore la distance qui me séparait de l'instant où l'effet de la Dentue devait être livré pouvait rendre, le susdit effet restant sous ma garde, cet ennui beaucoup moins poignant.

Je pris, en me rapprochant du tendron, un air qui annonçait sans doute que l'esprit des saints et des vierges ne venait point de descendre dans mon cœur, car Fanchon recula tout effarée.

— Allons, ma chère enfant, lui dis-je, ayons de la philosophie, vous ne savez pas trop sans doute ce que c'est. Eh bien! je vais vous l'apprendre. C'est une façon tranquille et sensée de se soumettre à ce qui

doit arriver forcément. Vous êtes une ingénue, n'est-ce pas? et c'est fort joli d'être ingénue. Moi, qui vous parle, j'ai été ingénu aussi; mais l'ingénuité n'a qu'un temps. En soupant avec M. de Gervisy, qui est un homme fort bien tourné, si vous perdez quelques-unes des graces que vous possédez maintenant, il est des graces encore ignorées de vous que bien certainement vous acquerrez; allons, ma belle, de la sagesse.

Mais voilà que Fanchon se mit à sangloter, et, de cette bouche qui jusqu'alors semblait avoir peine à prononcer des mots faibles comme de petits soupirs, sortirent des paroles vives, animées, rapides; il semblait que la belle venait d'être possédée, je ne dirai pas d'un démon, mais d'un ange terriblement enflammé :

— Quoi! disait-elle, un officier, et un officier français, fera un métier dont mon frère Jacquot le meunier ne voudrait pas! Vous qui vous croiriez déshonoré si votre père avait vendu de la farine, vous ne rougirez point d'un commerce qui est en horreur à tout chrétien, vous vendrez une femme, une pauvre fille (et là redoublant ses sanglots, puis tombant à mes genoux), une pauvre fille qui vous supplie de lui venir en aide, qui met sous votre protection tout ce qu'elle a de plus cher, son seul bien, son trésor d'indigence. Ah! capitaine, si vous êtes bon (et on dit qu'il y a de bons cœurs sous l'uniforme, ceux qui sont durs avec qui se défend aiment à se montrer doux avec qui ne peut se défendre); si vous êtes bon, capitaine, ma prière vous touchera, et, tenez, je sens qu'elle vous touche, voilà que vous me regardez avec des yeux que j'aime, comme me regarderait mon père ou mon frère...

Je ne sais point quels bêtes d'yeux j'avais, mais le fait est que je me sentis touché.

— Allons, lui dis-je, une jolie fille n'aura pas demandé en vain une chose même déraisonnable à un soldat. Relevez-vous, ma chère enfant, retournez chez cette infame Dentue, et jetez-lui au nez les morceaux de ce billet, en lui disant que le chevalier de Favonette la méprise, mais remplira ses engagemens envers elle, comme si elle s'était acquittée loyalement de sa dette vis-à-vis de lui. Je conçois, ajoutai-je en souriant, que tout le monde ne se donne pas le luxe d'être vertueux, car la vertu coûte parfois un peu cher. Enfin j'ai obligé une aimable personne, et j'ai fait, pour ce qui me concerne, quelque chose de nouveau.

Fanchon me remercia avec des regards et des mots qui vraiment me firent plaisir; je me sentais au cœur je ne sais quoi qui me rappelait le temps où j'allais tout enfant dormir sur les bottes de foin. Quand Fanchon fut partie, ce bonheur champêtre se dissipa un peu. Je trouvai que la vertu était quelque chose de diablement fugitif, impalpable, bon pour les gens qui n'ont plus ni chair ni os. Ce qui était au contraire terriblement lourd, pesant, écrasant même, c'était la dette dont je

m'étais chargé vis-à-vis de la Dentue. Pour un homme déjà malade d'un flux de bourse, je m'étais administré un bon remède. J'avais le soir une dette qui égalait toutes mes dettes du matin. Voilà ce que m'avaient valu la Dentue et mon honnêteté.

Enfin, après de rudes momens, je me tirai pourtant d'affaire. Toutes maigres, débiles, épuisées que pour la plupart elles étaient, les bourses du régiment se saignèrent afin de secourir la mienne. Il y avait quelques jours que j'avais payé la Dentue, et il ne me restait plus qu'un souvenir décidément assez agréable de ma grandeur d'ame envers Fanchon, quand un jeune officier de dragons, le vicomte d'Ervise, m'invita avec tous mes camarades à souper.

Pour être très gai à un souper, il va sans dire qu'il faut beaucoup y boire; mais il n'est pas mauvais d'y arriver après avoir déjà un peu bu. Je marchais dans l'agréable nuage où vous mettent les fumées du vin, quand j'entrai chez le vicomte d'Ervise; aussi je crus me tromper en voyant assise auprès de lui, sur un petit sofa, Fanchon, la Fanchon dont j'avais sauvé la vertu, avec un pied de rouge sur les joues, les épaules au jour, ou pour mieux dire à la lumière des bougies, et sur les lèvres le plus lutinant des sourires lutins. Voilà, pensais-je, les tours du vin. Dans quelque princesse de théâtre des plus hardies et des plus dégourdies je vais m'imaginer de reconnaître mon ingénue! Cependant la donzelle me regardait de l'air dont dut être regardé saint Antoine par les filles d'opéra de l'enfer pendant qu'il disait ses patenôtres et se tournait du côté de son cochon. Mais on passa dans la salle à manger, je songeai à boire et je bus. J'avais oublié toutes les ingénues de ce monde, lorsqu'au milieu des bruits de maints propos et de maints chocs de verres une voix s'éleva qui réclamait le silence. C'était la voix de cette belle qui me rappelait Fanchon. L'infante voulait conter une histoire qui amuserait, elle en était sûre, tous les convives, et l'un d'entre eux surtout. Il s'agissait, disait-elle, d'un tour joué par la Dentue à un capitaine de grenadiers. On comprend si je connaissais l'histoire que je fus forcé d'entendre. Quand la traîtresse eut fini son récit, elle attacha sur moi un regard qui me désignait aux lardons de toute la compagnie.

— Ma foi! m'écriai-je, vous pouvez vous flatter de jouer avec un fameux talent les ingénues.

— Vous me faites là, monsieur de Favonette, repartit cette bonne pièce, un compliment que je reçois avec le plus grand plaisir, car c'est mon métier de jouer les ingénues. Si vos goûts vous amenaient plus souvent au théâtre, vous auriez pu me les voir jouer ici, à Bordeaux, où depuis deux mois j'ai débuté.

— Ainsi donc, Fanchon, la Fanchon qui a représenté pour moi la vertu n'a jamais existé?

— Si fait, reprit la princesse; Fanchon était une pauvre fille que la Dentue avait promis de vendre, et qu'elle a, je crois bien, vendue en effet au marquis de Gervisy; mais, moi, Florine, je me suis permis de prendre un moment son rôle. Je voulais rendre service à la Dentue, envers qui j'avais contracté quelques petites obligations, heureuse d'ailleurs, capitaine, de fournir à un galant homme l'occasion de mettre sa délicatesse au jour.

Autour de moi, continua Favonette, on rit beaucoup, et je ne fus point le dernier à rire. Vis-à-vis de Fanchon ou Florine, je pris le tour de bonne grace; mais de cette aventure je gardai deux aversions, l'une modérée, philosophique, pour la vertu; l'autre, ma foi, aussi violente, aussi passionnée, aussi déréglée que possible, pour la Dentue. L'exécrable usurière! si Bordeaux avait été sous la loi caraïbe, je l'aurais mise dans une chaudière, quoiqu'elle eût été, bouillie, plus mauvaise qu'un vieux corbeau. Un officier du régiment fit sur elle une chanson que je ne trouvais pas encore assez emporte-pièce, quoiqu'elle commençât ainsi :

C'est de chair d'ogre et non de fille
Que Belzébuth fit la Narille,
La Narille qui pille, pille,
La Narille, etc., etc.

— Ah çà! interrompit avec impétuosité Narille, que veut dire mon nom dans cette chanson?

— Cela veut dire, ma foi, repartit Favonette, que le vrai nom de la Dentue m'est échappé. Mon usurière s'appelait Mlle Narille. Par égard pour vous, je ne la nommais pas, mais je ne me pendrai point parce que je l'ai nommée.

On se souvient peut-être que Narille avait en effet une tante qui était usurière, et usurière à Bordeaux. Il crut que Favonette, instruit de cette particularité fâcheuse, voulait le railler dans ses sentimens les plus chers.

— Je ne présume point, s'écria-t-il les joues empourprées de la plus enflammée des colères, je ne présume point qu'à Bordeaux personne porte mon nom, si ce n'est ma tante, Mlle de Narille, chanoinesse du chapitre noble de Bavière, personne d'une vie austère et simple, mais pleine de mérite et de piété.

— Ah! s'écria Favonette, comprenant tout d'un coup sur l'origine de Narille ce qu'il n'avait fait jusqu'alors que soupçonner, ah! vous avez une tante à Bordeaux qui s'appelle Narille! Eh bien! elle est chanoinesse comme je suis archevêque, et, tenez, je vous le dirai franchement, comme vous êtes marquis!

Une tonne d'eau-de-vie ou un baril de poudre jetés dans un incendie ne produiraient pas une explosion plus brûlante et plus vive que celle

qui fut produite par ces derniers mots, quand ils tombèrent sur la colère de Narille.

— Monsieur, s'écria-t-il, sortons, palsambleu! sortons; si le soudard, si le sauvage n'a pas éteint en vous le gentilhomme, si vous avez jamais été gentilhomme, monsieur, palsambleu! sortons.

— Je sortirai tant que vous voudrez, repartit impétueusement Favonette; quoique le duel ne soit pas à la mode dans mes états, je sais encore comment on manie une épée. Votre épée, monsieur de Briolan, que je paie au neveu de la Dentue ce que je dois à sa tante.

La querelle entre Favonette et Narille s'était engagée d'une façon qui ne permettait point de songer à l'apaiser. On sortit tumultueusement de la hutte où venait de se passer le plus malencontreux des soupers; mais, dès qu'on fut dehors, Favonette, retrouvant tout son sang-froid, dit qu'il fallait marcher en silence jusqu'au lieu où se viderait le différend, car ses sujets, pensait-il fort judicieusement, ne manqueraient pas, dans leur ignorance du point d'honneur, s'ils étaient instruits de son danger, de courir sus à son adversaire.

On obéit au conseil de Favonette. On s'avança doucement jusqu'à un endroit solitaire du rivage que la lune éclairait d'une façon toute particulière. Là Narille mit habit bas; Favonette n'avait rien à mettre bas. Il n'y avait que les couleurs de son tatouage entre sa peau et l'épée de son adversaire. On plaça les deux champions vis-à-vis l'un de l'autre, et Mafré, tout en envoyant au diable la meurtrière vanité de Narille, prononça le mot sacramentel : Allez!

C'était un spectacle bizarre, que celui d'un sauvage tirant l'épée au bord de la mer, dans la pose académique d'un maître d'armes, avec un homme en culotte courte et poudré, car Narille avait une boîte à poudre qu'il portait comme les chevaliers portaient la boîte à la charpie, et dont il se servait au milieu de toutes les vicissitudes de sa vie. Dans les combats, les gens comme Narille sont souvent les favoris du sort. Tandis que Favonette, dont le poignet était devenu un peu raide par l'exercice de la massue, pressait en quarte l'épée de son adversaire, l'heureux marquis fit un dégagement en tierce, très leste et très fin, qui tatoua d'une nouvelle couleur la poitrine du roi sauvage. Le chevalier de Favonette était grièvement blessé; il rompit un peu en cherchant à conserver sa garde, mais son poignet et ses genoux fléchirent, et il tomba dans les bras de Mafré, qui était accouru auprès de lui.

— Qu'on me porte à mon logis, fit-il d'une voix faible, en observant encore un plus grand silence que celui dans lequel nous sommes venus ici; puis éloignez-vous tous au plus vite, messieurs les Européens : si je venais à mourir, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, vous seriez tous, jusqu'au dernier, obligés d'aller me rejoindre, et en passant

par des portes désagréables. Je connais mes Caraïbes; ils vous aimeraient mieux sur leurs tables qu'autour de leurs tables; ils seraient enchantés d'une occasion qui leur permettrait de vous tuer, de vous saler, et de vous manger en accomplissant un devoir envers la mémoire de leur chef.

Favonette fut reporté à sa cabane, comme il le désirait; mais aucun de nos aventuriers ne pouvait se résoudre à le laisser dans le mauvais état où il était. Cependant le blessé, après avoir indiqué lui-même l'appareil qu'on devait poser sur sa plaie, fit à ceux qui l'entouraient de telles instances pour les décider à se mettre en sûreté, qu'il triompha de leur généreuse résistance. Dans un moment où ses souffrances semblaient se calmer un peu, où le sang qui, pendant une heure, n'avait pas cessé d'arriver à ses lèvres, venait tout à coup de s'arrêter, où sa respiration prenait une allure plus régulière, on le quitta. Saladin lui serra la main avec émotion; puis, avec tous ses compagnons, il suivit Pierre et Wolfgang jusqu'à l'endroit où était amarré le vaisseau pirate, *le Cid Campeador*.

Wolfgang et Pierre annoncèrent à leurs hommes qu'il fallait sur-le-champ mettre à la voile. L'imprévu n'étonne point les pirates : en quelques instans, le vaisseau fut prêt à s'abandonner aux vents, et, tandis que Favonette, dans le fond de sa hutte, était tiré par la vie d'un côté, par la mort de l'autre, comme un soudard par deux ribaudes, Narille, frais et bien portant, fumait une pipe à côté de Dranmor en regardant *le Cid Campeador* fendre les flots. Saladin se promenait sur le pont du navire en philosophant avec Mafré, et en levant de temps en temps les yeux vers les étoiles, qui, pour toute sorte de mystérieuses raisons, sont non moins chères aux chevaliers qu'aux poètes.

XV.

Les pirates! mot qui sonne pour certaines oreilles de jeunes garçons ce que sonne le mot d'amoureux pour des oreilles de jeunes filles. Parmi ceux dont les yeux d'enfant ont vu la mer, qui n'a été pirate aux jours printaniers de la vie, pendant de longues promenades au bord des flots? C'est un voleur si poétique qu'un pirate, que ce n'est plus un voleur. Quelle tache pourrait s'imprimer sur une existence qui se passe tout entière entre le bruit des balles, l'éclair des épées et l'écume des vagues? Ainsi pense-t-on quand on court le matin sur le galet avec ses jambes de quinze ans, après avoir lu à son réveil l'histoire du capitaine Roch ou de Montbars l'exterminateur.

Saladin, qui avait de véritables pirates sous les yeux, ne pensait point tout-à-fait ainsi : c'étaient, à vrai dire, des coquins assez repoussans que les marins du *Cid Campeador*. Cependant il ne faut point non plus exa-

gérer ce qu'ils avaient de mal, et donner par là un trop grand triomphe à ces bonnes et ennuyeuses gens ennemis de tout rêve qui veut se faire chair, dont c'est la manie de répéter : Ah! ce que vous rêvez, vous ne le trouverez guère. Vous allez chercher des bergers comme Daphnis, n'est-ce pas? qui enchantent les arbres et se font aimer des étoiles, vous trouverez Pierrot et Jeannot; vous comptez vivre avec des pirates élégans, hardis, qui jouent au lansquenet avec une grace de roués et prennent des sorbets avec une majesté de pachas : vous vivrez avec des soudards sales, grossiers, etc., etc. Eh! bonnes gens! je sais aussi bien que vous ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans mon rêve. Je m'ennuie au coin de votre feu à causer avec vous sur votre voisin et sur votre jardin; je veux faire ceci parce que vous ne le faites pas; je veux aller là parce que je ne vous y verrai pas. J'ai rêvé que sur l'océan, dans un vaisseau corsaire, je n'aurai pas sous les yeux vos faces de bourguemestres. En cela, mon rêve ne me trompera pas.

Ce n'étaient guère des bourguemestres en effet, ni des tabellions, ni des financiers, que Saladin regardait agir sur le pont du *Cid Campeador;* c'étaient des hommes, et cela seul formait leur bon côté, qui avaient, au milieu de toutes les passions brutales empreintes dans leurs mouvemens et sur leurs traits, la distinction de la valeur et du désouci. Ils étaient là des gaillards de tous les pays : des Italiens, des Espagnols, des Flamands, gens en définitive de même race, de la race à la forte échine et à l'œil sans peur, qui traitent la mort comme des écoliers turbulens traitent leur pédagogue, lui faisant mille niches, l'appelant tantôt par ici, tantôt par là, feignant de vouloir se laisser prendre, puis glissant en anguilles dans ses doigts; atteints souvent cependant par sa férule, mais ne quittant point l'air mutin sous le coup.

Le moment où Saladin contemplait ces chercheurs de dangers était une belle et chaude après-midi où les lions de la mer (pour me servir de l'expression dont je ne sais quel père de l'église a baptisé les vagues) avaient l'air de faire leur sieste sous le soleil; les pirates se livraient à des passe-temps de toute nature : ceux-là sont habiles à tuer le temps qui sont habiles à tuer les hommes. Beaucoup jouaient : les gens de mer aiment le jeu de passion; on jouait au lansquenet, au pharaon, aux dés, et à ce jeu italien, si cher à Arlequin et à Pantalon, qu'on nomme le jeu de *mourre*. Quelques-uns buvaient; d'autres devisaient. Parmi ces derniers, il y en avait un qui attira d'une façon particulière l'attention de Saladin : c'était un grand homme au visage brun qu'éclairait un œil unique d'une lumière sombre et ardente.

— Eh bien! Matero, lui disait un compagnon au visage brun comme le sien, mais où brillaient deux grands yeux pleins d'une gaieté de Bohême, tu ne joues donc pas aujourd'hui, toi qui aimes le jeu comme ma mère aimait les grelots?

— Et avec quoi diable veux-tu que je joue, Gadil? répondit le borgne.

— Eh! pardieu, fit Gadil, avec le prix de ton œil; les règlemens ont été exécutés pour toi comme pour tout le monde. Tu as la chance de recevoir en plein visage une balle qui, au lieu d'aller se loger dans ton cerveau et de donner la volée à ton ame, pour parler d'une façon chrétienne, t'enlève seulement un œil dont personne n'a que faire, à moins d'être un dameret, l'œil gauche, et tu gagnes ainsi trois cents écus ou un esclave. Tu préfères l'esclave à l'argent; on te le laisse choisir tel que tu pourrais en tirer maintenant six cents écus : c'est du moins ce que me disait Broque (et celui-ci doit se connaître en hommes, puisqu'il a été élevé dans la boutique de son père qui tenait magasin ambulant de chair humaine sur l'océan). Et c'est quand tu possèdes une pareille somme que tu t'écartes du jeu! Ah çà, Matero, deviendrais-tu prudent, avare? Craindrais-tu les hasards aux dés? Par Belzébuth, j'en serais fâché; la couardise au jeu mène à la couardise dans la guerre.

— Tu parles comme un écervelé, Gadil; tu as la manie de secouer des mots comme ta mère secouait des grelots pour entendre des sons, n'importe lesquels. Je crains les hasards comme ton frère Marfin, qui se fit pendre pour tenir compagnie à la Didana, craignait l'enfer. Si je ne joue pas, c'est que je n'ai rien à jouer. Je me suis assuré d'une chose dont je me doutais : mon esclave était un moine.

— Et alors?

— Et alors... tu sais fort bien ce que j'en ai fait. Il n'est plus rien maintenant que ce que nous serons tous un jour, je ne sais quoi dont je ne m'inquiète guère.

— Pour quatre mois passés dans les cachots du saint-office, tu as gardé contre la robe des moines une singulière rancune, Matero. Moi, je n'en voudrais pas à qui m'aurait fait passer dix ans dans un cul de basse-fosse. Je trouve que ceci ressemble à cela, qu'on est partout à peu près de la même façon. Comme mon frère Marfin, pour faire plaisir à un compagnon ou à une maîtresse, je me laisserais accrocher à la potence.

— Toi-même, Gadil, tu te déplairais fort dans les prisons du saint-office, et pourtant, si les moines n'avaient fait que me mettre en prison, je n'aurais pas de haine contre eux; mais, en me mettant au cachot, ils ont tué tout ce qu'il y avait pour moi de vivant et d'aimé au monde. Tu ne sais donc pas comment s'est passé mon supplice, Gadil? J'allais me marier avec la seule femme dont le visage m'ait donné au cœur quelque chose de gai et de bon; on célébrait mon repas de fiançailles. A côté de ma fiancée, il y avait un moine ami de la maison, dont j'ai encore devant les yeux le crâne pâle et la trogne rouge. J'avais bu un peu, et le vin m'a toujours été dangereux compagnon; je vis ou je crus voir le moine qui prenait des libertés avec ma fiancée; je lui jetai un verre à la face. Son visage ne fut pas atteint; mais sa belle robe blanche fut

gâtée. Il se leva furieux et voulut se retirer, malgré les instances de toute la compagnie, qui le suppliait de pardonner à un jeune homme pris d'amour et de vin. Le lendemain, j'étais jeté dans les cachots de l'inquisition, où mon corps fut mis à de rudes épreuves. Au bout de quatre mois, je sortis et je courus au logis de ma fiancée. Il n'y avait plus dans son logis que son père et sa mère; l'oiseau de la cage, la fleur du vase, avait disparu. Pendant que je songeais à ma promise sur les chevalets, le chagrin l'avait emportée. Ah! me dis-je, voilà ce que cela me coûte un peu de vin versé sur la robe d'un moine; eh bien! je verrai ce qu'on me fera payer pour le sang de tous les moines qui me tomberont entre les mains répandu jusqu'à la dernière goutte! Et je commençai contre le froc la guerre que je continue. D'abord, avec une bande de gens hardis, pleins de respect pour leurs caprices, mais de mépris pour le caprice des lois, je mis le feu au couvent de mon ennemi, de mon moine au nez rouge et au front pâle. Celui-là se sentit mourir. Puis, avec ces mêmes gens, je m'embarquai sur la mer, où plus d'un vaisseau m'a porté déjà, et toutes les fois, depuis ce temps, que dans un navire où je suis entré en maître j'ai rencontré un religieux, tu le sais, je me suis vengé de ce que j'ai souffert, de ce que je souffrirai toujours; j'ai mis du sang sur ma vieille plaie qui ne peut point se guérir. L'homme que j'ai abattu cette nuit, j'avais découvert que c'était un moine, et j'ai préféré ma vengeance aux trois cents écus qui me revenaient à cause de mon œil.

— Trois cents écus! fit Gadil. C'est une chose coûteuse que la vengeance, Matero, et, suivant moi, c'est un petit plaisir. Un homme est si tôt mort! on a aussi vite fait de tuer un homme que de boire un verre de vin.

Saladin ne perdit pas un mot de cet entretien, qui lui donna une idée exacte des mœurs de ses nouveaux compagnons; tandis qu'il réfléchissait sur ces bizarres et barbares paroles, Pierre-le-Sombre s'approcha de lui tenant une paire de pistolets à la main.

— Tenez, fit-il en montrant ses armes à Briolan, ne voilà-t-il point de beaux pistolets montés avec élégance et somptuosité? Eh bien! ce n'est pas ce bois précieux, ce ne sont ni cet argent ni ces rubis qui en font la valeur; ce que je veux vous faire admirer, c'est leur justesse. Je parie que je coupe d'ici ce cordage que vous voyez là-bas.

Entre Pierre et l'objet qu'il désignait se trouvaient des groupes de matelots au milieu desquels sa balle devait forcément passer.

— Songez-vous sérieusement à tirer dans ce pêle-mêle d'hommes? s'écria Briolan.

Il n'avait pas achevé ces mots, que la balle de Pierre était partie; en allant casser le cordage, elle avait sifflé aux oreilles de cinq ou six pirates dont pas un ne s'était retourné.

Briolan se souvint alors de ce que lui avait raconté Mafré sur ces boucaniers dont les repas étaient interrompus par des coups de pistolet que leurs chefs tiraient sous la table, dans leurs jambes, afin de leur rappeler l'idée du danger. Quoique le monde, comme le pensait Mafré, pût être certainement plus varié et plus amusant qu'il ne l'est, on doit reconnaître que les hommes sont fort différens les uns des autres. Au milieu des gens que commandaient Wolfgang et Pierre, il est plus d'un habitant de telle et telle ville qui se serait trouvé dans un mauvais rêve. Rien ne charmait plus Saladin que le mépris de la vie. La façon d'être des pirates avec le danger lui donnait de l'indulgence pour maintes et maintes choses qui plaisaient peu à sa délicatesse. Il était heureux dans ce monde de pistolets toujours chargés, d'épées toujours tirées, comme le serait un libertin dans un monde de ceintures dénouées, dans le monde de Giorgion et de Boccace.

Cependant une terrible épreuve allait s'offrir à son honnêteté. Au moment où le jour baissait, un pirate, logé à soixante pieds au-dessus du niveau de la mer, dans le haut d'un mât, cria qu'il apercevait une voile. Les gens du *Cid Campeador* n'avaient pas été très contens du dernier combat qu'ils avaient livré, et ils avaient été mécontens surtout d'une occasion perdue récemment par la prudence, nouvelle chez eux, d'un compagnon qui les commandait une semaine où Pierre et Wolfgang avaient été pris tous deux en même temps d'une épouvantable fièvre. Ce capitaine par intérim n'avait point voulu qu'on attaquât un gros navire musulman qui lui semblait armé en guerre. On avait su depuis, par une circonstance fortuite, que ce navire était chargé de galions, de belles esclaves, et n'avait pour équipage que cinq ou six vieux Turcs. Tous les pirates du *Cid Campeador* indignés avaient juré de s'élancer sur le premier vaisseau qu'ils rencontreraient quand même il aurait aux flancs triple ceinture de canons. Ainsi donc, aussitôt qu'on eut signalé une voile, il n'y eut plus qu'une seule pensée, celle de se préparer au combat.

Saladin se mit à réfléchir, et le résultat de ses réflexions fut une situation d'esprit des plus pénibles. Il allait lui, galant homme, fils de preux, soldat au cœur sans tache, se trouver au moment d'un combat dans les rangs d'une troupe de bandits. Se battre avec des brigands contre des gens honnêtes lui semblait odieux, ne pas se battre lui paraissait dur et probablement ne l'empêcherait pas d'être pendu, si ceux avec qui l'avait mis le sort étaient vaincus. Or, Saladin, cela va sans dire, aurait reçu une volée de balles en souriant, aurait vidé une coupe empoisonnée comme un verre de vin de Chypre, aurait même monté l'escalier d'un échafaud comme l'escalier d'une maison de fête; mais de figurer sur une potence ainsi qu'un larron, de sentir la corde de chanvre autour de son cou que le fer seul avait le droit de toucher, c'était

une pensée qu'il ne pouvait soutenir. Il voulut, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, conjurer cette chance ignominieuse, et il alla trouver Pierre et Wolfgang au moment même où ils devisaient entre eux avec joie sur la rencontre espérée.

Mafré, Dranmor et Narille, venant tous trois par un côté opposé à celui d'où venait Saladin, abordèrent en même temps que lui les commandans du *Cid Campeador*.

— Monsieur de Werchingen, dit Saladin (la figure de Werchingen à l'instant où lui parla Briolan avait quelque chose de guerrier, mais de noble et de doux, qui justifiait la confiance que notre héros venait de se sentir en lui), monsieur de Werchingen, si le vaisseau qu'on a signalé est un vaisseau de guerre, je conçois que vous l'attaquiez, et si ce n'est pas un vaisseau français, si par une heureuse volonté du destin c'est un vaisseau anglais, j'aurai grand plaisir à vous aider; mais si c'est un de ces faibles et tranquilles navires, comptoirs ambulans tenus par des marchands pacifiques qui sont aussi bourgeois sur les mers que les bourgeois d'Amsterdam ou de Londres au fond de leurs rues, l'attaquerez-vous? Laissez-moi espérer que non. Vous êtes fait, vous, le capitaine Pierre, et même la plupart des gens que vous commandez, pour la besogne des soldats et non pour celle des bandits. Avilir par un vol sans danger vos sabres, vos fusils et vos figures guerrières, c'est ce que vous ne voudrez pas.

Pierre-le-Sombre fronça le sourcil, Werchingen répondit en gardant sur son visage l'expression de souriant courage, d'élégante hardiesse qui avait encouragé Saladin.

— Monsieur de Briolan, nous sommes des pirates, ce que vous saviez fort bien le jour où vous nous avez tendu votre main et où vous avez choqué votre verre contre les nôtres. Nous sommes braves, mais notre valeur n'est point valeur de chevalier. Vous autres, il y a en définitive dans la vie toute sorte de barrières qui vous arrêtent; vous ne respectez pas la force, soit, mais vous respectez la faiblesse. Nous sommes libres, nous, de tout respect. Notre course à travers ce monde ne rencontre aucun obstacle, c'est là ce qui en fait pour moi tout le charme. J'ai enfourché un coursier qui ne se cabre pas plus devant le corps d'un enfant ou d'une femme que devant des légions armées. Nous marchons comme la mort dont nous arborons la couleur au haut de notre navire, en renversant sans distinction tout ce qui heurte notre pied, celui qui résiste et celui qui cède, celui qui fait le vaillant et celui qui tremble de peur.

— Ma foi, fit Mafré en prenant brusquement la parole, il faut, Saladin, que je vous dise à ce sujet ma façon de voir. Tous vos scrupules sont des entraves qui gênent l'ame dans son essor. Courir un peu à travers la vie de cette course dont vous a parlé si bien Werchingen, voilà qui offre

quelque intérêt, quelque amusement digne d'une intelligence et d'un cœur sans vulgarité. Faites ce que vous voudrez, laissez votre épée dans son fourreau et vos pistolets à votre ceinture pendant que nous nous battrons. Pour ma part, je suis pirate au fond de l'ame, et je me jetterai avec plaisir sur le vaisseau, quel qu'il soit, que son mauvais destin amènera sous notre canon.

— Palsambleu! s'écria Narille, j'imiterai ce cher Mafré; je ne sais rien qui soit moins bourgeois qu'un pirate.

— Narille, fit Briolan, il y a quelque chose de fort roturier, c'est d'être pendu, et cela pourra bien vous arriver. Vous, Mafré, vous prendrez la potence en philosophe; vous, Dranmor, en bohémien. Aussi ne vous en parlerai-je pas. Bonne chance, messieurs; prenez sans moi cet essor dans lequel je ne suis pas digne de vous suivre. Malgré mon goût pour les aventures, il est des aventures que je ne connaîtrai pas, celles que les Briolan d'aucun temps n'ont connues.

Cela dit, Saladin se retira dans la cabine où était son hamac. La nuit vint. Dans les premières heures, elle lui parut longue; il pensait avec horreur et dégoût à la scène que pouvait éclairer pour lui le soleil du lendemain. Les gens dont la fortune l'avait fait le compagnon n'appartenaient à aucune nation; c'étaient des pirates, et voilà tout. Un vaisseau français serait peut-être attaqué par le vaisseau qui servait d'asile à un Briolan. Saladin se promit, si la fortune ne pourvoyait point au salut de son honneur, d'y pourvoir lui-même. Il résolut de mettre dans sa bouche le canon d'un pistolet et de se faire sauter la cervelle dans le cas où les boulets partiraient du *Cid Campeador* pour aller briser des mâts pavoisés aux couleurs de France. En se tuant, il se pencherait sur la mer, qui recevrait son corps. Après la sépulture du cimetière de famille, il n'est pas de sépulture plus honorable pour un homme de naissance et de valeur, que cet océan, où tant de nobles existences se sont intrépidement abîmées. Quand il eut pris son parti, Briolan se sentit ce calme aux martiales douceurs qui donne aux héros, la veille de leurs combats, les meilleurs de tous les sommeils. Il s'endormit de ce somme profond qui est le don des enfans et des braves. Le lendemain, il fut réveillé par Mafré, qui lui cria en le secouant :

— Réjouissez-vous, Briolan, c'est un vaisseau de guerre, et un vaisseau anglais qui est devant *le Cid Campeador*.

XVI.

La joie de Saladin, on la devine. Les rayons du soleil qui étaient entrés avec Mafré dans sa cabine étaient moins éclatans que ses pensées; au lieu de l'infamie, c'était la gloire qui venait à sa rencontre. Il allait se battre pour la France et contre les ennemis de la France qu'en fils

des chevaliers de Poitiers et d'Azincourt il avait le plus plaisir à retrouver devant son épée, les Anglais. Quand il monta sur le pont, tous les pirates y étaient déjà réunis. Devant *le Cid Campeador*, à une distance que le vol d'un boulet aurait pu quatre fois franchir, était un bâtiment pavoisé aux couleurs anglaises. Les deux vaisseaux se tenaient immobiles dans ce redoutable silence, l'épreuve des cœurs vaillans, qui précède l'instant des combats. Ce fut *le Cid Campeador* qui rompit ce silence le premier. Un boulet parti de ses flancs alla se loger dans la carcasse du navire anglais. Alors commencèrent les tonnerres et les éclairs, tout l'orage des canons. Quoique *le Cid Campeador* fût de plus grande dimension que la plupart des navires pirates, il n'était pas de taille pourtant à soutenir avec avantage contre un vaisseau de guerre une lutte de bordées. Pierre-le-Sombre et Wolfgang songèrent, dès les premiers momens du combat, à commander la manœuvre familière aux flibustiers, c'est-à-dire l'abordage; c'est ce que désirait ardemment Saladin, qui, inoccupé au milieu de tout ce fracas d'artillerie, attendait le moment du corps à corps comme un fiancé attend la première heure de la nuit nuptiale. Auprès de lui, Dranmor, Mafré et même Narille se servaient, les deux premiers avec beaucoup d'adresse, le troisième sans trop de gaucherie, d'excellentes carabines qui envoyaient aux Anglais de vraies balles de corsaire, des balles mâchées destinées à donner une mort accompagnée de tortures.

Le mouvement que *le Cid* avait à faire pour aller, comme une panthère aux flancs d'un lion, se suspendre aux flancs de son ennemi, était un mouvement dangereux. Une bordée de canons anglais atteignit avec tant de justesse, d'aplomb et de violence le vaisseau pirate, que tout l'équipage flibustier crut un instant en avoir fini avec la vie des combats. *Le Cid* bondit, puis tourna sur lui-même comme un homme frappé mortellement d'un coup de feu. Si ceux qui le montaient avaient eu l'habitude de la prière, plus d'une supplication se serait en ce moment élevée vers le ciel; mais pas une parole, pas un cri ne s'échappa des bouches intrépides que la mort menaçait de fermer.

Le Cid ne s'abîma point; on eût dit qu'une ame héroïque respirait dans ce bois fumant et le soutenait au-dessus des flots. La manœuvre, un instant interrompue, fut continuée; la distance qui séparait les pirates de leurs adversaires diminua et disparut enfin tout-à-fait. Le navire flibustier et le navire anglais se pressèrent l'un contre l'autre comme les chevaux écumans de deux cavaliers qui cherchent à se désarçonner. La voix de Pierre-le-Sombre retentit, et des harpons furent lancés au milieu des balles, par des mains sanglantes et noircies, sur le vaisseau britannique, puis des hommes, ou du moins des êtres faits comme des hommes, s'élancèrent le pistolet et le sabre à la main, le poignard entre les dents, sur le bâtiment harponné. L'abordage commençait.

On se battit pied contre pied, et quelquefois poitrine contre poitrine. A chaque instant, des corps tombaient sur les planches sonores du navire, et roulaient en décrivant de sanglantes traînées. La plupart des pirates mouraient à merveille. Un peu d'ombre au fond de leurs yeux qui s'apaisaient sans rien perdre de leur fierté, voilà tout ce que la mort faisait en eux. Les convulsions, les regards effrayés, tout ce qui déshonore l'agonie était inconnu à l'équipage du *Cid Campeador*.

Pierre-le-Sombre et le blond Wolfgang semblaient à l'abri du plomb et de l'acier. Ils sortaient triomphans de toutes les luttes dans lesquelles ils s'engageaient, toujours le jarret plus souple, la main plus sûre et l'œil plus hardi. Quant à Saladin, il se faisait comme à son ordinaire distinguer parmi les vaillans. La lame de son épée était écarlate, un feu ardent et soutenu brûlait dans ses yeux. Il se battait de tout son cœur, à la façon de Henri IV, du roi Jean, de François Ier. Moins accoutumé que ses compagnons aux combats de mer, il était trahi quelquefois par ses pieds, qui glissaient sur les planches vacillantes du vaisseau. Il chancelait alors, mais bientôt il se raffermissait sur ses jambes. Son ame soutenait son corps, comme un cavalier soutient et enlève son cheval. Mafré et Dranmor étaient fort beaux, et Narille ne faisait point mauvaise figure.

Les heures passent vite au milieu des coups de sabre et des coups de fusil. La guerre réussit encore mieux que l'amour à faire prendre au temps une marche accélérée. Saladin croyait encore être au moment où il s'était élancé du *Cid* sur le vaisseau anglais, et il y avait déjà près de deux heures que la tuerie de l'abordage avait commencé. Le nombre des hommes couchés augmentait, celui des hommes debout était, surtout du côté des Anglais, devenu d'une singulière petitesse; mais l'équipage du navire britannique savait qu'avec les pirates il y a peu de profit à se rendre, et aimait mieux en finir avec la vie que de s'engager dans la série de fâcheuses aventures qui devait commencer pour lui à sa captivité. D'ailleurs, son capitaine combattait encore. Ce capitaine avait une belle figure de soldat, il était de grande taille, une de ses mains serrait un pistolet dont le canon était noir et fumant, l'autre tenait une épée rouge comme l'épée de Saladin. Le long de ses joues, sillonnées par des cicatrices et par des rides, tombaient des gouttes de sueur et serpentaient des filets de sang. Briolan, que la mêlée rapprocha de lui, fut saisi de respect en le voyant, et se sentit un ardent désir de l'arracher à la mort; il lui cria en anglais de se rendre, mais, au moment même où sa voix s'élevait, un coup de pistolet fut tiré presque à bout portant sur le déterminé soldat, le capitaine tomba frappé d'une balle dans la poitrine; alors les gens qui étaient autour de lui jetèrent leurs armes; le combat était fini, et l'équipage du *Cid Campeador* triomphait.

Les pirates valent mieux dans le combat qu'après la victoire. Dans les regards où brillait une ardeur guerrière, l'ardeur du gain s'alluma. Tous ces gens, qui tout à l'heure étaient des héros, devinrent des voleurs. On se répandit sur le navire conquis comme dans une cité prise d'assaut. Tous les coins furent fouillés. Saladin éprouva, comme on se l'imagine, un profond dégoût au milieu de toutes ces marques de rapacité. Cependant il suivait avec curiosité, et, il faut bien le dire, avec amusement, la foule des pillards dans sa course à travers toutes les chambres du navire. Un grand plaisir, à mon avis, que le rêve seul donne aux gens paisibles, mais que la guerre donne aux gens remuans, c'est d'entrer comme chez soi en un lieu qui ne vous appartient point, de visiter d'autorité, en touchant à ce qui vous plaît et brisant ce qui vous offense, une demeure inconnue. C'est ce plaisir que goûtait Briolan.

En traversant la chambre du capitaine, il aperçut sur le parquet, auprès d'un petit secrétaire qu'on venait de briser, un médaillon; il se baissa pour le ramasser. Le médaillon était un portrait de femme entouré d'un cadre d'une grande valeur par les diamans et les rubis dont il était semé. Eh bien! le visage du portrait valait encore mieux que son cadre, du moins ce fut l'opinion de Saladin. Ce visage offrait quelque rapport avec celui de Brigitte; chose bizarre, il avait les traits particuliers aux femmes des Briolan : ce nez droit et mince qui rend une physionomie sévère, et ces grands yeux veloutés, fleurs célestes, qui tempèrent par leur douceur la sévérité des lignes les plus austères. Briolan contempla avec attendrissement ce calme et charmant visage. Au milieu du sanglant désordre qui l'entourait, il ouvrait avec délices son cœur encore tout fumant des flammes guerrières aux fraîcheurs des amoureuses pensées. Les grandes et belles tendresses s'épanouissent dans les ames viriles aux heures martiales; Saladin était pris de passion rêveuse pour ce portrait qui lui rappelait Brigitte.

C'est une loi de probité, observée rigoureusement parmi les pirates, de réunir chaque objet dont les hasards du pillage vous ont fait le maître à la masse des objets pillés. Cette masse sert au partage qui se fait entre les vainqueurs, d'après les règles fort anciennes du code flibustier. Tous les gens du *Cid*, Pierre et Wolfgang aussi bien que leurs soldats, s'étaient rassemblés sur le pont du vaisseau conquis, et avaient fait un monceau, qui aurait tenté un pinceau vénitien, de richesses de toutes natures. Le vaisseau anglais, quoique bâtiment de guerre, avait une cargaison de navire marchand. Il était chargé de présens qu'adressait à un souverain d'un lointain pays le gouvernement britannique; puis il renfermait tous ces objets de luxe que traînent avec eux les officiers de terre et de mer des armées anglaises. A côté du butin inanimé était le butin vivant. Ceux des Anglais qu'avaient épargnés les sabres et les balles étaient

réunis en groupe, comme l'imagination d'un poète peut en placer dans le royaume des tristesses éternelles, sur les bords d'un fleuve infernal. Ces malheureux, dépouillés de leurs vêtemens et les mains liées derrière le dos, attendaient les maîtres qui les réclameraient pour esclaves, afin de les vendre dans les colonies à des planteurs ou à des boucaniers.

Saladin assista en spectateur attentif à ce partage, qui se fit dans un ordre merveilleux. On commença par appeler les blessés à venir réclamer les droits que les lois leur donnaient. D'abord arrivèrent les borgnes, et même les aveugles; il y avait deux hommes que les coups de feu avaient entièrement privés de la vue. Ceux-ci avec un de leurs yeux arraché, ceux-là avec deux trous sanglans à la place où leurs regards brillaient, s'avancèrent guidés par un des maîtres de leurs corps hideux et de leurs ames sinistres, par le démon du lucre, et demandèrent la portion de butin que leur assurait le droit de leurs blessures. Un des aveugles, ainsi que l'y autorisait la loi, choisit deux esclaves. Comme il les voulait sains et robustes pour en tirer meilleur profit, il promena ses mains encore toutes barbouillées de sang sur les membres nus des Anglais prisonniers. Ceux sur lesquels s'arrêta son choix étaient deux des plus blonds et des plus vermeils enfans de la Grande-Bretagne; ils avaient des formes de lutteurs qui auraient intéressé un statuaire, de tristes et intrépides regards qui auraient rendu un poète songeur. C'était un spectacle odieux que les mains de ce scélérat, déjà plongé à moitié dans la mort, se promenant sur cette noble et vivante proie. Le second aveugle et les borgnes prirent, l'un de l'argent, les autres des objets précieux. Après ces blessés vint un flibustier qui avait eu les deux jambes brisées par un boulet: celui-là désigna d'une voix éteinte et avec un regard mourant, pour sa part de butin, un harnais de cheval couvert de pierreries; puis vinrent des manchots, des hommes sans poignets, enfin des mutilés de toute espèce. Quand ces débris humains se furent consolés, dans les cupides jouissances, des coups qui avaient fait leurs corps laids et bizarres comme leurs ames, Pierre et Wolfgang, par une courtoisie dont la bravoure de Saladin et de ses compagnons empêcha l'équipage de murmurer, appelèrent les étrangers du *Cid* à venir prendre les premiers leur part dans les dépouilles qu'ils avaient aidé à conquérir : Mafré, Dranmor et Narille ne firent aucune façon, chacun d'eux choisit ce qui était à sa convenance; mais, quand on pressa Briolan de faire un choix à son tour :

— Je n'ai rien à prendre, dit-il; j'ai au contraire quelque chose à donner.

Et, tirant de sa poche le portrait qu'il avait ramassé, il en détacha le cadre dont il fit remarquer les pierreries, et le remit à Wolfgang en le priant d'en faire ce qu'il jugerait à propos.

— Pour moi, ajouta-t-il, je demande seulement qu'on me laisse ce petit morceau d'ivoire qui me paraît plus précieux que tous les diamans dont il est entouré, car il est d'une valeur qu'aucun lapidaire ne peut apprécier.

— Ni aucun pirate, dit en souriant Mafré.

On devine si la demande de Briolan fut accueillie. Pierre et Wolfgang firent des efforts pour l'engager à joindre un autre prix à ce prix modeste et fantasque de sa valeur. Quoiqu'il y eût là les plus belles armes du monde, et que le cœur de Saladin eût une grande tendresse à l'endroit des armes, il ne voulut pas autre chose que ce portrait. Les pirates ne comprirent rien à cette humeur, mais ne s'étonnèrent pas; ils étaient habitués à ne s'étonner jamais.

Quand le partage fut terminé, l'attention de Saladin fut attirée par un spectacle plus émouvant qu'aucun de ceux qu'il avait encore vus. Les blessés anglais, ceux du moins qui pouvaient remuer, s'étaient instinctivement traînés les uns vers les autres sur un point de leur vaisseau. Là, ils souffraient, gémissaient, se tordaient, sans que nul songeât à les secourir. Il n'était point d'usage, chez les pirates, de donner des secours aux blessés. Briolan aperçut parmi ces malheureux le capitaine, qu'il avait vu tomber frappé d'une balle en pleine poitrine et qu'il avait cru mort, ce vieil et héroïque soldat pour lequel il s'était senti des mouvemens d'admiration et de pitié. L'officier anglais était très grièvement blessé, mais enfin il vivait encore. Son regard rencontra celui de Saladin, quand notre héros se tourna de son côté.

Le gentilhomme français ne put point supporter la vue d'un homme brave, et qui semblait de naissance, mourant comme un chien au milieu de créatures humaines. Il appela Wolfgang et lui demanda avec instance, comme une faveur par laquelle il croirait ses services pendant le combat amplement récompensés, de faire donner des soins au commandant du vaisseau vaincu. Wolfgang dit qu'il y consentait, quoique ce fût déroger à toutes les habitudes des pirates. Il fit un signe à un grand diable au visage basané, qui portait une trousse de chirurgien à sa ceinture, et Briolan put contempler un docteur digne de faire le service médical d'une troupe de bohémiens.

Le personnage qui venait d'accourir auprès de lui était dans un équipage sanglant et bizarre. Il y avait des taches rouges jusque sur le lambeau d'étoffe blanche qui entourait sa tête en manière de turban; d'énormes lunettes d'or, prises sans doute dans quelque pillage, encadraient son nez, qui s'abaissait sur une moustache d'hidalgo. Sur ses hauts-de-chausse, d'une ampleur orientale, tombait un tablier d'apothicaire humide et lourd de sang. Ce fut avec ce répugnant acolyte que Saladin s'en alla trouver l'officier anglais. Il prit le blessé entre ses bras, et, suivi du formidable chirurgien, il se rendit, à travers une route

coupée par des flaques sanglantes, comme un chemin de traverse par les eaux d'une pluie d'orage, jusqu'à la cabine qu'il occupait sur *le Cid Campeador*.

Après un examen attentif, le chirurgien bohème déclara que la blessure qu'il avait sous les yeux était mortelle. Il n'y avait même point moyen de chercher à extraire la balle qu'elle renfermait; mais la mort, que cette plaie amènerait infailliblement, pouvait se faire long-temps attendre. Le capitaine anglais était un de ces blessés qui sont condamnés, avant de partir pour le voyage inconnu qu'aucune puissance, ils le sentent, ne pourrait leur éviter, à rester de longues heures sur les confins de cette vie. Ces blessés ont un lamentable destin quand une mère ou une maîtresse, une femme qu'ils aiment, est à leur chevet, mesurant avec l'infini de la douleur les instans de leur agonie. Quand ils meurent seuls ou entourés de visages virils, ils ont un sort heureux au contraire, puisqu'ils peuvent entrer d'un pas lent et digne dans la mort, comme fit le soldat qu'avait recueilli Saladin.

L'Anglais avait compris la pitié généreuse dont il était l'objet de la part de Briolan. Dès qu'il put parler, il se tourna de son côté et lui dit d'une voix affaiblie, mais sans émotion :

— Je suis heureux, monsieur, d'avoir en mourant une figure comme la vôtre sous les yeux. Vous me paraissez un brave homme, et même, malgré la compagnie où vous êtes, un homme de qualité. Votre noble conduite et votre visage loyal m'ont fait du bien. Pour l'éternité comme pour une nuit, c'est un bonheur de ne point s'endormir sur des spectacles ou des pensers honteux.

— Hélas! monsieur, repartit Saladin, je regrette de n'avoir rien pu pour vous rendre à la vie, et de faire en cet instant si peu pour vous conduire honnêtement à la mort. Si je savais un moyen de donner à vos derniers momens en ce monde, je ne dirai pas du calme, ils en ont, mais quelque douceur, avec quel plaisir je le saisirais!

— Monsieur, reprit alors le blessé, je vous le répète, par votre façon d'agir et par votre aspect, vous m'avez déjà fait éprouver un bien dont je suis fort reconnaissant; mais ce qui pourrait me rendre mes derniers momens d'une véritable douceur, c'est une seule chose, que personne ici, je le crains bien, même en ayant pour moi la générosité dont vous faites preuve, ne pourrait me donner. J'ai perdu, pendant le combat de ce matin, l'objet qui m'était le plus cher en ce monde, quoiqu'il fût inanimé, du moins pour tout regard indifférent : le portrait d'une femme qui a emporté, il y a bien long-temps, le meilleur de mon cœur et de ma vie en son tombeau.

Un éclair de joie parut dans les yeux de Saladin.

— J'ai un bonheur que je n'osais espérer! s'écria-t-il; le portrait que vous avez perdu et que vous désirez si ardemment, je suis à peu près

sûr de l'avoir trouvé. Mes compagnons ont pris le cadre, moi j'ai gardé l'ivoire; tenez, le voilà.

Un catholique qui voit arriver le dieu qu'il craignait de ne pas sentir sur ses lèvres n'éprouve point plus d'allégresse que n'en ressentit l'Anglais, quand Briolan lui tendit la bien-aimée peinture.

— Voilà ce que j'aimais! fit-il, et ce que je reverrai, si l'on voit quelque chose là où je vais.

Et sa bouche se fixa au médaillon dans un long baiser; puis, se tournant vers Briolan, qui le contemplait d'un regard attendri, il lui dit avec une voix pleine de douceur et de noblesse :

— Je veux vous nommer à vous, qui me semblez si généreux et qui avez eu pour moi tant de bonté, celle dont la chère image me cause de tels transports de tendresse à mes derniers momens. Le portrait que j'embrasse est celui de ma femme, Anne de Briolan, comtesse de Windsay.

Ces mots causèrent à Saladin la vive émotion que font toujours éprouver au cœur et à l'esprit de l'homme les surprises du destin. Il avait entendu souvent parler à sa mère, dans son enfance, d'Anne, sa tante, qui avait épousé, en dépit de tous les instincts cavaliers, jacobites et catholiques de sa famille, un seigneur anglais, protestant et attaché à la cause de Guillaume d'Orange. Il savait qu'Anne était pleine de beauté et de vertu, et qu'elle était morte jeune. Aussi, avec l'humeur qu'on lui connaît, on comprend quelle tendre et mélancolique dévotion il avait eue, tout enfant, pour cette sainte inconnue de son ciel domestique.

— Monsieur, dit-il à lord Windsay, laissez-moi aussi baiser ce portrait. J'en ai le droit, c'est celui de ma tante. Je suis le comte Guy-Tancrède-Saladin de Briolan.

Ce fut le tour du comte de Windsay à s'étonner. Il interrogea notre héros sur les hasards qui l'avaient jeté dans la compagnie des pirates. Au fur et à mesure que Saladin parlait, son visage prenait une expression plus vive de confiance et d'amitié.

— Vous êtes, s'écria-t-il tout à coup en tendant la main à Briolan, de tous les jeunes gens que j'ai rencontrés jamais, celui dont l'air et les discours m'ont le plus charmé. Toutes vos paroles sonnent la franchise. Et puis, tenez, je ne m'étonne plus si votre visage me faisait tant de plaisir; vous avez dans les yeux quelque chose de cette fierté et de cette candeur que donnait au regard de ma bien-aimée Anne son ame haute et innocente.

Et le vieux capitaine essuya deux bonnes larmes de tendresse qu'un adoré souvenir fit tomber le long de ses joues. Aux généreuses émotions dont son cœur était rempli, sa vie semblait s'être retrempée. Il s'était éveillé dans tout son être une force inattendue; mais il avait une

de ces blessures qui ne pardonnent pas, comme l'on dit. La mort était en lui, et il s'en souvenait.

— Monsieur de Briolan, dit-il brusquement, mon cher neveu, j'ai encore une grace à vous demander, vous à qui je suis si redevable déjà! Je me sens en ce moment assez de force pour tenir une plume; je voudrais avoir du papier, de l'encre, ce qu'il faut pour écrire, afin de tracer quelques lignes qui exprimeront de derniers désirs. Si vous ne finissez pas, comme moi, sur cette mer où nous nous sommes rencontrés, si vous retournez en Europe, vous veillerez à ce que mes volontés soient remplies. Dès que je serai mort, vous pourrez en prendre connaissance, si bon vous semble.

Il n'est pas de navire, même de navire pirate, où l'on ne noircisse du papier, partant où l'on n'ait plume et encre. Briolan alla quérir ce qu'avait demandé lord Windsay. Le capitaine écrivit pendant quelques instans, puis remit à son neveu une feuille de papier pliée, et reprit avec lui un entretien dont il semblait recevoir un grand bonheur. Dans cet entretien, la mort le surprit, ou, pour mieux dire, l'emporta, car son visage digne et guerrier, quelques instans après celui où il était devenu visage de mort, n'exprimait pas plus la surprise que la terreur.

Quand lord Windsay eut expiré, Briolan, après l'avoir contemplé quelque temps, les yeux remplis de larmes silencieuses, afin de s'entretenir encore avec ce brave homme, déplia le papier qu'il lui avait remis. Il s'attendait à y trouver sur un culte peut-être à continuer envers la mémoire de sa tante, enfin sur quelque pieux office, des volontés qu'il était décidé à remplir autant que ce serait en son pouvoir. Ce qu'il y avait sur ce papier, c'était à peu près ceci : « Moi, George-Henri, comte de Windsay, dernier de mon nom, je laisse à mon neveu, Guy-Tancrède-Saladin de Briolan, mon château de W..., mon château de S..., etc., etc. (il y avait deux lignes formées avec des noms de châteaux), plus tout ce que je possède en meubles et en argent. »

Saladin avait trouvé la fortune sur les mers.

XVII.

Quand on est jeune et d'une ame haute, on songe peu à la fortune, si elle vous dédaigne; mais lorsqu'elle vous sourit, lorsqu'elle attache sur vous son regard plus doux que les raisins du Midi, plus chaud que le soleil, quelque fierté et quelque jeunesse qu'on possède, on est séduit, et pour quelques instans du moins on appartient à l'ivresse. Saladin avait sous le front un grand mouvement de pensées. Ce qu'il avait été poursuivre à travers les océans, il le possédait; il était riche, plus riche que son cousin, le duc de Lorédan; il pouvait retourner en France,

acheter le plus fringant des régimens de hussards, le plus martial des régimens de dragons, et donner à sa cousine, pour sa fête, non point des bouquets de thym et de violettes, mais des bouquets d'émeraudes et de diamans.

Briolan se promenait sur le pont du *Cid Campeador* par une matinée un peu froide, mais où soufflait un vent agréable à un esprit en feu (le vent attise d'une façon qui nous charme les flammes de notre esprit). Tout en se promenant, il s'abandonnait vis-à-vis du destin à une certaine fatuité. Il croyait, ce qu'un chacun a pris tant de plaisir à croire un moment au moins dans sa vie, que le sort l'avait distingué et lui accordait ses faveurs. Quoique personne sur *le Cid* n'eût conquis une fortune semblable à la sienne, beaucoup de pirates cependant devaient à la prise du vaisseau anglais des richesses qui augmentaient la joyeuse turbulence de leurs habitudes. On ne s'imagine point l'exaltation qui règne à bord d'un navire flibustier après un combat. Chez les uns, le souvenir de la mêlée, le goût attaché encore au palais du sang et de la poudre; chez les autres, l'amour de l'or, l'image des plaisirs qu'il promet, amènent une ivresse bruyante et démesurée que peuvent seuls contenir, sans se briser, des cœurs accoutumés à retentir du fracas des canons et des tempêtes. Au milieu de toutes les folies, de tout le tapage de leurs gens, jouant, se battant, dansant, chantant et jurant, les deux capitaines du *Cid*, Wolfgang et Pierre, éprouvaient le seul plaisir que pût encore goûter leur brûlante et inquiète nature.

Wolfgang aborda Saladin au moment où toutes les pensées que nous savons sonnaient leur plus étourdissant carillon dans son cerveau.

— Venez voir, lui dit-il, un spectacle qui vous amusera. Un de mes hommes, à qui deux esclaves étaient tombés en partage, vient de les perdre aux dés; celui qui les a gagnés a dit qu'il voulait les dépenser pour divertir ses camarades. Ces esclaves sont deux grands Anglais nourris de bœuf, plus forts que des athlètes antiques. On va les faire battre à outrance avec des cestes, comme se battaient les Thraces dans les cirques romains. Si vous voulez assister à un jeu d'empereur, et d'empereur des beaux âges païens, suivez-moi.

Briolan suivit en effet le blond Werchingen. Il était dans cet état d'esprit où l'on prend à tout mouvement un plaisir passionné. Il arriva sur un point du gaillard d'arrière où s'était formé, autour d'un espace vide, un vaste cercle de pirates. Dans cet espace ne tardèrent pas à être introduits deux hommes jeunes et beaux, nus jusqu'à la ceinture. C'étaient les deux Anglais dont les blessures et le trépas devaient divertir les gens du *Cid*. Il y avait sur le visage des deux lutteurs, au lieu de l'expression martiale que l'assemblée aurait voulu y voir, une expression de dégoût et de tristesse. Les énergiques soldats de la Dacie devaient avoir cette contenance humiliée, ce visage abattu, quand, trans-

formés en gladiateurs, ils venaient prostituer leur héroïsme pour amuser un public romain. Deux pirates espagnols, à la figure sombre comme les montagnes brûlées de la Sierra-Morena, aux yeux d'un noir à rougeâtres reflets, placèrent les deux esclaves en face l'un de l'autre et attachèrent à leurs mains des cestes de la plus formidable espèce, des lanières de cuir comprimant leurs poings de façon à en faire un instrument tranchant et lourd dont les blessures fussent plus cruelles que celles des sabres et des balles. Quand cette toilette des lutteurs fut achevée, on les mit pied contre pied, leur interdisant de rompre. Alors les deux Anglais commencèrent à imprimer à leurs poings, placés devant leur poitrine, la lente et régulière oscillation qui fait partie de la garde des boxeurs; puis on leur donna un signal, et ils se portèrent les premiers coups.

C'est le plus long, le plus varié et souvent le plus redoutable des duels, que le duel à coups de poing. Ces deux hommes, un instant nonchalans, devinrent des athlètes enflammés, aussi désireux l'un et l'autre d'être victorieux que s'ils eussent dû acheter une couronne par leur victoire. Tous deux avaient le regard fixe et intrépide du boxeur, qu'aucun coup, aucune douleur ne trouble, dans lequel étincelle une ame ardente et stoïque, au-dessus de tout ce que la chair peut souffrir. La première blessure grave fut reçue par le plus grand des jouteurs. Son adversaire, au moment où il fondait sur lui, l'atteignit en plein visage par ce coup terrible qu'on appelle *un contre* dans le langage de la boxe. Tous les pirates applaudirent; un des Anglais avait la figure coupée, les cestes se coloraient de sang. Le sang, liqueur mystérieuse plus puissante que le vin, car par son seul aspect il enivre; le sang, qui arrache des cris aux enfans la première fois qu'il frappe leur vue, le sang faisait passer dans cette foule des frémissemens de plaisir comme en font passer le génie d'un grand poète, les vers de *Nicomède* ou de *Rodogune*, dans la foule lettrée d'un théâtre.

On crut un instant que le lutteur frappé à la face allait tomber; mais il se raffermit sur ses jambes, se remit en garde, et bientôt, prenant à son tour son adversaire dans un piége habilement tendu, il lui rendit, au milieu de la poitrine, le coup qu'il avait reçu sur le visage. Cette fois, le combat s'arrêta; celui dont la poitrine venait d'être atteinte chancela, ses paupières s'abaissèrent, et une écume de pourpre flotta sur ses lèvres. Alors les deux pirates espagnols qui avaient armé du ceste les deux combattans rentrèrent en scène; ils arrivèrent avec des flacons de vinaigre, les firent respirer aux deux jouteurs, puis les placèrent de nouveau l'un devant l'autre, sans même avoir essuyé le sang qui couvrait leurs joues, et le combat recommença.

Ceux qui connaissent la race des boxeurs savent combien il est facile de rendre mortel un assaut de boxe, quel acharnement plus puissant

que la douleur, que la mort même, qui se fait en vain sentir, saisit parfois deux champions et ne les quitte qu'avec le dernier élan de leurs forces et de leur vie. Les pirates arrivèrent à leurs fins. Il vint un moment où il n'y eut plus sous leurs yeux que deux cadavres déformés par des blessures. Alors on s'approcha de ces êtres humains, devenus des choses mortes.

Briolan avait pris bien vite en dégoût ces coups de poing; il aurait voulu, sinon qu'on arrêtât le combat, du moins qu'on donnât aux combattans des épées. Ce fut avec un sentiment de répugnance et de pitié qu'il s'approcha de ces deux corps souillés de sueur et de sang : devant ce laid spectacle, son exaltation s'éteignit. Celle de Wolfgang, de Pierre-le-Sombre et de tous leurs compagnons était au contraire à son comble. Ces coups et ces blessures les avaient enivrés. Sous le ciel des Espagnes, par une matinée à brûler un Maure au fond de son harem, il ne se pousse pas plus de cris autour d'un taureau jeté d'un seul coup sur le sol par l'épée d'un matador, qu'il ne s'en poussait sur *le Cid* autour de ces lutteurs assommés; mais la grande différence qu'il y eut entre le blond Wolfgang et tous ses compagnons, y compris Pierre-le-Sombre, c'est que, tandis qu'aucun dégoût ne suivit l'ivresse de ceux-ci, une grande et profonde tristesse, comme celle qui est connue, après certains transports de plaisir, des débauchés de vingt ans, fondit sur celui-là.

— Je souffre, dit Werchingen à Briolan, dont l'esprit sans moquerie lui inspirait de la confiance; je souffre en ce moment, comme une femme, de ce sang que j'ai eu du plaisir à voir répandre. Il y a des instans où ces orgies de combats, de cris, de coups, de blessures, me font soudain ressentir autant d'ennui chagrin que des orgies de cabaret. Les passions qui m'ont jeté sur les mers crient qu'elles ne sont pas assouvies. Les deux amours de l'infini et de l'inconnu, entre lesquels ma jeunesse s'est écoulée, ces deux amours délicats et violens me disent que j'essaie vainement de tromper par des alimens grossiers leurs ardens, mais nobles appétits. Dans ces instans, si je croyais qu'il y a quelque chose sous les flots qui nous portent, que cette belle histoire antique d'Aristée dont mon enfance était si étonnée et si amoureuse pourrait se renouveler pour moi, que je trouverais sous les vagues de l'océan les merveilles qui frappèrent les regards du berger de Virgile, comme je m'élancerais avec transport dans la mer! Vous qui avez tant aimé les forêts enchantées et les châteaux mystérieux des romans de chevalerie, vous devez me comprendre; je braverais des siècles de souffrance pour goûter à ce philtre de l'inconnu dont je ne puis boire dans aucune coupe.

Tandis que le blond Wolfgang parlait ainsi à Saladin, *le Cid Campeador* s'avançait dans une région océanique connue par les marins

pour être une région de tempêtes. Évidemment des vents farouches avaient bouleversé, il y avait quelques jours, les flots que sa proue fendait. Sur les vagues encore agitées, murmurantes et brillant de l'éclat qu'elles prennent en leur colère comme des regards humains, on sentait les fureurs mal éteintes d'un orage récent. Dranmor, qui à quelques pas de Wolfgang et de Saladin contemplait d'un œil charmé cette beauté sinistre des ondes, s'écria tout à coup :

— Au diable cette sotte bouteille! elle gâte la vague qui la porte. Voilà ce qu'il y a de plus dépitant au monde, une solitude détruite par cet ignoble morceau de verre.

— Cette bouteille, dit à son tour Saladin, nous apprendra peut-être le sort de braves qui nous sont connus. Moi je suis plus humain que Dranmor, j'aimerais à savoir quels sont les hommes qui, songeant à leurs frères dans ce coin de l'Océan, leur ont adressé un souvenir confié, presque sans espoir, aux caprices des vagues et du destin.

— Moi, dit Wolfgang, cette bouteille secouée par les flots et perdue dans l'espace, qui renferme quelque chose que j'ignore, m'enflamme de curiosité. Pendant long-temps, toutes les fois que je voyais une lettre, j'espérais toujours qu'il y avait sous son pli le secret que je cherche; quand je rencontrais un coffre fermé, je pensais que dans cette prison de bois était la merveille désirée. Je veux savoir, par tous les dieux! ce qu'il y a dans cette bouteille, et je le saurai.

En disant ces mots, le blond Wolfgang se précipita dans la mer.

C'était une entreprise insensée pour le plus habile nageur de s'élancer au milieu des vagues qui battaient alors les flancs du *Cid Campeador*. Il fallait être las de la vie et vouloir en sortir pour se jeter dans ces flots écumans aux voix inhumaines, qui se soulevaient et mugissaient, comme un troupeau de bêtes infernales, sous un ciel d'une menaçante tristesse. Tous les pirates se penchèrent au bord du vaisseau et suivirent avec une ardente curiosité la destinée de Werchingen. Wolfgang savait à peine nager, il n'avait pour se soutenir sur la mer que cet abandon, propice aux situations dangereuses dans toutes les joutes du corps, qui naît de l'extrême mépris du péril. Tout à coup, de la cime d'une vague, il tomba dans un gouffre où il disparut. En cet instant, un nouvel événement se passa sur *le Cid*. Pierre-le-Sombre, repoussant avec une force irrésistible deux compagnons qui voulaient l'arrêter, se jeta dans l'océan à la poursuite de son ami.

Alors l'anxiété régna vraiment sur le vaisseau pirate, car les gens du *Cid* ne savaient personne parmi eux capable de succéder aux deux chefs qu'ils étaient menacés de perdre. On lança des cordes dans la mer, mais ces cordes étaient lancées au hasard. Pierre-le-Sombre et le blond Wolfgang s'étaient plongés dans des profondeurs où l'œil même ne pouvait point les suivre. Cependant on détacha du navire et l'on mit

à l'eau une petite embarcation où montèrent dix hommes, parmi lesquels étaient Saladin et Dranmor.

Ce sont des recherches ardentes et désespérées que celles des corps perdus dans les flots. On sent que chaque instant de retard, d'hésitation, de tentative gauche ou malheureuse, fait avancer d'un pas dans la mort ceux que l'on voudrait sauver. Les sondes, les cordes, les perches, que faisaient pénétrer dans la mer les hommes du canot, ne rencontraient rien. Pierre et Wolfgang étaient égarés dans les abîmes peuplés de monstres, de cadavres et peut-être de dieux. La recherche dura si long-temps, qu'on finit par perdre l'espoir de retirer des ondes deux vivans, et, comme les pirates ne sont pas gens assez pieux pour tenir beaucoup à des morts, on allait cesser des efforts inutiles, quand, ramenés du fond des mers par une vague, deux corps apparurent à quelques pas du canot. On parvint à les saisir et à les mettre dans l'embarcation. Ces deux corps, c'étaient Pierre-le-Sombre et le blond Wolfgang se tenant enlacés comme un couple d'amis antiques, et tous deux couronnés du pâle diadème que la mort nous attache au front. Entre les doigts serrés et transparens de Wolfgang était la bouteille qui avait causé la mort des deux amis.

— Bouteille de tous les diables! dit un pirate, j'ai envie de te rejeter à la mer.

C'était une envie partagée par Dranmor, et la bouteille, payée par deux existences, allait voler dans les flots quand Saladin la saisit. Remonté sur le pont du *Cid*, tandis que tout l'équipage entourait les corps inanimés des deux chefs, il brisa le vase et en tira un papier. Voici ce que ce papier contenait :

« Le 3 février 17..., le vaisseau français *le Fortuné*, se rendant à la Martinique, a sombré : son équipage n'a point péri encore, mais il est sur des embarcations qui ne peuvent être sauvées qu'en cas du plus inespéré des secours. Ceux qui montaient *le Fortuné* font donc leurs adieux à la vie et prennent la voix religieuse des morts pour recommander leur mémoire à ceux de leurs frères, de quelque nation, de quelque religion soient-ils, qui trouveront le dépôt confié par eux à la mer. *Le Fortuné* était monté par le duc de Lorédan, gouverneur-général des îles, et son épouse, la noble dame Brigitte de Briolan... »

Saladin n'en lut pas davantage. Dans ces abîmes où s'étaient éteintes tout à l'heure la vie de Wolfgang et celle de Pierre, Brigitte était engloutie peut-être. De quelle façon ce nom chéri, cet adoré souvenir, lui étaient-ils rappelés! A quoi bon cette fortune que le destin lui avait donnée, si le seul être n'était plus pour lequel il souhaitait de vivre et d'avoir des trésors? Et Saladin sentit monter des profondeurs de son cœur à ses yeux des larmes comme il n'en connaissait pas encore, qui n'avaient aucune des douceurs mêlées aux pleurs des mélancolies prin-

tanières, des larmes qui n'étaient qu'amertume et stérilité. Cependant cette espérance, qui parfois nous suspend à ses lueurs jusqu'au chevet des lits mortuaires, jusque sur les frontières du néant, fit tout à coup luire une clarté aux regards de Saladin. Si *le Fortuné* avait sombré, son équipage n'était point mort. Ce destin qui l'avait secondé jusqu'à présent pouvait avoir amené un navire sur les vagues où étaient ballottés les naufragés français. Les mers qu'en ce moment ils traversaient n'étaient point loin de la Martinique. Peut-être Brigitte était-elle pleine de vie et de beauté sur des rivages qu'il pourrait atteindre en quelques jours. Saladin n'eut plus qu'une pensée, courir aux lieux où se rendait *le Fortuné* pour savoir si quelque dieu sauveur n'y aurait point conduit ceux qui le montaient.

Mais il vint tout à coup à se rappeler que *le Cid Campeador* n'avait plus de chefs. Les deux capitaines étaient morts tous deux d'un trépas conforme à leur destinée, l'homme qui avait vécu par l'idéal en suivant une pensée capricieuse, l'homme qu'avaient gouverné les événemens en obéissant à un fait impérieux. A qui devait-il s'adresser pour aller aux lieux où il aurait voulu être emporté sur un tapis magique? Qui dirigerait à présent les mouvemens du *Cid Campeador?* Tandis qu'il était tourmenté par ces pensées, il entendit un grand bruit d'acclamations, et il aperçut un homme qu'on élevait sur une sorte de pavois, à la façon des anciens souverains des Francs : cet homme était Mafré. Boucanier, corsaire, pirate, qu'est-ce que Mafré n'avait pas été? Il avait rassemblé les gens du *Cid,* livrés à l'embarras et à l'inquiétude d'une élection. Avec l'audace et la liberté qui le rendaient puissant sur tous les hommes, jointes à la science particulière qu'il possédait de son auditoire du moment, il avait prononcé quelques mots suivis du plus grand succès. Il s'était proposé pour successeur de Wolfgang et de Pierre. Ceux qui récemment l'avaient vu combattre, qui maintenant l'entendaient parler, étaient tous d'accord pour penser qu'aucun homme ne pouvait mieux que lui remplacer ces deux héros de la flibusterie.

Quand Saladin dit à Mafré, devenu capitaine du *Cid Campeador,* son désir de se rendre au plus tôt à la Martinique, le nouveau chef des pirates lui répondit que ce désir s'accordait avec ses desseins. Les gens du *Cid* voulaient aller tirer parti à la Martinique des dépouilles enlevées au navire anglais. Le matin du jour où l'on devait toucher à ces rivages si impatiemment attendus par Briolan, on fit à bord du navire pirate une cérémonie touchante. Pierre-le-Sombre et le blond Wolfgang, dans leurs habits de combat, leurs pistolets et leur poignard à la ceinture, leur sabre et leur hache d'abordage à leurs côtés, avaient été exposés pendant plusieurs jours dans la plus vaste chambre du vaisseau. Enfin le moment vint où il fallut se défaire de leurs corps, qu'on ne pouvait plus disputer à la corruption. C'est un des instincts païens

de la nature de se révolter contre les morts, de ne point souffrir qu'ils attristent ses fêtes de leur effrayante immobilité. En les rongeant d'une dent empoisonnée, elle force les vivans à leur chercher des retraites qui délivrent les bruits de l'air, la gaieté du jour, de leur silence et de leur terreur.

Un matin donc, tout l'équipage du *Cid* fut réuni par Mafré. Quatre marins soulevèrent le lit mortuaire où Pierre et Wolfgang étaient étendus, et portèrent ce lit sur le pont; puis on alla chercher les boulets qu'on a coutume de suspendre aux pieds de ceux qu'on lance dans la mer. Le funèbre poids de fer fut attaché aux jambes des deux capitaines. Ces préparatifs achevés, deux pirates prirent avec recueillement d'abord le corps de Pierre-le-Sombre, puis le corps du blond Wolfgang, et les jetèrent l'un après l'autre dans l'océan. Les flots, qu'éclairait alors un ciel beau, mais sans profusion de lumière, étaient teints de cette belle couleur verte, qui est on ne sait pourquoi d'une si profonde mélancolie. Un instant, les deux corps qu'on leur jetait troublèrent leur calme, puis la mer reprit son mouvement paisible. Deux braves de plus reposaient dans le vaste cimetière d'où s'élève l'hymne éternel des vagues et des vents. Tous les visages gardèrent un instant, à bord du *Cid Campeador,* une expression songeuse; puis ces ames de marins, terribles et profondes, mais mobiles comme les vagues, ne tardèrent pas à faire disparaître toute trace de leur tristesse. *Le Cid* reprit sa physionomie accoutumée; seul, Saladin, penché au bord du vaisseau, le regard attaché sur le point des mers à chaque instant plus éloigné de lui où s'étaient engloutis Pierre et Wolfgang, restait plongé dans une pieuse rêverie. Saladin était de ceux qui persistent, comme on l'a dit quelque part avec une grace charmante, *à se loger dans la tête l'immortalité de l'ame;* il se demandait si Pierre avait cessé de souffrir, s'il avait retrouvé les regards dont l'éclat manquait à sa vie, si le blond Wolfgang était enfin satisfait dans la soif de l'idéal et de l'inconnu. Mais bientôt Briolan fut tiré de ses pensées par un cri qui touche toujours sur les mers les poitrines humaines, quels que soient les sentimens qu'elles renferment, le cri de *terre.* On apercevait les côtes de la Martinique.

On juge ce que cette vue fit éprouver à Saladin, qui, du secret qu'allaient lui révéler ces rivages, faisait dépendre sa destinée. Au bout de quelques instans, on découvrit le fort Saint-Pierre, grand bâtiment carré d'un aspect claustral et guerrier, battu éternellement des flots, qui un jour même y pratiquèrent une brèche où ils entrèrent en vainqueurs. Mafré fit hisser le pavillon français et se présenta hardiment à l'entrée du port. Aux officiers qui vinrent l'interroger, il répondit qu'il était un corsaire venant de soutenir un combat pour l'honneur de la France avec un vaisseau de la Grande-Bretagne. Le vaisseau démâté que *le Cid* traînait à sa remorque témoignait en faveur du capitaine et

disposait les Français de la Martinique, alors menacés par la marine anglaise, à lui faire un bon accueil. En temps de guerre, on est fort indulgent pour les braves; on ne s'inquiéta point si ceux-là étaient un peu plus pirates que corsaires; ils arboraient le pavillon de France, ils venaient d'humilier le pavillon britannique, on ne leur en demanda pas davantage. Un officier dit à Mafré qu'il allait le conduire au gouverneur-général des îles.

— Quoi! le gouverneur-général des îles est ici? s'écria alors Saladin hors d'haleine; il n'a donc pas péri en route? il est donc arrivé, et il est venu avec tout son équipage?

— Beaucoup des passagers du *Fortuné*, lui fut-il répondu, sont engloutis avec les embarcations qui les portaient; mais un navire de commerce français est arrivé à temps pour recueillir, sur un canot près de sombrer, le duc et la duchesse de Lorédan, et....

Saladin n'en écouta pas davantage. O mon destin! se dit-il, ô Brigitte!

XVIII.

Nous l'avons dit en commençant cette histoire, Saladin, comme Jehan de Saintré, avait un corps merveilleusement apte à tous les exercices de chevalerie, mais dont la vigueur n'était pas celle d'un corps de muletier. Il y avait dans notre héros, ainsi que dans les chevaux de race, jointe à l'impétuosité et à l'énergie, cette délicatesse qui est nécessaire à l'élégance. Après l'émotion qui venait de clore pour lui une attente pleine d'anxiété, un frisson parcourut tous ses membres; sa tête devint lourde et embrasée; ses yeux se fermèrent au monde visible pour s'ouvrir au monde occulte et fantastique des songeurs. La fièvre l'avait pris et l'entraînait dans son enfer.

Mafré fit transporter son ami dans une petite maison isolée, située auprès du couvent qui forme l'extrémité du fort Saint-Pierre. Les bruits dont les pirates remplissaient la ville ne parvenaient point à cette retraite. Là, Saladin, veillé tour à tour par Dranmor, Narille et quelquefois par le capitaine même du *Cid Campeador*, resta plusieurs jours dans le dédale peuplé de chimères où vous promènent les fièvres chaudes. Enfin, un soir il sentit le souffle d'un air délicieux, l'air qui venait des jardins du couvent, entrer par la fenêtre ouverte de sa chambre, et lui donner au front comme un baiser. A partir de cet instant, il rentra dans la vie. Il reconnut la belle figure de Dranmor, qui se tenait au pied de son lit, dans une de ses mystérieuses et immobiles attitudes. Il se souvint des mots et de leur valeur. Il parla, on lui répondit. Il avait reconquis son esprit.

Son cœur était toujours à Brigitte. Son plus impatient désir, c'était

d'avoir avec Mafré un entretien un peu long sur le gouverneur-général des îles. Mafré appartenait à cette race d'hommes dont fut Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine, chez qui le goût de l'action n'empêche point le goût du discours. Il se plaisait à ces conversations sur toute chose qu'on a volontiers à cheval, par les chemins, vers le soir, alors que le ciel devient d'un beau rouge, que la campagne, dégagée du poids oppresseur du jour, prend je ne sais quoi de libre et de doux dont on est tout charmé, qu'on se sent soudain la pensée vive et fraîche, et qu'on aperçoit de loin les murs de la ville où vous attendent le repos et la gaieté du dernier repas. Enfin Mafré, comme beaucoup de sages, nombre de héros, tous les poètes, toutes les belles, trouvait une grande récréation à parler. Le jour donc où Saladin lui dit :

— Mais vous devez voir mon cousin le duc de Lorédan? que devient-il? comment vit-il? quel personnage fait-il en gouverneur?

Mafré, s'apercevant que Briolan était très en état de le comprendre, se recueillit un instant, puis, en homme qui savoure sa parole, voici ce qu'il répondit :

— L'homme, mon cher Saladin, est resté de nos jours la bête mystérieuse et formidable qu'il était il y a deux mille ans. Il est certaines natures qui, dans les villes de notre vieille Europe, retenues par toutes les entraves que les mœurs modernes mettent à l'essor des grandes et primitives passions, semblent des natures raffinées et adoucies dont il serait insensé de comparer les vices aux instincts sauvages, effrénés, furieux d'un Caligula ou d'un Commode. Eh bien! mon cher, ces natures-là ne sont que des monstres apaisés, dont le moindre changement de régime ou de climat peut réveiller les emportemens. Avec sa voix qui cherchait toujours à flatter, sa bouche et ses yeux qui grimaçaient un éternel sourire, ses protectrices attitudes, votre cousin le duc de Lorédan vous semblait, n'est-ce pas, appartenir à la nation qui peuple le Palais-Royal, Versailles et Trianon? Vous n'auriez pas imaginé de voir en lui un grand du temps de Dioclétien. Or, le duc de Lorédan est un de ces hommes marqués par le fer de Tacite et le fouet de Juvénal, qui sont possédés de la soif des bizarres et sanglans plaisirs. Voir un esclave disparaître sous la morsure des lamproies, en teignant de pourpre les ondes d'un vivier, voilà un des passe-temps qui seraient assurément les plus chers à votre cousin. Sous le ciel affable et modéré de Paris, entre les sofas, les éventails et les chinoiseries d'un salon, dans les allées soigneusement sablées d'un jardin à la française, on ne pouvait pas deviner ce qu'il est devenu sous le ciel brusque et violent de ce pays-ci, entre les huttes des nègres et les hautes herbes peuplées de serpens des grandes prairies. Il s'est opéré en lui la plus étrange et la plus saisissante des métamorphoses. Vous l'avez connu laid, vous le retrouverez hideux. Le grand air a desséché et emporté le fard dont il se masquait. Toute

sa corruption est au jour et se montre dans une étendue d'horreur qu'on ne lui aurait point soupçonnée. Hier il a fait expirer sous le fouet une esclave enceinte. Il est peu de ses repas qui ne soient ensanglantés. On prétend qu'il traite sa femme.....

Mais ici les yeux de Saladin prirent une telle expression d'angoisse et de courroux, que Mafré, qui avait déjà recueilli plus d'un indice du romanesque amour de Briolan pour sa cousine, s'arrêta, craignant de produire sur l'esprit du malade quelque dangereux effet.

— Et il traite sa femme, et il traite ma cousine....., fit alors Saladin d'une voix haletante.

— Ma foi, reprit Mafré d'une voix légère et d'un visage indifférent, je vous ai fait de ce pauvre duc, en vous disant ce que je sais, un portrait assez noir pour que je n'aie pas besoin de vous le rendre plus noir encore, en vous disant ce que je ne sais pas. C'est par des gens de fort bas étage, et dont les discours ne m'inspirent aucune foi, que j'ai entendu parler des torts du duc de Lorédan envers sa femme. Ce qui est bien certain, c'est que la duchesse n'a point souffert dans ses attraits. Je l'ai aperçue hier au soir en chaise à porteurs. Jamais teinte plus vermeille et plus vif regard n'ont coloré et éclairé son digne et charmant visage.

Saladin ne put tirer de Mafré aucun autre détail sur l'objet de sa tendresse et de ses rêves. Le capitaine du *Cid Campeador*, laissant les matières philosophiques et morales pour aborder les sujets positifs, lui apprit que les gens du fort Saint-Pierre s'attendaient à être attaqués d'un instant à l'autre par les Anglais. L'équipage du *Cid*, fort mal en ce moment avec l'Angleterre, avait promis de prendre sa part des coups qu'on se baillerait dans cette occurrence. De là résultait que Mafré et tous ses hommes étaient accablés de caresses par le duc de Lorédan.

— Si vous aviez été en bon état de corps, mon cher Briolan, dit négligemment l'aventurier en terminant son discours, vous auriez assisté ce soir à un souper chez le gouverneur, qui doit faire pâlir, assure-t-on, les merveilles des repas antiques. Le fameux festin de Trimalcion, auprès de celui-là, n'aura ni caprice ni grandeur. Au dessert, on promet une surprise que n'aurait pas inventée, m'a dit le duc, même une imagination de pirate. Si cela est, ma foi, Héliogabale sera vaincu; mais, ajouta Mafré avec un soupir mélancolique et un sceptique sourire, je ne compte guère sur la nouveauté dans les inventions du duc de Lorédan. Quelques misérables nègres qu'on égorgera ou qui s'égorgeront, voilà tout ce que je m'attends à voir.

— Je suis fort content, dit Saladin, que ma santé ne me permette pas d'aller au souper de mon cousin; il faudra bien, par exemple, qu'elle me permette d'aller au feu lorsqu'on entendra le canon des Anglais.

Le lendemain de cet entretien, fort avant dans l'après-midi, aux environs de l'heure où se couche le soleil, Saladin était, comme d'habitude, dans son lit, quoique continuant à regagner sa santé. Il écoutait la voix des oiseaux qui chantaient dans le jardin du couvent, et savourait l'air déjà plus frais qui pénétrait jusqu'à son alcôve par sa fenêtre entr'ouverte, lorsque Narille et Mafré entrèrent dans sa chambre. Tous deux avaient le visage d'hommes qui sortent de ce chaos que fait la débauche dans la vie. On sentait que leurs fronts pâlis et brûlans avaient traversé sans être rafraîchis l'air que respirait avec délices Saladin. Toutefois, entre ces hommes, tous deux las des étreintes de l'orgie, il y avait une grande différence. On voyait que dans le corps de Mafré la pensée n'était point lasse, qu'elle se tenait encore en son gîte, ardente et audacieuse comme une courtisane sur un lit de roses écrasées. Au lieu d'être éteint, le regard de ce vaillant convive n'était que plus enflammé. Chez Narille, au contraire, l'intelligence était encore plus épuisée, plus chancelante que le corps; l'œil que laissaient voir ses paupières rougies avait une expression incertaine et hébétée.

— Eh bien! dit Saladin aux deux compagnons, comment s'est passé le banquet qui devait être si splendide? Avez-vous trouvé, Narille, qu'il n'était pas trop bourgeois? Avez-vous trouvé, Mafré, qu'il renfermait suffisamment de nouveauté?

— Ma foi, répondit Mafré, le vin y était bon; mais l'invention du dessert était fort peu de chose.

— Peste! fit Narille, je ne sais pas ce qu'il faudrait montrer à Mafré pour qu'il daignât s'étonner. Satan n'est point venu danser au dessert, c'est vrai, mais que diable! nous avons eu un divertissement qu'on ne voit ni tous les jours ni toutes les nuits, sans compter cette fameuse scène, qui n'était point dans le programme, entre le duc et sa femme...

— Comment! s'écria Saladin, le duc avait-il eu la stupidité et l'insolence de faire assister ma cousine à un pareil repas? Malgré tout ce que vous m'aviez dit hier de lui, Mafré, la pensée qu'il pût commettre un tel crime ne m'était point venue un moment. Par la mordieu...

— Allons, mon cher Briolan, interrompit Mafré, calmez-vous. Narille en ce moment voit autant de choses fabuleuses qu'en voyaient don Quichotte et Sancho Pança sur ce cheval de bois où ils se tenaient les yeux bandés au milieu d'un feu d'artifice. L'ivresse a mis un bandeau sur ses yeux et fait partir des fusées dans son cerveau. Je ne sais point, sur ma parole, ce qu'il veut dire. Peut-être prend-il en ce moment dans sa pensée pour la duchesse quelqu'une des créatures que le duc de Lorédan, en hôte bien appris, avait jointes, dans son souper, aux bouteilles, pour que ses convives pussent jouir en même temps des deux grandes ivresses de ce monde.

Narille, dompté, comme d'habitude, par la parole de Mafré, le regardait avec des yeux pleins d'étonnement.

— Mafré, fit Saladin, il est quelque chose que vous me cachez.

— Non, sur mon ame! repartit Mafré avec un ton de franchise et d'insouciance. Tenez, Narille, partons; notre cher comte se porte assez bien; mais nos discours l'importuneraient et le fatigueraient. C'est une sotte et mauvaise compagnie pour un malade que celle de deux hommes qui reviennent d'une orgie.

Mais cette fois Narille n'obéit point à la volonté de Mafré.

— Je suis las, dit-il, j'en conviens. Un homme de qualité peut avouer la lassitude qui lui vient d'un souper comme celui de cette nuit. Voici un petit canapé en joncs sur lequel je veux m'étendre et dormir. Je suis sûr que le sommeil ne sera point assez impertinent pour ne pas venir à mon appel, car je vais l'appeler.

— Voulez-vous vraiment dormir? fit Mafré, qui évidemment désirait emmener Narille, non point pour jouir de sa compagnie, mais pour dérober son bavardage à Saladin. Eh bien! alors, dormez. Mieux vaut rêver tout bas et couché que de songer debout et tout haut comme vous êtes disposé à le faire.

Et, voyant que Narille s'installait sur le canapé dans l'attitude d'un homme qui veut entrer en commerce avec les rêves, il quitta la chambre de Briolan. Le sommeil ne répondit point à l'appel de Narille. Tous les diables que renferment les bouteilles faisaient sabbat dans la cervelle du pauvre marquis. Il se tournait, se retournait sur les nattes fraîches et flexibles où il avait étendu son corps plein d'une brûlante fatigue, comme s'il eût été couché sur le gril de saint Laurent. Saladin, de son côté, était inquiet, et soupçonnait Mafré de lui avoir caché quelque secret. Il entreprit donc de faire parler Narille, ce qui était chose facile, même pour un homme aussi peu rusé que notre héros.

Il s'était passé, en effet, au souper de la veille, une scène des plus étranges et des plus violentes entre le duc de Lorédan et sa femme. Voici, d'après Narille, ce que Briolan en apprit. La duchesse n'assistait point au souper, mais les femmes ne manquaient pas à la table du gouverneur. Il y avait quelques mois, un corsaire français avait enlevé un vaisseau britannique qui transportait à Botany-Bay une cargaison de courtisanes. Il avait conduit à la Martinique ces belles persécutées, et les y avait établies dans une honnête maison comme celle que Mangione tenait à Camaldoli. Digne Mangione! Boccace nous a conservé là un précieux nom. Les courtisanes étaient de hardies créatures à qui la vie d'aventures avait profité. Elles étaient dignes de fêter avec des pirates l'amour sans larmes et sans peur. Il y avait des vagues et du soleil dans les caprices de leur cœur et dans les ardeurs de leur sang. Elles

firent du souper du gouverneur une fête de la bonne déesse. Si les dieux païens ne sont point morts, comme le pensent quelques-uns, et si les bouches que ne parviendrait pas à purifier le charbon du prophète Isaïe, les bouches où chante l'éternelle allégresse des buveurs et des amoureux, peuvent encore parfois les évoquer, Bacchus devait être couché au-dessus de cette orgie sur quelque nuée ardente faite des vapeurs du vin. Il est certain, du reste, que les inspirations inhumaines du dieu des raisins et des tigres s'emparèrent du duc de Lorédan. En face de lui était une grande fille dont la robe à demi détachée laissait voir une épaule d'un rose lumineux d'où devaient sortir, comme elles sortent, suivant un ancien, des fleurs d'été, les voix provoquantes du plaisir. Cette beauté, qu'on avait surnommée Désordre, était la favorite du duc de Lorédan, mais c'est par ceux qui ont la passion des jouets que les jouets sont brisés. Un premier caprice traversa l'esprit du duc de Lorédan.

— Désordre, dit-il, tu devrais danser.

Il y avait, suspendu au mur, à un trophée d'armes sauvages, un tambour indien à peu près semblable à ceux des danseuses bohèmes. Désordre le prit, et, le mettant tantôt au-dessus de sa tête, tantôt derrière son corsage, le frappant tantôt du revers de sa main et tantôt de son genou, elle se mit à danser une danse tellement ardente, faisant passer dans l'air qui l'entourait des frissons si embrasés, que saint Antoine les aurait sentis sous la bure de son capuchon rabattu.

— Désordre, s'écria le duc, sais-tu que tu as l'air d'une bacchante? Tu me rappelles un tableau que j'adorais quand j'étais enfant, où l'on voit une grande et belle fille comme toi danser, en s'accompagnant du tambour, avec un tigre qui saute après elle. Morbleu! je serais curieux de voir cette image, qui me jetait dans d'étranges rêveries par ce qu'elle avait de féroce et de voluptueux, devenir une chose réelle. Le tigre seul me manque. Je vais le faire venir. Désordre, je veux que tu danses avec un tigre.

Si accoutumées que soient les courtisanes aux plus incroyables caprices, la fantaisie du gouverneur était tellement bizarre, que Désordre ne la prit pas d'abord au sérieux; mais un nègre fut chargé d'aller chercher le tigre, et, au bout de quelques instans, l'on vit entrer dans la salle du souper un Éthiopien à demi nu, tenant en laisse, comme un piqueur tient un lévrier, un énorme tigre à l'éclatante, terrible et majestueuse fourrure, à l'œil étincelant de ce regard tyrannique, inquiet et jaloux des bêtes sauvages.

— Désordre, dit le duc en montrant l'animal à la courtisane, voilà ton danseur. Tu vas te mettre dans le fond de la salle, et faire sauter après toi ce compagnon des bacchantes que Bambou (c'était le nom du nègre) tiendra toujours par le bout de sa chaîne.

A l'entrée du tigre, tous les convives du duc de Lorédan, excepté Mafré et Dranmor, avaient laissé voir sur leurs visages empourprés par le vin une autre expression que celle de l'insouciance et du plaisir. Quant à Désordre, la pauvre créature commençait à trembler de tout son corps; elle restait toute frémissante, ne se souvenant plus de ses danses, à l'endroit où elle s'élevait et retombait, il n'y avait qu'un instant, comme les perles d'une eau jaillissante dans une atmosphère lumineuse et parfumée.

— Désordre, cria le duc, m'entends-tu? Je veux que tu me donnes le divertissement d'une danse de bacchante.

Et il ordonna à un de ses nègres de la saisir, à un autre, celui qui tenait le tigre, de pousser l'animal sur elle. Alors une inspiration de désespoir et de terreur s'empara de la pauvre fille, et lui mit aux flancs cette ardeur, aux jambes cette agilité qui donnent une rapidité si merveilleuse à la fuite épouvantée du cerf. Elle se mit à courir droit devant elle, écartant ou franchissant tout ce qui s'opposait à son passage; elle sortit ainsi de la salle du festin, puis continua sa course à travers les galeries et les cours de l'hôtel du gouverneur. Le duc de Lorédan suivit la courtisane du pas et du regard dont le vainqueur d'Arbelles, en cette nuit si funeste à la gloire de ses journées, suivit Clitus, qui allait mourir. Apercevant Désordre près de gagner la porte d'une cour, et partant de retrouver sa liberté, il cria de toutes les forces de sa voix, à des serviteurs que le bruit de cette scène avait mis sur pied, de barrer le passage à la fugitive. Quand Désordre se vit sur le point d'être saisie, elle se rejeta d'un bond dans la carrière fermée de toutes parts qu'elle venait de parcourir. Là, un instant, elle hésita; puis, menée ou plutôt emportée par une pensée étrange qui s'était tout à coup abattue sur cette tête perdue de terreur, elle se dirigea vers le corps de logis qu'habitait la duchesse de Lorédan.

Désordre connaissait Brigitte. Quand Mafré, dans le discours interrompu par sa prudence, avait parlé à Saladin des torts du gouverneur envers la duchesse, il avait l'esprit occupé d'une scène qu'on venait de lui raconter, où Désordre jouait un grand rôle. Le duc de Lorédan, un soir, avait voulu forcer sa femme à souper avec lui et Désordre. Brigitte s'était trouvée un instant commise avec la courtisane, dont elle n'avait pu sauver à son oreille l'accent insolent. Il y avait une rougeur qui n'avait pas été épargnée à son noble visage; mais sa souffrance avait été de courte durée. D'un de ces regards d'archange que Raphaël a connus, à la fois si calmes et si indignés, si superbes et si candides, qui font trembler les dragons, elle avait chassé loin d'elle son indigne époux et le suppôt de débauche qu'il traînait avec lui. Quoique Désordre se fût retirée, la tête dressée, le dard entre les lèvres, en vipère irritée, la

majesté de Brigitte l'avait frappée; elle avait senti en son cœur la pointe du glaive céleste. Dans la situation de périls et d'épouvante où un monstrueux caprice la jetait, cette douce et imposante figure revint à son esprit, lui représentant la seule puissance protectrice et bienfaisante qu'elle pût invoquer en ce lieu de persécution et de malice; elle courut à l'appartement de Brigitte. Chose naturelle dans une contrée où le corps et l'ame se refusent souvent à la vie pendant le jour, la duchesse passait sur un sofa, auprès d'une fenêtre ouverte, une nuit d'une sérénité, d'une mélancolie et d'une fraîcheur à faire pleurer des amoureux. Tout à coup elle vit une femme entrer dans sa chambre et tomber presque évanouie à ses pieds. Tandis qu'elle contemplait cette femme, reconnaissait Désordre, et se demandait en son esprit, traversé de pensers confus et rapides, qui amenait ainsi auprès d'elle, épouvantée, suppliante, celle qu'elle avait vue, il y avait quelques jours, enivrée de tant d'insolence, le duc et ceux qui le suivaient firent irruption dans l'asile où la courtisane s'était blottie. Pendant un moment, il y eut un étrange tableau : précédé de valets et de flambeaux, suivi de ses convives, possédés, comme lui, par l'ivresse du vin, de la nuit, des discours sans pudeur, des pensées sans crainte, des actions sans frein, le duc de Lorédan se tenait, le regard fixe et embrasé, dans l'attitude d'un homme que tourmentent les furies du mauvais sommeil, à l'entrée du sanctuaire où respirait l'ame chaste, austère et bénie de Brigitte. Des têtes de débauchés et des têtes de courtisanes s'avançaient derrière la sienne, animées d'un sinistre délire. L'enfer envahissait un lieu consacré; mais il fut repoussé, et mieux, ma foi! qu'avec de l'eau bénite.

Quel danger menaçait Désordre, c'est ce que ne pouvait pas deviner Brigitte; mais elle comprit que la malheureuse créature venait chercher à ses pieds un refuge contre un caprice sanglant de son mari. Par un geste de souveraine, étendant sur ce front courbé sa belle main sévère et gracieuse, cette main faite pour des lèvres de héros dont rêvait si ardemment Briolan, elle s'écria :

— Monsieur le duc, j'entends que ma chambre soit pour cette femme un asile aussi inviolable qu'une église! Retournez à votre festin, dont les monstrueuses folies n'auraient point dû venir jusqu'ici. En ce moment, votre présence et celle des gens qui vous accompagnent sont un outrage que je ne veux point supporter.

Toute la fierté des Briolan résonnait dans la voix de Brigitte. Il y avait sur ses joues le sang qui, aux heures du combat, gonflait les veines de Saladin. Le duc de Lorédan se retira tout tremblant, obéissant à cette puissance de bouclier enchanté qu'exerce sur les plus bizarres et les plus impétueuses fureurs un courage noble, droit et simple; mais quand, après avoir lâché sa proie, il se fut retiré, avec ceux qu'il traînait après

lui, dans la salle du festin, une colère effroyable s'empara de son ame. Parmi les passions qui attisaient la flamme de ce courroux était un stupide orgueil de tyran qui se croit bravé. Il jura, en saisissant un verre qu'il brisa, que Désordre danserait avec un tigre, et que sa femme, mêlée aux courtisanes qui entouraient sa table en ce moment, serait forcée d'assister à ce spectacle. Un convive exalta encore sa rage en lui disant qu'il ne pourrait jamais faire cette violence à la duchesse. Il fit alors le serment de mettre à exécution son dessein, et prit jour pour obéir à ce serment. Ce jour était le lendemain de celui où Briolan apprenait de Narille tout ce que l'on sait à présent.

XIX.

Ce que sentit Saladin pendant que Narille parlait, on le comprend. Il n'interrompit pas une seule fois son compagnon; il ne voulait rien perdre de ce récit, dont il suivait la marche étrange avec l'anxiété et l'ardeur d'un chevalier qui suit les pas d'un fantôme. Quand Narille se tut, Briolan eut sur ses passions assez d'empire pour garder le silence; il ne dit pas un seul mot au marquis, que le sommeil combla enfin de ses faveurs. Il avait rompu, lui, pour de longues heures avec le sommeil.

Après une nuit passée tout entière à accueillir et à repousser tour à tour les projets les plus violens, il se leva. La fièvre était encore dans tous ses membres, et, quand il mit le pied sur le parquet de sa chambre, il lui sembla qu'il foulait le pont vacillant d'un navire : il faillit tomber; mais, par un effort d'une suprême énergie, il se maintint debout; son visage avait une expression si guerrière, que Mafré, qui entra chez lui en ce moment, lui dit :

— Vous avez donc appris, mon cher comte, que le pavillon britannique est en vue du fort Saint-Pierre? Avec cette lente démarche et ce pâle visage que vous a faits la maladie, votre expression martiale vous donne l'air d'un Briolan, tué à Crécy, qui serait sorti de son tombeau pour se venger des Anglais.

— Quoi! s'écria Saladin, les Anglais sont près de nous! Alors j'imagine que le gouverneur ne songe qu'à les repousser.

— Le gouverneur, reprit assez étourdiment Mafré, qui ignorait entièrement quelles pensées menaient l'esprit de Briolan, le gouverneur veut livrer encore un jour au plaisir. Le port est en ce moment rempli de vaisseaux étrangers auxquels nos ennemis vont donner le temps de sortir. Les premiers coups de canon ne seront certainement tirés que demain; c'est en sortant de l'orgie que nous irons à la bataille.

— Ah! dit Saladin, il y aura une orgie ce soir; eh bien! vous m'y verrez.

— Vous! repartit Mafré. Vous voulez donc y jouer le rôle de spectre?

— Vous m'y verrez, répéta Briolan; et, repoussant son compagnon qui voulait l'arrêter, il sortit.

Il avait un conseil pris, celui d'enlever Brigitte à son indigne mari. La nuit qui allait venir devait voir cesser l'union de la plus pure avec la plus souillée des créatures; mais, pour rendre sa cousine à la liberté, comment Saladin s'y prendrait-il? C'était ce qu'il ignorait. Notre héros pensa qu'avant tout il fallait s'assurer d'un vaisseau où il pût conduire celle qu'il était décidé à sauver de l'outrage et de la douleur. Il porta donc ses pas vers le port.

Le premier navire qui attira ses yeux fut un navire marchand sur lequel flottait le pavillon hollandais. Un grand mouvement régnait à bord de ce navire, qui faisait, comme tous les bâtimens du port, des préparatifs de départ. Assis au gaillard d'arrière, un homme fumait tranquillement, dont la figure sembla bien guerrière à Saladin pour une figure de trafiquant. En arrêtant son regard sur ce personnage, une idée le saisit, qu'il repoussa d'abord comme une illusion, puis qu'il fut bientôt forcé d'accueillir comme la plus certaine des réalités : l'homme qui fumait sur le pont du vaisseau hollandais était le capitaine Favonette.

Saladin courut vers le brave dont il croyait bien s'être séparé pour toujours. Franchissant d'un pied rapide l'escalier de bois qui joignait au port le bâtiment marchand, il fut en quelques instans dans les bras de l'ancien souverain caraïbe.

— Oui, c'est moi, dit Favonette, répondant aux questions dont Briolan l'accablait. Vous me retrouvez dans un équipage assez bourgeois pour un gentilhomme, un souverain et un guerrier. Je suis capitaine d'un navire marchand, et voici comme la chose est arrivée. Le grand Esprit, comme disait feu mon peuple (car tout mon peuple est décédé), ne nous favorisa pas, quand vous fûtes parti, dans la guerre contre les Grandes Bouches. Pendant que je souffrais du coup d'épée que m'a appliqué je ne sais comment le neveu de la Dentue, mon camp fut surpris, et, ma foi, presque toute la tribu fut détruite. Tout blessé que j'étais, je trouvai seul moyen, avec quatre ou cinq Caraïbes, de m'évader en canot par la grande route de la mer. Nous parvînmes à gagner une île où nous aurions pu nous faire une vie assez agréable, car c'était une île peuplée de gibier et déserte d'hommes; mais les benêts qui s'étaient sauvés avec moi se laissèrent mourir les uns après les autres par regret de leurs huttes, de leurs femmes et de leurs enfans. Je régnais non plus sur des hommes, mais sur la nature, quand le vaisseau sur lequel vous me

voyez vint toucher les rives où j'errais. Je reconnus le quartier-maître, vieux truand d'origine française, qui servit autrefois dans mon régiment, d'où il déserta pour aller se mettre en Hollande dans les comptoirs. Quant au capitaine, on me dit qu'il s'était pendu; mais je crois que c'était par les mains de son équipage et non par les siennes. On me proposa de le remplacer. J'ai été quelque peu pirate, de sorte que je m'entends assez bien à la mer, et nul des Hollandais ne savait comment se gouverne un vaisseau. Après avoir tué leur chef, car décidément ils l'avaient tué, ils se trouvaient dans un embarras extrême; je vins humainement à leur secours. Je stipulai seulement qu'on me donnerait la moitié dans le produit de la cargaison, qui était de vin et de négresses, et je me mis à la tête des marauds. Je suis arrivé ici, où j'ai vendu au gouverneur mon eau-de-vie et mes négresses; ce soir, à minuit, je pars. Je reconduirai mon navire non pas dans un port de Hollande, car là j'aurais peur d'être inquiété, mais à Dieppe; puis, ma foi, je retournerai, je crois, à Favonette vivre d'une façon conforme à mon rang. Maintenant j'ai de l'argent, et le ciel de l'océan commence à m'ennuyer; je me sens depuis quelques mois un appétit enragé du ciel provençal.

— Écoutez, mon cher chevalier, fit brusquement Saladin, voulez-vous me rendre le plus grand de tous les services?

— J'ai toujours eu une épée, repartit Favonette, et pour le moment j'ai une bourse; épée et bourse sont à votre disposition.

— Je reconnais bien votre ame de gentilhomme et de soldat. En trafiquant hollandais comme en souverain caraïbe, chevalier de Favonette, vous êtes toujours le même. Voici ce que j'attends de vous. Cette nuit, au moment où votre vaisseau sera sur le point de lever l'ancre, je remettrai entre vos mains une femme qui m'est chère comme mon honneur : que puis-je vous dire de plus? et je vous demanderai de conduire cette femme en France avec autant, ou, pour mieux dire, avec plus de respect que ne vous en inspirerait tout ce qu'il y a de plus grand, de plus puissant et de plus sacré en ce monde.

— Soyez tranquille; la femme qui vous intéresse sera traitée dans mon vaisseau comme fut traité au château de mon père le cardinal Favonette; mais ne puis-je vous rendre un autre service que ce service insignifiant? La beauté que vous remettez à ma garde, vous l'enlevez sans doute? C'est plaisir que de servir un ami dans un enlèvement.

Ainsi encouragé par Favonette, Briolan dit tous ses tourmens. Il avoua au capitaine l'incertitude dans laquelle il était encore sur les moyens à prendre pour mener à bien sa ferme résolution.

— Laissez-moi, mon cher comte, s'écria impétueusement l'ancien capitaine de grenadiers, me charger de votre enlèvement. J'ai enlevé

des abbesses en Italie. J'ai pour ces sortes d'entreprises une méthode infaillible et simple comme tout ce qui est bon. Justement j'ai encore deux négresses et trois barriques d'eau-de-vie à livrer au gouverneur. J'irai lui porter ces marchandises ce soir, à onze heures. En ce moment, soyez sous les murs de la maison, et, quand je vous crierai d'entrer, entrez avec confiance; votre affaire sera en bon train.

A l'heure indiquée par Favonette, Saladin était sous les murs du bâtiment que le duc de Lorédan habitait. A l'époque où M. de Lorédan était gouverneur des îles, le logis des côtes de l'Océan, résidence des gouverneurs, avait été détruit par une célèbre tempête. On avait construit à la hâte, pour recevoir le duc, un vaste édifice dont presque toutes les cloisons étaient aussi légères que les murailles d'un carbet caraïbe.

Par une des plus belles nuits où le ciel des îles ait célébré jamais ses fêtes sidérales, Saladin, un manteau sur les yeux et à son côté la compagne de sa vie, l'amie de son cœur et de son bras, son épée, Saladin se promenait sous les murs de l'hôtel Lorédan. Au bout de quelques minutes de promenade, il vit arriver Favonette, escorté de quatre matelots qui portaient à bras les tonnes d'eau-de-vie et faisaient marcher devant eux, enveloppées dans des voiles blancs et rouges, comme des chevaux de course dans leurs couvertures, les deux négresses. Le capitaine lui fit comprendre par un mouvement de tête qu'il l'avait reconnu.

Saladin attendit alors, à la fois plein d'anxiété et d'énergie, ce qui allait se passer. L'eau-de-vie et les femmes qu'amenait Favonette arrivaient à temps pour l'orgie qui allait commencer. Saladin vit Mafré, Dranmor, Narille et tous les convives du gouverneur franchir tour à tour le seuil de sa maison. Une inquiétude passionnée fit bouillonner tout le sang de ses veines, comme le vent d'orage fait bouillonner les flots de la mer. En cet instant de sa vie plein d'imprévu, de danger, d'effroi et de mystère comme le rêve, tout n'était plus que mouvemens désordonnés dans son esprit, quand une terrible et suprême crise vint l'obliger à régler, pour les mener à une action décisive, les forces de son ame.

Un tourbillon de flammes que rien n'avait annoncé sortit tout à coup comme d'un gouffre infernal de l'hôtel du gouverneur, enveloppant d'une clarté brûlante l'endroit tout à l'heure plein d'ombre où se tenait Saladin, et la voix de Favonette cria :

— Entrez, comte, voici le moment.

Je souhaite à tous ceux qui aiment d'aller sauver leurs maîtresses à travers des murailles enflammées. Ce qu'éprouva Saladin quand il se précipita dans cette fournaise, c'est le divin secret de l'héroïsme et de

l'amour. Toute la partie de l'hôtel du gouverneur qu'occupaient les appartemens du duc où le souper devait avoir lieu était dévorée par un incendie. Cet incendie, Favonette l'avait allumé en quelques secondes, grace aux tonnes d'eau-de-vie qu'il apportait. Séparé du logis qui brûlait par une cour, le logis de la duchesse était encore intact. Seulement il était baigné par les flammes voisines d'une lueur d'un rose éclatant, semblable à celle dont le ciel est baigné par le soleil du matin.

Saladin, guidé par Favonette, qu'il avait rencontré sur le seuil de la demeure embrasée, se dirigea vers les appartemens de sa cousine. Brigitte tenait entre ses mains un petit poignard façonné en crucifix, comme les poignards espagnols. Je ne sais point ce qu'elle allait faire de cette arme, mais elle avait les yeux ardens, le visage pâle. Quand l'incendie vint rougir sa vitre, elle était sous le coup de la menace que le duc voulait accomplir contre elle. Une esclave sortait de sa chambre, qui lui avait annoncé que, de gré ou de force, elle assisterait au souper de son mari. On devine si elle suivit Saladin. A minuit, le comte de Briolan et sa cousine étaient sur le vaisseau de Favonette. Le capitaine faisait tout préparer pour gagner le large le plus promptement possible. Saladin et Brigitte, dans la précipitation et les angoisses de l'action qu'ils venaient d'accomplir, ne s'étaient pour ainsi dire point parlé. Leurs deux ames, emportées par la même passion, avaient bien certainement fait un ardent et rapide échange de pensées, mais leurs deux bouches étaient restées silencieuses. A l'instant où le vaisseau s'ébranla pour s'éloigner des côtes :

— Un moment, s'écria Saladin; je suis obligé, moi, de rester sur ces rives, car dans quelques heures les boulets anglais y pleuvront.

Et il fit un mouvement pour s'éloigner de Brigitte, qui était à ses côtés. La duchesse sentit son corps trembler et son cœur défaillir. Elle fut sur le point de se jeter comme un enfant au cou de son protecteur; mais sa grave et austère humeur l'emporta sur ce mouvement passionné. Quand Saladin, qui devina sa douleur, lui eut dit : — Il le faut, ma cousine; j'ai pourvu à votre sûreté, maintenant je dois pourvoir à mon honneur; — elle se tut. Seulement elle tendit à Briolan, qui s'inclina et se découvrit, cette main... Ici que chacun pense à la main où il voudrait poser sa bouche.

Notre pauvre héros la sentit sur ses lèvres, cette main à laquelle il avait tant pensé, cette main qui l'avait jeté dans toutes ses aventures, le jour, on s'en souvient, où elle lui apparut parée d'une bague de rubis. Du reste, il avait enfin rencontré le bonheur. Je sais des joies plus brûlantes, mais je n'en sais point de plus tendre, de plus sacrée, d'une plus mystérieuse et plus divine profondeur, que celle de baiser une main qu'on aime et qui répond à votre baiser.

XX.

Quelques mois après l'enlèvement de Brigitte, Saladin revenait en France, le cœur livré aux plus doux et aux plus ardens espoirs qui aient jamais enchanté un cœur. Le duc de Lorédan était mort, non point d'une balle anglaise, mais des transports de colère que la fuite de sa femme lui avait causés. Rien ne s'opposait à ce que Saladin, devenu un des plus riches gentilshommes de l'Europe, grace à lord Windsay, n'unît pour toujours ses destins à ceux de Brigitte. Briolan croyait au mariage. Une femme, des enfans et un château, rien ne peut mieux remplir la seconde partie d'une vie livrée dans sa première moitié aux voyages et aux combats.

Favonette avait promis à Saladin qu'il lui laisserait à Dieppe un mot où il lui rendrait compte de sa traversée. Saladin trouva en effet, dès qu'il eut mis le pied dans le port français, la lettre que lui adressait l'ancien capitaine de grenadiers. Cette lettre, écrite sur du gros papier, renfermait un petit billet que Briolan, par un instinct irrésistible, ouvrit et lut tout d'abord. Ce billet contenait cette ligne unique :

« Adieu, mon ami, je vous aime. »

Voici maintenant ce que Favonette écrivait :

« Mon cher comte,

« Je suis obligé de vous annoncer quelque chose de bien triste, dont j'ai, ma foi, le cœur navré. Madame votre cousine est morte pendant la traversée. Dans l'état où l'avait mise tout ce que vous savez, la pauvre femme ne pouvait point supporter la mer. Dès les premiers jours de notre voyage, elle a succombé. J'étais auprès d'elle dans ses derniers momens. Elle m'a demandé de quoi vous écrire le billet ci-inclus, que j'ai soigneusement cacheté. En mourant, elle a prononcé votre nom. Mon cher comte, vous allez avoir un terrible chagrin. Moi-même j'ai senti de cette mort-là une peine que je n'aurais cru aucune mort capable de me causer. Madame votre cousine avait un regard et des mots qui vous pénétraient jusqu'au fond de l'ame. Je n'ai pas pu me décider à jeter son corps dans la mer. On a trouvé un moyen de le conserver. En arrivant à Dieppe, je l'ai fait enterrer dans un endroit du cimetière qu'on vous indiquera. Il est sous un arbre et dans de la terre. J'ai pensé que vous aimeriez mieux cela. Adieu, mon cher comte, vous avez plus besoin de courage à présent qu'au temps où nous étions ensemble chez les Caraïbes.

« CHEVALIER DE FAVONETTE. »

Ce qu'éprouva Saladin, il est bien peu d'hommes qui ne le sachent ou ne doivent le savoir. C'est le grand secret de douleur que nous sommes presque tous destinés à connaître dans notre vie, secret ingrat qui ne répand pas de clarté nouvelle sur nos jours, mais leur retire au contraire tout ce qu'ils avaient de douce et profonde lumière.

Le comte Saladin de Briolan se fit chevalier de Malte. Il mourut, comme sa cousine, à bord d'un vaisseau, où une fièvre d'espèce incertaine et de marche inconnue l'emporta dans sa jeunesse, un an après son grand chagrin; mais, comme celles de sa cousine, ses dépouilles ne furent point rapportées sur le rivage français: on les jeta aux flots. Dans cette vaste tombe marine qu'il avait si souvent contemplée avec mélancolie, son corps alla rejoindre les corps de Mafré et de Dranmor, car ces deux aventuriers périrent dans un naufrage d'où le destin sauva Narille. Narille et Favonette vécurent long-temps.

Saladin était de ceux dont la mort est éprise. C'est bien certain ce qu'on dit, que la mort aime les beaux et les jeunes. La destinée de notre héros fut tout-à-fait une destinée humaine. L'or lui devint inutile quand il tomba dans sa bourse. Quand sa maîtresse lui dit : « Je t'aime, » le trépas faucha son amour. Son pauvre amour! l'histoire en fut bien courte; mais les grandes amours ne sont pas celles qui ont les plus longues histoires.

G. DE MOLÈNES.

RESSOURCES AGRICOLES

DE L'ALGÉRIE.

I. — Colonisation et Agriculture de l'Algérie,
par M. Moll; [1]
II. — Documens divers.

Toute entreprise de colonisation n'est au fond qu'une affaire de commerce. Des considérations de politique abstraite, la noble pensée d'élargir le champ de la civilisation, peuvent séduire un peuple enthousiaste et chevaleresque; mais il en faut venir tôt ou tard à consulter les chiffres, et la glorieuse croisade ne tarde pas à être abandonnée, du jour où elle ne laisse plus entrevoir que des sacrifices sans compensation. Cette vérité a été trop souvent méconnue dans les débats engagés au sujet de l'Algérie. Nombre de systèmes ont été produits à la tribune ou par le moyen de la presse : chaque théoricien s'est donné le plaisir de grouper les populations, de distribuer le sol, de bâtir des villages, de réglementer le travail; mais, comme presque toujours, on a négligé d'asseoir ces vagues projets sur la base ordinaire des opérations commerciales. Comme aucune tentative n'a été faite, du moins aux yeux du public, pour établir rigoureusement le devis des avances et des bénéfices probables, l'opinion est restée froide et muette, ne pouvant se prononcer entre ces systèmes qui ne s'accordaient que pour demander à la métropole des sacrifices, sans en montrer clairement les résultats.

(1) Deux volumes in-8°, à la librairie agricole, rue Jacob, 26.

C'est ainsi qu'après seize ans de controverse, le gouvernement, les hommes politiques, disons mieux, le pays tout entier, sans distinction de parti, en est arrivé à un état d'indécision qui touche au découragement.

Si l'on veut saisir vivement les esprits, si l'on veut entraîner les hommes énergiques et hasardeux, les seuls sur lesquels on puisse compter, soit comme capitalistes, soit comme agens de travail, il faut traduire les théories par des chiffres et présenter l'œuvre de la colonisation africaine par le côté pratique et commercial. Nous savons que ce procédé est difficilement applicable quand il s'agit d'une colonisation agricole, c'est-à-dire de la plus chanceuse de toutes les spéculations. La rente de la terre dépend bien moins de sa fécondité naturelle que des circonstances économiques dans lesquelles le cultivateur se trouve placé. Le prix de la main-d'œuvre, la facilité des transports, les débouchés plus ou moins avantageux, donnent la mesure du produit net. Or, dira-t-on, en Algérie, où tout est encore à créer, les bases manqueraient au calcul pour établir par évaluation le bilan d'une entreprise agricole. Nous répondrons à cette objection en rappelant ce qui se passe ordinairement dans la grande industrie. Que fait, par exemple, le spéculateur qui veut créer un chemin de fer? Le tracé d'une ligne étant conçu, il dresse la statistique des départemens que cette ligne doit desservir, il constate les chiffres de population, l'importance commerciale des villes, le mouvement de circulation déjà établi, l'accroissement qu'il est raisonnable d'espérer : au moyen de ces élémens, il suppute, en *maximum* et en *minimum*, les recettes probables de l'entreprise, non pas à son début, mais à l'époque où elle aura conquis toute sa clientelle. C'est d'après cette estimation du revenu, comparée aux frais d'établissement et de mise en train jusqu'au jour où le service sera en pleine activité, qu'il entrevoit si l'affaire est suffisamment attrayante, et dans quelle mesure elle autorise un appel de fonds aux capitalistes. Tel est, ce nous semble, le procédé à suivre pour provoquer l'exploitation agricole de l'Algérie. La culture des terres a été paralysée parce que le capital a fait défaut; les capitalistes ne se sont pas présentés parce qu'un pays inculte, et dont les ressources sont encore problématiques, ne leur inspirait qu'une médiocre confiance. Brisons enfin ce cercle vicieux, et plaçons-nous hardiment dans l'hypothèse contraire. Supposons que le capital, abondamment répandu sur le sol algérien, y a attiré des ouvriers nombreux, et demandons-nous si les produits obtenus seront assez riches pour récompenser généreusement ceux qui coopéreront à l'œuvre africaine par leur argent, par leur intelligence ou par leurs bras. Au lieu de chercher une organisation, abstraction faite du résultat commercial, commençons par constater le revenu possible d'une manière abstraite, afin de voir ensuite quelle organisation ce revenu pourra solder. Ramené à

ces termes, le problème nous paraît devoir être ainsi formulé : Une étendue territoriale étant donnée, et les meilleures conditions économiques étant acquises, quels résultats peut-on espérer d'une intelligente exploitation?

Nous avons cherché les élémens de la solution dans les écrits les plus importans publiés sur l'Algérie, dans les documens officiels, les observations et les débats de la presse locale (1). Une mention particulière est due au livre de M. Moll, professeur d'agriculture au Conservatoire des Arts et Métiers. Le cadre de cet ouvrage réunit un plan de colonisation et un cours d'agriculture coloniale résumant toutes les notions acquises jusqu'à ce jour. Nous nous réservons d'exposer les idées administratives de M. Moll dans une prochaine étude consacrée à l'analyse des systèmes proposés pour l'affermissement de la puissance française en Afrique. C'est l'agronome seulement que nous interrogerons aujourd'hui, et il nous eût été difficile de trouver un guide plus sûr et mieux accrédité. Déjà familiarisé, par une longue pratique en Corse, avec le genre de culture approprié aux climats méridionaux, un séjour de trois mois a pu lui suffire pour visiter les localités exploitables et pour recueillir les renseignemens des agens de l'autorité, des colons ou même des indigènes. Il n'est pas à craindre que M. Moll se laisse aller à l'illusion quand il évalue les ressources de notre colonie. Il ne dissimule pas que la mise en culture du sol africain est, à ses yeux, une opération chanceuse, et que la métropole eût fait un placement beaucoup plus raisonnable en appliquant à l'amélioration de son territoire l'argent qu'elle prodigue pour utiliser sa conquête. Une crainte qui le préoccupe évidemment, bien qu'il ne l'exprime pas, est celle de susciter à notre chétive agriculture une concurrence dangereuse pour beaucoup de produits. Reconnaissant d'ailleurs que l'acquisition de l'Algérie est un fait irrévocable, il n'hésite pas à déclarer qu'on arrivera à compenser les charges de la conquête par la mise en valeur du nouveau domaine : à l'appui de cette conviction, un tableau complet des cultures, l'analyse des procédés et des ressources de chaque opération rurale, composent un livre qui, indépendamment de son utilité pratique, est un des plus instructifs que l'on puisse lire sur l'état de notre colonie.

Commençons par constater un heureux privilége que possède l'Algérie. Elle n'excite pas en Europe ces terreurs bien ou mal fondées qui paralysent ordinairement les projets de colonisation. Placée dans cette zone intermédiaire qui unit les pays tempérés aux régions intertropicales, son climat est celui des contrées qu'on a regardées de tout temps comme les plus favorisées de la terre. Sa température est celle de l'Andalousie, des Canaries, des états méridionaux de l'Union américaine, des plus

(1) Les études sur l'agriculture occupent une place importante dans le *Moniteur algérien*.

heureuses provinces du Brésil. L'Européen qui débarque en Algérie avec son costume étriqué, son hygiène casanière, et surtout avec ses préventions contre le soleil d'Afrique, éprouve assez souvent une sorte de malaise qu'il attribue à une chaleur excessive. Cette illusion est naturelle. Il y a pourtant un témoin irrécusable auquel il faut s'en rapporter sur ce point : c'est le thermomètre. Des observations faites de 1837 à 1841, dans les principales villes du littoral, ont établi que la température flotte entre le 6e et le 35e degré centigrade, ce qui donne en moyenne la chaleur des mois d'été à Paris, c'est-à-dire environ 22 degrés centigrades. Constantine, Hamza, Mascara, Medeah, Milianah, et d'autres villes de l'intérieur, assises sur des plateaux élevés, présentent des conditions atmosphériques plus favorables encore. Ces villes n'appartiennent que d'hier à la civilisation, et déjà leur état sanitaire fait honte aux vieilles cités de l'Europe. La mortalité, dans les hôpitaux civils de Paris, est de 1 sur 10 et 1/3 malades. En 1844, pour 5,599 entrées dans les hôpitaux civils d'Alger, il y a eu 570 décès : la proportion est de 1 sur 9 1/2; mais il est à remarquer que la plupart des malades étaient des nouveaux venus non acclimatés; dans 34 autres localités où des hôpitaux civils ont été ouverts, sur 10,869 Européens admis, on a compté 646 morts, c'est-à-dire 1 sur 17. La situation des hôpitaux militaires s'améliore d'année en année. D'après le dernier relevé, sur 103,862 admissions, il y a eu seulement 4,664 morts. En supposant que quelques-unes des victimes du climat eussent succombé après leur retour en France, le nombre des décès, dans la proportion de 1 sur 20, serait encore moitié moindre qu'à Paris (1). Lorsque de larges cultures auront assaini les localités suspectes, que les plantations auront multiplié les ombrages, que les lois hygiéniques convenables au pays seront généralement connues et observées, l'Algérie ne tardera pas à acquérir une réputation de salubrité qui sera un attrait pour les travailleurs européens.

A ne considérer que la vertu productive inhérente à la terre, on peut classer l'Algérie au nombre des pays les plus fertiles du globe. Il n'est pas douteux que le Tell, placé dans les mêmes conditions de sol et de climat que les contrées les plus riches du bassin de la Méditerranée, pourrait fonder des cultures comme celles qui font l'orgueil du royaume de Valence, de la Lombardie, de la Campanie et de l'Égypte. L'humi-

(1) A partir de 1840, la mortalité n'a cessé de décroître dans l'armée, quoique l'effectif ait été toujours augmenté. En 1840, avec 65,489 hommes sous les drapeaux, en y comprenant les auxiliaires indigènes, on eut 9,596 décès dans les hôpitaux; — en 1841, avec 74,140 individus, il n'y eut plus que 7,795 morts; — en 1842, pour un effectif de 79,753 hommes, 5,588; — en 1843, effectif de 81,520, et mortalité 4,692; — en 1844, effectif de 106,286 hommes, Français ou indigènes, mortalité 4,664. — Il résulte de ces chiffres que la mortalité, qui était en 1840 du 7e de l'effectif, n'a plus emporté que le 22e cinq ans après. De tels résultats sont bien honorables pour l'administration militaire, bien consolans pour le pays!

dité atmosphérique produite par la pluie est même répartie en Algérie d'une manière plus favorable que dans certaines contrées de l'Europe méridionale. L'hiver, doux et pluvieux, ne suspend pas la végétation et donne des récoltes lucratives; les sécheresses d'été ne s'y prolongent pas pendant six mois, comme il arrive parfois dans la péninsule espagnole et dans la Provence. Il ne faudrait pas néanmoins que l'émigrant s'en rapportât aveuglément à cette appréciation générale, il en résulterait pour lui de tristes mécomptes. Si la nature est plus féconde dans les pays chauds, elle y est aussi plus capricieuse. A côté d'une végétation éblouissante de richesse s'étend une surface complétement dépouillée; c'est que la première est nourrie par des eaux courantes ou par des nappes souterraines assez rapprochées de la superficie pour en conserver la fraîcheur, tandis que le terrain absolument privé du principe humide se calcine et acquiert une compacité qui lui ravit toute sa vertu. Le pays est-il montagneux et accidenté, comme le Tell algérien, l'inégalité de valeur est encore accrue par la différence des niveaux, des pentes, des expositions. Lorsqu'à ces causes naturelles s'ajoutent les effets d'une culture barbare, des ravages de la guerre, de l'envahissement des végétaux parasites et du désordre prolongé des élémens, il arrive qu'un territoire essentiellement riche n'offre plus néanmoins à l'exploitation qu'une faible partie de sa surface. On se fera une idée, d'après le relevé approximatif de M. Moll, des différentes natures de fonds dans la zone exploitable de l'Algérie. La superficie du Tell, étant évaluée à 15,400,000 hectares (1), se subdivise de la manière suivante :

	HECTARES.	PROPORTION SUR CENT.
Terres arables annuellement ensemencées par les indigènes, ou déjà mises en culture par les Européens	770,000	5
Herbages propres à être fauchés	770,000	5
Terrains plus ou moins bien engazonnés, mais propres seulement au pâturage, à cause des palmiers nains et autres obstacles	4,389,000	28,50
Forêts proprement dites	115,500	75
Forêts basses, hautes broussailles dont le feu n'a atteint que la lisière	169,400	1,10
Broussailles basses, dégradées par le feu	3,696,000	24
Espaces inondés en hiver et au printemps, mais pâturés en été	231,000	1,50
Marais proprement dits	23,100	15
Terrains nus, improductifs, sebghas ou petits lacs salés, rochers, sables, cours d'eau	5,236,000	34
TOTAL	15,400,000	100

(1) M. Moll fait erreur en donnant au Tell algérien une superficie de 360,000 à 400,000 kilomètres carrés : ces chiffres représentent approximativement l'étendue de l'Algérie entière, Tell et Sahara compris.

La circonstance décisive pour le choix du territoire à exploiter est la facilité des irrigations. L'industrie agricole présente un phénomène dont les conséquences politiques n'ont pas été assez remarquées. Les pays méridionaux, dont la fécondité naturelle est la plus grande, sont ordinairement pauvres relativement aux contrées placées sous des climats moins généreux. Pour ne citer, par exemple, que les deux zones qui partagent la France, les départemens du nord sont beaucoup plus productifs et par conséquent beaucoup plus influens que ceux du midi. C'est que les régions humides où l'arrosage factice serait le moins nécessaire sont précisément celles où il est le plus facile et le moins dispendieux. L'avantage qu'on en tire, augmentant les bénéfices du producteur, lui permet d'accroître progressivement le capital consacré à l'amélioration de sa terre. Une marche en sens inverse a lieu dans le midi. L'arrosage y est rigoureusement nécessaire pour rendre au sol desséché sa vertu féconde; mais la première mise de fonds pour un large système d'irrigation serait considérable, et le propriétaire est ordinairement pauvre. Son domaine mal exploité restant sans valeur, il ne peut espérer le secours des capitalistes étrangers. Peu à peu le découragement le saisit; il perd le goût de la bonne agriculture, il s'en tient à une pratique routinière et misérable. Tel est le fait général, du moins dans les temps modernes où l'individu est livré fatalement à ses propres ressources. Les grands peuples des temps anciens, qui se développèrent presque tous sous les latitudes méridionales, comprirent si bien au contraire l'importance des irrigations, qu'ils en firent une loi d'existence sociale. Il semble même que, pour ces peuples, l'âge d'une splendeur presque fabuleuse ait été celui où l'on poussa au plus haut point l'art de féconder le sol par la distribution des eaux. N'est-ce pas aux plus belles époques de leurs annales que les Indous creusèrent ces prodigieux réservoirs dont l'un présente une ouverture de 13 kilomètres de longueur sur 5 de largeur, que les Chaldéens ouvrirent leurs fleuves artificiels, que les Égyptiens découpèrent en innombrables tranchées la vallée du Nil, que les Romains pratiquèrent leurs beaux travaux hydrauliques, que les Arabes, en arrosant l'Andalousie, la transformèrent en jardin? Ces mêmes Arabes ont possédé pendant quarante ans un coin de la Gaule, et ils y ont laissé ces canaux du Roussillon qui font encore la fortune de l'un de nos départemens. Pour revenir enfin à l'Algérie, des canaux de navigation et d'arrosage, dont on suit les traces dans la Mitidja, des aqueducs romains que nos ingénieurs admirent à Stora, des bassins gigantesques creusés aux environs de Tlemsen par les rois maures de cette cité, sont autant de travaux dont l'exécution coïncide avec les époques qui ont vu fleurir la civilisation sur le littoral africain.

Arrive-t-il par exception qu'une terre soit suffisamment détrempée

sous un soleil ardent, alors les résultats tiennent du prodige. « Si 2 de chaleur multipliés par 2 d'eau donnent 4 de produit, 4 de chaleur multipliés par 4 d'eau en donnent 16. » D'après ce principe formulé par M. de Gasparin et accepté par tous les agronomes, on conçoit que l'arrosage puisse décupler et même, en certains cas, centupler la valeur du sol dans les pays très chauds. Nous ne rappellerons pas le haut prix des terres arrosées dans le Milanais et dans les belles plaines du royaume de Valence. Nous ne citerons pour exemple que notre Algérie, où déjà les terres situées à proximité des villes et soumises à un système d'irrigation proportionné à la puissance du soleil ont acquis un prix excessif. « Aux environs d'Alger, dit M. Moll, et notamment dans la plaine du Hammah, quoique l'arrosage ne s'y fasse en majeure partie qu'au moyen de norias très défectueuses, cette seule circonstance que l'eau n'est qu'à quelques mètres de la surface suffit pour que l'hectare se loue 1,000 fr. et plus. » D'autres documens confirment que, dans un rayon assez étendu autour d'Alger, d'Oran et de Bone, la location de l'hectare a été poussée jusqu'à 1,600 francs.

Les Maures et les Kabiles sont les seuls qui pratiquent aujourd'hui l'arrosage : ils procèdent soit par submersion en barrant les cours d'eau, soit par infiltration en dirigeant un grand nombre de rigoles à travers le sol qu'ils veulent détremper. Si leurs moyens sont grossiers, c'est qu'il ne leur est pas permis de mieux faire. Un peuple sans gouvernement ne confie pas de grands capitaux à la terre : il lui suffit de vivre au jour le jour. Les indigènes savent néanmoins apprécier les bienfaits de l'irrigation. Lorsqu'en 1844, le génie militaire entreprit le barrage du Sig par ordre de M. le maréchal Bugeaud, on vit les tribus du voisinage protéger nos ouvriers et se présenter spontanément pour le transport des matériaux. Achevé aujourd'hui, ce grand travail subsistera comme un monument impérissable de la puissance et de la libéralité française. Une large muraille, toute en pierres de taille liées par un ciment de pouzzolane factice, oppose à un courant impétueux une digue de 9 mètres en épaisseur sur un prolongement de 44 mètres. Encaissée entre deux berges abruptes, la rivière du Sig forme ainsi un bassin dont les eaux sont élevées à une hauteur suffisante pour fournir d'avril en septembre 3 mètres cubes d'eau par seconde, et arroser 15,000 hectares de terre. De tels résultats sont des victoires dont les bulletins mériteraient d'être plus connus, plus admirés par la France. On a dit avec raison que notre conquête, commencée par le sabre, ne serait achevée qu'avec la sonde; c'est qu'en effet le sabre ne nous a donné que des déserts : les travaux qui feront jaillir l'eau sur ces terres brûlées leur donneront une force de production dont les laboureurs de nos meilleurs départemens français ne se font pas même une idée.

M. Moll a consacré une partie très considérable de son livre aux opé-

rations hydrauliques. Selon lui, l'irrigation du sol algérien ne présenterait pas de grandes difficultés. La nature des eaux semble en général favorable. Les eaux saumâtres que l'on trouve assez souvent quand on creuse le sol à trois ou quatre mètres de profondeur, et qui, dans les terrains abaissés, forment ces lacs salés indiqués sur nos cartes par les noms de *sebkha* et de *schott*, ne deviennent une cause de stérilité que lorsqu'elles sont stagnantes. Au contraire, les ruisseaux salés présentent sur leurs bords une végétation si riche, que M. Moll incline à croire, contre l'opinion commune, que le sel est pour l'Algérie un élément de richesse. Les eaux qui proviennent des marais ne lui paraissent pas devoir être contraires à la végétation, et, quant à celles que l'on pourrait obtenir par des sondages, il serait facile d'en corriger la crudité en les exposant pendant quelque temps au contact de l'air. Dans la petite et la moyenne culture, diverses espèces de barrages d'une exécution facile et peu dispendieuse formeraient des réservoirs naturels pour l'alimentation des canaux d'arrosage pendant les sécheresses. Dans les grandes exploitations, les réservoirs, construits avec des matériaux durables, devront être servis par les moteurs puissans qui obéissent au génie européen. A la noria des Arabes, au grossier manége de nos paysans, on substituera des machines à vapeur, qui, suivant les essais faits en Provence, peuvent fournir pour 20 francs le volume d'eau nécessaire à l'arrosement d'un hectare pendant toute la saison, tandis que, dans le midi de la France et dans le Piémont, la même quantité se paierait le double. Les difficultés de l'irrigation seront encore simplifiées, si, comme une invention récente le fait espérer, on obtient promptement et à peu de frais des eaux jaillissantes par le forage des puits artésiens. Un temps viendra où un large système de travaux hydrauliques appliqué à l'agriculture sera entrepris par le gouvernement, comme œuvre d'utilité publique. En attendant, il faut que les colons se persuadent qu'ils peuvent obtenir de très beaux résultats en utilisant les ressources qui se trouvent naturellement à leur portée. Un arrosage incomplet, suspendu en été par le desséchement des sources et des torrens, solderait déjà richement les frais qu'il aurait occasionnés. « Avec cette irrigation, dit M. Moll, on aura deux coupes de foin, et trois ou quatre de luzerne au lieu d'une : on pourra retarder la plantation ou la semaille, et, partant, la récolte de beaucoup de plantes, ce qui augmentera le produit. » On le voit par cet exemple, donner la terre aux immigrans, c'est leur donner peu de chose; leur procurer l'eau, c'est assurer leur fortune.

Au début de la conquête, l'Algérie n'apparut aux imaginations françaises qu'à travers les souvenirs de l'éducation classique. On se réjouit de posséder cette Afrique qui avait été l'un des principaux greniers du monde romain, et l'on ne douta pas que la culture des céréales ne devînt une source abondante de richesses. Cette illusion fut fatale aux

premiers colons. L'instinct de la spéculation agricole est malheureusement rare en France : nos petits laboureurs croient naïvement qu'il suffit d'obtenir des produits pour réaliser des bénéfices, et ils tourmentent machinalement la terre sans s'inquiéter de l'état du marché. Les premières récoltes obtenues en Afrique par les Européens devaient inévitablement être renchéries par les frais extraordinaires d'installation et de défrichement, par la cherté de la main-d'œuvre, la difficulté des transports, les mécomptes de l'inexpérience. Les blés d'origine européenne, qu'il aurait fallu vendre au moins 25 francs l'hectolitre, rencontrèrent sur les marchés algériens les blés arabes au prix moyen de 10 francs. Le désenchantement fut cruel. Dans le premier moment de stupeur, les colons déclarèrent que la culture des céréales ne pouvait pas donner lieu à une exploitation profitable, aveu dont les ennemis de l'Algérie s'emparèrent pour en faire leur principal argument contre notre conquête. D'excellens esprits sont restés sous cette impression. M. Moll lui-même répète à plusieurs reprises que les colons ne doivent s'appliquer à produire les farineux que dans la mesure de leurs propres besoins; que, loin d'avoir à spéculer sur l'exportation des blés, il ne faut pas même songer à disputer aux indigènes l'approvisionnement des villes maritimes et des places de guerre.

Malgré l'autorité du savant agronome, nos colons auraient grand tort, ce nous semble, de prendre son conseil à la lettre. La concurrence des indigènes, inquiétante sans doute, n'est pourtant pas de nature à décourager nos producteurs; elle peut restreindre le marché, mais non pas l'accaparer. L'agriculture de l'Arabe est encore celle des âges primitifs; son domaine est immense, relativement aux forces dont il dispose; l'espace n'est rien pour lui. Il est rare qu'il exploite deux années de suite le même terrain. Entre les premiers jours de juillet et la fin de septembre, il fait choix d'un champ depuis long-temps abandonné, où d'épaisses broussailles, où de hautes herbes annoncent que le sol, suffisamment reposé, a repris sa vigueur : il nettoie cette terre par le feu, qui souvent, pour le malheur de la contrée, s'étend bien au-delà de l'espace destiné à la culture. Les cendres, les débris calcinés, détrempés par les fortes pluies d'automne et mêlés avec la boue, forment une sorte d'engrais pâteux. Dans les terrains qui n'ont pas été défoncés depuis long-temps, on favorise ce mélange par un premier labour. A partir du 15 novembre jusqu'à la fin de l'année, c'est le temps des semailles. La semence est jetée à la volée, dans la proportion moyenne d'un hectolitre par hectare, c'est-à-dire moitié moins de ce qu'on emploie communément en France; puis on tâche de recouvrir cette semence par une légère façon donnée au sol. La charrue africaine est inférieure aux instrumens grossiers et défectueux de nos départemens les plus pauvres : conduite avec négligence, cette charrue effleure le sol en dessinant

des sillons incorrects, dont la plus grande profondeur est de 10 centimètres. Après cette opération, l'Arabe attend la moisson, qui lui procure par hectare de 10 à 12 hectolitres d'un grain chétif et racorni. Or, si l'on considère qu'un seul Arabe peut cultiver de la sorte environ 16 hectares, on comprendra que, dans les bonnes années, les blés indigènes soient offerts à des prix excessivement bas.

Il est évident néanmoins qu'un système de culture aussi sauvage est limité, que les indigènes ne sauraient établir une concurrence régulière, et proportionner leurs produits aux besoins toujours croissans des étrangers. Leurs prix de vente se rapprochent peu à peu des cours du commerce européen (1). Le prix moyen de l'hectolitre de blé a été l'année dernière de 17 fr. 10 cent. à Alger, de 20 fr. à Mostaganem, de 21 fr. à Mascarah, de 30 fr. à Bouffarik. Quoique considérable, l'offre des indigènes est insuffisante, et d'ailleurs trop irrégulière pour qu'on en fasse la base de l'approvisionnement. Les Arabes ont apporté sur les vingt-cinq marchés algériens 132,046 hectolitres de blé en 1844, et l'année suivante 203,785 hect. Il y a à déduire sur ces apports la portion livrée à la vente pour la consommation des Africains établis dans les villes. L'excédant, s'il y en a, ne représente plus qu'une très faible portion de la consommation européenne; en effet, la population civile et militaire, population composée presque entièrement d'adultes, s'élève à plus de 210,000 têtes : évaluer ses besoins à 420,000 hectolitres, ce serait peu dire pour un pays où la mouture, très défectueuse, cause une déperdition énorme. Aussi l'approvisionnement repose-t-il en grande partie sur les farines envoyées par le commerce de Marseille. 142,000 quintaux métriques d'une valeur de 2,800,000 francs et 47,298 hectolitres de grains ont été ainsi expédiés de France, sans compter les importations directes des autres pays. Cette situation se trouve résumée dans un mémoire récemment adressé au roi par un témoin respectable autant que zélé. « Nous sommes aujourd'hui en Afrique, dit l'abbé Landmann, près de (il faudrait dire *plus* de) 200,000 hommes, civils et militaires, et, dans le cas d'une guerre maritime qui intercepterait pendant six mois seulement les arrivages dans nos ports, nous serions réduits à une affreuse famine. Tout le blé nous vient de la mer Noire (2). Sans ce blé, il y a long-temps que nous aurions été obligés d'aban-

(1) Exception doit être faite pour la province de Constantine, où les blés arabes abondent, quoique les besoins soient peu considérables. Les cours n'y ont pas dépassé l'année dernière l'ancien prix de 10 francs l'hectolitre. Aussi cette province, quoique la plus fertile et la plus calme, offrira-t-elle peu de ressources aux cultivateurs européens, jusqu'à ce que des communications faciles aient été établies. Aujourd'hui le prix du transport écrase tellement la denrée, qu'arrivée à Alger, elle n'y pourrait plus soutenir la concurrence des blés d'Odessa.

(2) La plus grande partie des blés de la mer Noire est convertie en farines à Marseille.

donner l'Algérie; sans lui, un très grand nombre de tribus arabes n'auraient pas eu, il y a deux ans, un morceau de pain à manger. « Nous « croyions, dirent plusieurs cheiks à M. le gouverneur-général, qu'en « ne cultivant pas, nous vous forcerions à quitter le pays; mais nous « voyons bien maintenant que c'est nous qui, sans votre blé, aurions « été les victimes de cette mesure. » Une autre preuve de l'insuffisance de la production indigène en céréales est le prix élevé du pain dans presque toutes les villes de l'Algérie. D'après le dernier relevé annuel, les cours ont varié entre 40 et 60 centimes le kilogramme, prix que la vente au détail n'atteint pas à Paris.

La concurrence des indigènes cessera donc peu à peu d'être un épouvantail pour nos colons. Déjà l'un d'eux vient de déclarer, dans une brochure publiée récemment, que, les laboureurs africains n'étant plus à craindre, le salut de la colonie serait assuré si l'on éloignait par des taxes prohibitives la concurrence des blés extérieurs. L'instant est mal choisi pour solliciter un pareil monopole. Rien ne nous prouve d'ailleurs qu'il aurait l'excuse de la nécessité. M. Moll nous apprend qu'avec un hectolitre et demi de semence confiée à une bonne terre, bien fumée et arrosée, s'il est possible, trois ou quatre fois, on doit récolter par hectare 20 à 25 hectolitres d'un grain bien nourri. Cette espérance n'est-elle pas magnifique? Elle atteint dès le début les puissans résultats de l'agriculture anglaise, qui multiplie la semence par 22. Deux départemens où la population exubérante fournit très abondamment l'engrais, le Nord et la Seine, atteignent seuls ce chiffre. Pour la France entière, la moyenne est de 12. Avec les procédés économiques indiqués par M. Moll pour les semailles, la moisson et le battage des grains, avec le perfectionnement des moyens de transport, n'arriverait-on pas à produire la première des denrées commerciales à des conditions qui permettraient de défier la concurrence locale ou extérieure? La réponse ne nous paraît pas douteuse.

D'autres céréales donneront des résultats non moins encourageans. L'orge, qui fournit la paille la meilleure et la plus abondante, et dont le grain est la principale nourriture des chevaux en Algérie, promet en bonne culture, suivant M. Moll, un rendement beaucoup plus considérable encore que le froment. 30 à 40 hectolitres par hectare, à un prix moyen établi, d'après les derniers cours, entre 10 et 15 fr., constitueraient un revenu brut très élevé. On avait compté sur la culture du riz, qui, en effet, réussirait à merveille, et donnerait les plus beaux bénéfices; mais peut-être sera-t-il prudent de l'interdire pour cause d'insalubrité. Nos cultivateurs trouveront des dédommagemens dans la culture du maïs et de divers autres granifères qu'ils devront essayer pour la vente ou pour la basse-cour.

Les farineux, les légumes, les racines, qui fournissent en Europe la

principale alimentation des classes pauvres, réussissent parfaitement bien en Algérie. On en peut tirer d'excellens produits de vente : si la pomme de terre, par exemple, est moins abondante qu'en France, elle trouve sur les marchés un débit facile et un bon prix. Quoique ces cultures soient indispensables pour varier la nourriture des ouvriers de la ferme et accélérer l'engraissement du bétail, elles ne constituent, aux yeux des grands spéculateurs, qu'un accessoire. La vraie richesse de la France africaine, ce sont ses prairies naturelles, ses magnifiques herbages qui se développent spontanément dans presque tous les lieux dès que l'on y cesse la culture régulière. Les agriculteurs des plus fertiles contrées de l'Europe ne peuvent assez admirer cette fière végétation qui, dans les terrains bas et froids, s'élève parfois jusqu'à hauteur d'homme. Même dans les conditions les moins favorables, les pentes dégradées des collines, les plateaux sans abri conservent jusqu'aux premières chaleurs un gazon abondant et savoureux. Pendant la saison la plus froide, la tiède humidité de l'atmosphère entretient naturellement des pâturages semblables à ces prairies hivernales de la Lombardie qu'on crée à grands frais au moyen d'une savante irrigation. La chaleur dévorante des trois mois de sécheresse peut être conjurée : un arrosage bien distribué accélère même la végétation en proportion de l'ardeur du climat. « J'ai entendu parler, dit M. Moll, d'herbages bien arrosés qu'on avait pu faucher tous les quinze jours pendant l'été, et qui avaient donné ainsi des produits qui sembleraient fabuleux pour la France. » Ces dons naturels de la terre n'empêchent pas la création des prairies artificielles. En Europe, les espaces spécialement réservés pour la récolte des foins ont ordinairement besoin d'être fumés. En Algérie, toutes les prairies, étant d'une végétation assez vive pour être livrées au pâturage, n'exigent aucune dépense, puisque le bétail engraisse les champs où il séjourne. Ajoutons enfin que la fenaison, très difficile aujourd'hui pour nos colons, deviendra au contraire moins dispendieuse en Afrique que dans nos climats capricieux. Moins de précautions y sont nécessaires : la main-d'œuvre y sera beaucoup moins onéreuse, parce que l'époque de ces travaux, au lieu d'être restreinte à quinze jours comme dans le nord, s'étend à plus de deux mois, le temps de la maturité étant déterminé dans un pays constamment chaud par la plus ou moins grande humidité des terrains.

Malgré ces promesses brillantes, les ennemis de notre colonie s'obstinent à dire que les prairies naturelles ou artificielles ne seront jamais d'un bon revenu, et que l'élève du bétail restera sans profit en raison du haut prix des fourrages. La société agricole d'Alger a en effet publié récemment un mémoire pour établir le prix de revient des foins à raison de 8 fr. 40 cent. par 100 kilogrammes, et pour demander que le gouvernement veuille bien faire ses achats à raison de 9 fr. 50 cent.

dans l'intérêt de la colonie naissante. Exploitant elle-même avec l'aide des troupes une certaine partie du domaine, profitant d'ailleurs des offres faites par les indigènes, l'administration militaire a dicté le prix de 7 fr. 50 cent. La prime réclamée par nos colons n'est évidemment qu'une indemnité temporaire. Faut-il s'étonner qu'ils ne puissent pas encore soutenir la double concurrence de l'intérieur et de l'extérieur? Les travaux n'ont pas encore été organisés; non-seulement la main-d'œuvre est très chère, mais nos laboureurs, appliquant à l'Algérie la pratique française, emploient cinq à six ouvriers pour la fenaison, lorsque, suivant M. Moll, un seul devrait suffire. Enfin la cherté et la difficulté extrême des transports élèvent considérablement le prix d'une marchandise très volumineuse; mais, nous le répétons, ce surcroît de dépense n'est qu'un accident qui doit cesser par le fait d'une intelligente colonisation. Déjà, malgré tous les obstacles, les fourrages récoltés par les Européens représentent une valeur de 2,500,000 fr. (1). Qu'on suppose un sol convenablement arrosé, des bras toujours disponibles à des conditions équitables, des communications sûres et peu coûteuses, et on comprendra que les prairies algériennes deviendront, comme dans toutes les bonnes fermes, la base du revenu. En France, le produit brut d'un hectare de pré est évalué en moyenne à 110 fr. Dans les départemens riches, l'hectare, estimé à 4 ou 5,000 fr., doit payer l'intérêt de cette somme, indépendamment de l'impôt et de la main-d'œuvre. Si ce genre d'exploitation est considéré comme très profitable, pourquoi n'en serait-il pas de même en Algérie, où la terre, beaucoup plus féconde, ne coûte presque rien, où les prix de vente sont à peu près ceux de la métropole?

Nous ne nous arrêterons pas à examiner présentement si la culture des plantes commerciales est possible, si elle doit être profitable au début de la colonisation. Soutenir, d'une part, que la France africaine ne peut prospérer que par les produits de grand commerce, et démontrer, d'autre part, que ces produits ne pourront être obtenus que lorsque la population coloniale sera nombreuse et bien assise, c'est enfermer la discussion dans ce cercle vicieux où elle a été si long-temps impuissante. Il s'agit ici seulement, nous le répétons, de constater les ressources du sol africain d'une manière absolue. Nous savons que les plantes employées dans les manufactures exigent beaucoup d'engrais, des connaissances spéciales, une manipulation régulière et quelquefois compliquée, un courant d'exportation bien établi, et que par consé-

(1) La production des fourrages est évaluée sur les bases suivantes (1845) : foins récoltés par l'armée, 373,717 fr.; achetés par l'armée aux colons européens, 1,652,828 fr.; réserve des Européens pour la consommation de leurs fermes, 479,171 fr. Les indigènes ont en outre mis en vente, dans les divers marchés de la colonie, 86,898 quintaux métriques, qui, au prix de 7 fr. 50 cent., représenteraient 651,720 francs.

quent il serait hasardeux pour une colonie naissante de débuter par ces cultures; mais nous nous plaçons dans l'hypothèse où des conditions favorables auraient été assurées par l'accord du gouvernement et des spéculateurs. La réussite des plantes oléagineuses, comme le colza et le sésame oriental, n'est pas douteuse en Algérie. M. Moll pense néanmoins que ces produits sont d'un intérêt médiocre dans un pays où l'olivier est très commun. Il recommande au contraire d'essayer le ricin, qui donnerait des profits, en raison de la facilité de sa culture, si son huile abondante, utilisée seulement en pharmacie, pouvait être employée à la fabrication du savon. Le directeur de la pépinière d'Alger a pourtant publié sur le sésame des calculs bien séduisans. Cette graine, dont la France achetait pour 8 à 10 millions avant la dernière révision du tarif, a fourni par hectare 1,475 kilogrammes; à raison de 50 francs par quintal métrique, ce serait une valeur de 707 fr., qui, déduction faite des frais de culture estimés à 259 fr., laisseraient en produit net 478 fr. On cite encore, parmi les cultures lucratives, le pavot blanc, dont on tire l'opium : un are donne, dit-on, jusqu'à 30 ou 40 fr. de revenu. M. Moll ne pense pas que la garance puisse être cultivée en Afrique avec plus d'avantage que dans le midi de la France. La récolte de l'indigotier n'est lucrative que dans les bonnes années. Quant à la canne à sucre, il est certain qu'elle pourrait être naturalisée; mais le succès de l'industrie sucrière dépend bien moins de la fécondité de la terre que du travail de l'atelier. Bien des années se passeraient avant que les sucreries africaines fussent montées de manière à rivaliser avec les grandes manufactures des Antilles et les usines de nos départemens du nord. Au surplus, si les colons étaient tentés de faire un essai, la canne à sucre leur offrirait, comme dédommagement, un fourrage abondant et d'excellente qualité.

Dans un pays dont la salubrité ne doit pas être compromise, il importe de surveiller les entreprises qui menacent la santé publique. Quelques personnes pensent donc que la culture du lin et celle du chanvre devront être restreintes à cause des inconvéniens du rouissage. Si diverses méthodes de macération proposées en ces derniers temps reçoivent la sanction de l'expérience, l'Algérie fournira facilement à nos manufactures les filasses qu'on demande aujourd'hui au commerce étranger. Deux produits intéressent particulièrement l'avenir de notre colonie, parce qu'ils deviendront la base des plus grandes spéculations : ce sont le coton et le tabac. Une somme de 140 millions, la huitième partie de ce que la France achète à l'étranger, est consacrée chaque année à l'acquisition des cotons en laine et des tabacs en feuilles. L'Afrique française peut fournir abondamment ces deux substances, et en qualité supérieure. Les bénéfices qu'on entrevoit dans le cas où ces exploitations deviendraient florissantes suffiraient pour indemniser la métropole de

ses sacrifices. Pourquoi aucune tentative capable de frapper l'opinion publique par ses résultats n'a-t-elle encore été faite? Les agriculteurs répondent par leur éternelle objection. Pour le coton, si les circonstances physiques sont évidemment favorables, il n'en a pas encore été de même des circonstances économiques. La récolte du coton, à mesure que s'ouvrent les capsules, dure quatre mois. Ce genre d'opération, réservé en Amérique aux femmes, aux enfans, aux esclaves infirmes, ne pourrait être exécuté en Algérie que par des laboureurs adultes, loués à la journée et à très haut prix. L'égrenage et l'emballage exigent aussi des machines assez dispendieuses et des ouvriers spéciaux. Les tabacs algériens, supérieurs à ceux qu'on tire du Levant, et peut-être égaux, dans certaines localités privilégiées, aux meilleures qualités de la Havane, fournissent deux récoltes par an. Trois variétés désignées par les inspecteurs du gouvernement sont d'une qualité si exquise, que l'administration offre de les payer 130 fr. les 100 kilog. de feuilles, tandis qu'elle achète le Virginie à moins de 40 francs. Il est reconnu aujourd'hui qu'un hectare peut produire 40,000 plantes à vingt feuilles chaque, ou 800,000 feuilles, du poids de 2,000 kilogrammes; au prix moyen de 110 fr. par quintal, c'est un revenu brut de 2,200 fr., sur lesquels il y a seulement 600 fr. à déduire pour frais de culture; reste en produit net 1,600 francs. Malgré ces brillantes espérances, la terre reste couverte de broussailles, parce que la confiance n'existe pas, parce que les petits propriétaires, livrés à eux-mêmes, ne peuvent rien entreprendre, parce que les bons ouvriers ne répondront qu'à l'appel des grands capitalistes, et que ceux-ci n'obéiront qu'à l'impulsion du gouvernement (1).

Pour les laborieux Kabiles, pour les Maures industrieux et patiens, la culture des arbres à fruit compose le meilleur revenu. A plus forte raison en doit-il être ainsi pour nos colons, puisque les plantations bien ordonnées ne restreindront pas l'espace destiné aux autres substances nutritives. La force du soleil est telle en Afrique, que l'ombrage modéré est plutôt nécessaire que nuisible aux humbles végétaux, de sorte que de grands arbres, convenablement espacés, abriteront d'abondantes récoltes de grains, de racines et de fourrages. Il suffit d'observer que les jeunes plants soient distribués en lignes, à intervalles égaux de 12 à 15 mètres. La régularité des plantations est nécessaire pour que les arbres ne soient pas offensés par les labours donnés avec les instrumens attelés : un intervalle de 6 à 8 mètres serait suffisant si le terrain n'admettait pas les basses cultures. Des plantations de ce genre, qui exigeraient en beaucoup de pays des avances considérables, occa-

(1) Une simple démonstration du gouvernement a eu aussitôt des résultats. En 1845, 100,000 kilogrammes de feuilles ont été livrés à l'administration des tabacs, et on assure que la quantité expédiée sera au moins doublée pendant l'année courante.

sionneront peu de frais en Algérie. Les broussailles qui couvrent aujourd'hui le quart du terrain dévasté contiennent en très grand nombre des sauvageons d'oliviers, de figuiers, de citronniers, et de la plupart des arbres à fruit. Le colon intelligent et soigneux, après avoir reconnu les tiges qu'il veut conserver, défriche le terrain, sinon complétement, au moins dans un rayon convenable autour de chaque pied; il anoblit ces arbustes par la greffe, il les transplante au besoin pour les distribuer à intervalles égaux : c'est ainsi qu'on a déjà vu des broussailles impénétrables se transformer en plantations verdoyantes. Avec les soins que M. Moll recommande, un praticien habile pourrait même créer une pépinière et en tirer un bon revenu.

Le premier de tous les arbres, celui dont les anciens ont fait l'emblème de la paix, est, en Afrique, le plus vivace et le plus généreux : c'est l'olivier. On le foule aux pieds dans les broussailles : dans les endroits long-temps épargnés par le feu, il se développe spontanément en épaisses forêts et donne des fruits sauvages qu'on peut néanmoins utiliser. Il n'a pas à craindre le froid, les insectes, les maladies qui rendent son produit incertain dans le midi de la France. Sa multiplication est facile, sa croissance rapide; avec de bons soins, une plantation entre en rapport au bout de cinq à six ans. Les Kabiles ne savent ni greffer, ni tailler, ni fumer l'arbre précieux. Ils lui accordent rarement l'arrosage; ils l'attaquent à grands coups de gaule pour lui ravir ses fruits; ils laissent pourrir à moitié les olives et les écrasent entre deux pierres; puis ils compriment le marc à la main pour en extraire l'essence goutte à goutte. Conservée salement dans des jarres de pierre ou dans des outres de peau de bouc, cette huile y contracte une âcreté qui en fait un objet de dégoût pour les Européens, de sorte que celle qu'on exporte ne peut être utilisée que pour la fabrication des savons. D'ailleurs, la production des Arabes est très irrégulière : ils ont mis en vente 1,623,190 litres d'huile en 1844, et seulement 19,639 en 1845. Qu'à la pratique sauvage des indigènes succèdent les soins assidus, les manipulations économiques de nos départemens méridionaux, et une source de richesses sera ouverte. En France, où les conditions physiques sont médiocrement favorables, le revenu d'un hectare d'olivette est évalué en moyenne à 90 francs. M. Moll estime qu'en Algérie, en plantant 83 pieds par hectare dans un champ ensemencé, on obtiendrait dans dix ans un revenu d'environ 50 francs, sans préjudice du produit de ce même hectare en céréales ou en herbages; mais il ajoute que le rendement s'élèverait progressivement avec le temps : il en juge pour avoir vu dans les environs d'Alger et de Bone beaucoup d'oliviers dont le produit annuel était de 10 à 12 francs par arbre. En réduisant à moitié, au quart, si l'on veut, ce chiffre éblouissant, il sera encore permis d'espérer que l'Algérie fournira un jour à sa métropole les 30 à 40 millions

d'huiles comestibles et officinales que nous achetons aujourd'hui en Sardaigne et en Espagne. La confiance en ce genre de revenu est déjà même si bien établie, qu'une propriété dans laquelle on avait fait greffer 22,000 oliviers (1) vient d'être vendue 500,000 francs.

C'est pour les orangers et pour les citronniers que les indigènes réservent toute leur science agricole. Ces arbres, en effet, l'emporteraient sur l'olivier même, si leurs produits étaient, comme l'huile, de nécessité première et d'une vente illimitée. Les Maures les plantent dans des vergers, au milieu desquels ils creusent un bassin avec des rigoles d'irrigation qui communiquent, par un plan légèrement incliné, au pied de chaque arbre. Dans un sol très riche, une plantation de six ou sept ans commence à donner des produits. Quand l'oranger a pris toute sa force, le revenu devient considérable (2). Sans parler des ressources qu'offre la distillation des fleurs, il n'est pas rare qu'un seul pied donne jusqu'à cinq mille oranges d'une beauté, d'une qualité sans égale peut-être dans le monde. Et pourtant la force de la routine est telle en agriculture, que beaucoup de nos paysans transplantés en Afrique ne s'aperçoivent pas qu'un seul de ces arbres aux pommes d'or vaut mieux qu'une vingtaine de pommiers ou de pruniers maigres et altérés.

Dans la persuasion où nous sommes que l'Algérie ne prospérera que quand la grande spéculation s'intéressera à elle, nous n'avons à signaler que les arbres qui donneront des produits d'exportation. A ce titre, le figuier et l'amandier obtiendront une place importante sur le sol africain. Il ne manque au figuier de l'Algérie qu'une culture convenable pour valoir les meilleures qualités de la Provence. La dessiccation des figues, opération fort simple qui est déjà la principale occupation des tribus voisines de Mostaganem, aura pour avantage d'utiliser les enfans de nos fermes, circonstance heureuse qui augmente le bien-être des familles ouvrières sans exagérer le salaire des adultes. La culture de l'amandier est peu lucrative en France, parce qu'il est rare que l'arbre n'y soit pas attaqué par la gelée pendant sa floraison; n'étant pas exposé aux mêmes dangers dans l'Algérie, il promet à nos colons pour l'année commune autant que rendent les bonnes années dans les départemens du midi. Le bananier, qui a le privilége de produire dès la seconde année, dont la tige fournit une filasse avec laquelle on espère fabriquer du papier (3),

(1) La propriété contenait en outre 10,000 mûriers récemment plantés, et un matériel de 40 à 50,000 francs.

(2) En 1635, don Francisco Mascarenhas fit venir de la Chine à Lisbonne un pied d'oranger; il le planta dans son jardin de Xabregas. De cet arbre, assure-t-on, sont sortis les vergers répandus aux environs de Lisbonne, de Sétubal, dans les Algarves et les Açores, et aujourd'hui le Portugal exporte des oranges pour 4 millions de francs.

(3) Les résultats d'une expérience très importante faite, le 15 octobre 1845, par MM. Chevreul et Péligot, sont consignés dans un rapport auquel le ministre du commerce et le ministre de la guerre ont donné la publicité. « Nous ne pouvons douter,

et dont les grappes gigantesques se vendent à Alger même de 10 à 20 fr., selon le nombre des bananes que le régime présente, réussira parfaitement, quand on pourra lui fournir des arrosages abondans avec une situation chaude et abritée. Le dattier, sans lequel le Sahara serait inhabitable, offre l'avantage d'utiliser les lieux qu'une chaleur excessive rendrait peu propres aux autres travaux. M. Moll recommande aussi l'introduction du houblon, qui a toutes les chances de réussite, et dont la métropole pourrait demander pour un million par an, sans préjudice des ventes faites directement aux brasseries algériennes. Avec le temps, beaucoup de végétaux négligés aujourd'hui fourniront des revenus accessoires dont le total ne sera pas sans importance pour les grandes propriétés. Si, comme on le propose, les nombreuses variétés du bambou sont introduites dans les régions marécageuses qu'elles contribueront à assainir, cette précieuse acquisition deviendra peut-être l'élément d'une industrie spéciale, comme en Chine, où le bambou se transforme en nattes, en paniers, en meubles élégans et légers, quoique très solides, en plumes et en papiers pour les écrivains, en lattes et en solives pour les constructions. Le végétal le plus commun de tous en Algérie, celui qui sert à enclore les champs, comme chez nous les épines et les ronces, le figuier de Barbarie (*cactus opuntia*) est, pendant les quatre mois de sécheresse, la principale ressource des indigènes. Ses fruits abondans, qui passent pour un remède contre la dyssenterie, sont dévorés par les Arabes; ses feuilles, débarrassées de leurs pointes acérées, coupées en tranches comme les racines et saupoudrées de son, conviennent parfaitement aux bestiaux. Lorsque le partage des propriétés et la division des travaux auront multiplié les clôtures rurales, feuilles et fruits du cactus obtenus sans soins, sans dépenses, augmenteront les profits des éleveurs. Il y a mieux. Une des variétés de ce végétal, le cactus cochenillifère ou nopal, ainsi que le précieux insecte qu'il alimente, se sont si parfaitement acclimatés en Algérie, que déjà le revenu d'une nopalerie établie comme essai a dépassé toutes les espérances. Un document traduit de l'espagnol, et publié par l'administration, avait évalué le revenu des nopaleries à raison de 3,400 francs l'hectare. On annonce aujourd'hui que, d'après une expérience faite dans les terrains dépendans de la pépinière d'Alger, la plantation du nopal a rendu sur le pied de 962 kilogrammes de cochenille sèche et marchande, dont le prix commercial est de 20 francs le kilogramme. A ce compte, le revenu brut s'élèverait à 19,240 francs par hectare,

disent les deux savans, de la possibilité de faire un papier très blanc et d'une bonne qualité avec la filasse du bananier.... Mais la question n'est pas là : elle est dans le prix auquel on pourra livrer les filasses des plantes textiles de l'Algérie aux fabricans de papier.... Si on peut les livrer à un prix égal à celui du chiffon de bonne qualité, on aura rendu un véritable service au pays. »

qui, déduction faite des frais évalués au tiers, laisseraient une douzaine de mille francs de profit. Ce résultat est si extraordinaire, que nous avons peine à croire qu'il ne se soit pas glissé une erreur dans les chiffres. Au surplus, si on multipliait les nopaleries au-delà des besoins assez limités du commerce, le prix de la cochenille tomberait, et le bénéfice serait bientôt réduit.

Entre les agronomes et les économistes, il y a dissentiment sur l'opportunité de certaines cultures, comme celle de la vigne et de l'arbre à thé. M. Moll déclare que la fabrication du vin devrait être, sinon interdite franchement à l'Algérie, du moins neutralisée par des entraves fiscales. « Ce n'est pas, dit-il, pour avoir plus de vin et accroître la pléthore sous laquelle succombe déjà notre industrie vinicole que la France fait tant de sacrifices. » Ce principe, application menteuse d'un vieux système colonial qui tombe en ruine, conduirait à la négation de l'Algérie. On aliénerait le droit de refuser de semblables priviléges aux autres branches de l'agriculture métropolitaine, menacées par la fertilité de l'Afrique. Heureusement la protection n'est pas nécessaire à nos vignerons. Malgré les ceps gigantesques qui supportent fièrement leurs innombrables grappes, malgré les deux ou trois récoltes que donne chaque année une variété connue dans la basse Italie sous le nom de *vigne d'Ischia*, l'industrie vinicole ne se développera pas de long-temps en Algérie. Quelques propriétaires céderont à la tentation de produire des vins de liqueur comme ceux de l'Espagne : on enverra des raisins frais dans les villes du littoral, des raisins secs à l'étranger, peut-être même quelques pauvres laboureurs essaieront-ils de faire du vin pour leur propre consommation; mais cette boisson mal famée, enchérie par le haut prix des transports, ne pourra pas se présenter dans le commerce en concurrence avec les vins de France. Tout fait espérer au contraire que les départemens voués à la culture de la vigne trouveront en Algérie les dédommagemens que réclame leur triste situation. Déjà la consommation de leurs vins s'y est élevée à près de 7 millions de francs. Qu'on suppose une population bien assise, dans une phase régulière de croissance, et on entreverra pour nos malheureux vignerons un retour bien désirable de prospérité.

Les objections faites à la plupart des spécialités lucratives ont été reproduites par les agronomes à l'occasion de la soie et du thé. On reconnaît que la multiplication du mûrier est rapide en Algérie, que le climat n'est pas assez chaud, surtout dans les parties montagneuses, pour nuire à l'éducation du ver à soie; mais, ajoute-t-on, les soins continuels, les innombrables manipulations qu'exige l'art séricicole ne laissent des profits que dans les pays à la fois populeux et pauvres, où le travail est assez rare pour que la main-d'œuvre reste à très vil prix. Telle n'est pas présentement la situation de l'Algérie, où les journaliers

adultes et sans famille demanderaient des salaires d'autant plus élevés, que l'éducation des vers à soie coïnciderait avec l'époque où tous les bras sont mis en réquisition pour les travaux des champs. Même inconvénient pour le thé, dont la production serait favorisée par les circonstances physiques, mais qui ne se soutiendrait pas même à Alger contre les thés venus de la Chine, s'il fallait payer de fortes journées pour la cueillette et la dessiccation. Ces difficultés seraient en effet insurmontables, si notre colonie continuait à se peupler au hasard de petits laboureurs isolés et nécessiteux, ou même de ces *grands* concessionnaires qui voudraient obtenir beaucoup de terres et risquer peu d'argent. Au contraire, dans la supposition où des sociétés puissantes intéresseraient à l'entreprise un nombre de familles proportionné aux occupations variées d'un grand domaine, la possibilité de procurer un petit gain aux femmes, aux vieillards, aux enfans, deviendrait une des conditions de la réussite. Sans en venir même aux grandes combinaisons financières, la terre africaine serait assez généreuse pour payer la plupart des travaux qui doivent la féconder. Telle est, au sujet de l'industrie sericicole, la conviction de plusieurs propriétaires qui ont dès à présent ouvert un large champ à la culture du mûrier, et qui attendent les plus beaux résultats de l'éducation des vers à soie. Il est vrai que M. Hardy, l'habile agronome préposé à la pépinière d'Alger, leur a fait entrevoir des chances bien séduisantes. Qu'on se représente un hectare de ces terres que les broussailles et les palmiers nains rendent impraticables. Trop mauvais pour qu'on essaie d'y mettre la charrue, ce terrain est défriché par plaques, c'est-à-dire qu'on y creuse seulement les trous nécessaires à la plantation des arbustes. Les trous pratiqués à 5 mètres de distance en tous sens sont au nombre de 361. Les frais de défoncement à raison de 1 fr. 25 cent. par trou, l'achat de 361 tiges de mûrier à 50 cent., la plantation à 50 cent. par pied, l'arrosage indispensable du moins pendant la première année, l'entretien jusqu'à l'époque où on commence à récolter, c'est-à-dire pendant six ans, enfin l'intérêt de toutes les avances faites pendant cette première période, à raison de 5 pour 100, portent l'acquisition de l'hectare à 2,733 francs. Déjà on peut recueillir 108 quintaux métriques de feuilles à 4 francs le quintal : c'est une rente de 432 francs ou 15 pour 100 du capital engagé. Si le propriétaire ne trouve pas le débit de ces feuilles, qu'il mette à l'éclosion 340 grammes d'œufs de vers à soie : il a chance d'avoir au bout de six semaines 660 kilogrammes de cocons qui représentent 1,210 francs, déduction faite des frais d'éducation. Qu'il porte ses cocons à la filature du gouvernement pour les convertir en soie grège, il obtiendra 55 kilogrammes de soie à 50 francs, soit une somme de 2,750 francs, laquelle, après paiement de 330 francs pour frais de dévidage, laissera encore un bénéfice net de 2,420 francs, revenu presque égal pour une seule année

à la première mise de fonds. D'après ce calcul, dont nous laissons la responsabilité à M. Hardy, il n'est pas étonnant qu'on ait déjà fait de vastes plantations de mûriers, malgré les sinistres prédictions dont M. Moll s'est fait l'écho.

On a beaucoup exagéré, à ce qu'il paraît, les ressources que l'Algérie peut offrir à nos constructeurs maritimes. Le pâturage, la culture vagabonde des Arabes, les défrichemens par le feu qui se propage toujours au-delà du champ qu'on veut ensemencer, ont mis à nu des espaces considérables. On estime que les lieux où la végétation forestière a été ainsi détruite formeraient environ le quart de la superficie du Tell, et qu'il ne reste plus aujourd'hui qu'un centième de ce territoire assez richement boisé pour mériter le nom de forêts. La province de Constantine est plus favorisée en ce genre que les deux autres : les futaies renommées de l'Edough et de la Calle ne sont pas les plus belles qu'elle possède. Les provinces d'Alger et d'Oran ont beaucoup plus souffert; leur plus grande richesse réside dans les massifs de cèdres reconnus vers l'Ouarenseris. Au surplus, le prompt reboisement du sol algérien serait facile, selon M. Moll. L'épaisseur de la couche végétale, même sur les plateaux et les pentes, la différence des températures déterminée par les accidens de terrain, produiraient une végétation forestière aussi riche que variée. Il suffirait de défendre l'usage barbare des incendies, et de prévenir les ravages des bestiaux pour que des broussailles improductives se transformassent en taillis.

Dire que sans bestiaux on n'a pas d'engrais, et sans engrais pas de profits en agriculture, c'est répéter l'axiome fondamental, le premier mot de tout catéchisme agricole. Ce serait une erreur de croire que le sol vierge de l'Algérie a moins besoin d'engrais que les champs épuisés. Plus la terre est naturellement féconde, et plus il est important d'utiliser sa vertu productive. Dans un pays où les frais de premier établissement et le haut prix de la main-d'œuvre gréveront long-temps les produits, il faut, pour suffire aux dépenses, obtenir beaucoup de la terre, et, pour lui demander beaucoup sans la ruiner, il faut lui prodiguer les matières qui réparent ses pertes. En conséquence, on réservera les engrais les plus actifs pour les lieux déjà disposés à la fécondité, pour ceux que l'arrosage enrichit.

La tenue du bétail étant une condition d'existence, il est heureux que ce genre d'industrie offre aux agriculteurs algériens des chances beaucoup plus favorables qu'aux éleveurs français. Dans nos départemens riches, où la terre est la première des valeurs, où les impôts sont lourds, où les fourrages demandés sur tous les marchés s'y maintiennent à un taux élevé, l'éducation des animaux domestiques est une industrie peu lucrative, malgré le haut prix de la viande. Dans les grandes fermes où la tenue des livres en parties doubles est introduite, un compte ou-

vert à chaque troupeau met en regard, d'un côté, les frais de fermage, d'impôt, d'abri, de garde et de nourriture, et, de l'autre côté, les sommes que fournissent la vente sur pieds, le laitage ou les toisons : souvent on s'étonne de ne pas rentrer dans les déboursés. Néanmoins les cultivateurs exercés savent que, si le bétail ne rend pas directement, il s'acquitte par l'engrais qu'il donne, par le surcroît de fertilité qu'il détermine dans les champs où il pâture. M. Desjobert a cru trouver dans ce fait un de ses plus forts argumens contre l'Algérie : « J'ai nourri pendant douze ans, dit-il dans son dernier manifeste, 40 à 50 vaches avec du fourrage à 5 fr. et des betteraves à 1 fr. 80 cent. les 100 kilogrammes; j'avais pour les diriger et les soigner des gens comme l'Afrique n'en verra jamais; mes comptes, rigoureusement tenus en parties doubles, sont à la disposition des concessionnaires; ils y verront que le compte des bestiaux n'a pas toujours présenté des bénéfices. » Ne faut-il pas ce genre d'aveuglement qui afflige les esprits systématiques pour ne pas voir la différence qui existe entre la colonie et la métropole? En France, des propriétés rétrécies et hors de prix; en Algérie, des espaces immenses et presque sans valeur : d'un côté, des prairies où on n'entretient la végétation qu'à force d'art et de dépense; de l'autre, des herbages naturels et inépuisables, riches en plantes aromatiques, ou naturellement imprégnés, dans le voisinage de certaines eaux, de ce sel que le fisc avare refuse à nos laboureurs! Chaque jour, d'ailleurs, la prime offerte à la spéculation européenne s'élève. Lorsque les Français prirent possession de la régence, le bétail y était si prodigieusement multiplié et à si vil prix, qu'on désespéra de pouvoir jamais soutenir la concurrence des indigènes. Les tribus qui avoisinent le désert livraient des moutons au prix moyen de 2 francs; les bœufs, élevés principalement dans les montagnes, valaient de 20 à 30 francs; les chevaux étaient nombreux, et, malgré la répugnance qu'ont les Arabes à les vendre, on les obtenait facilement au prix de 100 à 150 francs. On avait un âne pour 10 francs. C'est que, jusqu'alors, ces animaux, abandonnés à eux-mêmes dans des espaces illimités, cherchant sans obstacles les pâturages les plus riches, s'étaient multipliés au-delà des besoins d'une population sobre et clairsemée. Peu à peu, le bétail s'est raréfié. L'invasion subite d'une armée nombreuse et de tous les êtres voraces qu'elle traîne à sa suite, les ravages de la guerre, les émigrations des tribus, le gaspillage, la confiscation de beaucoup de terres, ont détruit l'équilibre entre la consommation et les besoins. « Les indigènes nous amènent encore de maigres troupeaux, dit l'abbé Landmann, mais bientôt ils ne le pourront plus, et, si le gouvernement français ne s'occupe pas spécialement de la reproduction du bétail, il sera bientôt dans la nécessité, même en temps de paix, de faire venir et de payer au poids de l'or les bœufs d'Espagne et d'Italie. » En effet, le prix des bestiaux sur pied est aujourd'hui de six

à dix fois plus élevé qu'il y a seize ans. Le prix de la viande au détail suit une progression analogue; à Alger, il dépasse communément 1 fr. le kilogramme.

Cet enchérissement de la viande est regrettable à un certain point de vue, puisqu'il inflige des privations douloureuses aux indigènes de la basse classe et aux Européens pauvres : c'est néanmoins une circonstance heureuse pour le premier établissement de la colonie. La concurrence locale se trouve déjà comprimée par la force des événemens. Que la spéculation ait le temps de s'asseoir, et il n'y aura plus rien à craindre pour l'avenir. A conditions égales, les Arabes ne sont plus des rivaux dangereux dans l'art d'élever le bétail. Ils sont dignes du nom de peuple pasteur à peu près comme les nomades de la Haute-Asie. Leur incurie égale leur ignorance. Ils n'abritent jamais leurs troupeaux, qui ont beaucoup à souffrir des grandes pluies : il est rare qu'ils fassent des réserves en fourrages pour les mois de sécheresse. Lâchés au hasard dans les herbages, repus et gras au printemps, les bestiaux fondent et dépérissent sous les ardeurs de l'été. Leurs maîtres n'évitent une perte énorme qu'en donnant à vil prix les jeunes bêtes, trop faibles encore pour supporter les privations. Ils ne surveillent pas la reproduction : aussi leurs animaux domestiques, sans perdre leur vitalité naturelle, sont-ils d'apparence chétive et d'un faible poids. Les laines qu'ils livrent au commerce sont en général sales et grossières : les peaux sont presque toujours offensées par le feu. Qu'on se figure, au contraire, l'art et la vigilance de l'Européen opérant sur un sol qui semble privilégié pour l'industrie pastorale. La facilité de tenir les troupeaux neuf mois dans les prés, une incomparable variété de plantes fourragères pour la saison où la terre est brûlée, le sel en abondance et sans frais, et dans le gouvernement des étables toutes les précautions recommandées par nos habiles vétérinaires, en faut-il davantage pour relever en peu de temps les races déprimées aujourd'hui? L'établissement des trappistes de Staoueli compte à peine trois ans d'existence : leur bétail est très insuffisant quant au nombre, mais il est bien soigné, et déjà les viandes livrées au commerce obtiennent un prix de faveur dans les boucheries. Pourquoi les beaux résultats qu'on entrevoit n'ont-ils pas encore été obtenus? Nous l'avons dit, le bas prix de la viande a d'abord découragé les éleveurs. L'armée, souvent fournie par des razzias, ne faisait pas des demandes régulières au commerce : le haut prix de la main-d'œuvre pour le travail des champs a surfait jusqu'ici le cours des fourrages. Bref, il n'y avait pas de culture pour nourrir le bétail; il n'y avait pas de bétail pour fonder les cultures. Telle est l'alternative qui a tout paralysé. La rareté et l'enchérissement progressif de la viande contribueront à conjurer la fatalité sous laquelle nos colons se sont débattus.

M. Moll estime que, pour obtenir l'engrais nécessaire, il faudrait nour-

rir une bête bovine adulte, ou son équivalent en menu bétail, par un hectare et un quart. M. le maréchal Bugeaud disait il y a peu de jours, au concours agricole d'Évreux : « On peut arriver, par la bonne culture des prairies artificielles et des racines, à deux têtes par hectare. » Si le conseil est bon pour nos départemens du nord, à plus forte raison pour l'Algérie. Cette proportion, qui donnerait aux grandes fermes des troupeaux considérables, peut être atteinte aisément par l'achat des bêtes maigres à l'époque où les Arabes ne peuvent plus les nourrir. La culture prévoyante de l'Européen défie les saisons. Les bêtes acquises à un prix bien inférieur à ce qu'elles auraient coûté si elles étaient nées chez l'éleveur seront rapidement engraissées par un bon régime et revendues avec un notable bénéfice. C'est le moyen de réaliser très avantageusement plusieurs produits secondaires de la ferme. On estime qu'avec une nourriture succulente un bœuf peut acquérir par jour un kilogramme de poids. Deux mois au plus suffisent pour l'engraissement de la bête à laine, de sorte que le troupeau, renouvelé au moins deux fois, peut donner par tête une plus-value de 6 à 8 francs, sans compter le fumier et la toison. Les deux branches les plus importantes, jusqu'à ce jour, du commerce des indigènes avec l'Europe, les peaux brutes et les laines, ne peuvent manquer de prendre dans l'avenir une extension considérable. Il n'y a pas de grands profits à espérer du laitage dans un pays où le beurre est généralement remplacé par l'huile. Pour tirer un bon parti du lait, il faudrait améliorer les fromages que vendent les indigènes, et en établir la renommée au point d'en faire un produit d'exportation. Les trappistes ont chance d'y réussir.

Beaucoup d'autres animaux domestiques donneront des profits aux colons intelligens, soit qu'on les réserve pour la vente, soit qu'on les utilise pour le travail. Le sobre et docile serviteur de l'Arabe, le chameau, qui ne réclame ni soins ni dépenses, sera adopté par l'Européen; déjà il représente sur les marchés une valeur de 150 francs, qui sont, pour ainsi dire, de l'argent trouvé. Les ânes, à très bas prix aujourd'hui, parce qu'ils sont petits, quoique lestes et robustes, pourraient, avec un bon régime, acquérir les puissantes proportions d'une belle race qu'on élève à Tunis, et trouveraient alors un débouché certain dans le midi de l'Europe. L'élève des mulets, qui se vendent plus cher que les chevaux, est déjà d'un bon revenu dans la province de Constantine. Le buffle, qu'il serait facile de naturaliser, rendrait des services pour les défrichemens. En tenant, à l'exemple des Arabes, de grands troupeaux de chèvres, on parviendrait sans doute à ranimer l'ancienne industrie des États barbaresques, la fabrication du maroquin.

On a dit qu'une seule chose suffirait pour indemniser la France des sacrifices qu'elle fait en Algérie, la facilité d'avoir des chevaux. La dégénérescence de la race chevaline en France est, à la vérité, un fait

déplorable qui finira par compromettre la supériorité militaire de notre pays. La victoire, a-t-on dit, reste toujours aux gros bataillons. Le succès étant ordinairement décidé par les cavaliers, on peut dire que le sort de la guerre dépend, après le génie des chefs, d'une cavalerie nombreuse et bien montée. Napoléon, après les vigoureux coups de collier donnés à Lutzen et à Bautzen par ces conscrits que lui envoyait la France épuisée, s'écriait en se frappant le front : « Si j'avais eu de la cavalerie, j'aurais reconquis l'Europe. » Eh bien! après avoir fourni sous l'ancien régime les meilleurs chevaux de guerre, après avoir établi des races d'une admirable variété pour tous les services, la France en est venue à solliciter les rebuts des nations voisines. Il en est chez nous de la race chevaline comme de mille autres choses : l'apparence est favorable, la réalité désolante. Qu'on ouvre la statistique agricole publiée par le gouvernement en ces dernières années, on trouvera que nous possédons 2,818,496 têtes, en chevaux, jumens et poulains. C'est là un beau chiffre, assurément; mais, lorsqu'on arrive aux détails, on trouve que la moyenne d'estimation est de 172 francs pour les chevaux, 146 pour les jumens, 70 pour les poulains; qu'à Paris même, où tant de chevaux de luxe sont rassemblés, la valeur moyenne ne s'élève pas au-delà de 413 francs. Ne faut-il pas conclure que les neuf dixièmes de notre richesse chevaline consistent en pauvres bêtes, bonnes pour charrier le fumier ou traîner des cabriolets de place? En effet, malgré les facilités qui leur sont accordées par notre système de remonte, nos éleveurs ne peuvent fournir que 6,000 chevaux au plus sur les 10,000 dont l'armée a besoin pour réparer ses pertes annuelles. Le surplus est demandé à l'étranger : il en est de même à peu près pour les industries qui réclament des chevaux d'un bon service. De 1832 à 1840, l'importation moyenne a été de 38,464 têtes par année : les exportations ont réduit ce nombre à 30,000 environ. Les chiffres d'achats et de ventes pour 1844 sont un peu plus favorables. On a introduit 28,294 chevaux et poulains, d'une valeur approximative de 12 millions, et notre exportation n'a été que de 6,238 têtes. Au moyen du budget dont elle dispose, l'armée a, pour ainsi dire, le choix parmi les chevaux d'origine française ou étrangère. Il ne paraît pas que ce privilége lui assure des sujets bien distingués. On a constaté récemment (1839–1841) que dans les paisibles garnisons de Paris, Versailles, Saint-Germain et Saint-Cloud, la perte annuelle avait été de 24 pour 100! Que serait-ce donc au milieu des fatigues d'une guerre? Quelles doivent être les souffrances de notre cavalerie sous le ciel d'Afrique? L'effectif de paix à 51,000 chevaux n'est jamais atteint chez nous : on n'ose prévoir ce qui arriverait s'il fallait porter subitement l'armée au pied de guerre, qui exige 107,000 chevaux. Même à force d'argent, on n'aurait pas la certitude d'obtenir des montures médiocres. La crise de 1840 exhaussa les prix de plus de 25 pour

100 à l'étranger : on traita néanmoins, dans diverses contrées de l'Europe, pour 34,000 chevaux moyennant 24 à 25 millions; mais la plupart des gouvernemens mirent obstacle à l'exécution de ces marchés, de sorte que, déduction faite des bêtes trop jeunes ou trop vieilles, qui figurent fort bien sur les états militaires, mais qui sont impuissantes sur un champ de bataille, la France resta avec 14,500 chevaux, en présence d'une coalition qui aurait pu réunir 120,000 cavaliers bien montés !

Doit-on compter sur l'Algérie pour la remonte de la cavalerie française? Il y a dissentiment sur ce point parmi les hommes spéciaux. A voir ces chevaux de taille exiguë, d'une apparence chétive et disgracieuse pour nos yeux accoutumés à l'ampleur et à la rotondité des formes, l'observateur superficiel déclare que la race arabe est dégénérée : telle a été la première impression de la plupart de nos officiers. Cependant ces nobles animaux n'ont rien à perdre à l'examen dogmatique du savant. M. Moll retrouve en eux toutes les conditions anatomiques de la force, de l'élan et de la souplesse. C'est en un jour d'action qu'il faut juger le cheval arabe. Soit que le guerrier le lance pour l'attaque, soit que le fuyard lui confie son existence, on retrouve aussitôt le type auquel les peintres nous ont accoutumés. Comme tous les êtres intelligens, chez lui la passion devient beauté. Les obstacles semblent l'animer : il n'a jamais l'œil plus vigilant et le pied plus ferme qu'à travers les broussailles et les torrens, que sur les pentes glissantes des montagnes. Sobre, infatigable, résigné, il ne se refuse jamais à son maître. Plusieurs causes ont contribué à cette dégénérescence apparente de la race africaine. Si les Arabes ont pour leurs coursiers l'amour qu'on leur attribue, ils ne le manifestent que par une excessive sévérité. A l'âge d'un an, le poulain est livré aux enfans, qui, sous prétexte de s'exercer à l'équitation, font du pauvre animal leur victime. A quatre ans, s'il n'est pas déjà ruiné, de rudes cavaliers le soumettent à des exercices violens. On estime qu'à sept ans il a acquis toutes ses facultés. L'Arabe alors passera des heures à contempler son coursier dans une sorte d'extase : il lui parlera sur le ton de l'exaltation poétique, ce qui ne l'empêchera pas, à la première marche, de lui labourer les flancs avec ses longs éperons, de les entamer sans pitié avec ses étriers tranchans, de lui briser la bouche avec un mors dont l'effet est terrible. En Orient, on conserve pieusement les généalogies chevalines, mais on a négligé de recueillir les observations à l'aide desquelles s'est constitué l'art du vétérinaire. En fait de remèdes pour les animaux domestiques, on ne connaît que les amulettes et la cautérisation : ce dernier moyen étant appliqué dans toutes les circonstances, il est rare de voir un cheval qui ne soit pas dégradé par les traces du feu. Une autre cause a contribué beaucoup à

l'avilissement de la race africaine. La tendance instinctive que les Algériens ont à voler les chevaux semblait légitimée chez les Turcs par le droit de conquête. En vertu de la loi du sabre, la seule qu'ils eussent appliquée dans l'ancienne régence, officiers et soldats s'appropriaient sans indemnité les montures à leur convenance. La possession d'un beau cheval n'étant plus qu'un danger pour le propriétaire, les indigènes furent plutôt intéressés à déprimer la race barbe qu'à lui conserver son antique prestige. Quoi qu'il en soit, les chevaux africains sont encore les meilleurs pour la guerre d'Afrique. Les animaux les plus distingués de race anglaise et allemande ont fait défaut à nos officiers, et on a remarqué que ceux qui résistent le mieux au climat et à la fatigue sont les chevaux légers de nos départemens méridionaux.

Il se passera beaucoup de temps avant que l'élève du cheval devienne pour les colons l'objet d'une spéculation lucrative. Ce genre d'industrie ne peut donner des bénéfices qu'au sein d'une exploitation rurale très étendue et déjà perfectionnée. Sans un ensemble de faits culturaux que des agronomes habiles peuvent seuls réaliser, sans les ressources accessoires que procurent l'engraissement du bétail de boucherie et la tenue des vaches laitières, les éleveurs de la Normandie et de la Belgique seraient dans l'impossibilité de produire aux prix qui leur assurent la préférence sur les marchés. L'armée est placée dans des conditions différentes. Son principal intérêt est de se soustraire, pour la remonte de sa cavalerie, à la dépendance des ennemis qu'elle vient combattre. Quel que fût le prix de revient des élèves qu'elle ferait, il y aurait pour elle avantage à produire des chevaux parfaitement appropriés à la guerre que nous avons à soutenir. M. Moll propose donc d'annexer aux grandes fermes militaires des dépôts de remonte où l'on dresserait à l'européenne les poulains nés dans les établissemens français, et ceux que les Arabes viennent offrir à très bas prix pendant les mois de disette. Il n'est pas douteux qu'avec le temps et sous l'influence d'un traitement rationnel, on parviendrait à corriger les défauts que nos cavaliers reprochent à la race algérienne, la sécheresse des formes et l'exiguité de la taille. La taille du cheval, disent les Anglais, est dans le sac à avoine. En effet, le régime alimentaire agit beaucoup plus sur la constitution des animaux que la température atmosphérique. Avec un climat plus chaud et plus sec que l'Algérie, l'Égypte ne fournit que des chevaux pesans, boursouflés, et, pour ainsi dire, de nature spongieuse, parce que leurs alimens, produits par des terrains presque toujours inondés, sont d'une essence flasque et aqueuse. Si, comme on l'espère, la race algérienne acquiert l'ampleur et la richesse des proportions, sans rien perdre de ses qualités guerrières, si notre colonie doit nous fournir des ressources pour l'entretien d'une cavalerie nombreuse et

puissante, la France, qui ne calcule plus quand il s'agit de sa suprématie militaire, se croira indemnisée de l'or et du sang qu'elle a versé, qu'elle doit verser long-temps encore sur le sol africain.

Ce tableau des ressources agricoles de l'Algérie légitime l'enthousiasme de la France pour sa conquête. La facilité de multiplier à l'infini les céréales à une époque où plusieurs peuples ne sont pas sans inquiétude pour leur subsistance, les belles chances offertes à l'industrie pastorale par l'incomparable richesse des prairies, cette variété d'arbres qui donnent des produits de vente en abritant les terres ensemencées, l'acquisition de la plupart des plantes commerciales, le chanvre, le coton, la soie, le tabac, obtenus en abondance et dans les meilleures qualités, mille sources de petits profits à joindre au courant des grandes affaires : tels sont les éblouissans résultats auxquels l'agriculture algérienne pourrait prétendre. Et pourtant, après seize années de tâtonnemens, l'œuvre de la colonisation est à peine commencée. Abstraction faite des jardins et des champs cultivés d'ancienne date dans le voisinage des villes, et pour ne parler que des nouveaux centres agricoles que l'administration française a essayé de créer en faveur des Européens, sur 12,125 hectares délivrés aux colons, un tiers seulement, 4,486 hectares ont été défrichés et cultivés. Deux entreprises vraiment florissantes, et dont l'avenir paraît incalculable, absorbent le tiers de la surface mise en exploitation; ce sont : la ferme des trappistes de Staoueli, qui contient 1,020 hectares, et le village de Souk-Ali, près de Bouffarik, fondé par M. Borely-Lassapie, sur une concession de 404 hectares. La plupart des autres domaines qu'on signale comme mis en valeur sont des champs dont on nettoie à peine la terre, et que l'on convertit à la hâte en herbages naturels ou en maigres plantations, afin d'éviter l'impôt qui frappe les terres incultes. En ce moment, la spéculation est indécise : le mouvement qui entraînait les ouvriers européens vers l'Algérie s'est ralenti. Pourquoi tant d'espérances semblent-elles aboutir au découragement? Quelles circonstances économiques font obstacle à l'utile exploitation du sol algérien? La réponse à ces questions ressortira de l'étude que nous nous proposons de faire des divers systèmes de colonisation proposés théoriquement, ou mis à l'essai jusqu'à ce jour.

A. Cochut.

LA POÉSIE DRAMATIQUE

A VIENNE.

POÈMES DRAMATIQUES (*DRAMATISCHE GEDICHTE*),
par M. Frédéric HALM; — Vienne, 1845.

Malgré le silence de l'Autriche au milieu du tumulte de l'Allemagne contemporaine, malgré son apathie naturelle, les poètes n'ont pas manqué à ce pays depuis une quinzaine d'années. Le groupe des chanteurs autrichiens et hongrois n'est pas le moins distingué dans l'assemblée un peu confuse de la nouvelle école. Il y a là des noms déjà célèbres, des maîtres généreusement inspirés, et, à côté d'eux, de jeunes disciples pleins de bonne volonté, pleins d'une ferveur qui réjouit l'ame. Le contraste même de cette intéressante ardeur avec l'engourdissement général des esprits donne à ces nobles poètes une valeur plus rare; ils sont pour la critique l'objet d'une étude presque respectueuse; il faut toucher à leurs œuvres avec des mains amies, et cultiver pieusement ces produits inespérés, ces fruits de poésie, d'enthousiasme, de liberté, venus comme par miracle dans ces landes inhospitalières. On ne trouverait ni à Berlin, ni à Munich, ni sur les bords du Rhin, une telle réunion de trouvères. Anastasius Grün, Zedlitz, Nicolas Lenau, ont conquis en Allemagne une renommée légitime et qui s'accroît chaque jour. *Les Promenades d'un Poète viennois, la Couronne des Morts, Savonarole* et *les Albigeois* sont des œuvres chères à la Muse, et que consacrent encore l'enthousiasme du bien, l'amour sincère de la liberté, l'ar-

dent espoir d'un avenir plus digne. Dans quelques années, il faut l'espérer, nous ajouterons à ces noms le nom de M. Charles Beck, si le jeune auteur des *Nuits* et du *Poète voyageur* ne se hâte pas de dépenser à l'aventure sa brillante inspiration. On cite encore des talens nouveaux; la pléiade pourra se compléter; telle qu'elle est déjà, n'est-ce pas un symptôme rassurant, une promesse féconde?

Ne l'oublions pas cependant, ce sont là des voix isolées. Le public de ces poètes n'est pas en Autriche; l'auditoire de M. Lenau est en Souabe, celui de M. Beck à Berlin; M. de Zedlitz, Anastasius Grün, sont lus dans toute l'Allemagne; l'Autriche ne leur accorde qu'une attention médiocre. Le vrai caractère de la poésie autrichienne, comment serait-ce cette pensée fine et fière qui éclate avec une distinction si haute dans les *Promenades* de M. le comte d'Auersperg? Seraient-ce davantage la mélancolie profonde, la courageuse tristesse de l'auteur des *Albigeois?* Ou bien pense-t-on qu'on trouverait aisément l'expression de ce peuple dans les audacieuses rêveries de M. Beck? Non, certes. Ces voix généreuses peuvent être entendues sans doute par cette forte élite qui, visible ou cachée, ne manque jamais à aucun pays; mais elles ne pénètrent pas dans la foule, et il y a une autre poésie qui s'adresse directement à Vienne. Cette poésie-là, croyez-le bien, ne sera ni ardente, ni irritée. Tantôt follement joyeuse, tantôt douce avec vulgarité, toujours molle, voluptueuse, sensuelle, elle est l'exacte image de l'esprit viennois. Si elle est triste, ce ne sera nullement de cette tristesse hardie qui atteste ou les regrets amers ou les désirs inquiets d'une ame virile. Quand elle est le mieux inspirée, ne lui demandez pas autre chose que la pureté sans la force, la douceur sans l'élévation morale, je ne sais quoi d'aimable et de languissant, je ne sais quelle grace trompeuse où le cœur s'énerve.

Le théâtre même est en proie à ces pernicieuses influences. Depuis les froides et savantes compositions de Grillparzer, le théâtre a perdu à Vienne le peu de vie qui l'avait animé pendant une partie du XVIIIe siècle. Ne semble-t-il pas pourtant que là, du moins, le contact du peuple devrait susciter les pensées fortes? Cette sensualité, cette mollesse perfide ne devrait-elle pas se dissiper au souffle des grandes foules? Hélas! les poètes ont beau se glorifier dans leurs préfaces, ils ont beau se vanter de gouverner le peuple : c'est le peuple qui les gouverne, le peuple est de moitié dans leurs œuvres. Ils n'ont pas tous le libre génie, la fière indépendance des maîtres. Combien j'en sais, et des meilleurs, qui cèdent sans résistance au goût de la multitude, se laissent envahir pied à pied, et, de concession en concession, finissent par lui livrer la Muse! Le peuple autrichien veut qu'on le divertisse, et ce n'est pas là que la scène sera jamais une tribune. Je n'aime pas à accuser une époque, une nation, des fautes commises par les poètes; je crois à l'énergie indi-

viduelle, et je veux que chacun soit responsable de ses œuvres. Il ya pourtant des zones moins fertiles, des sociétés moins heureuses où, sans rien exagérer, sans fausse déclamation, on peut citer l'esprit d'un peuple au tribunal de la critique, et lui demander compte de l'influence qu'il exerce.

Je me sens autorisé surtout à parler ainsi, quand je compare l'état du théâtre en Autriche avec les tentatives généreuses qui se produisent dans tout le reste de l'Allemagne. La poésie dramatique était tombée bien bas depuis Goethe et Schiller : 1830 a réveillé les esprits, et les écrivains les plus distingués de la *jeune Allemagne* ont porté de ce côté tout l'effort de leur talent. Déjà, à Düsseldorf, Immermann et Grabbe avaient frayé la voie par d'énergiques essais; la génération qui les a suivis n'a manqué ni de courage ni de persévérance, et malgré les empêchemens de toute sorte, malgré la censure, malgré l'indifférence publique, ils ont arraché plus d'une fois de légitimes applaudissemens. M. Frédéric Uechtriz a fait jouer à Berlin, avec le plus grand succès, un drame plein d'une forte et éclatante poésie, *Alexandre et Darius;* le *Manfred* de M. Marbach a réussi à Leipzig; M. Firmenich a donné, sur le théâtre illustré par Immermann, un drame animé, *Clotilde Montalvi;* Stuttgart a accueilli avec faveur *le Fils du Doge* de M. Reinhold, et M. Henri Laube a retrouvé, pour écrire son *Monaldeschi*, toute la brillante facilité, toute la verve rapide de ses meilleurs jours. N'oublions pas quelques bonnes études de M. Sigismond Wiese, de M. E. Geibel, de M. Henri Koenig. Une place particulière est réservée à *Cola Rienzi*, à *Othon III*, à *la Fiancée de Florence*, de M. Julius Mosen. M. Gutzkow surtout mérite d'être cité; il occupe le premier rang dans cette active phalange. Nul n'a été plus ardent à défier les difficultés; ses drames, ses comédies, *Patkoul, la Queue et l'Épée, le Modèle de Tartufe*, se suivent sans relâche; ce sont autant de succès, et cette verve opiniâtre qui est le caractère principal de l'auteur doit parvenir un jour à fonder un théâtre sérieux. On le voit, ce qui éclate dans toutes ces tentatives, c'est l'audace, c'est l'altière indépendance des jeunes écrivains. Mille obstacles les arrêtent : le pouvoir est souvent hostile, le public est insouciant; ils marchent néanmoins. Partout enfin, à Düsseldorf, à Berlin, à Leipzig, à Stuttgart, c'est une lutte obstinée des poètes contre le public; généreux efforts, combats glorieux, et où il y a tout à gagner, car n'est-ce pas déjà un véritable honneur, quelle que soit l'issue de la bataille, d'avoir tenu si intrépidement la campagne pour la cause sacrée de la poésie? Regardez maintenant en Autriche : quel douloureux contraste! Dans l'Allemagne du nord, c'est l'écrivain qui engage le combat; ici, il ne se défend même pas, et se laisse désarmer sans résistance.

Imaginez un talent vraiment distingué, une ame délicate et tournée vers l'idéal; ce sera un poète amoureux de la grace; il aura de naturelles

sympathies pour les plus douces choses de la création, son langage sera harmonieux, son imagination sereine et pacifique. Faites que ce rêveur inoffensif reçoive de son temps et de son pays une éducation sévère, que les idées viriles remplacent les molles rêveries, que sa pensée se fortifie, que son langage s'affermisse : il s'élèvera peu à peu et atteindra à la poésie véritable. Or, si c'est le contraire qui arrive, si cette direction lui manque, si l'atmosphère où il vit est chargée de molles langueurs, les qualités de son talent lui deviendront bientôt fatales; les sentimens qu'il peindra perdront leur caractère; cette douceur qui voulait être contenue tournera à l'efféminatión. Il aura débuté d'une manière charmante; mais, comme la pente est rapide dans ces sentiers glissans, on verra plus clairement, dans les œuvres qui suivront, la mauvaise influence du pays où il a vécu. Une telle étude est difficile, délicate, et certes elle ne manque pas d'intérêt. N'y a-t-il pas là une question morale autant qu'un problème littéraire? Oui, je veux savoir ce qu'est devenu ce gracieux poète sous la direction qu'il a dû subir; plein de sympathie pour l'auteur, je prétends ne rien pardonner à ses maîtres, et, si cette influence de l'esprit autrichien a été telle que je la redoute, c'est à elle que la critique a droit de demander un compte sévère, c'est elle qu'il faut condamner sans pitié.

Le poète dont je parle est M. Frédéric Halm. Peut-être sait-on déjà que c'est là un pseudonyme; comme M. Anastasius Grün, comme M. Lenau, M. Halm a dissimulé son titre et son blason. Son vrai nom est celui d'un diplomate célèbre qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans ces discussions poétiques; nous avons affaire au fils du président de la diète de Francfort, à M. le comte Joachim-Édouard de Munch-Bellinghausen. Or, il semble que les critiques allemands se soient trop rappelé cette circonstance en examinant le théâtre du jeune poète. Les uns ont parlé de lui avec un enthousiasme aveugle, les autres ont usé à son égard d'une rigueur préméditée. Je voudrais, au milieu de ces jugemens passionnés, éviter les erreurs et étudier simplement un point de morale dont l'intérêt me séduit. Oublions, s'il vous plaît, le fils du représentant de l'Autriche à la diète de Francfort, et ne nous souvenons que du poète. Ce n'est pas M. le comte de Munch-Bellinghausen que nous allons juger, c'est l'auteur de *Griseldis* et d'*Imelda Lambertazzi*, M. Frédéric Halm.

Bien que M. Halm soit jeune encore, il a eu le temps de donner sa mesure. Voilà plus de dix années déjà qu'il a débuté, et, depuis ce moment, ses œuvres se sont succédé, sans rapidité et sans paresse, comme il convient à un artiste qui prend sa tâche au sérieux. Les cinq drames qu'il a publiés composent un ensemble assez complet et suffisent parfaitement pour qu'on puisse apprécier la place de l'auteur et présager l'avenir de son talent.

Les premières œuvres de M. Halm sont certainement les meilleures. J'y trouve, dès le début, les qualités, les inclinations naturelles du jeune écrivain. N'est-ce pas ainsi, aux premiers jours, qu'il est possible de deviner les tendances d'une ame, les propensions d'un esprit bien doué? Une chose me frappe ici. M. Halm semblait préoccupé de mettre en lumière une idée, une pensée forte qui pût soutenir son drame. Que cette idée fût toujours conduite avec habileté, qu'elle fût un aliment assez vigoureux pour nourrir son œuvre, je ne l'affirmerai pas. C'était là toutefois un heureux signe, une disposition féconde, et il était permis d'espérer que le jeune écrivain, plus maître de sa pensée, mieux familiarisé avec la scène, donnerait quelque jour un vrai poète dramatique. Nous verrons tout à l'heure ce que les influences mauvaises ont produit et comment cette imagination aimable a été détournée de ses voies.

Le vrai succès de M. Frédéric Halm, celui qui a établi tout d'abord et qui maintient encore sa réputation, c'est son drame de *Griseldis*. Le jeune poète avait choisi un sujet gracieux, parfaitement approprié à la nature élégante de son talent. Il sut d'ailleurs y porter des richesses nouvelles, il sut féconder la tradition qu'il interrogeait, et, même après Boccace, y ajouter en de certaines parties une valeur inattendue. Tout le monde connaît l'admirable légende de Griseldis. Quoi de plus pur et de plus touchant dans les récits du moyen-âge! Quel document plus douloureux que celui-là sur la condition de la femme en ces âges barbares! Griseldis, c'est le dévouement héroïque et simple, c'est la résignation sublime, ignorant elle-même le prix de sa vertu. Comme elle est prompte à s'humilier! comme elle souffre sans murmure! Les plus cruelles douleurs, les affronts les plus sanglans, elle supporte tout avec une douceur qui n'est pas de la terre. D'où vient-elle, si courageuse et si grande? Est-il vrai qu'elle ait passé dans ce monde? a-t-elle vécu à Bologne, a-t-elle été mariée au marquis de Saluces? et ces épreuves odieuses, et cette angélique patience, tout cela est-il réel? Ce type suprême de bonté et de grace a-t-il en effet existé sous une forme si charmante? ou bien n'est-ce qu'un rêve, une création idéale, une figure impossible, imaginée par la pensée populaire, et consacrée pieusement dans ces naïves histoires où Boccace est allé la prendre?

On voit quel intérêt éveille le nom seul de l'héroïne; disons d'abord tout ce qu'il y a de louable dans l'œuvre du jeune poète. M. Halm a aimé Griseldis, et comme un être réel dont il fallait honorer la mémoire, et comme l'idéal adoré d'une bonté supérieure. Il n'a pas pensé que la légende toute seule pût suffire. Ce type autrefois si vénéré pouvait bien ne pas convenir à nos idées présentes. L'auteur n'a pas voulu nous donner simplement un tableau du moyen-âge, une étude curieuse sur les mœurs féodales, sur la brutalité du maître et la résignation de la servante. Il faut que cette femme, jadis si humiliée, se relève au-

jourd'hui; il faut venger Griseldis. Elle restera sans doute ce qu'elle était, elle sera toujours la femme dévouée, la créature soumise, baisant la main qui la frappe, mais sa dignité sera sauvée. Or, avant de renouveler l'esprit de la légende, M. Halm a cru devoir en modifier aussi les détails, et ici l'inspiration est assez malheureuse, ce me semble. Nous ne sommes plus à Bologne, comme dans le récit de Boccace; ce n'est pas la marquise de Saluces qui va paraître sur la scène. Le drame est transporté en Angleterre, à la cour du roi Arthur. Voici les chevaliers de la Table-Ronde : Lancelot du Lac, Kenneth l'Écossais, Tristan-le-Sage, Perceval le Gallois : c'est Perceval qui est le mari de Griseldis. Encore une fois, cette invention ne vaut rien. Pourquoi mêler des souvenirs si différens? Qu'y a-t-il de commun entre ces traditions que vous confondez à plaisir? A quoi bon substituer Perceval au marquis de Saluces? Le mari de Griseldis, le seigneur sans pitié qui impose à l'humble créature de si cruelles épreuves, comment serait-ce le chevalier Perceval, dont Wolfram d'Eschembach, après Chrétien de Troyes, a raconté les mystiques aventures? M. Halm, je le crains bien, n'a cherché là qu'un tableau brillant, une mise en scène plus poétique. Il lui a paru nouveau d'encadrer la gracieuse légende dans la cour splendide des chevaliers d'Arthur, et de broder un conte populaire sur le fond des épopées féodales. C'est une fantaisie puérile, qui ne mérite pas un blâme très sévère, mais qu'il fallait signaler. Arrivons cependant au drame lui-même.

Perceval est le plus intrépide des chevaliers de la Table-Ronde; nul n'a plus de résolution dans la bataille, plus de générosité après la victoire. C'est lui qui a cueilli dans les expéditions aventureuses la fleur d'or de la chevalerie bretonne. Or, Perceval n'aime point la cour; il est rude, sauvage, et ne sent son cœur à l'aise qu'au fond de son manoir agreste, dans la solitude de ses forêts. N'est-ce pas là qu'il garde son cher trésor, sa femme dévouée, sa bien-aimée servante, Griseldis? Perceval a désiré un amour sans bornes; il a voulu régner sans contrôle sur une ame qu'un seul sentiment posséderait. Il a réussi. Griseldis était pauvre; elle vivait dans les bois avec son vieux père Cédric, Cédric le charbonnier. Belle, naïve, aimante, elle a charmé son noble maître, et la fille du charbonnier est aujourd'hui la femme de Perceval le Gallois. Griseldis aime Perceval comme le croyant aime son Dieu; jamais le sacrifice d'une volonté à une volonté, jamais le don d'une vie entière n'a été plus complet et plus sincère. Griseldis est devenue par l'amour ce qu'était la femme de la société antique, elle est librement esclave, et elle dit à Perceval, comme Tecmesse à Ajax : « Salut, maître! » Que ce seul mot suffise : Perceval est le maître d'une ame. Aussi, vous devez comprendre comme il la confie dans la plénitude de ce dévouement si profond. Quand il vient à la cour du roi Arthur, les plus nobles dames, duchesses,

ROYAL

princesses, la reine elle-même, la brillante Ginevra, passent auprès de lui sans que ses yeux les aperçoivent. Il n'y a au monde qu'un seul être fidèle, une seule créature aimante, Griseldis. Cependant la reine, irritée de ce dédain, provoque Perceval à force d'interrogations moqueuses et lui fait conter son histoire. Il y a ici une gracieuse scène. Voyez la reine et ses femmes aiguillonnant le brusque chevalier par leurs perfides discours. Lui, c'est à peine s'il remarque la malveillance qui épie ses paroles. Il ouvre son cœur, il confesse naïvement son amour.

PERCEVAL.

Un soir d'été, j'étais allé chasser dans la forêt. Aux prises avec ma sombre inquiétude, le cœur rempli de pensées tumultueuses, j'allais, sans être guidé par mes yeux, j'allais çà et là où me conduisait mon pas insouciant. Tout à coup je suis arrêté par une fontaine aux flots d'argent qui arrose la forêt. Je regarde et je vois... ô reine! je vois une jeune fille, belle comme on ne l'est pas sur terre, et cependant combien elle ignore sa beauté! une jeune fille, ô reine! Sur son front était écrit en caractères lumineux que Dieu sourit avec complaisance en la créant et qu'il lui dit : « Tu es la bienvenue.... » Elle était assise au bord de la fontaine, et sa noire chevelure tombait à flots sur ses épaules. Soudain elle se penche vers la source, elle plonge ses petits pieds dans le cristal des flots, couvrant avec soin du bord de sa robe tout ce que l'eau ne cachait pas. Et moi, enveloppé dans l'ombre des arbres, j'admirais sa chasteté. Puis, quand elle se fut assise, regardant les flots qui jouaient avec la neige de ses pieds, elle ne songea point, comme les autres femmes, à se sourire amoureusement ni à se servir du miroir de l'onde pour se parer et arranger ses cheveux. Comme un enfant, elle se mit à enfler ses joues, à se faire des grimaces, et à pousser de francs éclats de rire quand l'eau de la source lui renvoyait une bonne caricature de son charmant visage. Et je me disais : Elle n'a point de vanité.... Bientôt, du creux de la montagne, la cloche du soir sonne à la tour de la petite église; aussitôt elle devient grave, elle se tait, elle écarte promptement les cheveux qui couvraient son visage; son regard angélique se tourne vers le ciel, tandis que ses lèvres s'agitent en murmurant, comme des feuilles de rose au souffle de l'air. Oh! elle est pieuse, pensai-je au fond de mon ame.

Cette description aimable est interrompue çà et là par les railleries amères de Ginevra; la scène continue, et tout ce contraste est rendu avec beaucoup de grace. Ginevra voulait que Perceval rougît devant tous; elle pensait qu'il n'oserait avouer la fille du charbonnier, et, bien loin de là, elle a fait éclater l'enthousiasme passionné du chevalier pour l'ange céleste qui garde l'honneur de son nom. Piquée au jeu, elle insiste plus vivement encore; ce n'est plus la raillerie qu'elle emploie, c'est la colère et l'insulte. Ne craignez rien pour Griseldis; elle sera défendue vaillamment. Non, il n'y a pas une femme qui puisse approcher d'elle, pas même Ginevra, la noble reine. Ah! si le mérite distribuait les rangs, Griseldis serait assise sur le trône, et Ginevra s'agenouillerait devant la fille du charbonnier! A ces hardies paroles de

Perceval, les épées sortent des fourreaux; Lancelot du Lac veut venger la reine, et déjà le fer croise le fer. On les sépare pourtant, et le roi Arthur pardonnera à Perceval, s'il consent à se rétracter. Mais comment déclarer qu'il y a une femme au monde aussi aimante, aussi dévouée que Griseldis! Ce n'est point l'orgueilleux chevalier qui s'abaisserait à ce mensonge. — Eh bien! dit la reine, j'accepte le jugement de Perceval. Oui, je m'agenouillerai devant la fille du charbonnier, si Perceval me prouve devant tous, et par des signes irrécusables, le dévouement de Griseldis et cette affection dont il est si fier. Les signes demandés par la reine, ce sont les plus cruelles épreuves que puissent subir le courage et la résignation d'un ange. L'engagement est conclu : que Griseldis supporte sans se plaindre d'intolérables douleurs, de sanglantes humiliations, et Ginevra pliera les genoux devant elle.

Elle ne sait pas cependant, la noble femme, comme on joue avec sa destinée. Quoi! est-il possible que Perceval consente à ce pari barbare? Qu'y avait-il donc au fond de son amour? On le voit trop : un immense orgueil. Pour satisfaire cet orgueil sauvage, il a accepté sans scrupules les conditions terribles de cet abominable jeu. L'épreuve commence; c'est son enfant d'abord qui va être arraché à Griseldis, son bel enfant aux cheveux si blonds, aux yeux si bleus! Le roi ne veut pas que la noble famille des Perceval soit souillée par l'enfant de Griseldis. Ce n'est pas tout : elle sera chassée du palais de Perceval; le roi l'ordonne ainsi, et Perceval se soumet à la volonté d'Arthur. Eh bien! Griseldis partira sans se plaindre : « Vous m'avez prise dans la hutte misérable du charbonnier, ô mon seigneur tant aimé! vous me renvoyez aujourd'hui, que votre volonté s'accomplisse. » Et la voilà qui part, répudiée, chassée devant tous les vassaux de son époux. Tous frémissent d'indignation; elle seule, résignée au sacrifice, absout son maître et le vénère comme au jour où elle fut amenée par lui dans son palais. L'épreuve est-elle terminée? Non. A peine rentrée dans la hutte de son père, son père ne veut pas la reconnaître. Elle est donc seule au monde; tout lui a été arraché, son père, son mari, son enfant, et cependant il n'y a pas d'amertume au fond de son ame : elle n'accuse pas la dureté de Perceval; elle est encore prête à se dévouer; ce cœur, tout déchiré qu'il est, appartient toujours à son maître. Mais qui arrive tout à coup à travers les bruyères? Quel est ce fugitif? C'est Perceval. On le poursuit, et le roi Arthur a juré sa mort. Griseldis ne triomphe pas; elle ne se venge pas comme une héroïne vulgaire : elle sauve respectueusement celui qui a brisé sa vie. Certes, le sacrifice est achevé cette fois; c'est assez de douleur, assez de patience, l'épreuve a parlé haut. Il est bien temps que Griseldis soit ramenée dans son palais; il est temps que son enfant lui soit rendu, et que tous les vassaux convoqués saluent l'épouse de Perceval. Elle a bien mérité aussi que l'orgueilleuse Ginevra

s'agenouillât devant elle, et elle va savoir enfin que tout cela n'est qu'un jeu. Un jeu! A ce mot pourtant, ce cœur dévoué, ce cœur si humble, si aimant, si prompt au sacrifice, le cœur de Griseldis se révolte. Quoi! ce n'était qu'un jeu! Quoi! ces humiliations odieuses, ces coups sans pitié frappés l'un après l'autre, quoi! tant de maux accablans, c'était une comédie! Son amour si sincère, si profond, a été l'objet d'un pari cruel!

PERCEVAL.

Tu l'as dit, c'était une épreuve; la voilà terminée. Ton enfant est sauvé, ton père est libre, tout ton bonheur t'est rendu. A ton tour, pardonne! Ne pense plus à ce jeu qui a éprouvé ce que tu vaux; il est fini maintenant. Oublie tout, pardonne tout.

GRISELDIS.

Un jeu! et moi... Ah! ce fut un jeu bien dur et plein de larmes!

PERCEVAL.

Tu pleures! sèche tes larmes. Ils voulaient m'humilier à cause du choix que j'ai fait, parce que tu es née au milieu des bois, parce que ta beauté m'est apparue au milieu de la misère; mais moi, à l'éclat de leurs noms orgueilleux, j'ai opposé ton cœur, ta pureté sans tache; je t'ai conduite à travers des peines cruelles; tu as vaincu, tu as vaincu à chaque épreuve. Ginevra va s'agenouiller devant toi dans la poussière, et l'Angleterre retentira de tes louanges. Es-tu irritée contre moi qui t'ai donné une gloire si haute?

GINEVRA.

Griseldis, il dit vrai. Et pourquoi le nier? une part de la faute pèse sur moi. Ce qu'il a fait, c'est nous qui l'avons imaginé. A nous le remords, à toi la victoire. Donc, librement, selon notre promesse, nous déclarons, en présence de la chevalerie anglaise, que l'éclat de la couronne pâlit devant ta vertu, et que, si tout était réglé dans ce monde d'après le mérite et le droit, c'est toi qui serais souveraine, c'est toi qui porterais la couronne d'Angleterre. Me voici à genoux devant toi; pardonne-nous les maux dont t'a frappée un criminel orgueil.

PERCEVAL.

Elle est à genoux! criez-le aux quatre vents. La reine est à genoux aux pieds de la fille du charbonnier!

GRISELDIS.

O reine, levez-vous! — Écoutez ma prière, et ne pliez pas les genoux devant la fille du charbonnier! Si la victoire m'appartient, laissez-moi repousser la récompense qu'une tromperie cruelle m'a value au prix de tant de larmes! Vous croyez entourer ma tête de laurier; c'est une couronne d'épines que j'ai conquise, car les angoisses mortelles qu'on m'a fait subir étaient moins dures que la peine dont je souffre aujourd'hui... O Perceval, tu as joué avec mon bonheur! Ce cœur dévoué a été pour toi un objet d'amusement! Tu n'as pas craint que j'en mourusse! Tu n'as redouté qu'une chose, c'était qu'ils l'emportassent sur toi! Puisse Dieu te pardonner ainsi que je te pardonne! — Et toi, mon père, la faute dont tu m'accuses est-elle effacée maintenant? Si l'excès de mon dévouement insensé a élevé jusqu'à Dieu un enfant de la poussière, ai-je suffisamment expié ma folie avec mes larmes, avec les douleurs profondes de mon

ame trompée?... Conduis-moi dans nos forêts, dans le sein paisible de notre hutte. Permets que je repose ce cœur blessé à mort sur le cœur fidèle de la nature...

Nobles paroles! belle et consolante conclusion de cette tragédie douloureuse! Griseldis retourne au fond de ses forêts, dans la cabane de Cédric, et Perceval, couvert de honte, perd à jamais le précieux trésor dont il a si odieusement abusé. Cette fin du drame, qui appartient tout-à-fait à M. Halm, est une de ses meilleures inventions. La légende, on le sait, ne lui indiquait pas ce dénouement. Griseldis revient au palais, et le marquis de Saluces, satisfait de ses rudes épreuves, la réintègre dans tous ses droits. Ainsi conclut la légende; ainsi conclut Boccace, admirant l'humilité parfaite de son héroïne et ne soupçonnant pas que sa dignité ait souffert de ce jeu abominable. Il faut remercier M. Halm de la noble pensée qu'il a si bien portée sur la scène. Maintenant la figure de Griseldis est complète; la résignation ne s'abaisse plus jusqu'à l'abandon absolu du droit et de la volonté. Le moyen-âge pouvait bien ne pas demander davantage à Griseldis; aujourd'hui, grace à Dieu, son humilité paraît plus sublime, unie à une dignité si pure.

Tel est le premier poème dramatique de M. Halm. Ce fut un vrai succès, et les discussions provoquées par la pièce servirent à introduire l'auteur, d'une manière brillante et soudaine, dans le monde des poètes en renom. La discussion même continue encore. Voici onze ans que *Griseldis* a été représentée pour la première fois, et les critiques n'ont pas dit leur dernier mot. Il y a eu depuis 1830, je le disais tout à l'heure, bien des tentatives diverses pour relever la poésie dramatique en Allemagne, et faire oublier, s'il était possible, les artisans vulgaires, l'éternel Raupach et ses amis. Or, dans toutes les capitales, il y a un tribunal attentif; les critiques sont à leur poste, et ce que fit Lessing à Hambourg il y a un siècle, ce que fit Boerne il y a vingt ans, chacun le recommence aujourd'hui avec une juvénile ardeur. On publie des *Dramaturgies* comme celle de l'auteur de *Nathan*. M. Wienbarg continue à Hambourg même la tâche de Lessing. M. Gutzkow a donné, dans ses *Vermischte Schriften*, une série d'intéressantes études sur le théâtre de Berlin. Les villes les moins importantes ont souvent leur scène en renom, et tout à côté le critique empressé, le juge sérieux et sympathique. La petite ville d'Oldenbourg fait beaucoup parler d'elle en ce moment; elle a son poète dramatique, M. Julius Mosen, et son critique, M. Stahr, qui tous deux surveillent avec soin, non pas seulement les progrès de leur scène, mais tout ce qui se passe sur les théâtres d'Allemagne. Ainsi, l'œuvre jouée à Vienne ou à Munich est appréciée bientôt, non par un seul écrivain, mais par dix juges qu'anime un esprit différent. On n'a pas à craindre ce que j'appellerai la centralisation de la critique; on n'a pas à redouter, ce qui est si fréquent dans une capitale, la banalité d'une opinion con-

certée, pour ainsi dire, en commun par les juges que le public accepte : la critique a plus de liberté, plus de mouvement, une vie plus variée, des allures plus sincères. M. Wienbarg, M. Mosen, M. Stahr, M. Gutzkow, plusieurs autres encore, ont donné d'utiles exemples; on peut dire qu'ils composent, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, une assemblée de bons esprits délibérant en liberté sur cette renaissance tant souhaitée de la poésie dramatique dans le pays de Goethe et de Schiller. Il s'en faut qu'ils soient toujours d'accord ; l'homme du nord et l'homme du sud ont leurs prédilections, leurs antipathies; qu'importe? tout cela profite au mouvement de la discussion, et le jugement définitif y gagne. Eh bien! le drame de M. Halm a été et est encore un des plus vifs sujets de controverse. On s'était étonné d'abord du succès de la pièce : quoi donc! un poète dramatique à Vienne! Que pouvait être la poésie sur une scène où la liberté n'existe pas? Aussi la sévérité était en éveil, et, tandis que Vienne applaudissait avec enthousiasme et proclamait le nom du poète, les critiques du nord examinaient de près l'œuvre nouvelle si bruyamment annoncée.

On alla un peu loin d'abord, et la rigueur fut grande. M. Wienbarg, M. Stahr, M. Mosen, signalèrent avec amertume les défauts de cette tragédie aimable. Le plus grave reproche s'adressait au choix même du sujet : cette histoire de Griseldis convenait-elle au temps où nous sommes? Était-ce la mission du poète de montrer la femme si abaissée, si prompte à abandonner ses droits les plus sacrés? Nos ardens critiques sont aujourd'hui fort scrupuleux sur ces questions, et je les en félicite. Le théâtre exerce une action trop directe pour qu'on s'abstienne de discuter sévèrement l'esprit caché des œuvres confiées à la scène. Cet examen vigilant fait partie de la tâche imposée aujourd'hui, en Allemagne plus que partout ailleurs, aux écrivains qui veulent servir la société moderne. Seulement M. Wienbarg et M. Stahr ne se trompaient-ils pas? Quand ils accusent l'immoralité de *Griseldis*, ils oublient précisément l'intelligente hardiesse avec laquelle M. Halm a transformé la légende; ils oublient le dernier acte et cette réparation accordée au caractère de l'héroïne, ce retour inattendu d'une dignité si haute. Non, ce n'est pas là que doit porter le reproche. Ce qu'il faut blâmer dans le drame de M. Halm, disons-le sans crainte après avoir mis en lumière la noble idée qui le couronne, ce qu'il faut blâmer, c'est le ton général, c'est la couleur du style et des pensées. L'exécution, en un mot, ne répond pas à la conception première. Cette douceur harmonieuse, où l'on ne sent nulle part une force cachée, a je ne sais quoi de fade et d'amollissant. Sous leur costume séculaire, ces antiques personnages du monde féodal montrent beaucoup trop souvent la coquetterie, l'élégance apprêtée, les mignardises d'une société toute différente. La cour du roi Arthur devient un salon aristocratique de Vienne, et Ginevra semble

çà et là une grande dame qui tiendrait volontiers sa place dans un roman d'hier. J'ose affirmer que ces graces douteuses, et surtout la mollesse efféminée des couleurs, sont précisément ce qui a valu à M. Halm les applaudissemens du public autrichien. Si une généreuse idée éclate aux dernières scènes du drame, ce n'est nullement par là que le poète a enlevé les cœurs. Voilà le reproche qu'il fallait formuler nettement, voilà aussi le danger qu'il était urgent de signaler à l'inexpérience du jeune écrivain. On comprendra tout à l'heure quel service lui eût été rendu.

Nous allons trouver encore une idée conçue avec habileté, mais très faiblement mise en œuvre, dans le drame que M. Halm fit représenter un an après *Griseldis*. *L'Alchimiste* a paru en 1836. La pensée du poème ne manque pas d'élévation ni de vigueur. Suivons l'auteur au fond du moyen-âge, au milieu des éblouissemens de ces siècles ardens et naïfs. Nous sommes sur le Rhin, à Cologne. Entrez dans cette rue noire, montez dans cette maison obscure et silencieuse. Voici l'atelier de maître Werner Holm, un des ancêtres du docteur Faust, un cousin d'Arnaud de Villeneuve, de Raymond Lulle et de Paracelse. Werner Holm est livré à la pratique des sciences occultes. Véritable fils de ces siècles émerveillés, son imagination est éblouie par les promesses de la science, par la fièvre de l'inconnu. Il travaille nuit et jour; sa pensée fermente et brûle, comme ces fourneaux incandescens où il mêle à toute heure les matières prescrites. Vous savez ce qu'il cherche; il ne tâche pas de pénétrer les secrets de la vie, les mystères du monde invisible; son but est plus net, il veut faire de l'or. Déjà tout ce qu'il possède a disparu dans ses fourneaux dévorans; il ne se décourage pas. Vainement sa femme tant aimée autrefois le supplie de renoncer à sa folle entreprise; vainement elle lui montre la misère effrayante qui est déjà venue et ses pauvres enfans près de mourir de faim; vainement aussi le *famulus* désespéré veut abandonner son maître et lui redemande tant d'heures perdues, tant d'argent et d'or jeté dans le gouffre insatiable : Werner Holm s'acharne à la poursuite de la chimère. Périssent plutôt sa femme et ses enfans! périsse le lâche famulus! Lui-même, s'il le faut, il mourra à la peine; mais non, à force de science et de courage, le miracle se fait, la matière en courroux cède au génie obstiné de l'inventeur : Werner Holm a trouvé le secret de Dieu, il fait de l'or! Ainsi commence le drame. Voilà donc l'alchimiste devenu maître du monde. Que sont auprès de Werner Holm les plus riches et les plus puissans? C'est lui qui est le seul riche, le seul puissant, le seul maître. Attendez cependant : cette richesse formidable, acquise au prix d'un tel labeur, comme elle est lourde à porter! quel écrasant fardeau! Est-ce bien encore un homme, celui à qui tout obstacle est inconnu, tout désir interdit? N'est-il pas sorti de la condition humaine? Ah! quel immense ennui pèse déjà sur sa tête!

Voilà l'idée qui a inspiré le poème de M. Halm, voilà la conception

première de son œuvre. De cette idée, M. Halm a-t-il tiré habilement tout ce qu'il pouvait? Les péripéties du drame éclairent-elles suffisamment la pensée philosophique de l'auteur? Comment fera-t-il pour peindre en traits vigoureux cette situation extraordinaire, cette satiété infinie? Werner Holm jetait dans ses fourneaux sa fortune entière; il jette à présent dans le gouffre de son ennui tous ses désirs, toutes ses voluptés, tous ses gigantesques caprices, toutes ses fantaisies insensées, et le gouffre s'agrandit toujours. Pour peindre énergiquement cette figure de Werner, pour donner une vie puissante à cette pensée, il était besoin d'une main robuste et d'une imagination splendide. M. Halm a choisi une tâche trop haute. Là où il fallait la poésie de *Faust* ou de *Manfred*, nous ne trouvons qu'une action froidement imaginée, médiocrement conduite. L'idée fondamentale du poème est indiquée à peine, au lieu d'être nettement mise en relief. C'est surtout au centre du drame que se déclare toute la faiblesse de l'œuvre : le commencement et la fin ont répondu aux efforts de l'auteur; mais, quand il arrive au sujet véritable, sa muse, sa faible muse s'effraie et l'abandonne. Le premier acte est écrit avec talent; le travail de l'alchimiste dans son laboratoire, ses angoisses, son exaltation fiévreuse, sa patiente opiniâtreté, tout cela est habilement rendu. J'aime aussi les dernières scènes, j'aime l'instant où Werner Holm, fatigué de lui-même, persécuté par l'envie et la cupidité, va demander un refuge au paisible village où sa femme vivait dans la misère. Il revient pour la voir mourir, et lui-même, c'est là qu'il mourra bientôt, emportant dans la tombe son redoutable secret. Encore une fois, les premières scènes et les dernières ont été exécutées avec bonheur, avec un certain éclat; seulement, la sérieuse difficulté, le vrai sujet n'était pas là, et rien de plus faible, rien de plus languissant que le drame lui-même. Malgré cette insuffisance, je tiens compte à M. Halm de la conception originale qui a présidé à son travail; je le félicite d'avoir visé haut, de s'être proposé un but difficile et glorieux. S'il a échoué, sa bonne volonté du moins atteste une ame éprise du beau, un sentiment élevé de la poésie; tout nous dispose enfin à suivre avec sympathie les destinées de cette imagination, chez qui se déclarent avec grace des instincts nobles et purs.

Je signale, mais seulement pour mémoire, un petit drame en un acte, *Camoens*, joué quelques mois après, au commencement de 1837. Ce n'est pas un drame, quoi qu'en dise l'auteur; ce n'est guère qu'un tableau rapide; point d'action, point de lutte, point d'intérêts et de passions aux prises. Camoens est mourant sur son grabat, et le jeune Quevedo, recueillant son dernier soupir, reçoit le baptême des mains du glorieux maître. La pièce fut représentée avec peu de succès; elle est plus intéressante à la lecture; on croit entendre une ode passionnée, un hymne enthousiaste. Ce vieux poète accablé par la douleur, brisé, mais

non pas vaincu, et ce jeune disciple que la vue de tant de misère ne décourage pas, ce lévite impatient que la poésie sacre au chevet d'un lit de mort, tout cela se groupe dans un contraste harmonieux, et où se révèle l'inspiration élevée qui est naturelle à l'auteur.

Ces trois pièces, *Griseldis, l'Alchimiste, Camoens,* quelle que soit la faiblesse du résultat, indiquaient un heureux instinct, une disposition d'esprit vraiment féconde. Mais qu'est-ce que l'instinct? Une promesse, une espérance; il faut que l'artiste réalise les richesses obscurément contenues dans son ame. Tout ce qu'il a fait jusqu'ici n'est rien de plus qu'une préface, une longue préface à ses œuvres. Il s'est donné tout le temps d'annoncer ce qu'il pourra accomplir un jour; maintenant nous avons droit d'exiger beaucoup. Il a aspiré dans *Griseldis* à une élévation morale qui est belle encore, malgré l'élégance maniérée du style. Dans *l'Alchimiste,* il a soupçonné un drame qui aurait pu enrichir la famille de *Faust.* Son tableau de *Camoens* atteste un énergique élan vers tout ce qu'il y a de glorieux et de douloureux dans les amours du poète avec la Muse. Tout cela, je le répète, ce sont, chez ce jeune talent, des velléités honorables; qu'il agisse enfin, qu'il sorte des limbes, qu'il entre résolument dans la région des choses belles et des œuvres vivantes. Certes, si le pays qu'il habite pouvait donner à sa pensée un aliment substantiel, si l'esprit du poète pouvait se mouvoir librement, ses bons instincts se développeraient vite. Puisqu'il aime à construire son drame autour d'une idée, cette idée, il ne la chercherait plus seulement dans l'horizon étroit où il s'enferme. Il ne redouterait pas des inventions plus hautes, il n'aurait pas peur de la philosophie ni de la liberté; il oserait toucher à toutes les cordes de l'ame, et reproduire dans sa variété le tableau de la vie humaine. La crainte que j'indique ici contient déjà un reproche grave, et je désire que M. Halm ne le mérite pas dans les œuvres qu'il me reste à juger.

Imelda Lambertazzi a paru un an après *Camoens,* en 1838. Le poète nous transporte encore au moyen-âge, vers la fin du XIIIe siècle, au milieu des discordes et des haines des républiques d'Italie. Deux grandes familles de Bologne sont aux prises, les Geremei et les Lambertazzi. Le neveu de Geremei, Fazio, aime la fille de Lambertazzi, Imelda, autant que Roméo aime Juliette. Rappelez-vous les obstacles qui séparent le fils des Capulets et la fille des Montaigus, vous saurez quelle barrière se dresse entre Fazio et Imelda. Après maintes aventures, après maints coups d'épée, Fazio est tué par un des Lambertazzi, au moment où Imelda, fuyant le château de ses pères, va s'unir à lui dans la chapelle de la forêt. Voilà tout ce drame, froide et inutile copie du drame passionné du maître. Qui donc a donné à M. Halm cette malheureuse inspiration? Comment a-t-il cru qu'il pourrait lutter avec la grace de Juliette, avec la passion de Roméo? Au lieu des énergiques peintures du

vieux William, au lieu de ces figures vivantes, vous ne trouverez ici que la poésie énervée de Métastase.

Ainsi s'endormira de jour en jour cette poésie indolente : la discipline dont elle avait besoin lui a manqué. M. Halm voit bien d'ailleurs qu'il ne s'adresse pas à un auditoire exigeant; il n'a pas en face de lui des penseurs, des ames viriles, des intelligences sévères. Il est gêné surtout par l'esprit qui règne à Vienne. Il a beau imiter Shakespeare, ce roi puissant de la réalité : la réalité l'inquiète, le mouvement de la vie l'effraie; il y rencontrera trop de choses qu'il ne pourra librement porter sur la scène. C'est pour cela que sa muse aime les églogues, les fantaisies amoureuses, tout un idéal gracieux qui vous fait oublier le spectacle du monde. Un des écrivains qui l'ont jugé avec le plus d'indulgence, M. Julius Mosen, a dit de lui en termes aimables : « Tous ces drames expriment parfaitement la vie intellectuelle du peuple autrichien; de toute la réalité on n'a laissé à ce peuple que l'amour, parce que l'amour, comme l'alouette qui chante, ne peut rester sur terre et s'envole dans l'espace. » Cela est bien dit en effet. Si l'amour chante avec grace dans les drames de M. Halm, la pensée se disperse dans le vide, et le tableau de la vie est perdu pour elle.

Cette efféminatión d'une intelligence bien douée se manifeste d'une façon bien plus affligeante encore dans la récente tragédie de M. Halm, *le Fils du Désert*. Ce qu'il y a de particulièrement triste, c'est que ce drame contient pourtant une idée; car si cette idée, bonne et généreuse en soi, est employée à un mauvais usage, si l'auteur défigure sa propre conception et lui inflige un sens pernicieux, ne voit-on pas là très clairement, et à nu pour ainsi dire, le mal dont il souffre? Pour moi, au moment où je lis les derniers vers de ce poème, je suis si frappé de cette réflexion, qu'il m'est impossible de ne pas dénoncer l'influence fatale du génie de l'Autriche; je crois la prendre sur le fait, et il me semble que son crime est flagrant. Qu'a voulu M. Halm? il a voulu montrer la puissance bienfaisante de l'amour d'une femme. L'amour, le chaste amour, apaisant les passions furieuses et triomphant de la brutalité, telle est la pensée première qui a séduit l'imagination du poète. L'idée est belle, elle est vraie, elle est féconde : voyez maintenant ce qu'elle va devenir! Au lieu de la brutalité soumise, c'est l'héroïsme énervé que peindra M. Halm. La scène est aux environs de Massilia, à l'époque où les barbares ont envahi les Gaules. Une jeune fille de race grecque, Parthénia, a été prise par les Germains. Le chef, Ingomar, se sent saisi de respect et d'amour à la vue de la belle captive; pour la suivre, il abandonne son camp; il ira partout où elle le conduira; sans résistance, sans regrets, il quittera ses frères d'armes, il renoncera à sa libre existence et vivra tranquillement dans les murs de Massilia. Le sujet peut très bien être accepté ainsi, et il n'y aurait à blâ-

mer que la simplicité un peu trop naïve de l'invention, si les détails, les peintures, les incidens, n'appelaient une critique tout autrement sévère. Rien de plus bourgeois, en effet, que ce tableau, et, comme il s'agit des rudes conquérans du ve siècle, tout ce qu'il y a de mou, de gauchement pastoral dans la composition, vous choque plus cruellement encore. Il semble voir ici une glorification de la lâcheté. Non, ce n'est pas l'influence supérieure de l'amour que M. Halm a chantée dans son poème. La soumission si facile, si vulgaire, du chef des barbares, ne rappelle nullement, croyez-le bien, le farouche Mauprat dompté par la noble Edmée, ni ces trois frères aux allures sauvages que Vaillance sait convertir avec une grace si poétique. Cela me remet en mémoire, bien plutôt, le dialogue du chien avec le loup :

Quittez les bois, vous ferez bien;
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lippée!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.

Or, le loup, comme on sait, est plus dignement inspiré que le héros de M. Halm. La fable de La Fontaine prêche la liberté; le drame du poète autrichien prêche une soumission aveugle, dissimulée seulement sous les séductions de l'amour. Singulière peinture pour un Allemand! Quoi! un de ces hardis Germains des premiers siècles muselé par la jeune Grecque, apprivoisé d'un seul mot, et conduit en laisse dans une boutique de Massilia! Nous voici un peu loin de ces poètes enthousiastes qui s'enflammaient d'une si belle passion pour Arminius et les héroïques rudesses de la Germanie primitive; mais il y a déjà long-temps que l'Autriche s'est retirée du mouvement de l'Allemagne, et qu'on y chante plus aisément l'humilité que le courage et l'audace.

Après les molles inspirations d'*Imelda Lambertazzi*, après les funestes conseils que donne, sans le savoir peut-être, le drame que je viens de juger, il est clair que M. Halm a mal défendu, contre les influences subtiles et redoutables qui l'entourent, l'idéal sacré, les généreux instincts annoncés brillamment dans ses premiers travaux. Il a trop faiblement lutté, il a perdu la bataille. On a dit souvent que chaque poète apporte une somme d'inspirations à féconder, un idéal à mettre en lumière; on a dit que tous ces trésors doivent être disputés par lui au monde, et protégés contre les atteintes de la société. Si cela est juste en tout lieu, n'est-ce pas vrai surtout dans un pays où la pensée ne saurait être libre, où le domaine du poète est violemment rétréci, où la Muse, à chaque élan sublime, va se heurter à des barrières? L'étude que nous avons faite accuse assez clairement les coupables. On a vu se lever un jeune

poète, riche en heureuses inspirations, ami des idées élevées et pures; il a débuté avec noblesse; seulement la vigueur lui manquait, et il eût fallu que l'auditoire vînt en aide au jeune écrivain, qu'il pût l'encourager, qu'il pût affermir ses pas chancelans. Loin de là, c'est son auditoire qui l'a égaré. L'auteur de *Griseldis* a été détourné de ses voies par l'exemple d'un monde sans courage et les concessions involontaires qu'il a faites à l'indolence publique. C'est ici qu'on a le droit d'adresser à Vienne l'énergique apostrophe du *Veilleur de nuit :*

> Wie bleich, wie hold, wie schmachtend hingegossen
> Sie daliegt, die gefaehrliche Sirene!

La sirène en effet, la sirène sensuelle, vient de tuer un poète de plus!

Est-il vrai cependant qu'il soit mort? Je ne voudrais pas être trop dur pour l'auteur de *Griseldis*. La sévérité, je le sais, est ordonnée ici plus que jamais; à ceux qui languissent dans cette atmosphère malsaine, il faut de rudes conseils et une sentence franchement motivée. Je regretterais toutefois de quitter M. Halm sur un présage trop douloureux. Non, tout n'est pas perdu; le poète, sincèrement averti, peut réparer sa défaite. Ces conceptions élevées, ce sentiment de l'idéal, ce fécond instinct dont il était pourvu il y a dix ans, il peut les retrouver, il peut reprendre ces chers trésors au monde qui les lui a ravis. Je ne crois pas que le nom qu'il porte ait jamais enchaîné un vrai poète; M. le comte de Munch-Bellinghausen n'a qu'à jeter les yeux autour de lui, il verra M. le comte d'Auersperg et M. de Strehlenau conduisant avec fierté le groupe des hardis chanteurs. Je ne pense pas non plus que les acclamations du public viennois puissent lui donner le change : s'il veut bien porter ses regards au-delà des frontières autrichiennes, il s'apercevra que l'Allemagne le condamne et le rejette. C'est à lui de choisir entre la cour de Vienne et la grande patrie. Souvenez-vous, poète, de vos premières inspirations; souvenez-vous de cette Griseldis qui abandonne si noblement le palais de Perceval et va retrouver dans les ronces des forêts sa dignité menacée; souvenez-vous aussi du jeune Quevedo recevant le baptême poétique que lui confère, à l'heure de la mort, le chantre héroïque des *Lusiades*. N'avez-vous pas célébré son enthousiasme? Ce que vous avez promis alors, faites-le enfin; Vienne vous a applaudi, l'Allemagne entière vous aimera. Secouez ces fatales langueurs, cet engourdissement perfide; sinon, dans cette Autriche hostile à l'esprit moderne, un de nos plus vifs griefs contre une administration énervante, ce serait vous, ô poète! ce serait votre muse, si noble, si confiante au début, aujourd'hui vieillie avant l'âge, et près de mourir sous un ciel inclément.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1846.

Nous voudrions, au milieu des élémens divers et de tous les incidens dont se compose la question d'Espagne, démêler et établir le vrai. Peu d'affaires diplomatiques ont fait autant de bruit que ce double mariage, qui a surtout soulevé les vivacités de la presse anglaise. Quelle explosion de clameurs et de récriminations! Cependant il ne saurait être donné à la polémique, si ardente qu'elle soit, de faire prendre le change sur le fond des choses aux esprits sérieux et de bonne foi. Laissons donc de côté tout ce que la passion et la fantaisie ont pu imaginer pour ne considérer que les faits. Les filles de Ferdinand VII épousent deux Bourbons, dont l'un est Espagnol et l'autre Français. Y a-t-il là quelque chose d'alarmant pour l'équilibre européen? Sur le continent, cette nouvelle n'a produit aucune rumeur. Les cabinets de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg, qui n'ont pas encore reconnu le gouvernement de la reine Isabelle, restent spectateurs silencieux. Ils n'ont pas qualité pour intervenir dans des négociations matrimoniales qui d'ailleurs ne les blessent en rien; ils regardent, ils attendent, ils semblent même mieux disposés à reconnaître le gouvernement de la jeune reine. L'Angleterre a naturellement une autre attitude : elle a contribué, avec la France, à établir, à consolider l'ordre de choses qui depuis treize ans existe en Espagne. La France et l'Espagne devaient donc, dans des limites raisonnables, prendre en considération ce qui pouvait convenir au cabinet de Londres, ce qui pouvait lui déplaire. Il nous semble qu'il a été satisfait à cette obligation largement le jour où la France a renoncé à donner un mari à la reine d'Espagne. Ce jour-là, on a été bien au-delà du traité d'Utrecht. On pouvait, en effet, sans violer ni l'esprit ni la lettre de ce traité célèbre, céder aux vœux des Espagnols, qui appelaient, il y a quelques années, M. le duc d'Aumale, pour recevoir la main de la reine Isabelle. On ne l'a pas fait; mais, pour cela, avait-on renoncé à toute alliance entre les Bourbons de France et d'Espagne? Toute union était-elle désormais impossible entre les princes et les princesses des deux maisons? C'est cepen-

dant ce qu'il faut soutenir, si l'on veut trouver quelque fondement aux accusations de la presse anglaise. Il y a plus d'un siècle qu'après une longue lutte il a été convenu entre les puissances de l'Europe que le petit-fils de Louis XIV et ses descendans occuperaient légitimement le trône d'Espagne, et c'est alors qu'il fut posé en principe qu'en aucun cas les couronnes de France et d'Espagne ne seraient réunies sur la même tête. Des renonciations réciproques, faites solennellement tant à Madrid qu'à Versailles, sanctionnèrent cette condition fondamentale du traité d'Utrecht. C'est tout ce que voulait alors l'Angleterre; aussi, dès qu'elle eut la conviction que Louis XIV consentait sincèrement à la séparation perpétuelle des deux monarchies, elle travailla activement à la pacification générale. Dès le commencement des négociations, la reine Anne avait dit au plénipotentiaire français : « Je n'aime point la guerre, et je contribuerai de tout mon pouvoir à la terminer au plus tôt. » Aujourd'hui tout le monde pense comme la reine Anne; personne n'aime la guerre. Il serait vraiment étrange que, dans cette disposition commune à tous les esprits, notre gouvernement se fût abandonné à une témérité qui pût compromettre la paix.

La France reste donc fidèle à l'esprit des anciens traités; elle a le droit de son côté, quand elle donne un de ses princes pour époux à la sœur de la reine Isabelle. Maintenant était-il d'une meilleure politique de se montrer indifférent dans une semblable affaire, d'abandonner au hasard ou à l'action de l'Angleterre la question du double mariage? Nul ne le pensera. La France trouvait dans le mariage de la reine Isabelle et de l'infante une occasion naturelle d'assurer en Espagne son influence, ou plutôt de l'y rétablir, et cela d'une manière qui n'avait rien de blessant pour les justes susceptibilités d'une nation généreuse. Il ne s'agissait ici ni de conquête ni d'intervention armée. C'étaient précisément ces allures violentes qui, depuis le commencement du siècle, nous avaient aliéné l'Espagne. Napoléon ne déserta pas les traditions de Louis XIV; mais, tombant dans une de ces exagérations qui le perdirent, il voulut faire d'un de ses frères un autre Philippe V, et il eut l'inexcusable tort d'offenser gravement la nationalité espagnole, qui se vengea en lui portant de terribles coups. En 1823, la branche aînée des Bourbons crut devoir intervenir à main armée dans les affaires intérieures de la Péninsule, et, avec quelque modération que se conduisissent nos soldats au-delà des Pyrénées, leur présence, tout en triomphant des ennemis de Ferdinand VII, ne nous ramena pas les esprits. N'avons-nous pas vu, dans ces dernières années, Espartero chercher sa popularité dans une hostilité systématique contre la France? La reine Christine et le parti modéré s'étaient appuyés sur l'influence française; il chassa d'Espagne la reine Christine et proscrivit les modérés. Que devait donc se proposer notre politique, sinon de reconquérir tout le terrain que nous avions perdu, et de consolider l'union des deux pays? Pour y parvenir, quelle occasion plus favorable que le double mariage de la reine et de sa sœur? Certains politiques parlent avec mépris des mariages des princes et de l'alliance des maisons royales. Il faudra néanmoins, tant que l'Europe ne sera pas changée, tant qu'elle sera monarchique et gouvernée par d'anciennes dynasties, reconnaître à ces mariages, à ces alliances, une valeur, une portée. Dans l'état actuel des affaires, notre influence en Espagne n'eût-elle pas été irréparablement compromise, si la diplomatie de lord Palmerston eût triomphé, si un prince de Cobourg eût épousé la reine Isabelle? Le

gouvernement francais a su échapper à une aussi triste disgrace. En vérité, ce n'est pas dans un cas pareil que nous aurons pour lui des paroles de blâme.

Il y a plus, l'Angleterre elle-même, lorsque son gouvernement était animé du désir sincère de maintenir l'entente cordiale, a reconnu l'intérêt et le droit qu'avait la France de porter toute son attention, toute sa sollicitude, dans la question du mariage de la reine Isabelle et de sa sœur. Il importe, pour éclairer tout ce débat, de se remettre en mémoire qu'à l'époque où lord Aberdeen accompagna au château d'Eu la reine Victoria, il y eut entre lui et M. Guizot de sérieuses conversations sur les affaires d'Espagne. On se fit de part et d'autre des concessions. En ce qui touchait le mariage de la reine Isabelle, l'Angleterre renonçait à présenter un Cobourg, et la France le duc de Montpensier. Il était convenu que la jeune reine épouserait un descendant de Philippe V. Quant au second mariage, le gouvernement français s'engageait à ajourner l'union du duc de Montpensier avec l'infante jusqu'au moment où la reine aurait donné un héritier à la couronne; mais aussi il avait été entendu que, dans le cas où la France verrait reparaître la candidature d'un Cobourg, elle reprendrait toute sa liberté. De cette manière, on arrivait à une solution qui assurait l'avenir de l'Espagne, sans altérer en rien la bonne harmonie de la France et de l'Angleterre. C'est à ce but que lord Aberdeen, esprit sage et loyal, voulait marcher avec une entière sincérité.

Cependant il y avait une personne fort intéressée dans ces négociations matrimoniales, que cet arrangement ne satisfaisait pas entièrement. La reine Christine était convaincue qu'il y avait de grands inconvéniens à ne pas conclure en même temps les deux mariages de la reine et de l'infante, qu'en ajournant le second, on laissait toujours une porte ouverte à des éventualités fâcheuses. On sait de reste quels empêchemens rencontra la candidature du comte de Trapani. Il y eut dans la question du mariage un temps d'arrêt. Ce sont sans doute ces difficultés sans cesse renaissantes qui déterminèrent, il y a quelques mois, la reine Christine à envoyer un agent au prince Ferdinand de Cobourg, qui se trouvait alors à Lisbonne avec son fils Léopold. On peut juger si les ouvertures de cet agent furent accueillies. Si nous sommes bien informés, le représentant de l'Angleterre à Madrid entra dans le projet de la reine-mère. M. Bulwer est un homme d'esprit qui a toujours mis son amour-propre à contrarier la France, même au plus fort de la bonne harmonie entre les deux pays. Il travailla au succès de la candidature du prince de Cobourg avec une vivacité qui, assure-t-on, lui attira un blâme de la part de lord Aberdeen. Lord Aberdeen se souvenait de ce qui avait été dit au château d'Eu, et il condamnait, dans sa loyauté, des tentatives qu'il sentait devoir compromettre le bon accord de l'Angleterre et de la France. M. Bulwer fut si sensible à la désapprobation exprimée par son chef, qu'il alla jusqu'à offrir sa démission. C'est sur ces entrefaites que sir Robert Peel et ses collègues se retirèrent.

Quand lord Palmerston fut installé au département des affaires étrangères, on assure que le gouvernement français lui fit successivement plusieurs communications sur les affaires d'Espagne. A des questions multipliées sur ce sujet, lord Palmerston ne répondit que par le silence ou par des généralités évasives. Il professait un respect sans bornes pour la liberté absolue de l'Espagne, et en même temps il mandait à M. Bulwer qu'à ses yeux il n'y avait que trois can-

didats possibles pour la main de la reine : le prince de Cobourg, le duc de Cadix et don Enrique. C'est ainsi que lord Palmerston respectait l'indépendance de l'Espagne, et faisait la part de la France, qui se serait vue de la sorte privée de toutes garanties. Cette situation humiliante, notre diplomatie ne pouvait pas l'accepter. Une lutte s'est engagée entre M. Bulwer et M. Bresson, dans laquelle ce dernier est resté vainqueur. Notre ambassadeur a su ramener complétement la reine Christine à la véritable politique de l'Espagne, en lui offrant de conclure en même temps les deux mariages de la reine Isabelle et de sa sœur, et en lui montrant une volonté ferme de ne pas se laisser vaincre dans ce conflit d'intrigues.

Nous sommes loin des termes de conciliation et de bonne entente dans lesquels on se trouvait au château d'Eu; mais à qui la faute? Il est évident, pour tout homme impartial, que lord Palmerston a porté dans la question d'Espagne un autre esprit, d'autres pensées, que lord Aberdeen. Il n'a pas eu surtout en vue, comme son prédécesseur, de n'agir dans cette affaire délicate que de concert et d'accord avec la France : n'est-on pas autorisé à penser qu'il a eu l'ambition d'agir seul et de substituer brusquement une autre solution à celle qui avait été loyalement concertée entre les deux gouvernemens? Il se proposait aussi, par un coup décisif, d'entrer tout-à-fait dans les bonnes graces de la reine Victoria, qui avait le désir assez naturel de voir la reine Isabelle donner sa main au cousin-germain du prince Albert. Auprès de toutes ces considérations, l'inconvénient de compromettre l'alliance anglo-française a disparu pour lord Palmerston. Sommes-nous donc destinés à retrouver en 1846 absolument le même homme qu'en 1840? Les leçons du passé seront-elles perdues pour un esprit aussi distingué? S'il est vrai que, dans la note lue par lord Normanby à M. Guizot, lord Palmerston se plaigne de la conduite du gouvernement français, comme décelant un certain dédain de l'entente cordiale, le reproche n'est pas difficile à rétorquer : il n'y a qu'à remettre sous les yeux du ministre anglais tout ce qu'il a fait depuis quelques mois pour changer les termes dans lesquels lord Aberdeen avait laissé la question.

C'est là en effet que le gouvernement français devait chercher sa justification. Quand la nouvelle du double mariage fut devenue officielle, et qu'on eut commencé à s'en préoccuper des deux côtés du détroit, on comprend que le ministère ne fût pas sans inquiétude au sujet de l'impression qu'elle devait produire sur le gouvernement anglais. Nous ne sommes pas surpris qu'il ait essayé d'adoucir le mécontentement que devait éprouver lord Palmerston. A cette époque, le ministre whig n'était pas à Londres; il accompagnait la reine Victoria dans ses excursions. Sitôt qu'il fut de retour, notre représentant, M. de Jarnac, dut le voir pour lui expliquer les motifs de la conduite du gouvernement français. Il dut surtout, à ce qu'on assure, insister sur ce qui avait été dit et arrêté entre le gouvernement français et lord Aberdeen. Tous ces faits, qui ont précédé la rentrée de lord Palmerston aux affaires, ont bien leur importance. Est-il vrai néanmoins que le ministre whig ait déclaré ignorer complétement les conversations et les engagemens réciproques du château d'Eu, qui ne seraient d'ailleurs à ses yeux que de simples paroles et non pas des actes? Cependant des paroles sérieuses échangées entre les ministres de deux gouvernemens ont une valeur qu'il n'est pas permis de méconnaître au gré de sa fantaisie.

Nous en tombons d'accord, l'irritation de lord Palmerston est naturelle : il voulait surprendre et humilier notre diplomatie par un coup éclatant, et cette tentative a échoué. Cependant, si vif que fût son dépit, il ne pouvait songer à élever l'affaire du double mariage à la hauteur d'un de ces griefs qui amènent nécessairement une rupture entre deux pays. Qui ne sent, en effet, que ce n'est pas tant l'Angleterre qui est ici en jeu que la personne de lord Palmerston et celle de M. Bulwer? Lord Palmerston s'est décidé à adresser une note à lord Normanby en l'invitant à la communiquer à M. Guizot. On avait dit, il y a quelques jours, que ce document devait recevoir, par le fait du gouvernement anglais, une publicité assez inusitée dans les négociations diplomatiques, surtout quand le cabinet auquel on s'adresse n'a pas encore eu le temps de faire connaître sa réponse. Ce serait donner un nouvel aliment aux discussions de la presse. Il paraît certain, de l'aveu même des feuilles anglaises, que la note adressée à lord Normanby est rédigée avec des ménagemens remarquables. On y rappelle les relations amicales des deux pays; on y déplore qu'un pareil différend se soit élevé entre les deux cours. C'est une série d'observations qui n'aboutissent à aucune conclusion formelle. Le *Standard* affirme expressément que la note non-seulement ne contient aucune menace directe ou indirecte, mais qu'on n'y lit aucune demande de renonciation, soit de la part du duc de Montpensier, soit de la part de l'infante, pour eux ou leurs enfans, à la couronne d'Espagne, dans le cas où la succession au trône deviendrait vacante. Une pareille prétention était en effet insoutenable, et nous ne sommes pas surpris qu'elle n'ait pas été consignée dans un document sérieux.

Quant au fond des choses, lord Palmerston aurait surtout concentré ses observations sur cinq points principaux. Dans sa note, il rappellerait les stipulations du traité d'Utrecht, et s'attacherait à démontrer que le mariage du duc de Montpensier avec l'infante tend à en violer l'esprit. Ce mariage serait aussi une grave atteinte à l'indépendance de l'Espagne : c'est là le second point. Le ministre whig reprocherait, en troisième lieu, au gouvernement français, de n'avoir pas tenu compte de l'entente cordiale; puis il se plaindrait du froissement que doivent recevoir d'une telle conclusion les intérêts anglais; enfin il montrerait dans l'avenir les longs malheurs d'une nouvelle guerre de succession. Nous avons déjà, chemin faisant, répondu à deux des griefs de lord Palmerston. Le traité d'Utrecht est respecté par le double mariage dans son esprit et dans sa lettre, et, quant à l'entente cordiale, n'est-ce pas le ministre anglais qui a pris l'initiative des atteintes qui lui sont portées aujourd'hui? A qui persuadera-t-on en Europe que l'indépendance espagnole est blessée par une alliance entre les Bourbons d'Espagne et de France? C'est au contraire de la force que doit trouver dans cette union la monarchie de Philippe V. Il est permis d'espérer que ce résultat pourra s'obtenir sans une guerre de succession, et sans recopier d'une manière sanglante l'histoire du passé. Pour les intérêts légitimes de l'Angleterre, ils trouveront toujours satisfaction au sein de l'Espagne constitutionnelle et libre. Seulement l'Angleterre ne saurait oublier qu'il y a dans l'énergie de la nationalité espagnole des obstacles insurmontables à ce qu'elle fasse de l'Espagne un autre Portugal. Espartero, créature des Anglais, a voulu, au plus fort de sa puissance, leur livrer le commerce de son pays : il ne l'a pas pu.

La note de lord Palmerston, quoique à notre sens elle porte sur des griefs sans

fondement, a cependant une gravité qu'on ne peut méconnaître : elle tend en effet à convaincre devant l'Europe le gouvernement français d'inconséquence et de légèreté; elle l'accuse de faire bon marché, pour atteindre un but particulier, tant de l'alliance anglaise que de la tranquillité européenne. Ces reproches, le gouvernement français les acceptera-t-il? On assure qu'en ce moment M. le ministre des affaires étrangères est occupé à rédiger une réponse à la note de lord Palmerston, et que cette réponse ne tardera pas à parvenir à Londres. Si M. Guizot est en mesure de démontrer que le refroidissement survenu entre la France et l'Angleterre n'est pas de son fait, et que, sans provocation comme sans étourderie, il a pris le parti que lui commandaient les véritables intérêts de la France, il devra se féliciter de pouvoir consigner ses explications dans un document qui ne saurait bien long-temps rester secret. De graves devoirs sont imposés au cabinet par les circonstances. Il doit prouver aux amis sincères de la paix européenne que, de pacifique qu'elle était, sa politique n'est pas devenue brusquement aventureuse, et d'un autre côté il doit, par une habile et persévérante fermeté dans sa conduite, répondre aux défiances des esprits qui sont surtout jaloux de la dignité nationale. Ceux-là, loin de se laisser éblouir par les derniers actes du cabinet, ne cachent pas leur crainte de voir bientôt quelque faiblesse servir comme d'expiation à la politique résolue qu'on a adoptée dans les affaires d'Espagne. Là, en effet, est l'écueil. Il n'y a que l'avenir qui puisse nous apprendre si le cabinet est destiné à l'éviter. Nous n'avons pas refusé notre approbation au gouvernement, quand il a su, par une habileté heureuse, empêcher la reine d'Espagne d'épouser un prince allemand, élevé, à ce qu'on assure, dans un esprit hostile à la France et dans les principes de la politique autrichienne. L'union de M. le duc de Montpensier avec la sœur de la reine Isabelle nous a paru de nature à resserrer les liens de deux pays que rapprochent non-seulement leurs frontières, mais leurs intérêts bien entendus. Maintenant il faut embrasser par une sage prévoyance toutes les éventualités que ces derniers actes peuvent amener dans la politique européenne. La paix générale, nous l'espérons, ne sera pas troublée, mais les conditions sur lesquelles elle repose pourront être modifiées. Il n'y aura pas de guerre entre la France et l'Angleterre; mais pendant un temps leurs relations seront plus délicates. Pendant un temps, on sera sur le *qui vive*, et sous la crainte d'une représaille. Tout cela demande beaucoup de vigilance, et, dans l'occasion, beaucoup de fermeté. C'est à cette épreuve que le jugement du pays doit attendre le ministère du 29 octobre.

L'Espagne, dont les affaires provoquent aujourd'hui tant de discussions et de conjectures, n'a pas réalisé jusqu'à présent toutes les prophéties dont elle a été l'objet. On avait annoncé que dans quelques semaines elle serait en révolution : nous la trouvons calme et soumise aux lois, et tout autorise à penser que les princes français arriveront à Madrid après avoir traversé des populations bienveillantes et pacifiques. Les cortès ont donné au double mariage une adhésion unanime; il y a eu dans les débats auxquels se sont livrés le congrès et le sénat de la gravité et de l'indépendance. Deux incidens ont occupé un moment l'attention à Madrid, la fuite du comte de Montemolin et la protestation de don Enrique. Cette protestation est une étourderie de jeune homme qui n'a pas compris tout ce qu'il y avait de ridicule à se plaindre de n'être pas épousé. Quant au fils aîné de don Carlos, il a ouvert à Londres un emprunt qui n'a produit jusqu'à

présent qu'environ 25,000 livres sterling. Il faut de plus grandes ressources pour reconquérir un royaume, surtout quand dans ce royaume vous comptez à peine quelques partisans. On assure que Cabrera, interrogé à Londres sur les chances que pouvait avoir la cause carliste, n'a pas caché la vérité, qui, à ses yeux, était fort triste; toutefois Cabrera est homme à commencer la guerre civile, même sans espoir. On le dit en ce moment en route pour Cadix. Il est un autre personnage qu'on a considéré comme pouvant à l'improviste insurger l'Espagne : c'est Espartero. Nous doutons que l'ex-duc de la Victoire soit bien pressé de s'exposer à de nouveaux hasards. Il ne peut ignorer le sort qui lui serait réservé si la fortune des armes lui était encore une fois contraire, et s'il était fait prisonnier. Il a en Espagne trois ennemis mortels qui ne sauraient lui pardonner : la reine Christine, les généraux Concha et Narvaez. On peut penser qu'Espartero ne quittera pas l'Angleterre. En parlant de la tranquillité de l'Espagne, nous ne prétendons pas que rien dans l'avenir ne doive la compromettre. Les factions n'abdiquent pas facilement; la faction carliste surtout n'a pas renoncé à agiter un pays qu'elle ne saurait reconquérir et gouverner; mais à cette heure la Péninsule est paisible, et toute tentative d'y troubler l'ordre y aurait peu de succès.

La situation intérieure de l'Angleterre se trouve chargée de difficultés assez grosses pour la gêner beaucoup, quant à présent, dans les manifestations de sa politique extérieure. Les combinaisons parlementaires qui menaçaient l'existence du cabinet whig n'étaient rien à côté du terrible embarras qui l'assiége aujourd'hui. La disette ravage l'Irlande. Les mariages espagnols devaient nécessairement passionner les esprits; mais toute autre préoccupation politique s'est effacée des deux côtés du canal devant cette terrible préoccupation de la faim. Les protectionistes s'appliquent assez silencieusement à réviser les listes électorales, parce qu'ils se tiennent pour battus dans les chambres; il n'est plus question d'organiser cette ligue qui devait rivaliser avec la ligue de M. Cobden et protester par des démonstrations populaires contre le pain à bon marché. Si lord Bentink accuse maintenant sir Robert Peel de n'avoir réalisé ni d'augmentation dans les apports, ni de réduction dans les prix, s'il se plaint de la rareté des vivres après l'introduction du libre échange, que serait-il donc arrivé du triomphe de lord Bentink et du maintien des droits d'entrée? Le nouveau *leader* se tire pourtant d'affaire en assurant que la disette de pommes de terre, qui a servi de prétexte aux mesures libérales de sir Robert Peel, était l'année dernière aussi factice qu'elle est cette année malheureusement véritable; or, cette année même, à croire lord Bentink, le fléau ne s'est ainsi produit que par un juste jugement de Dieu, qui punit le gouvernement d'avoir calomnié la bonne récolte dont sa providence avait d'abord favorisé l'Irlande. *Ex machina Deus :* ce n'était pas seulement lord Bentink, c'était le Tout-Puissant qui ne voulait pas du *corn-bill;* chacun se venge à sa manière.

En Irlande, l'agitation purement politique ne fait pas plus de bruit qu'en Angleterre; les orangistes ont oublié les inquiétudes que leur donne la bonne intelligence d'O'Connell avec les whigs; la *jeune Irlande,* à peu près anéantie du premier coup, se réserve et se ménage; à peine quelques déclarations publiques sont-elles venues çà et là révéler ce fonds caché de dissidence. O'Connell lui-même n'a pas causé de joie bien éclatante en annonçant la condamnation prononcée par le

pape contre les colléges athées, fausse nouvelle qu'il prétendait arrivée de Rome. La rente hebdomadaire du rappel, qu'il n'a pas voulu suspendre, est tombée jusqu'à 61 liv. 3 shill. et 2 pence, et rien n'est triste comme les lettres de ces prêtres de paroisse qui, au nom d'une cause chimérique, abandonnée maintenant de ses chefs, épuisent encore la substance de leurs paysans affamés. « Je vous envoie 15 livres, écrit l'un d'eux, et je regrette qu'il nous soit impossible de faire maintenant davantage, mais, en un moment où il n'y a plus une seule pomme de terre dans la paroisse, ce peu suffira pour manifester l'attachement du peuple envers le libérateur. » Un autre ajoute : « Nous sommes entourés de cris de malheur, et nous avons devant nous le plus terrible aspect. La désolation de nos champs est certainement une marque de la colère divine; mais j'espère que pour dernier effet elle aura le soulagement du pauvre : tous les gens de bien révèrent en secret le fléau comme une juste visitation du ciel irrité contre les oppresseurs du peuple. » Responsable de tant d'aveuglement, de tant d'argent dissipé, de tant de ressources perdues, qui seraient aujourd'hui si précieuses, M. O'Connell a beaucoup de bien à faire pour réparer les inconvéniens de sa politique. Disons tout de suite qu'il applique heureusement son admirable bon sens aux dures nécessités de cette année, et prête au vice-roi, lord Besboroug, l'appui le plus efficace. Jamais l'Irlande n'avait eu si grand besoin d'un accord si nouveau.

On conçoit que, dans cette anxiété, le gouvernement anglais s'attache à remédier autant que possible à l'impuissance absolue qui empêche les Irlandais de s'aider eux-mêmes. Il faut que cinq millions de mendians trouvent à manger demain, et la propriété irlandaise est organisée pour long temps de telle façon, qu'une même saison peut ramener des extrémités toutes pareilles. Il faut donc à la fois pourvoir à l'urgence du moment, et tâcher d'améliorer l'avenir. C'est ce qu'on a fait au moyen de deux actes passés au parlement : le *labour-rate-act* et le *million-act*. Ces deux actes sont maintenant l'objet d'une discussion publique dans toutes les baronnies et tous les comtés d'Irlande. Comme l'un et l'autre pèsent sur la bourse et attaquent l'inertie des propriétaires, il est juste de dire que ceux-ci ont accepté généralement cette nécessité avec plus de sang-froid et de résignation qu'on ne l'aurait cru. Quelques-uns ont bien réclamé; ils auraient voulu qu'au lieu de leur prêter de l'argent, on leur en donnât : les aumônes de l'Angleterre ne semblent jamais à leur orgueil que des restitutions; ils auraient bien aussi désiré que leurs créanciers gagistes, que les veuves et les orphelins pourvus de pensions assignées sur leurs domaines partageassent le faix de ces nouvelles charges; mais ces exigences étaient trop déplacées en face du péril universel. La plupart l'ont envisagé de sang-froid, et ont assez nettement délibéré; voici à peu près où en sont les choses. Le *labour-rate-act* autorise le lord-lieutenant à faire entreprendre des travaux publics sans montant limité dans tous les endroits où les magistrats lui signaleront la détresse; ces travaux, routes, canaux, ponts-et-chaussées, seront rétribués d'après des conditions un peu moins avantageuses que les travaux particuliers, pour ne point détourner les bras des services où ils sont déjà employés; ils seront payés avec des fonds avancés par le gouvernement et remboursables dans un an par les tenanciers, mais sous cette réserve, que les tenanciers qui n'auront pas une ferme de 5 livres ne paieront rien du tout, et qu'au-dessus de 5 livres, les propriétaires entreront pour les cinq huitièmes

dans le paiement. En dehors de l'utilité immédiate de ces grands travaux comme moyen d'occupation et de sustentation pour des misérables aux abois, il est permis d'en contester l'avantage ultérieur; l'Irlande a déjà bien assez de beaux chemins sans maisons bâties et sans champs cultivés. La montagne une fois ouverte ou la vallée comblée, le pain du lendemain cesse d'être assuré. Le *million-act*, qui date déjà de plus loin que la crise actuelle, présenterait du moins des ressources permanentes, s'il était mis pleinement en cours d'exécution. Le gouvernement offre des fonds aux propriétaires irlandais, jusqu'à concurrence d'un million sterling, avec garantie prise sur leurs terres, à la seule condition de dépenser tout cet argent pour les mettre en valeur. Assez long-temps insensibles à cette proposition, les *landlords* l'ont enfin examinée avec plus de sérieux, et il faut espérer qu'elle contribuera pour une part à soutenir leur malheureux pays dans cette effroyable épreuve.

La diète helvétique vient de clore sa session; le spectacle qu'elle a donné n'est pas précisément à l'avantage des républiques fédérales, et, quelles que soient les difficultés qui entraveraient un gouvernement unitaire en Suisse, il faut bien convenir qu'elles sont au moins compensées par l'immobilité à laquelle aboutissent les gouvernemens cantonaux. Il semblerait que les cantons dussent envoyer leurs députés en diète afin de parvenir à concerter des mesures d'intérêt général; c'est justement le contraire qui se passe, et le plus grand succès politique pour ces petits états ainsi agglomérés, sous prétexte d'en former un seul, c'est de se tenir tous en échec. Les circonstances et les intrigues aidant, les voix se trouvent également partagées sur les questions importantes, et il arrive ainsi ce qui n'arrive peut-être dans aucune autre constitution : grace aux fictions du système fédéral, l'immense majorité de la population suisse se heurte inutilement contre la résistance d'une faible minorité, elle n'a point d'action sur la patrie commune. Les cinq sixièmes du pays ne font pas plus de cantons et par conséquent ne fournissent pas plus de votans en diète que l'autre sixième : encore celui-ci se compose-t-il principalement des parties les moins éclairées; on sait ce que valent les écoles populaires dans Uri, Schwitz et Unterwald; l'ignorance des montagnards est proverbiale, et toutes leurs institutions particulières se ressentent de cette infériorité. Leur capacité légale, leur droit représentatif, n'en sont pas amoindris : ils en usent à leur guise, ou, pour mieux dire, au gré des habiles qui les mènent. La diète n'a donc encore rien fait cette fois-ci : on s'y attendait, mais à qui s'en prendre? A la diète elle-même, au peuple suisse? Il n'y a pas d'institution qui le représente effectivement tout entier; la diète en corps n'a point de responsabilité, elle se résout en vingt-cinq cantons dont chacun a sa responsabilité propre. Chacun, étant souverain chez lui, se refuse à subir le jugement des autres, et s'abandonne sans partage à l'ascendant des personnes influentes qui le dirigent : c'est ainsi que quelques députés tiennent dans leurs mains les destinées de la Suisse, et que ses institutions s'effacent derrière des individus. Personne n'ignore que ces députés rédigent souvent eux-mêmes les instructions cantonales qu'ils sont supposés recevoir pour les apporter en diète; ils se donnent à eux-mêmes leur mandat impératif; Saint-Gall et Genève, par exemple, sont entièrement absorbés dans la personne de M. Baumgartner et de M. Demole, et la neutralité plus ou moins sincère de ces représentans tout puissans a seule empêché la diète d'avoir 11 2/2 voix contre cette ligue particu-

lière qui s'est formée au sein de la confédération helvétique. La ligue subsistera donc. Le conseil d'état de Genève a même reconnu, tout en déclarant l'association illégale, que les sept cantons catholiques avaient eu pour s'associer des raisons plausibles, et il a soumis au grand conseil la question de savoir s'il ne conviendrait pas de leur donner des garanties. Condamner les principes et accepter les conséquences, c'est de la politique doctrinaire à la façon de Genève. Quoi qu'il en soit, d'autre part, les cantons libéraux se sont trouvés d'autant plus solidement unis, qu'ils étaient en face d'adversaires mieux disciplinés : 10 2/2 voix ont voté constamment d'accord. Dissoudre la ligue de Rothen, déclarer l'affaire des jésuites affaire fédérale, retirer définitivement la question des couvens du nombre des tractanda, tels sont les points auxquels s'attache par ses représentans directs la majorité du peuple suisse, majorité impuissante en face d'un équilibre organisé par le pacte fédéral au profit de la minorité. Il serait difficile de prévoir comment on sortira de ce défilé, où d'un côté comme de l'autre on ne peut plus faire un pas. Il est à craindre qu'à lutter ainsi front contre front les partis ne s'enveniment beaucoup : c'est là le trait distinctif de la dernière diète. Il s'y est proféré plus d'injures qu'on ne l'avait jamais osé.

Pendant que les états de la vieille Europe se consument ainsi en discordes infécondes, le jeune royaume fondé par les traités européens au seuil de l'Orient prend chaque jour de nouvelles forces, et s'affermit sous l'administration d'un patriote homme de bien. La Grèce doit beaucoup de reconnaissance à M. Colettis, et la France s'honore d'avoir si heureusement placé ses amitiés. Il y a maintenant deux ans passés que M. Colettis a pris les rênes de l'administration hellénique, en face d'un sénat presque tout révolutionnaire, d'une seconde chambre toujours inquiète et mobile : tout ce qu'il a dû vaincre de passions, d'intérêts égoïstes, pour ramener l'ordre et la paix, pour servir la cause du progrès matériel et intellectuel, il faudrait le dire plus longuement que nous ne le pouvons ici. En somme et pour résultat, une opposition d'une violence presque barbare demeure désormais impuissante, parce qu'elle a été dépopularisée. M. Colettis l'a désarmée par son sang-froid et ses dédains, en même temps qu'il pacifiait tout le pays par la confiance qu'il inspire. La session des chambres se termine avec la discussion du budget des dépenses; la majorité s'est trouvée presque constamment acquise au ministère; le bon sens et les nobles paroles de M. Colettis l'ont partout emporté. Ces discussions ont été généralement assez régulières, sauf quelques violences d'anciens palikares, trop semblables aux batailles peu parlementaires des membres du congrès américain. Nous avons surtout remarqué une belle séance : la commission du budget, soutenue par l'opposition, ne voulait plus faire les frais des ambassades, sous prétexte que la Grèce était trop pauvre pour employer la sueur du peuple à payer tout le faste qu'on étalait devant les étrangers. M. Colettis répondit admirablement à ces pauvres objections d'une politique sans grandeur : il ne fallait pas prendre la Grèce pour un état si inférieur; elle avait son avenir, elle avait une place considérable entre l'Orient et l'Occident; le gouvernement devait regarder au loin, s'il voulait écarter à l'avance les obstacles qui pouvaient arrêter le développement national; veiller au bien et à l'intérêt du pays, ce n'était pas seulement administrer au jour le jour, correspondre avec les éparques et les démarques, poursuivre les brigands : c'était entretenir au dehors des relations nécessaires à la dignité de

l'état. Que le gouvernement grec continue toujours à prendre les affaires d'un point de vue aussi relevé, il réussira sûrement à préparer les destinées nouvelles d'une nation qui a certes mérité de vivre deux fois.

REVUE LITTÉRAIRE.

Nous assistons depuis quelque temps à un déplacement de la vie littéraire. L'activité des intelligences se porte en des voies sérieuses où elle se concentre de plus en plus et s'acclimate. L'histoire, la critique, l'érudition, gagnent des forces nouvelles au moment même où l'imagination lutte avec peine contre l'influence persistante et funeste de l'improvisation quotidienne. En France surtout, le contraste que nous indiquons se prononce avec une netteté croissante. Le roman-feuilleton n'a pas cessé, il est vrai, d'être le rendez-vous des folles prétentions et des grossiers appétits; mais ces infatigables voyageurs, que le public s'est plu quelquefois à suivre dans leurs courses aventureuses, continuent aujourd'hui au milieu d'une indifférence générale leur interminable odyssée. Il semble que l'improvisation ait aussi ses limites, et que la lassitude gagne enfin jusqu'aux plus déterminés émules de ces *Epidydymes aux entrailles de fer* dont nous parlait dernièrement un savant et spirituel écrivain. Au théâtre, les talens qui étaient les soutiens de la scène ont disparu ou se retirent de l'arène. Parmi ceux-là, M. Scribe seul paraît se préparer encore à courir vaillamment la fortune; mais l'auteur d'*Hernani* garde le silence, et M. Dumas est depuis longtemps perdu pour ce qu'il appelle l'*art sérieux*. Au lieu d'une joute glorieuse, nous assistons au conflit des ambitions vulgaires; on se donne misérablement en spectacle au public, sans doute parce qu'on n'a plus la force de le convier à de plus nobles jeux. Le théâtre attend des lutteurs nouveaux, qui nous délivrent de ces puerilités fanfaronnes, de ces vanteries de mauvais goût, dont toute la tactique voudrait déguiser un appauvrissement incurable et des dépits profonds, mais qui ne trompent personne, même lorsqu'on les croit le plus ingénieusement trouvées. Le public est plus clairvoyant que vous ne le voudriez; rien, croyez-le, ne peut masquer vos chutes récemment accumulées au théâtre. Il vaudrait mieux avouer qu'on va chercher sur des scènes inférieures des succès que refuse obstinément la scène littéraire. Les lettres sont d'ailleurs toutes consolées d'un abandon qui ne date pas d'hier. D'heureux symptômes se manifestent; de jeunes esprits, éclairés par une chute si profonde, sont déjà entrés en lice, et tout fait espérer un meilleur avenir.

Pendant que se trahit de plus en plus la fatigue des bruyans héros du drame et du roman-feuilleton, sur un autre point du domaine littéraire la vie semble prendre une nouvelle activité. Les études historiques continuent leur mouvement sous l'influence des esprits éminens qu'elles retiennent ou qu'elles attirent. M. Thiers met la dernière main à son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, noble et sévère monument que nous pourrons bientôt contempler dans toutes ses parties. M. Mignet achève le grand ouvrage qui l'occupe depuis si long-temps, et où il retrace les destinées de la réformation. C'est à l'histoire aussi que M. Mé-

rimée va demander un nouveau succès. M. Ampère revient d'Égypte, et on sait déjà quelle précieuse moisson il en rapporte. A côté de ces nouveautés sérieuses s'offrent d'intéressantes réimpressions. M. Cousin donne une forme nouvelle et définitive à ces leçons dont l'influence est restée si féconde, et dont il nous rend, encore agrandi, le majestueux ensemble. En littérature comme en philosophie, notre époque a de brillans souvenirs qu'elle aime à évoquer. Nous nommerons, entre autres, une heureuse et discrète application du cadre romanesque à l'histoire, le *Cinq-Mars* de M. de Vigny, qui vient d'être réimprimé pour la neuvième fois; l'essai sur *le Dix-huitième siècle en Angleterre*, de M. Chasles, et les *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve, deux ordres de travaux que nous aurions mauvaise grace à louer ici, devant des lecteurs qui ne les ont pas oubliés.

En Angleterre, l'avantage appartient pour le moment à cette littérature essentiellement pratique et d'un caractère tout spécial, qui se compose non-seulement de récits de voyages, mais de toute espèce de compilations et de documens. Dans cette dernière catégorie se range une vaste publication, qui sera bientôt dans cette *Revue* l'objet d'un travail approfondi. La correspondance de l'amiral Nelson éclaire à la fois d'une vive lumière les derniers triomphes de la marine britannique et l'histoire générale des marines européennes. — Quant à l'armée des touristes, loin de diminuer, elle se fortifie sans cesse, et voit même des romanciers comme Charles Dickens passer dans ses rangs. A la relation de son voyage en Amérique a succédé le récit d'un tour en Italie. Si la littérature d'imagination compte encore au-delà du détroit quelques productions aimables, ce sont des exceptions bien rares qui ne font que mieux ressortir la stérilité régnante. L'Amérique n'est guère plus heureuse : de temps en temps seulement Cooper se réveille. Le titre de son dernier roman, *Ravensnest ou les Peaux Rouges*, indique un retour à ces tableaux de la vie indienne qui firent le succès de ses premiers écrits. La littérature américaine a des intermittences d'activité plutôt qu'une vie régulière et continue.

Ce ne sont pas les forces littéraires qui manquent à l'Allemagne, c'est l'ordre, c'est l'unité. Les imaginations sont égarées; elles cherchent leur voie, mais elles luttent avec courage. En présence des tâtonnemens de la poésie et du roman, l'érudition germanique a gardé les belles qualités qui font sa force; elle trouve parmi les poètes mêmes d'illustres auxiliaires. Uhland publie en ce moment un travail précieux sur l'ancienne poésie allemande, et Rückert, dans le recueil lyrique intitulé *Hamâsa*, applique son imagination flexible à traduire, à commenter les poésies populaires des Arabes. — Ce sont là de nobles exemples, et il nous a paru intéressant de constater cette nouvelle situation des lettres dans trois grands pays avant d'aborder l'analyse des publications récentes.

I. — Œuvres françaises de M. G. Schlegel.[1]
II. — Briefe Schillers und Goethes an W. Schlegel (Lettres de Schiller et de Goethe à G. Schlegel.[2]

L'héritage littéraire de M. Schlegel est en ce moment l'objet d'un de ces dépouillemens minutieux où brille la patience plutôt que le tact de la critique

(1) Publiées par M. Boecking, 3 vol. in-12; Leipzig, 1846.
(2) Leipzig, 1846.

allemande. Parmi les publications récentes qui viennent de rappeler l'attention sur le célèbre écrivain, il en est une qui s'adresse particulièrement aux lecteurs français, et qui, mal interprétée, fournirait une ample matière aux railleries des esprits prévenus, si l'on ne se hâtait d'entrer, à cet égard, dans quelques explications. Est-ce donc à dire que, parce qu'on est un homme doué de rares facultés, on ne pourra jamais échapper aux exigences de son rôle, qu'il ne sera pas permis d'avoir ses heures de loisir et de laisser-aller? M. Schlegel, on le sait, n'était pas un ami de la France. Au moment où le goût français, amoindri par une culture trop raffinée, régnait sans contestation en Europe, cette hostilité un peu jalouse put avoir d'heureux effets; elle stimula la sagacité du critique et aida peut-être à l'affranchissement de la poésie allemande. Plus tard elle dégénéra en une passion aveugle. Souvent, à Bonn, dans la solitude sévère qui avait succédé pour lui à une vie agitée, M. Schlegel cherchait une distraction à ses travaux en composant des épigrammes en français contre notre littérature, notre politique, notre histoire. M. Schlegel, qui connaissait toutes les ressources sérieuses de notre langue et savait s'en servir utilement, ne savait pas jouer avec elle. Ses vers étaient mauvais : cela ne l'empêchait pas de les réciter volontiers aux personnes qui le visitaient. En l'écoutant, on souriait, sans bien s'expliquer pourquoi, et l'auteur pouvait croire qu'on applaudissait à ses saillies. Il y avait quelque chose de triste dans ces méprises; elles troublaient souvent l'impression que l'on eût voulu emporter d'un si grand esprit; mais du moins tout se passait en conversations. Aujourd'hui on peut lire, si l'on en a le courage, les épigrammes et les logogriphes de M. Schlegel. Nous nous sommes enquis avec soin des dernières instructions qu'il avait pu laisser, bien que le choix judicieux que lui-même a fait dans ses écrits français, peu d'années avant sa mort, ne laissât guère de doute à cet égard. C'est sur son désir *présumé*, et assurément mal compris, que ces frivolités ont été rendues publiques. Il est à notre connaissance que M. Schlegel, ferme et recueilli en face de la mort, fut occupé à ses derniers momens de plus graves intérêts, et que la vie d'un critique si éminent ne se termina pas par une faute de goût si choquante.

Nous prions instamment tous ceux que peut toucher le souvenir de M. Schlegel de ne pas lire les cent premières pages du premier volume publié par M. Boecking, et d'oublier qu'elles existent. Le reste du livre se compose en grande partie de pensées détachées sur la religion : ce sont de nouvelles objections à joindre à celles de Voltaire, de Gibbon, de Lessing. Il est douteux encore que l'auteur ait eu le projet de faire imprimer ces pensées, du moins dans la forme où elles sont restées. Une personne pieuse, dont M. Schlegel avait autrefois cultivé l'esprit et avec laquelle il conserva toute sa vie de précieuses relations, avait paru, en diverses circonstances, affligée de son scepticisme. Il voulut s'en expliquer une fois avec elle, et lui envoya ces notes un peu confuses. Il avait à l'avance écrit une lettre intéressante dans laquelle est expliquée, avec plus de détails que nulle part ailleurs, la nature de ce christianisme poétique qui ne fut jamais pour lui qu'une prédilection d'artiste. Il raconte comment toujours les rêves s'évanouissent devant les argumens tirés de la philosophie et de l'histoire. M. Schlegel, d'ailleurs, prétend être incrédule par piété; il adopte le fonds commun de toutes les religions, il ne repousse que les dogmes exclusifs qui voudraient enchaîner

la liberté de la pensée. Aussi ne put-il jamais pardonner à son frère Frédéric sa conversion et ses doctrines absolutistes. Pour lui, son culte embrasse toute la nature agissante; il ne saurait se contenter de temples moins vastes que la voûte des cieux, ou, s'il revient aux religions positives, sa pensée erre flottante du paganisme grec jusqu'au mysticisme indien.

Le panthéisme idéaliste de M. Schlegel se trouve exposé à l'état de système dans un écrit remarquable intitulé : *de la Civilisation en général,* qui, bien qu'inédit, date de l'année 1805. L'auteur recherche quel doit être l'état primitif du genre humain; il admet la tradition de l'âge d'or, tout en repoussant les images trop molles sous lesquelles les poètes l'ont dépeint. L'âge d'or lui représente, dans l'ordre intellectuel et physique, une perfection originelle d'où seraient partis les premiers hommes, non pour s'élever, mais pour descendre jusqu'à la civilisation. Dans les œuvres du Créateur comme dans celles du génie, c'est le premier jet qui est le plus heureux; les ancêtres du genre humain, nés du sein de la terre fécondée par les astres, durent venir au monde avec des organes supérieurs aux nôtres. Ils ne furent pas d'ailleurs abandonnés à eux-mêmes : d'après Platon et Aristote, M. Schlegel conçoit dans les astres des intelligences motrices, qui ont présidé au développement de la vie morale. Nous n'avons pas à discuter ici ces hardies hypothèses; il suffit de dire que les spéculations de cette nature, alors même que les conséquences donnent trop facilement prise aux objections, impriment toujours à la pensée une secousse salutaire. L'esprit s'agrandit et s'élève en s'égarant dans ces espaces.

Il n'y a lieu à aucune observation sur les deux derniers volumes des écrits français de M. Schlegel, qui n'ont pas encore paru et ne contiendront rien ou presque rien de nouveau. On pourrait de même parcourir l'édition complète de ses œuvres allemandes, publiée aussi par M. Boecking, sans trouver l'occasion d'ajouter beaucoup de choses, ni du moins de rien changer au jugement déjà émis dans cette *Revue* sur le célèbre critique. Dans ses dernières années, M. Schlegel se proposait de donner lui-même une nouvelle édition de son *Cours de littérature dramatique.* La part qu'il prit à la publication des œuvres de Frédéric II le détourna de son projet. Il eut le temps cependant de revoir les premières leçons et d'écrire un appendice d'un grand intérêt sur la disposition et la décoration du théâtre antique. Tout en recueillant les témoignages des scholiastes et des commentateurs, M. Schlegel interroge de préférence les poètes dramatiques eux-mêmes, et il surprend des secrets qui auraient pu échapper long-temps aux érudits de profession. A part ce travail qui est resté inachevé, il n'y a guère d'inédit dans la nouvelle collection de ses œuvres que des vers. Parmi ces vers, il y a bien encore des épigrammes, mais là du moins M. Schlegel est à l'aise, et la gaieté de ses plaisanteries peut faire oublier ce qu'elles ont d'implacable. On regrette toutefois, au milieu de traits dirigés contre la jeune Allemagne, d'en trouver qui remontent jusqu'à Schiller et Chamisso, ou qui s'attaquent à des hommes tels que Niebuhr, MM. Arndt et Welcker. Il est vrai de dire que M. Schlegel choisit ses victimes; ses satires sont encore un hommage, et, dans d'autres circonstances, il a rendu pleine justice à ceux qu'il immole à ses railleries. Il y a aussi dans le nouveau recueil de ses poésies un grand nombre de pièces dictées par un sentiment plus sérieux. Toutes se recommandent par la souplesse du rhythme et la rare perfection du style. La plus in-

téressante est un sonnet dans lequel M. Schlegel, parlant d'avance le langage de la postérité, se rend à lui-même un magnifique hommage. Il n'y a d'ailleurs rien que de vrai dans cet éloge; tout le monde serait prêt à y souscrire si l'on pouvait oublier quel en est l'auteur.

Les relations de M. Schlegel avec Schiller et Goethe viennent d'être éclairées d'un nouveau jour par une publication due également à M. Boecking, dont on ne peut méconnaître le zèle désintéressé. Schiller, directeur de l'*Almanach des Muses* et des *Heures*, fait à M. Schlegel, bien jeune encore, de flatteuses avances pour s'assurer son concours. Ses lettres, qui se bornent d'abord à traiter de leurs affaires communes, deviennent bientôt plus intimes; puis cette amitié se trouve brusquement rompue. Schiller avait eu des démêlés désagréables avec Frédéric Schlegel; il craignit de l'avoir toujours en tiers entre lui et Guillaume. Il signifia à ce dernier, en termes un peu durs, la détermination de rompre tous rapports. M. Schlegel se justifia; il exposa comment, à ses yeux, chaque amitié avait ses droits distincts qui ne devaient être sacrifiés à aucune autre. La correspondance recommença; mais la confiance, une fois atteinte, ne renaît guère. Les lettres de Schiller témoignent dès-lors d'une grande réserve. De là, sans doute aussi, datent la sévérité et les injustices de M. Schlegel. Les lettres de Goethe, moins familières, sont écrites sur un ton plus égal. Les relations avec M. Schlegel sont souvent interrompues, mais des deux parts on saisit avec plaisir l'occasion de les renouer. Un billet de Goethe nous apprend que ce fut lui qui servit d'intermédiaire entre Mme de Staël et M. Schlegel. Il n'est pas sans intérêt de voir naître une telle liaison. « Mme de Staël, écrit Goethe, désire vous voir de plus près; elle pense que quelques lignes de moi pourront rendre le premier abord plus facile. Je les écris avec plaisir, bien sûr d'obtenir des remerciemens des deux côtés pour une chose qui eût pu se faire d'elle-même. » Ailleurs, Goethe se montre dans ses fonctions de directeur du théâtre de Weimar; il paraît prendre à cœur la représentation de la tragédie d'*Ion*, celle de la traduction de *Jules César*. Souvent aussi il s'occupe de ses propres affaires. A plusieurs reprises, il envoie ses poésies à M. Schlegel pour lui demander des avis, et, qui plus est, des *corrections*. Nous n'insisterons pas sur la portée que prend ce dernier mot sous la plume de Goethe. En général, on retrouve dans cette correspondance l'éminent critique tel qu'on aime à se le figurer, prenant part tour à tour comme acteur et comme juge au mouvement littéraire de son temps. Si la publication des *OEuvres françaises* de M. Schlegel avait pu porter quelque atteinte à cette grande renommée, de pareils témoignages suffiraient amplement pour la réparer.

— Mes Vacances en Espagne, par M. E. Quinet. — Les vacances finies, tandis que M. Quinet, pour tromper l'ennui d'une traversée monotone, achevait de rassembler ses notes, de transcrire ses tablettes et de rédiger ses impressions, un dernier fantôme se dressa devant lui. A travers la brume des côtes de Provence, il vit avec horreur la silhouette fantastique d'un *article consciencieux* qui l'attendait accroupi sur la grève, « semblable à l'ange exterminateur aux portes de l'Éden, » prêt à le saisir à la douane et à l'exécuter sans miséricorde dans un *journal grave*. A cette vision effroyable, l'auteur d'*Ahasvérus* se sentit troublé, lui si familier avec le monde surnaturel, et qui, pendant deux mois de

séjour sur la terre classique des revenans, avait évoqué les esprits soir et matin, à chaque carrefour et derrière chaque pan de muraille écroulée. Pour un homme qui s'est trouvé face à face, au clair de la lune, avec le commandeur de pierre, qui a passé une semaine entière en tête à tête avec les spectres de l'Escurial, c'était, il faut en convenir, un bien mince sujet d'effroi qu'une semblable apparition. M. Quinet, néanmoins, jugea nécessaire de la conjurer et de la prévenir. Par un tour des plus malicieux, il s'est avisé de faire lui-même d'avance, en manière d'épilogue, la critique de son livre. Nous laissons à penser le ton de ce morceau, les choses réjouissantes dont il est semé, et les énormités mises dans la bouche du journal grave pour fournir au bon sens révolté du public impartial le soin d'en faire justice. M. Quinet s'exerce, non sans quelque succès, à manier le sarcasme; il prend un accent ironique, et, dans cette défense préventive, il déploie toutes les ressources d'une adresse... jésuitique. Évidemment, la lutte contre les fils de Loyola l'a façonné aux ruses de guerre; mais ces sortes de jeux ne sont pas toujours sans danger. Bien souvent, en pareille occasion, la caricature diffère peu du portrait, et, en cherchant la parodie, on rencontre la vérité. C'est ce qui est un peu arrivé à M. Quinet. Entre autres remarques qui ne manquent pas de justesse, il définit son livre une *fantaisie fébrile*. Comme nous trouverions difficilement une expression plus exactement applicable à cette œuvre incohérente, nous demanderons à l'auteur la permission de la prendre au sérieux. Le mot résume parfaitement, selon nous, l'impression que laissent ses *Vacances en Espagne*.

M. Quinet, nous le savons, n'a pas coutume de se renfermer dans les termes de son programme. C'est chez lui un péché d'habitude, et il n'a pas encore cette fois songé à se corriger. Ne lui en faisons pas une trop grosse querelle; il est bon quelquefois de faire la part des circonstances. Pourquoi réclamer plus d'exactitude du professeur en vacances que du professeur dans l'exercice de ses fonctions? Nous nous contentons de signaler le fait et de prévenir les lecteurs trop exigeans qui, sur la foi du titre et de la table des matières, s'aviseraient de demander à l'auteur la description des lieux qu'il a traversés. Ne vous y laissez pas tromper. Tel chapitre est daté de Burgos, tel autre de Cordoue; celui-ci a été écrit dans une cellule de l'Escurial, celui-là sur les terrasses de l'Alhambra. Erreur : M. Quinet les avait apportés tout faits dans sa valise; vous avez même pu, sur les banquettes du Collége de France, en entendre de notables fragmens et des tirades élaborées, soyez-en sûr, ailleurs que dans la *posada* d'Illescas. Dans les récits de voyage, la réalité est pourtant une condition nécessaire et indispensable. Les pages les plus éloquentes, les plus brillans tableaux composés d'avance ou après coup ne remplacent jamais l'esquisse rapide crayonnée sur le revers du chemin, et les mille incidens de la route contés simplement et sans commentaires ambitieux. L'auteur excite un intérêt d'autant plus vif, qu'il ne cherche pas à le commander. Il n'affiche pas la prétention de nous imposer ses impressions personnelles et nous conduit tout bonnement par les rues de Tolède et de Madrid, au lieu de nous laisser perdu dans le labyrinthe inextricable de son imagination. M. Quinet s'est jeté dans une voie contraire, et mal lui en a pris en vérité, car, s'il est dans son livre quelques passages où le lecteur se sente allégé de l'insurmontable ennui que fait peser sur lui la rhétorique nébuleuse du professeur, c'est précisément lorsque celui-ci daigne raconter

sans emphase une aventure d'hôtellerie ou une excursion à travers les sierras qui séparent Grenade de Cordoue; comment, par exemple, il se trouva, à sa grande stupéfaction, commis malgré lui à l'escorte d'une caravane de mules chargées d'épiceries, vu la haute opinion qu'avait inspirée son courage; comme quoi, pressé par la soif dans les gorges arides d'Alcala, il fut obligé, pour demander une pomme à son guide, d'entamer avec ce Grenadin obtus une dissertation théologique des plus amusantes, etc. Le chapitre intitulé : *Voyage à vol d'oiseau*, une brillante description de Cadix et quelques morceaux épars çà et et là, en trop petit nombre, nous font vivement regretter que M. Quinet n'ait pas laissé en-deçà des Pyrénées tout son bagage déclamatoire et ses philippiques cent fois répétées. Malgré les airs de tribun qu'il s'efforce en toute circonstance de se donner, il est et demeure artiste. Pourquoi renier sa nature? Oublie-t-il parfois le rôle qu'il s'est imposé, ce qu'il cherche alors, c'est l'Espagne du moyen-âge; ce qu'il évoque, c'est le souvenir des preux, la mémoire du Cid Campeador et des Abencerrages; ce qui le ravit, ce sont les ogives festonnées, les arabesques d'or capricieusement entrelacées sur un fond d'azur. Pour un prédicant politique, il a même parfois de terribles distractions. Qu'est devenu l'ayuntamiento de 1840? lui dit son ami Celio, le progressiste. — Que sont devenues les cinq cents mosquées, les trois cent mille habitans, les écoles d'Avicenne et d'Averroès, et les légions de poètes dans la cour des califes? — Ah! reprend Celio, je n'attends rien de bon de la Christina..... — Je lui préférerais à tous égards votre sultane Fatime..... — Quelle est du moins votre opinion sur le capitaine-général? — Parlons du grand capitaine Gonzalve, dont voici la paroisse. — Malheureusement M. Quinet revient bien vite à son rôle; il se drape de nouveau dans son manteau noir, assombrit sa voix, et, de crainte d'une nouvelle distraction, a soin de se remettre à lui-même sous les yeux, en marge, des citations de *l'Ultramontanisme*, du *Christianisme et la Révolution française*, et de ses autres ouvrages; il réfrène les accès d'enthousiasme naïf auxquels il s'est un instant abandonné, et nous entretient, soixante pages durant, des malheurs que la chute du ministère Olozaga prépare à l'Espagne.

M. Quinet est arrivé en Espagne avec des idées préconçues et une opinion faite sur les hommes et les choses. Ce parti pris se trahit dès le départ; les plus sombres pensées l'assiégent. A Bayonne, il a déjà vu des brigands, pressenti les jésuites et l'inquisition. De là cette propension à exagérer les moindres accidens, à chercher des causes extraordinaires aux effets les plus simples. La veille, par un temps d'orage, le voyageur a traversé le midi de la France; il a vu les monumens d'Arles et de Nîmes à travers un nuage de pluie, partant l'ennui le gagne : quoi de plus naturel? Le lendemain, un rayon de soleil a lui; il entre à Irun en compagnie de deux jeunes filles rieuses, dont la folle gaieté le déride; chose étrange! comment expliquer un tel changement? C'est qu'hier il obéissait à la fatalité; aujourd'hui un charme l'attire, il sent dans l'air le mirage et la fascination d'un esprit éloigné. Avec une disposition semblable, on conçoit que le monde extérieur ne soit pour lui qu'une chose tout-à-fait secondaire. Il suit sa route sans beaucoup interrompre le fil de ses rêveries. Sommes-nous à Burgos ou à Valladolid? nous n'en savons pas grand'chose, et n'était le cliquetis obligé de guitares et d'escopettes, de castagnettes et de rapières qui résonne à nos oreilles, nous ne nous douterions guère que nous foulons la terre d'Espagne. D'un

saut, M. Quinet nous fait franchir la Vieille-Castille; on voit qu'il a hâte d'arriver à Madrid : il ne veut pas manquer la discussion de l'adresse aux cortès. A peine a-t-il le loisir de donner en passant un coup d'œil à la cathédrale de Burgos. Il paraît évident que la précipitation du voyage, les graves préoccupations de la politique, peut-être aussi la bise froide de décembre, ne lui ont pas laissé la liberté d'esprit nécessaire pour admirer ce merveilleux édifice. Le croirait-on? il trouve l'aridité de la Castille sur la face de sa métropole! Ces délicates dentelles de pierre, cette luxuriante végétation qui s'épanouit, se tord, s'enroule et grimpe jusqu'à la cime des flèches aiguës, brodées et découpées à jour, des soleils séculaires en ont, dit-il, tari la sève; il n'a vu que quelques rares statues sur ces galeries où la vie humaine fourmille.

A Madrid, il ne s'occupe guère que de politique; nous le trouvons plus assidu aux tribunes de la salle du congrès que sur les gradins du Cirque. Il est vrai que la révolution était alors en permanence; l'état de siége qui avait accueilli l'auteur au Prado, qu'il retrouve à Cadix et qui le poursuit jusqu'à Lisbonne, est un incident de nature à motiver les digressions auxquelles il n'était déjà que trop disposé. Partout du reste il porte avec lui cette même préoccupation de la pensée cachée sous les pierres; partout il voit des symboles et des emblemes. Les murs de Tolède, la Giralda de Séville, lui fournissent les rapprochemens les plus inattendus. Loin de nous de méconnaître le côté élevé du talent de M. Quinet; mais sa brillante imagination l'égare bien souvent : cette passion de tout interpréter, de donner une ame et une voix à toute la nature, le conduit directement à l'hallucination. Il n'est pas de masure où il n'entende des voix mystérieuses; chaque touffe de bruyère exhale un soupir; des deux côtés de la route sortent, à son passage, des gémissemens et des plaintes funèbres, qui, pour l'oreille moins délicate de *l'arriero*, son guide, représentent tout simplement le cri des poulies et le grincement des puits à roues dont les maraîchers de l'endroit se servent pour arroser leurs concombres. A Cordoue, deux voix passent sur sa tête : c'est la causerie de la mosquée vide avec les églises des couvens. Le moindre clocheton lui dit son mot à la volée, et, si par aventure les galériens de Tolède chantent en s'accompagnant en cadence du bruit de leurs chaînes, cette sauvage mélodie suffit à faire sortir de leurs tombes une légion d'hidalgos montés sur des chevaux invisibles, et à faire défiler sous les yeux du voyageur don Sanche, Padilla, le roi maure Abdallah, et tout le cortége des antiques légendes.

Comme on le voit, c'est la rêverie qui joue ici le plus grand rôle; le style de M. Quinet ne pouvait manquer de porter l'empreinte de cette perpétuelle exaltation et de cette emphase continue. Sa phrase est fiévreuse, tendue et saccadée; en vain sous la période sonore vous cherchez l'idée : l'abondance de la forme et la diffusion des images masquent trop souvent ce que la pensée peut avoir quelquefois d'élevé et d'original. Il en résulte pour le lecteur une lassitude véritable : le style de l'Apocalypse n'est pas supportable dans un ouvrage de longue haleine. On se fatigue d'entendre M. Quinet prophétiser sur les landes d'Aragon et invoquer à tout instant Allah, Jéhovah, Élohim. Au milieu de ce débordement d'épithètes et d'antithèses, remarquons aussi un léger abus de citations espagnoles. Serait-ce une réponse aux insinuations de quelques esprits malveillans? L'auteur se plaît à entremêler dans ses périodes de petites phrases

dont la traduction ne soit pas trop compromettante : — C'est l'hôtellerie des chevaliers, *de los caballeros;* dix-sept preux tous à cheval, *todos a caballo;* il passait auprès de moi comme une flèche, *pasa como una saeta;* vous êtes soldat, *sois soldado.* — Ainsi à chaque page. Ce n'est pas difficile à comprendre, et cela donne un air d'érudition qui ne messied pas à un professeur de langues méridionales.

Nous nous sommes à regret montré sévère pour un écrivain dont nous aimons le talent, et dont nous regrettons de voir les poétiques élans détournés au profit de théories infécondes. En effet, dans aucun des derniers ouvrages de M. Quinet, on ne retrouve plus marquée la différence qui sépare l'inspiration vraie de l'exaltation factice produite par des influences étrangères à l'art. Les *Vacances en Espagne* contiennent une quarantaine de pages vraiment charmantes et qui contrastent agréablement avec le ton général de l'ouvrage. Ici M. Quinet s'est montré vif, élégant, attachant, et les élucubrations du publiciste donnent, s'il se peut, plus de prix à cette fantaisie de l'artiste. Si un tel vœu était possible, nous exprimerions le souhait de voir détacher du reste de l'ouvrage le récit et les fragmens dont nous avons parlé plus haut. Réduit ainsi des deux tiers, le livre, à coup sûr, n'y perdrait rien.

— Les arts en Portugal, lettres adressées à la Société artistique et scientifique de Berlin, par le comte H. Raczynski (1). — Les productions de la peinture et de la sculpture portugaises sont à peu près inconnues non-seulement en France, mais dans les autres pays de l'Europe. Les musées les plus riches en renferment à peine quelques faibles échantillons; le Louvre, entre autres, ne contient que deux tableaux (un *Ecce homo* et une *Communion de saint Paul*), dus à un Portugais, Vasco Pereyra. Encore cet artiste, ayant passé une partie de sa vie à Séville, où il mourut en 1618, doit plutôt être rattaché à l'école espagnole. En outre, les biographies les plus complètes ne mentionnent guère d'autres noms que ceux de Gaspar Diaz et de Campello. M. de Raczynski, auquel on doit déjà une *Histoire de l'art moderne en Allemagne*, a donc rempli une tâche utile en publiant les documens et les notes qu'un séjour prolongé en Portugal lui a permis de recueillir sur l'histoire des arts dans ce royaume. Nous allons donner un résumé rapide des faits les plus importans consignés dans son livre.

Quelques miniatures, un tableau d'autel représentant le roi Denis (mort en 1325) et sa famille, les décorations maintes fois retouchées du palais de Cintra, telles sont à peu près les seules productions connues de la peinture portugaise jusqu'au milieu du XIVe siècle. « Avant Emmanuel, dit M. Raczynski, nous rencontrons bien quelques noms isolés; mais jusqu'ici je ne puis encore me persuader que la peinture ait été florissante avant 1500, et elle ne l'a été ni en Espagne ni en Portugal. » Mais tout changea de face sous le règne brillant d'Emmanuel-le-Fortuné (1495-1521). Alors les arts prirent un développement en rapport avec la civilisation du reste de l'Europe, et, pendant que les Portugais allaient étudier sous Raphaël et Michel-Ange, des artistes italiens, et surtout des Allemands, des Flamands et des Hollandais, vinrent se fixer en Portugal. Le mouvement imprimé par Emmanuel se continua sous ses successeurs, et ce fut dans les dernières années du règne de dom Sébastien (mort en 1578) et

(1) Un vol. in-8°, chez Renouard, à Paris.

pendant la première moitié de la domination espagnole que vécut le peintre dont le nom, à peine connu en France, est resté populaire en Portugal : nous voulons parler de Vasco Fernandez, surnommé *Gran-Vasco*, qui naquit en 1552 à Vizeu, où se trouvent conservés un grand nombre de ses ouvrages. « Il me serait difficile, dit M. Raczynski, de déterminer quels sont les tableaux qu'à Lisbonne on attribue à Gran-Vasco. Il me semble que cette dénomination, dans l'idée qu'on y attache généralement, désigne plutôt une catégorie de vieux panneaux, envisagée sous le point de vue d'un certain air gothique qui lui est propre, qu'une origine, un nom d'auteur et même une nationalité distincte. Il y a des personnes qui vont jusqu'à dire qu'on rencontre des Gran-Vasco en très grand nombre en Allemagne; d'autres donnent ce nom indistinctement à tous les tableaux du Portugal qui appartiennent au commencement du XVIe siècle; d'autres enfin établissent des distinctions : ce qui leur paraît bien fait est toujours l'œuvre de Gran-Vasco, ce qui est moins bien est de son école. » C'est à Vizeu que M. Raczynski a pu examiner des tableaux qui lui ont paru être réellement de la main de ce maître. Ces tableaux se rattachent non pas à l'école italienne, mais à celle d'Albert Dürer, qui a eu en Portugal une influence bien plus remarquable et bien plus féconde en résultats.

La peinture portugaise paraît avoir atteint son apogée au XVIe siècle, et, bien que les artistes deviennent plus nombreux aux siècles suivans, ils semblent être restés fort inférieurs à leurs devanciers; du moins c'est ce qu'on peut conclure de tous les faits rapportés par M. Raczynski, qui nous a transmis en outre des renseignemens précis sur l'état actuel de la peinture en Portugal. A en juger par son compte-rendu de l'exposition triennale de 1843, on voit que, malgré les éloges prodigués aux artistes par les journaux de Lisbonne, il est peu enthousiasmé des productions de l'école moderne, et franchement, d'après la situation politique du pays, il n'y a guère lieu de s'en étonner.

M. Raczynski a consacré aussi plusieurs lettres à l'histoire de la sculpture et de l'architecture. La sculpture ne commença guère à se perfectionner qu'au XVIIe siècle, et, suivant lui, elle n'a rien produit qui puisse rehausser la gloire du Portugal. Les œuvres des sculpteurs de ce siècle et du siècle suivant sont presque toutes en bois et en terre cuite; les statues en pierre sont dues pour la plupart à des étrangers. L'architecture gothique fut introduite en Portugal sous Jean Ier, dit le Grand (1383-1433), par suite des relations actives qui existaient entre ce prince et les rois d'Angleterre, et, sous Emmanuel, il se forma un style particulier tenant à la fois du gothique et de la renaissance. L'influence italienne domina pendant tout le XVIIIe siècle et le commencement du XIXe; mais les monumens appartenant à l'époque de Pombal offrent un style particulier que M. Raczynski regarde comme vraiment national.

Le livre de M. Raczynski est une source de précieux renseignemens. L'auteur, ayant parcouru les diverses provinces du Portugal, a mentionné avec le plus grand soin les objets d'art épars dans les localités qu'il a visitées et les artistes auxquels ils sont attribués; il a en outre publié des documens et des mémoires historiques conservés dans des bibliothèques ou dans des archives : nous citerons, entre autres, plusieurs traités sur la peinture composés vers le milieu du XVIe siècle par François de Hollande, architecte et enlumineur, que Jean III avait envoyé en Italie. François paraît avoir vécu assez intimement avec Michel-

Ange, sur lequel il donne quelques détails qui ne sont pas sans intérêt. Nous regrettons seulement que M. Raczynski ait mis aussi peu d'ordre dans l'arrangement des notes qu'il a publiées. Les faits de même nature se trouvent dispersés çà et là, et il est fort difficile de les retrouver. De plus, il y a dans certaines lettres des assertions hasardées ou même fausses qu'il a tenu à y conserver, tout en prévenant qu'il les rectifierait plus loin. Cette confusion rend fort pénible la lecture de son livre, et c'est là un reproche sérieux que nous ne pouvons nous empêcher de lui adresser.

— THE BILIAD, OR HOW TO CRITICIZE, par M. Hughes (1). — C'est le coup de boutoir d'un poète irritable dont les critiques avaient d'abord caressé, dont ils froissent aujourd'hui l'orgueil. Comme le cerf traqué par une vile meute, le superbe écrivain se retourne, lui fait tête, et distribue aux limiers les plus ardens quelques coups de plume qu'il voudrait rendre mortels. Ces révoltes de l'amour-propre poétique n'ont jamais fait peur à personne, et, pour ce qui nous concerne, elles nous trouveront toujours fort enclins à y applaudir, quand la vengeance du poète sera éloquente, passionnée, spirituelle; mais la *Biliade,* hélas! ne rappelle que par le titre les épigrammes de Pope et de Gifford ou la véhémente imprécation de lord Byron. Ce dernier disait de la *Revue d'Édimbourg :* « Il faudrait un Hercule pour écraser cette hydre. » Quand on s'en prend à l'*Athenæum* (désigné dans la satire de M. Hughes sous le nom d'*Atrabilarian*) et à M. Dilk, son rédacteur en chef (le poète n'a changé que la première lettre de ce nom); quand on répond aux boutades improvisées du *Morning Post,* il n'est pas besoin de tant de vigueur, mais au moins faudrait-il manier avec une certaine agilité le fouet iambique, et ne pas s'exposer sur place à de terribles représailles. Or, M. Hughes, qui relève avec fureur chez ses antagonistes les plus légères fautes d'orthographe commises dans des noms italiens ou portugais, nous a laissé voir en quoi consiste sa connaissance des idiomes étrangers, quand il s'est permis, entre autres facéties de mauvais goût, un distique français contre les *repealers,* ses compatriotes. Voici, dans toute sa gloire, cette grossière épigramme :

> Avec un bruit de guerre un tambour est *si bel,*
> Et c'est aux fanfarons de *battre le rappel.*

Plus loin nous trouvons O'Connell insulté dans un langage soi-disant homérique : « — O le plus philocteané des démagogues, tempête polyphloisbée des tourbières, brailleur hibernoloïme et brotologue! aboyeur hécatonglotte et arrectophone! — » Ces invectives pédantes ne sont de mise dans aucune langue, si ce n'est peut-être dans celle qu'on parle à Billingsgate, et c'est là justement que M. Hughes renvoie brutalement les journalistes assez malheureux pour avoir relevé quelques fautes de prosodie dans son poème sur Madère (*The Ocean Flower*).

Ce qu'il leur reproche en vers assez plats est d'étaler un savoir d'emprunt, de dénigrer autrui pour établir leur supériorité, de juger à tort et à travers suivant qu'ils ont dîné bien ou mal, de se laisser attendrir par des offrandes gastronomiques, d'être indulgens pour les inconnus, implacables pour leurs confrères en littérature.

(1) Londres, 1846.

O vous qui souhaitez le renom littéraire,
Soyez duc, cuisinier, pair, savetier, portière,
Tailleur, cabaretier, grenadier, *drouïneur*,
Polonais, Cafre, Affghan, blanc, noir ou de couleur,
Tout ce qu'il vous plaira, *si ce n'est journaliste!*

A coup sûr, voilà une tirade qui étonnera nos aristarques parisiens si remplis de ménagemens les uns pour les autres. M. Hughes ne nous a pas semblé beaucoup mieux inspiré quand il attaque la *chrysolatrie* anglaise et l'indifférence dont les hommes de génie sont victimes dans un pays où la richesse et les parchemins classent les hommes. — La France, dit-il,

La France a maintenant pour honneur et sagesse
De tenir en mépris l'argent et la richesse;
L'intelligence est reine en cet heureux pays,
Et met à leur vrai rang ces ignorans beaux-fils,
Qui n'ont que des aïeux, une grandeur transmise,
Et l'écho d'une gloire en d'autres temps conquise.

Suivent deux vers que nous ne voulons pas nous risquer à traduire, et qui, s'ils n'ont pas la valeur d'un argument péremptoire, sont trop curieux pour être omis :

Bugeaud his Marquisate in boyhood spurns,
And now victorious from a Dukedom turns.

Nous regrettons de ne pouvoir, en terminant, racheter par quelque restriction louangeuse la sévérité de notre jugement sommaire; mais, si la colère des *critiqués* a ses droits, il faut en reconnaître d'équivalens à l'ennui des critiques, surtout envers un aussi déterminé champion que ce pourfendeur hibernien, mauvais avocat d'une assez belle et même d'une assez bonne cause.

— Un de nos collaborateurs, M. Ch. Coquelin, dont les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les remarquables travaux sur l'industrie linière, a publié récemment un *Nouveau traité de la filature mécanique du lin et du chanvre* (1), dans lequel, suivant pas à pas le travail de la filature dans toutes ses phases, il donne une description complète et pratique des opérations qui le précèdent et l'accompagnent, indiquant les progrès accomplis depuis sept ans dans cette importante industrie, et en particulier les perfectionnemens que doit amener l'introduction d'un nouveau métier à filer dû à M. Decoster. M. Decoster a joint à cet ouvrage une série de planches où sont reproduites, sur une échelle étendue et avec une rigoureuse précision, les diverses machines employées jusqu'à présent. Cette utile publication ne peut manquer d'être accueillie avec faveur dans le monde industriel.

(1) 1 vol. in-8°, avec un atlas, chez Roret, 10 bis, rue Hautefeuille.

V. DE MARS.

lis
u-
nce
ar-

ils
re

on
i-
s,
n,

ne
é-
),
s,
nt
te
er
nt
a-
'à
ur